La **Revue Archéologique** vient d'être autorisée
eparaître par les Autorités d'occupation.

En raison de la longue interruption de publication
nt nous nous excusons auprès de nos lecteurs,
Revue fera paraître une année **1942-43,**
t le service sera fait aux abonnés 1942 sans
plément de prix.

Paris, janvier 1943.

REVUE

ARCHÉOLOGIQUE

JANVIER-JUIN 1942-43

COMITÉ DE RÉDACTION

DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

I. *Préhistoire et Antiquités nationales.* — R. Lantier, conservateur du Musée des Antiquités nationales, professeur à l'École du Louvre.

II. *Orient asiatique.* — R. Dussaud, membre de l'Institut, conservateur honoraire des Musées nationaux.

III. *Préhellénisme, Sculpture grecque et romaine.* — Ch. Picard, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

IV. *Architecture grecque et romaine.* — R. Vallois, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

V. *Céramiques antiques.* — Ch. Dugas, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon.

VI. *Histoire et Institutions grecques.* — P. Roussel, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

VII. *Épigraphie grecque.* — G. Daux, doyen de la Faculté des Lettres de Dijon.

VIII. *Épigraphie latine.* — A. Merlin, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre. — J. Gagé, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg.

IX. *Histoire et Antiquités romaines.* — J. Carcopino, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, directeur de l'École Normale Supérieure.

X. *Archéologie latine et africaine.* — L. Leschi, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger.

XI. *Antiquités gallo-romaines et Numismatique.* — A. Blanchet, membre de l'Institut, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale.

XII. *Religions orientales.* — F. Cumont, membre de l'Institut.

XIII. *Antiquités chrétiennes.* — J. Zeiller, membre de l'Institut, directeur à l'École pratique des Hautes-Études.

XIV. *Histoire et Art byzantins.* — Ch. Diehl, membre de l'Institut, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Paris.

XV. *Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance.* — M. Aubert, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre, professeur à l'École des Beaux-Arts.

Secrétaire de la rédaction. — Y. Béquignon, professeur à la Faculté des Lettres de Caen.

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER
Conservateur
du Musée des Antiquités nationales
Professeur à l'École du Louvre.

Charles PICARD
Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne,
Directeur honoraire de l'École française d'Athènes.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME XIX

JANVIER-JUIN 1942-43

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1943

TOUS DROITS RÉSERVÉS

LE SOCLE MARATHONIEN DE DELPHES

Des cavités d'encastrement existent, comme on sait[1], au lit d'attente du long socle de dalles dont la face antérieure porte la dédidace du Trésor des Athéniens. On en trouvera ici un relevé[2] qu'il a fallu dresser très méticuleusement : même détaillé, un simple plan ne saurait faire saisir que les encastrements sont de plusieurs types. On verra ensuite si, selon leur type précisément, ils peuvent renseigner sur la nature, et l'âge, des objets qu'ils scellaient.

I. — Relevé des encastrements

Chiffres arabes gras : numérotage des dalles, conforme à *BCH.*, LIV, 1930, p. 296 sqq. et pl. XV-XVI.

Minuscules grasses : sur chaque dalle, encastrements et traces diverses, de g. à dr. en général (fig. 1-2).

Seront appelées : « dépressions », les empreintes, profondes ou non, évasées en cuvettes (contours amortis, bords en pente, fond arrondi) ; « trous », les perforations cylindriques (parois verticales, contours abrupts, bords francs, et, généralement, fond plat).

Les mesures sont données en millimètres ; les profondeurs, toujours prises relativement aux parties intactes du lit d'attente. Droite et gauche s'entendent relativement au spectateur.

1. (Αθενα)

a. (Douteux : trace de pointe d'outil, ou d'accessoire dépendant de *b*. Diam. max. 5, prof. max. 5.)

---

1. Cf., exclusivement, J. Audiat, *BCH.*, LIV, 1930, p. 296 sqq. (résumé *FD.*, II, *Trés. Ath.*, p. 61 sq.). Pour éviter les redites, je suppose *bien* connu cet article, dont je fais miennes, sans réserves, les conclusions, en ayant personnellement à deux reprises vérifié de près tout le détail et constaté la parfaite exactitude.

2. Croquis et relevé ont été pris en 1937 et vérifiés en 1939.

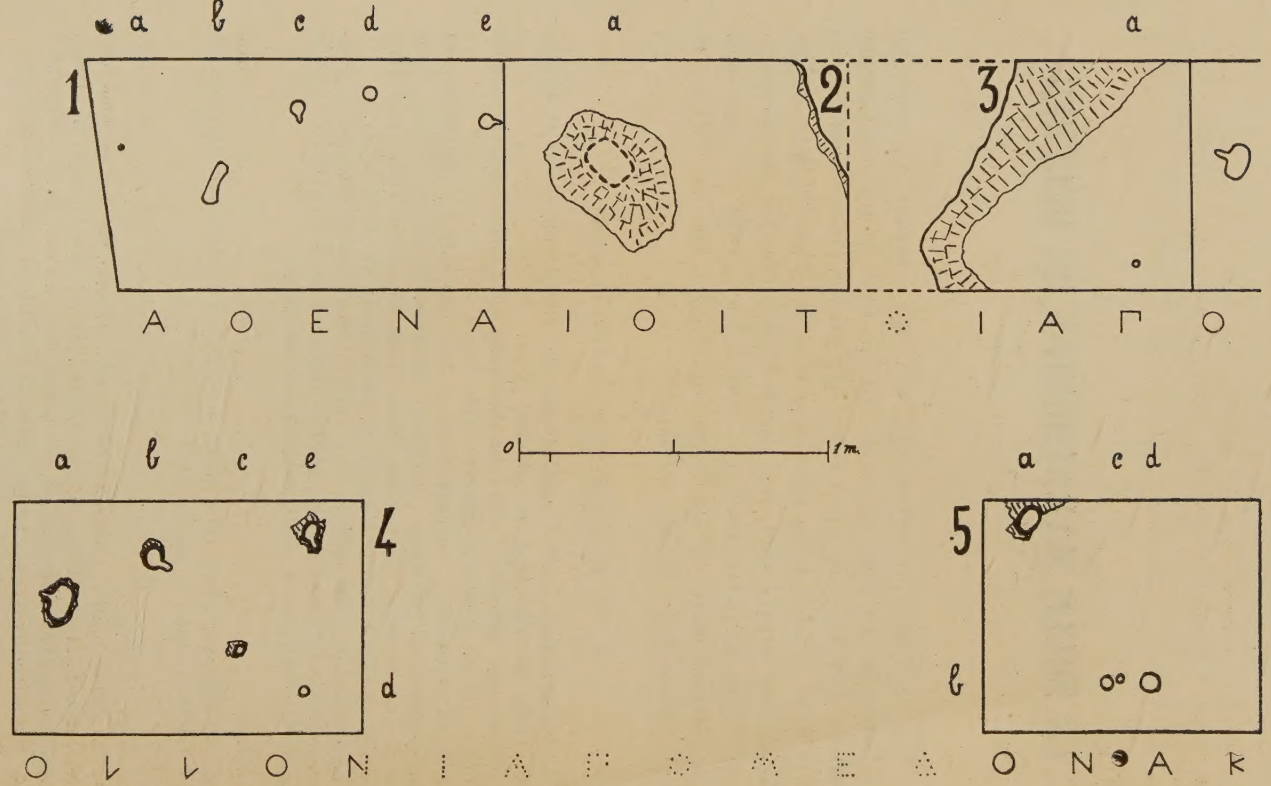

a b c d e a a
1
2
3
A O E N A I O I T O I A Γ O
a b c e
4
d
0 1 m.
a c d
5
b
O N I A Γ O M E A O N A K

Fig. 1

b. Petit encastrement en « semelle » pour statue de bronze. Entièrement noyé de plomb, sauf au « talon » : là, prof. max. 20. Long. totale 140.

c. Trou rond, plein de plomb. Diam. max. 50. Canal de coulée (long. 13, larg. 7), orienté vers l'avant de la pierre (très légèrement oblique vers notre dr.) ; il s'évase à 10 de distance du trou : d'où l'aspect piriforme de l'ensemble.

d. Dépression ronde. Diam. max. 45, prof. max. 11. Pas de canal.

e. Trou rond, à peu près plein de plomb. Diam. 45, prof. env. 13. Trace de canal de coulée (long. 18, larg. env. 7), orienté vers le joint dr. (très légèrement oblique vers l'avant de la dalle).

2. (ιοι τ)

a. (Au milieu d'une excavation pratiquée, pour desceller la pièce, en creusant et éclatant la surface de la dalle) : fond plat d'une forte mortaise rectangulaire, 150 × 100 ; prof. 75. Axe oblique (env. 45°) vers notre dr.

3. (οι Απ)

a. Petite dépression ronde. Diam. max. 10, prof. max. 12. Pas de canal.

4. (ολλον)

a. Encastrement ovale. Long. max. 110, larg. max. 60, prof. 60. Axe oblique vers notre g. Traces d'arrachement. Restes d'un canal de coulée orienté vers le joint g. (un peu vers l'arrière).

b. Trou légèrement ovale, diam. 60 (parallèlement au joint) × 50 (parallèlement à la face de la pierre) ; prof. 40. Restes de plomb. Traces d'arrachement. Canal de coulée (long. 66 ; larg. 15, s'évasant vers le trou ; prof. 15, décroissant vers l'extérieur), orienté vers l'angle antér. dr. de la pierre.

c. Trou carré, 16 × 16, prof. 37. Restes de plomb. Traces d'arrachement. Pas de canal.

d. Trou rond, ou dépression (fond émoussé, mais bords francs). Diam. 20, prof. 18. Pas de canal.

e. Trou légèrement ovale, diam. 60 (parallèlement au joint) × 50 (parallèlement à la face antér.) ; prof. 30 + (plomb au fond). Traces d'arrachement. Canal de coulée (long. 30, larg. 15, prof. 12), orienté vers l'angle antér. dr. de la pierre.

5. (ον ακ)

a. Trou ovale, diam. 70 × 60, axe légèrement oblique vers l'angle antér. g. de la pierre ; prof. 45. Traces d'arrachement. Pas de canal subsistant (mais la pierre est endommagée).

b. Trou rond, diam. 30, prof. 17. Pas de canal.

c. Petite dépression ronde, diam. 15, prof. 15. Restes de plomb aux contours.

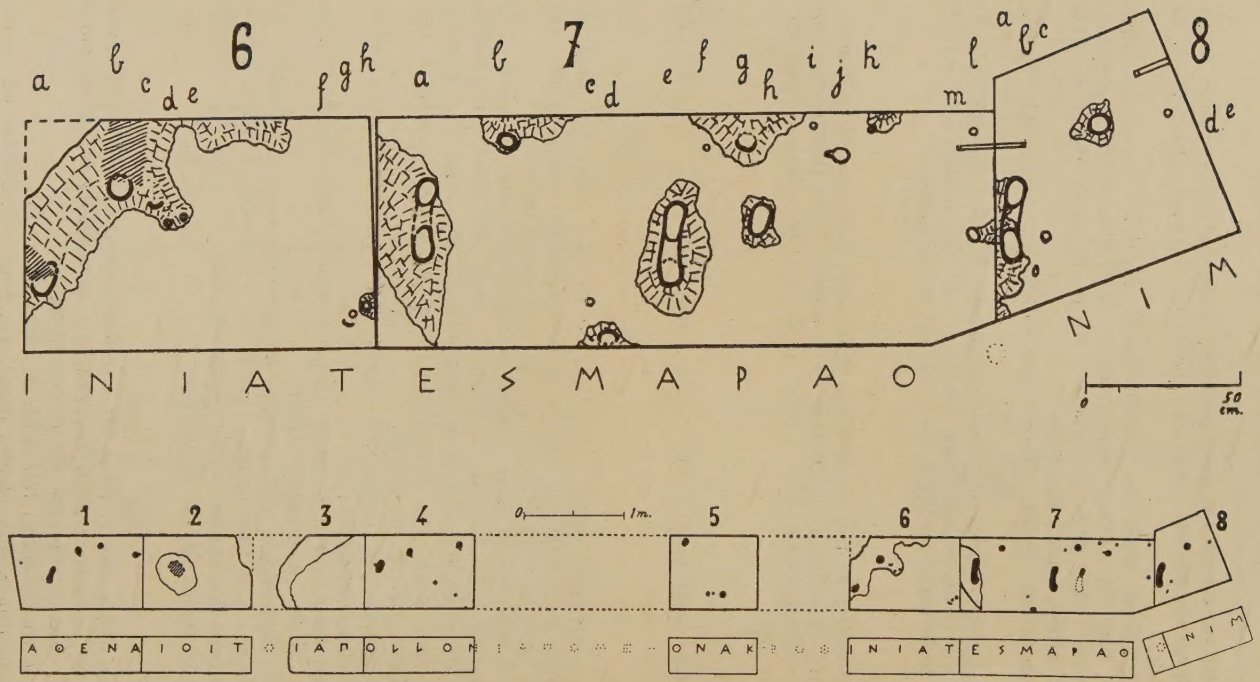

6
7
8
I N I A T E S M A P A O
N I M
50 cm.
1 m.
1 2 3 4 5 6 7 8
A Θ E N A I O I T
I A Π O L L O N
O N A K
I N I A T E S M A P A O
N I M

Fig. 2

d. Trou rond (ou dépression) plein de plomb (avec restes de fer) ; diam. 50. Pas de canal.

6. (ινια τ)

a. (Au fond, et au bord, d'une excavation pratiquée plus ou moins horizontalement à partir du joint g. de la pierre, pour desceller l'objet par côté) : restes (fond plat) d'un encastrement ressemblant à la partie antér. d'une « semelle » dr. Long. subsistante env. 110, larg. env. 50, prof. 85 + à l'arrière, 75 à l'avant. Cet encastrement avait été travaillé au foret (traces sûres au contour dr. intact) : cf. *7-a*, *7-e*, *8-a*.

b. (Au fond d'une pareille excavation, pratiquée de même, mais à partir de la face post. de la pierre, pour desceller la pièce par l'arrière ; on a également attaqué d'en dessous, et creusé autour de la pièce à desceller) : restes (fond plat) d'un trou rond, diam. 75, prof. 60.

c. (Parmi les éclatements environnant *b*) : trace d'aspect lenticulaire, peut-être simple reste d'un trou de diam. 9-10 ; prof. 35.

d. (Idem) : trace, plus ou moins douteuse, de dépression, diam. env. 20, prof. 21.

e. (Idem) : trace douteuse, et d'interprétation incertaine : soit reste d'une dépression (prof. 15), soit empreinte (cf. *f*) du contour externe, arrondi, d'un accessoire dépendant de *b* et fixé en *c*.

f. Empreinte semi-circulaire (en virgule), prof. max. 4-5, marquant le contour d'un objet arrondi dont le centre aurait été en *g* : en ce cas, rayon = 33-34 env.

g. Trou rond (ou dépression), diam. 20, prof. 18. Pas de canal.

h. Trou rond, diam. 25, plein de plomb. Traces d'arrachement.

7. (ες Μαραθ)

a. (Au fond, et au bord, d'une excavation pratiquée à partir du joint g. de la pierre, mais prolongée ensuite vers l'avant, cf. *6-b*) : restes d'un grand encastrement pour statue de bronze. « Semelle » en deux parties (cf. *7-e* et *8-a*) : 1° « talon » à bords francs, long. subs. 85, larg. 50 env., prof. 65, travaillé au foret (cf. *6-a*, *7-e*, *8-a*) ; 2° « plante » (ou pointe) très endommagée (bords dégradés), long. env. 130, larg. env. 60, prof. 47 (semble avoir été agrandi pour desceller la pièce). La longueur totale est de 270, cf. *7-e* et *8-a* ; l'ensemble est axé à peu près parallèlement au joint (légèrement en oblique vers notre g.).

b. Trou légèrement ovale, diam. 40 × 35, prof. 38 ; orienté obliquement vers notre dr. Pas de canal, mais traces d'arrachement.

c. Dépression ronde, diam. 9, prof. 12.

d. Trou semblant ovale, diam. 60 (× 50 ±), prof. 120. Travaillé au foret. Axe parallèle au bord antér. de la pierre. Traces d'arrachement.

e. (Au milieu d'une excavation pratiquée en creusant autour de la pièce à desceller) : grand encastrement en « semelle » pour statue de bronze, long. 270, larg. 50, prof. 50. Fond plat. La moitié posté-

rieure, tout à fait intacte, montre que l'encastrement était à bords francs, et travaillé au foret, cf. *6-a*, *7-a*, *8-a*. Axe à peu près parallèle au joint (légèrement oblique vers notre g.).

f. Petite dépression ronde, diam. 10, prof. 6. Pas de canal.

g. (Dans une excavation pratiquée de l'arrière) : restes d'un trou rond, diam. 60, prof. 52.

h. (Dans une excavation analogue à *7-e*, mais plus petite) : encastrement vaguement trapézoïdal (le petit côté arrière arrondi), long. max. 105, larg. max. 55, prof. 65. Bords évasés. Aucune trace de foret. Axe un peu oblique de l'arrière à dr. vers l'avant à g.

i. Trou (un peu évasé), diam. 15, prof. 9. Pas de canal.

j. Trou ovale, diam. 50 × 40, prof. 46. Axe parallèle à la face post. de la pierre. Canal de coulée (long. 30) orienté dans le même sens.

k. Dépression ronde, diam. 10, prof. 7. Pas de canal.

l. Trou rond, diam. 20, prof. 17. Pas de canal.

m. Trou (ou dépression) ovale, diam. 45 × 30, prof. 40. Axe oblique vers l'angle antér. dr. de la pierre. Traces d'arrachement.

8. (νιμ)

a. (Au bord d'une excavation pratiquée à partir du joint) : grand encastrement en « semelle » pour statue de bronze, constitué par deux trous ovales à bords francs, travaillés au foret (cf. *6-a*, *7-a*, *7-e*). Long. totale 270, larg. 50 (arrière) à 55 (avant), prof. 63 (arrière) à 60 (avant). Axe à peu près parallèle au joint *de gauche* (légèrement oblique vers notre g.) : pied orienté comme *7-a* et *7-e*, et *non* face à l'avant de la pierre.

b. Petite dépression lenticulaire, pratiquée par deux foretages ; long. 12, larg. 5, prof. 9. Axe à peu près parallèle au joint de g.

c. Trou vaguement pentagonal (env. 20 de côté), prof. 30. Pas de canal.

d. Trou rond, diam. 65, prof. 58. Traces d'arrachement.

e. Petit trou, diam. 20, prof. 15. Pas de canal.

II. — Interprétation des encastrements

Quelques-unes des empreintes qui viennent d'être décrites sont caractéristiques ; mais quelques-unes seulement, qu'il importera de bien distinguer des autres, sous peine, comme on va voir, d'accepter précipitamment de trop faciles hypothèses.

Il est sûr que cinq groupes de deux encastrements chacun ne conviennent qu'à des statues de bronze : en *1*, $b + c$, statue haute d'env. 1 mètre (pied long de 0,14) ; en *6*, $a + b$; *7*, $a + b$; *7*, $e + g$; *8*, $a + d$: quatre statues hautes d'en-

viron 1 m. 80 (pied long de 0,27). Toutes, la petite comme les grandes, avançaient le pied dr., dont l'empreinte est en « semelle »[1] ; le pied g., dans tous les cas, n'était scellé qu'au talon, par un tenon cylindrique.

Il est fort probable qu'une sixième statue a figuré en *7*, *h* + *j* ; mais elle aura été là bien rapprochée de la statue fixée en *7*, *e* + *g*, dont l'existence est sûre. S'agissait-il d'un véritable groupe à deux personnages, serrés si étroitement que le pied dr. *(h)* de l'un passait devant le pied g. *(g)* de l'autre ? Bien plutôt quelque remaniement aura fait déplacer, d'env. 25-30 cm. vers notre dr.[2], une seule et même statue.

Il est possible que deux statues encore aient occupé les emplacements *1*, *e* + *2*, *a* (pied g. en avant cette fois), et *4*, *a* + *b*. Peut-être aussi la mortaise *4*, *e* a-t-elle fixé le talon dr. d'une statue dont le pied g. avancé aurait reposé sur la dalle de dr. disparue (νι απ) ; enfin la mortaise *5*, *a* pourrait répondre de même à un talon g., le dr. ayant porté sur la dalle de g. (ο Μεδ).

Ainsi les dalles subsistantes ont gardé les traces de cinq statues au moins, de neuf au plus[3]. Si l'on admet le chiffre le plus fort, et si, replaçant ces dalles à leurs distances exactes[4], on considère d'ensemble tout le socle, on sera tenté de restituer, en outre, dans les lacunes : une statue entre *2* et *3* (les trous de scellement auraient disparu avec les cassures) ; une entre *4* et *5* ; une entre *5* et *6* (et une dernière, si l'on veut, à la dr. de *8* : pierre disparue αχες). Le socle aurait porté

---

1. A peu près intacte en *7*, *e*, et *8*, *a* ; plus endommagée est *7*, *a* ; et l'on n'a en *6*, *a* que la moitié avant. Ce n'est d'ailleurs nulle part un encastrement unique qui constitue toute la « semelle » : on distingue bien en *8*, *a*, et assez bien encore en *7*, *a*, et *7*, *e*, deux mortaises originelles (l'une de talon, l'autre de plante de pied ; le scellement le plus robuste était celui du talon), réunies par simple aplanissement intermédiaire ; le tout dessine les contours caractéristiques de la « semelle ».

2. Ce sont en effet les empreintes de g. qui sont les plus anciennes (à dr. *7*, *j*, mortaise de talon g., a le canal de coulée dont il va être question).

3. *7*, *h* + *j* étant en surnombre : cf. ci-dessus.

4. Distances comptées selon le *dernier* état du socle (Audiat, p. 318 sq.) : on va voir pourquoi, p. 14 sq.

en tout douze ou treize statues alignées, et disposées à intervalles à peu près réguliers. De là à rappeler l'offrande, « marathonienne » elle aussi, dite « de Miltiade »[1], il n'y aurait qu'un pas[2] : devant le Trésor, comme à l'entrée du téménos, se seraient dressées les effigies des « héros éponymes » d'Athènes.

Mais cette hypothèse doit être critiquée immédiatement, et aussitôt rejetée : c'est le plan des encastrements qui la suggère, ce n'est pas la tangible réalité ; elle associe, en un ensemble factice, de véritables disparates.

En effet la première statue à g. différait nettement, par l'échelle, des quatre autres dont l'existence est sûre ; de celles, aussi, dont les autres empreintes peuvent autoriser la restitution. Surtout cette même première statue était fixée, du talon g., à une mortaise *(1, c)* à laquelle le plomb parvenait par un petit canal de coulée ; même canal de coulée aux emplacements (où des statues sont restituées par hypothèse) : *1, e ; 4, a* et *b ; 4, e*. En revanche, aucun canal en : *5, a* (statue restituée) ; *6, b ; 7, b ; 7, g ; 8, d* (statues sûres). Le prétendu groupe n'était pas homogène : il faudrait le scinder au moins en deux séries, ajustées par des procédés différents, donc non contemporaines.

Dès lors il n'y a plus à parler d'un ensemble. Si un groupe de statues a figuré, en tant que tel, sur le socle, ce n'a d'abord été qu'en la moitié dr., où les empreintes sont toutes du même type, sans canal ; à g. les statues auront été ajoutées postérieurement, — en même temps peut-être qu'à dr. une statue passait de *7, e + g*, à *7, h + j* : là en effet le scellement arrière *(j)* comporte lui aussi un canal.

Cette technique à canal de coulée latéral n'est pas de très bonne époque, à Delphes du moins[3]. Cela nous autorise à laisser provisoirement de côté toutes les mortaises qui en

1. Pausanias, X, 10, 1-2 ; cf. G. Daux, *Paus. à Delphes*, p. 88 ; et, pour un résumé des discussions (date, attribution à Phidias) : *Au Mus. de D.*, p. 447, n. 2 ; Ch. Picard, *Manuel archéol. gr., Sculpture*, II, p. 312.

2. Il a été franchi : cf. *RE., Suppl.*, IV, col. 1288 sq.

3. Parmi les ex. publiés : *FD.*, III, 1, p. 356, fig. 58 (époque de Domitien).

sont munies, et même celles qui ont paru faire groupe avec elles. Il ne restera, à g., que des traces insignifiantes, la plupart explicables en scellements d'accessoires ayant dépendu des pièces principales, quelques-unes seulement indépendantes, sur lesquelles il faudra revenir. A dr. au contraire figurent des empreintes de technique meilleure ; c'est par elles qu'il faut commencer un examen plus approfondi, et où la conjecture, cette fois, ne devra plus intervenir.

Considérons, à l'extrémité droite, les encastrements *a* et *d* de la dalle *8*. La statue qui se dressait là, alignée avec ses voisines proches[1], était comme elles axée perpendiculairement à la face longue du socle, et non à la petite face du retour coudé qui la portait. C'est assez remarquable : indépendante, elle eût normalement été tournée vers le spectateur placé devant cette petite face, sur la Voie sacrée ; orientée au contraire qu'elle était comme les statues voisines, elle faisait nécessairement groupe avec elles. Sans doute, dira-t-on : et c'est qu'elle aura été ajoutée, comme la dalle qui la portait et avec cette dalle, à un groupe déjà existant. Explication sans valeur. Car sur cette dalle ajoutée *8* la « semelle » est identique d'exécution[2] à celles dont on a les restes en *6*, *a* et *7*, *a*, à celle aussi qui est intacte en *7*, *e* ; égale en dimensions à *7*, *a* et *7*, *e* (*6*, *a* est mutilée, mais de même échelle) ; semblable encore à *7*, *e* (et, visiblement, à *7*, *a*) par la forme : il s'agit de pieds qu'à l'arrière les talons tendent à « ouvrir » vers l'extérieur, mais dont à l'avant la pointe revient vers l'intérieur, par une inflexion arrondie en « virgule » ; pieds à contours un peu tordus, si l'on veut. Tout cela montre bien que la statue debout en *8*, *a* + *d*, était contemporaine des trois autres ; et c'est pourquoi elle s'alignait avec elles et s'orientait comme elles.

1. Plus précisément : les statues *7*, *a* + *b*, et *8*, *a* + *d*, étaient alignées avec exactitude, mais, entre elles, *7*, *e* + *g* se trouvait un peu en saillie vers l'avant ; comparer la position des « semelles », fig. 2.

2. Forêt, cf. p. 9-10 et 11 : empreintes, doubles, pour talon et plante, cf. p. 11, n. 1.

Mais alors toutes quatre ensemble sont postérieures au temps où le socle ne présentait pas encore le retour coudé, support de la statue *8*, *a* + *d* ; postérieures par conséquent à l'archontat d'Archidamos, qui date de la deuxième décade du IIIe siècle[1], et sous lequel fut rendu un décret gravé sur la tranche latérale de la dalle *7*, alors visible et formant l'extrémité dr. du socle[2]. Les statues remontent seulement, et au plus tôt, au dernier état de ce socle ; elles n'avaient rien de commun avec le « trophée marathonien ».

Ce peut être, comme J. Audiat l'a indiqué sous réserves, vers le milieu ou la seconde moitié du IIIe siècle, que le socle fut restauré, allongé et busqué à dr., et doté d'une inscription dédicatoire regravée[3]. Au temps de ces remaniements, aucun indice important n'assigne, sans doute, de limite inférieure ; mais enfin la période envisagée est en soi vraisemblable ; elle l'est aussi pour le type et le travail des encastrements : les « semelles » de pieds dr. exécutées au foret avec une netteté de bon aloi, les mortaises de talons g. à bords francs et profondeurs suffisantes, ne feraient pas songer à une époque beaucoup plus tardive[4]. Mais on ne

---

1. Flacelière, *Aitol. à D.*, p. 431 sq. (*App.*, II, 16).

2. Pour tous détails : J. Audiat, p. 307 sqq.

3. Rien absolument ne prouve que le texte *FD.*, III, 2, n° 85 (date très discutée dans le IIIe s.) soit de la même main (*RE.*, *l. l.*, col. 1287) que la dédicace marathonienne regravée ; rien non plus, que le début du IIe siècle convienne le mieux *(ibid.)*.

4. A. Raubitschek, *Bull. Inst. archéol. bulgare*, XII, 1938, p. 132 sqq., a étudié les *procédés* usités pour sceller les statues archaïques à leurs socles, et distingué plusieurs types répondant à des modes de fixation différents. Mais il est impossible à Delphes (sans doute aussi ailleurs) de bâtir une chronologie tant soit peu précise sur les diverses *formes* que peuvent affecter des encastrements de *même* type technique : telles de ces formes semblent préférées à telle époque, mais non de façon exclusive. Ce qui caractérise les scellements de nos quatre statues : mortaise cylindrique, en retrait, pour le pied g. portant, « semelle en virgule » pour le pied dr. avancé, se voit d'abord, à ma connaissance, sur plusieurs dalles du « Monument des Navarques » (Lysandre ; fin Ve s. ; cf. *FD.*, III, 1, p. 28 sqq., figures) ; puis à l'hémicycle des Rois argiens (*ibid.*, p. 43, fig. 21 ; 369 av. J.-C.) ; mais, ici et là, côte à côte avec « semelles » rectilignes, doubles, ou mortaises rondes pour les deux pieds.

saurait préciser davantage. Il reste loisible d'échafauder, sur les résultats acquis, de nouvelles hypothèses ; ne suffit-il pas de retenir que les quatre statues étaient postérieures de plus de deux siècles à la bataille de Marathon ?

Encore étaient-ce les plus anciennes du socle. Les autres se fixaient, comme on l'a vu, à des mortaises de type plus récent ; de combien ? il est impossible d'en juger : le procédé du canal de coulée latéral, appliqué au scellement des statues de bronze, se rencontre à Delphes pendant toute l'époque romaine.

Les petites empreintes : *6*, *c*, *d*, *e* ; *7*, *f*, *i*, *k* ; *7*, *l*, *m*, semblent trop proches des grandes pour avoir pu fixer autre chose que des accessoires dépendant des statues elles-mêmes. Il en va de même avec *1*, *a*, *d*, en corrélation bien probable avec les encastrements de statue *1*, *b* + *c*. Resteraient, toutes confinées à l'avant des dalles, les marques isolées : *3*, *a* ; *4*, *c*, *d* ; *5*, *b*, *c*, *d* ; *6*, *f*, *g* (et peut-être *h*) ; *7*, *c* (et peut-être *d*) ; répondraient-elles, celles-là, à des objets tout différents, accessoires, mais indépendants des statues — armes, par exemple ? Et tiendrait-on là enfin les traces, beaucoup plus importantes malgré leur petitesse, laissées sur le socle par le « trophée marathonien » ? Certainement non. Car, de ces petites empreintes, le groupe le plus nettement défini, le plus distinct des mortaises de grandes statues, celui qui se suffit le mieux à lui-même, est celui de la dalle *5* : or, comme celle du retour coudé *8*, cette dalle ne remonte qu'au dernier état du monument[1].

On en arrive à cette constatation, qu'aucun vestige ne subsiste qu'il soit possible d'attribuer avec vraisemblance au « trophée ». Dès lors on se demandera si ce trophée se déployait, s'étalait sur le socle sans que rien l'y fixât (ce serait, à la rigueur, possible, mais singulier) — ou si plutôt le socle aurait simplement fait figure d'emmarchement, sans porter, à l'origine, de trophée quelconque, « marathonien »

1. Audiat, *l. l.*, p. 308 sq.

ou autre : ce que donnerait bien à croire l'examen non prévenu[1].

Préférera-t-on le premier terme de l'alternative ? Le second contraindrait de reconnaître que la dédicace gravée sur le socle se rapportait décidément au Trésor seul.

A qui, d'ailleurs, voudrait continuer d'affirmer que l'inscription désigne bien *des* prémices, *un* butin de bataille[2], et que des pièces de ce butin devaient, d'une façon quelconque, adhérer au socle, il est aisé de fournir de quoi argumenter. On a vu qu'il fallait distinguer, parmi les mortaises, celles qui répondent sûrement à des scellements de statues, et celles qui se laissent, tout juste, interpréter de même, mais sans certitude. Parmi ces dernières, toutes celles dont le canal de coulée décèle l'âge tardif sont hors de cause ; mais il reste, sur la dalle *2*, le grand encastrement *a*, et sur la dalle *4* l'encastrement carré *c*[3] *:* ils peuvent avoir fixé autre chose que des statues. Faut-il concéder plus encore ? ajoutons tout ce qui pourrait, quoique bien proche des encastrements occupés, représenter les vestiges de fixations antérieures à la mise en place des statues elles-mêmes[4] : soit *7*, *i*, *l*, *m*, et même *6*, *c*, de nature douteuse, et jusqu'à *1*, *a*, qui n'est sans doute qu'une trace d'outil. C'est tout ce qui demeure dispo-

---

1. *Ibid.*, p. 317 : « L'existence du « trophée de Marathon » est loin d'être démontrée », disait J. Audiat dès 1930, après étude des dalles seules, compte non tenu des encastrements. Même p., remarques sur la dalle 8 : on voit maintenant que si elle « a pu à la rigueur faire partie des pierres du milieu de la dédicace primitive » (pour être ensuite remployée à l'extrémité dr. du socle), du moins elle ne portait alors aucun encastrement (axe des empreintes : ci-dessus, p. 13).

2. Ce que *ne dit pas* l'inscription. On ferait bien, à ce propos, de relire le passage, resté irréfuté, de *FD.*, III, 2, p. 9 sq., où G. Colin *traduit* exactement, à l'encontre de ses contradicteurs, ce texte si simple — et qu'il faut, proprement, solliciter, si l'on veut en tirer que le socle portait *les* dépouilles perses (texte : ἀπὸ Μέδ]ον ἀκ[ροθ]ίνια = *en* prémices, et non pas : τἀκ[ροθ]ίνια = *les* prémices ; cf. la citation de Thucydide, I, 132).

3. Je crois d'ailleurs (sans pouvoir le démontrer) qu'il n'est pas, lui non plus, de bien bonne époque (forme, travail, procédé d'ajustage).

4. A l'exclusion, bien entendu, des « dépressions » (*1, d ; 6, d, e ; 7, c, f, k)* : leur type en « cuvette » ne serait pas admissible au v[e] s. (ce qui condamne d'ailleurs aussi *3*, *a*, et *5*, *c*, et enfin sans doute *4*, *d*, déjà éliminés ci-dessus, p. 15).

nible comme possibles empreintes « marathoniennes ». La dispersion de ces vestiges, et leur rareté, ne favorisent certes point l'hypothèse ; mieux vaudrait supposer qu'en effet le « trophée » était posé sur le socle sans scellements. Mais ce serait user, en guise d'ultime ressource, d'une simple conjecture, qui ne se fonde, exactement, sur rien.

Pierre DE LA COSTE-MESSELIÈRE.

LES IMAGES DU GALOP « RAMASSÉ » DANS L'ANTIQUITÉ

Dès les temps les plus reculés, les artistes ont manifesté un goût hardi pour l'expression de la vie par la représentation des mouvements.

Le mouvement le plus rapide, celui dont les éléments sont le plus difficiles à discerner : le galop des quadrupèdes, leur a été un sujet de prédilection, justement en raison de son incomparable intensité.

Il est presque toujours rendu, dans les différents arts de l'antiquité, par un schéma constant : les quatre pattes étendues et parallèles deux à deux (comme elles le sont chez un animal mort). Seules des variantes interviennent pour accuser plus ou moins cette extension et ce parallélisme.

Or au temps « étendu » du galop doit s'opposer, nécessairement, le temps « ramassé », qui dans la réalité alterne avec lui. Ce temps ramassé, les archéologues n'admettent pas qu'on l'ait jamais dessiné[1] ; pourtant de nombreuses images où ils croient voir des « animaux couchés, agenouillés, accroupis », pourraient bien plutôt représenter ce temps du galop. Voici par exemple, figure 1[2], un bouquetin « agenouillé »,

1. S. Reinach, dans un livre qui fait autorité (*La Représentation du galop dans l'art anc. et mod.*, 1925), à propos du galop ramassé qui nous occupe, a été formel : p. 6 : (avant l'invention de la photographie) « aucun artiste ne s'en était jamais avisé » ; p. 7 : « ce motif est resté inconnu de l'art jusqu'en 1886, époque où il parut pour la première fois dans un tableau d'Aimé Morot », qui s'était inspiré d'une photographie.

2. Nos croquis, bien qu'établis aussi fidèlement que possible, ne sont naturellement que des aide-mémoires.

selon E. Pottier (*Vases ant. du Louvre*, A. 491) : la ligne inférieure figurerait fort bien le sol, au-dessus duquel l'animal serait lancé au galop ; il en irait de même avec le bouc (ou chèvre) de la figure 2, que Chr. Blinkenberg et K. F. Johansen (*CVA.*, Copenhague, pl. 72, 4 a) disent « couché ». Il nous paraît superflu de multiplier les exemples de cas où l'on peut hésiter entre les deux explications : ils abondent.

Fig. 1

Fig. 2

Il est certain qu'aux époques où furent représentées les attitudes d'interprétation incertaine que nous venons de signaler, on trouve aussi des attitudes presque similaires, mais incontestablement immobiles : elles expliquent la conviction des archéologues ; à nos deux exemples « douteux » de l'époque géométrique, ils opposeraient sans peine l'attitude couchée habituelle de notre figure 3 (la fig. 4, de type plus rare et d'interprétation moins sûre, pouvant servir d'intermédiaire). Il en serait exactement de même pour l'attitude de nos figures 5 et 6 (cylindres du Cabinet des Médailles, nos 376 et 506 du *Catalogue* de L. Delaporte) : tantôt immobile, tantôt douteuse, elle est fréquente en Mésopotamie ; nous y verrions le prototype de l'attitude « ramassée » grecque, contre l'avis de C. Dugas qui a décrit notre figure 4 comme « accroupie, le cou et la tête renversés » *(sic)* (*Céram. des*

Fig. 3

Fig. 4

Cyclades, fig. 89 a), et qui conclut : « C'est à l'Attique qu'a dû être emprunté ce motif auparavant inconnu. »

Le fait que des attitudes ramassées certainement destinées à exprimer l'immobilité se rencontrent, en Mésopotamie, en Grèce, et ailleurs, à côté d'autres « douteuses », n'implique pas qu'il faille nécessairement interpréter ces dernières en fonction des premières. On peut songer à un schéma à deux fins, analogue à celui du personnage « agenouillé » des époques archaïques, qui, dessiné dans le vide, représente la course[1].

Fig. 5

Fig. 6

Partant de cette idée, nous avons cherché s'il n'existerait pas des exemples *certains* de galop « ramassé ». Après une première enquête, sommaire, nous pouvons en présenter de si caractérisés qu'ils ne laissent place à aucun doute.

Figure 7 : animal poursuivi, sur un cylindre du IIe millénaire (G. Contenau, *Glyptique syro-hittite*, pl. XX, fig. 148) ;

Fig. 7

Figure 8 : autre poursuite, plus sobre, sur un cylindre assyrien (Delaporte, *Cyl. orientaux du Mus. de Louvre*, A. 621, pl. 85 ; avec ce commentaire, plus audacieux qu'il ne semble : « un taureau

Fig. 8

1. Cf. l'étude de W. Deonna, dans *Genava*, XIII, 1935, notamment, p. 133 sqq.

poursuit un bouquetin qui fuit en retournant la tête » ; il fuit évidemment au galop).

Fig. 9

Le galop ramassé se rencontre aussi en Égypte : figure 9 : scène de dressage d'un âne, symbole de Typhon (Tombeau d'Harminou, Mariette, *Monum. div.*, pl. 60). On pourrait voir là le résultat d'une observation aiguë de la nature : car les fauves et les animaux du genre chien galopent réellement ainsi ; mais l'analogie avec le motif des gazelles aux pattes liées pour le sacrifice l'explique suffisamment : c'est un schéma à deux fins, comme nous venons de le dire. Les deux explications ne s'excluent d'ailleurs pas.

Fig. 10

Voici maintenant, figure 10 (G. Perrot, *Hist. Art*, VI, pl. XVI, 9) une intaille mycénienne, assez gauche, mais où l'auteur a superposé les deux temps extrêmes du galop tels que les artistes de l'antiquité les ont conçus. Dans la réalité, le cheval galope à trois ou quatre temps, et ses jambes, sur les instantanés, sont d'autant moins parallèles que l'allure est plus vive ; mais c'est la photographie qui nous a révélé cela, et nous n'en ferons pas grief aux artistes « anciens » (comme S. Reinach qui, à ce propos, ne craignait pas de parler d'une « faillite de l'art »).

Fig. 11

Notre dernier exemple est un galop ramassé particulièrement modéré dont on trouverait quelques spécimens (moins justes) en Égypte ;

les sabots y sont en contact avec le sol. Un galop assez semblable est fréquent dans la céramique grecque de la fin du VI^e^ et du V^e^ siècle. L'appui se fait tantôt par les deux sabots postérieurs (souvent trop rapprochés), tantôt par un seul : second ou premier temps d'un galop à quatre battues, figure 11 (coupe du Louvre, G. 22, « Euergidesmaler »).

Fig. 12

Les peintres de vases s'efforcent de suggérer le rythme de l'allure plutôt que son élan : tendance du classicisme attique qui se refuse au paroxysme, recherchant la sobriété et la vérité. Si cette expression du galop ramassé est « minimum », elle est, chez eux, certaine elle aussi, et souvent d'une vérité remarquable : figure 12 (PFUHL, *MZ.*, fig. 288 : F. N.)[1] et figure 13 (Coupe du Louvre G. 15, signée de Chélis, « Euergidesmaler »).

Quoi qu'il en soit, des exemples d'attitudes plus ramassées — où le galop nous semble maintenant bien probable — pourraient encore être allégués : p. ex. figure 14, épisème d'un bouclier, sur l'amphore d'Amasis du Cabinet des Médailles (*CVA.*, Bibl. Nat., pl. 36, 6) : survivance peut-être (d'un caractère héraldique) du bouquetin géométrique. On en trouverait d'autres dans tous les arts de l'antiquité : en Scythie, en Étrurie, à Rome, en Gaule romaine, en Espagne. Si de nombreux cas restent discutables, pour la plupart

Fig. 13

1. [Ex. discutable : sur la même peinture on voit, tout auprès, deux bouquetins qui se dressent sur leurs pattes de derrière, pour brouter des branchages ; celui de la figure 12, ci-dessus, semblerait, soit prendre élan pour en faire autant, soit plutôt retomber après s'être pareillement dressé. *N. de la Réd.*]

la présomption du galop, au moins le doute, s'impose. Et telle affirmation, comme « pattes accidentellement repliées », appliquée au petit cheval de bronze de la figure 15 par P. Perdrizet[1] (*Fouilles Delphes*, V, p. 49, n° 132, fig. 155), voire un certain nombre du même ordre, ne sont-elles pas à reviser ?

Fig. 14

Fig. 15

Énonçons pour finir une idée qui a pris corps au cours de notre enquête. Nous avons cru discerner, à l'origine de toutes les attitudes de mouvement, des attitudes statiques qui auraient suggéré aux artistes que la mobilité peut être exprimée par l'immobilité — la vie par la mort. Flagrant paradoxe qui se précise (tout blasés que soient nos yeux de modernes par les instantanés de la photographie), et fait de l'image, depuis que les hommes dessinent, une évocation magique.

Robert Lefort des Ylouses.

---

1. [Noter cependant que les sabots sont percés, pour fixation à un support qu'il est difficile de restituer autrement qu'horizontal. *N. de la Réd.*]

AGRIPPA ET LE CHAMP DE MARS

En 1908 a été publié un fragment d'inscription, de provenance inconnue, et qui, depuis lors, ne semble pas avoir retenu l'attention des archéologues. Cependant il présente, croyons-nous, un intérêt certain pour l'histoire d'un des quartiers les plus importants de Rome : le Champ de Mars.

Les premiers éditeurs[1] ont reconnu, avec raison, que l'inscription dont il faisait partie concernait un monument romain, ou du moins la topographie romaine : la mention du Tibre ne laisse aucun doute à cet égard. Peut-être est-il possible d'aller plus loin et, sinon de restituer intégralement et avec une absolue certitude le texte primitif, du moins de découvrir le monument (ou l'ensemble de monuments) auquel il se rapportait.

Voici ce que nous lisons sur la pierre :

... M AV....
....E AD TIBERIM PA...
....RIM AD EVRIPV...
....M AD PISCINA...

Trois noms se laissent d'abord reconnaître, tous les trois à l'accusatif et précédés de la préposition *ad* : celui du Tibre, celui d'une « piscine », enfin celui d'un *Euripe*. On voit immédiatement que ce sont là trois repères servant à définir des points les uns par rapport aux autres, et les deux lettres PA... (initiales du mot *passus*, selon toute probabilité), à la deuxième ligne, nous confirment que l'inscription portait, en outre,

1. *Not. Scav.*, 1908, p. 327.

l'indication de leurs distances réciproques. Or, le Tibre et l'Euripe, deux cours d'eau, sont deux lignes : une « piscine », au contraire, est, topographiquement, assimilable à un point. Par conséquent, ces trois repères définissent un triangle dont deux côtés nous sont immédiatement connus, ainsi qu'un sommet. Nous en déduisons pour les lignes 3 et 4 les restitutions nécessaires suivantes :

[*secundum Tibe*]RIM AD EVRIPV[*m pass....*]
[*secundum Euripu*]M AD PISCINA[*m pass....*]

Il s'agit donc d'un canal qui part d'un bassin et se jette dans le Tibre. L'indication du troisième côté du triangle se dissimule à la ligne 2. Pour celle-ci, nous avons le choix entre deux restitutions également possibles, toutes deux équivalentes :

1) [*a piscina usqu*]E AD TIBERIM PA[*ssus...*]
2) [*recta region*]E AD .... etc.

La première est de 12 lettres et 2 espacements, la seconde de 11 lettres et 1 espacement. Les restitutions nécessaires des lignes 3 et 4 comportent respectivement 12 et 13 lettres, et chacune 1 espacement. Si nous remarquons que la cassure de la pierre est légèrement oblique, nous serons amenés à préférer la deuxième lecture, d'autant plus que la première présente un sens un peu moins satisfaisant, et ne donne pas une direction sans ambiguïté, comme le fait la seconde.

D'autre part, la paléographie de l'inscription tend à la faire remonter à une date relativement haute, peut-être à l'époque d'Auguste. Or, à cette époque, nous connaissons un ensemble constitué par un « bassin » et un « euripe » se jetant dans le Tibre : ce sont les créations d'Agrippa au Champ de Mars. Essayons d'appliquer à cet ensemble les restitutions proposées.

L'emplacement de la « piscine » (le *Stagnum Agrippæ*[1])

1. Sans doute, le nom *usuel* pour désigner ce bassin est-il *stagnum* (par ex. Ov., *Ex Ponto*, I, 8, v. 37 ; TAC., *Ann.*, XV, 37), mais on sait que le terme *technique* pour désigner les pièces d'eau artificielles est *piscina* (par ex., COLUM., I, 6). Le

est bien connu : on est d'accord pour le situer entre la Via dei Sediari et la Via di Monterone, à l'Ouest des Thermes d'Agrippa[1]. Une perpendiculaire élevée de ce point à la rive

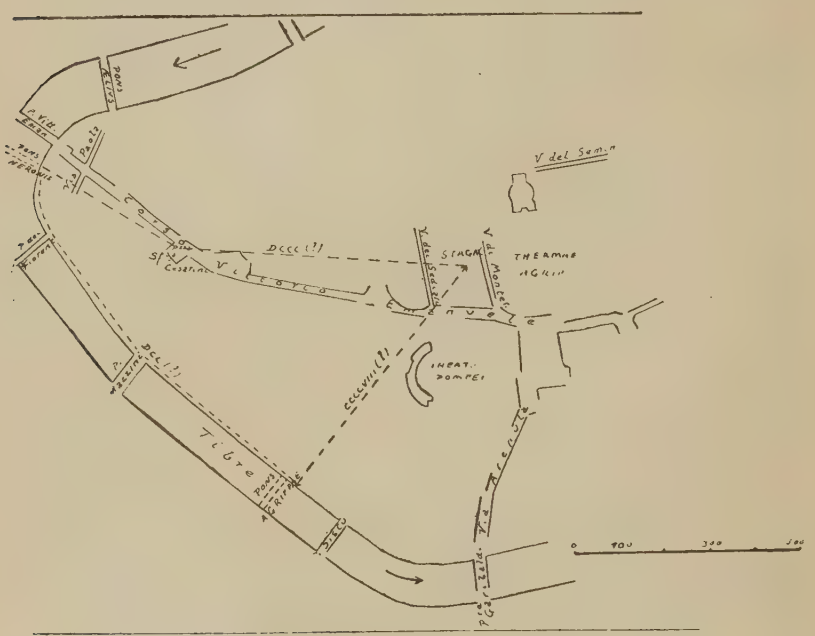


Fig. 2. — Région des créations d'Agrippa au Champ de Mars

du Tibre (la rive antique différait sensiblement de la rive moderne, mais l'approximation est suffisante[2]) évite le théâtre de Pompée et rencontre le fleuve aux environs immédiats du *Pons Agrippæ*, une centaine de mètres en aval de celui-ci[3].

D'autre part, le trajet le plus vraisemblable de l'Euripe est jalonné par la Via del Pavone, la Piazza Sforza Cesarini

---

mot *stagnum* semble avoir surtout une couleur poétique (v. les ex. réunis *in* Forcellini, *ad loc.*). L'inscription doit donc préférer l'autre, sans que cela fasse difficulté pour nous.

1. Lugli, *Monumenti antichi...*, III, p. 158; Jordan-Hülsen, *Top.*, p. 580.
2. Lanciani, *Forma*, pl. 20 et 21.
3. Lugli, *ibid.*, II, p. 308.

et la Via Paola[1]. Le triangle cherché comprend donc toute la moitié méridionale de la plaine entourée par la boucle du Tibre, au sud du *Tarentum*, région qui semble avoir été fort pauvre en édifices dans l'antiquité[2].

Tout cet espace avait donc un caractère commun, que définissait l'inscription. Quel était-il ?

Si notre hypothèse est exacte, et si cette inscription se rapporte bien aux créations d'Agrippa, remarquons d'abord que le triangle qu'elle définit contient au moins une partie des jardins d'Agrippa, le *Nemus Thermarum*. Or nous savons que ces jardins furent légués au peuple par Agrippa, dont Auguste fut l'exécuteur testamentaire. D'autre part, une inscription trouvée aux abords du Ponte Garibaldi, dans le lit même du fleuve, nous fait connaître l'existence d'un chemin privé appartenant à Agrippa[3]. Si, comme il est vraisemblable, la pierre était située originellement dans cette région, il est naturel de supposer qu'elle provient des environs du *Pons Agrippæ*, à quelques centaines de mètres seulement en amont, et, sensiblement, de l'endroit où la ligne définie par le fragment que nous étudions rencontre le fleuve. Ce *chemin* aurait, par conséquent suivi le contour extérieur du terrain, et celui-ci aurait été la propriété d'Agrippa lui-même. Et c'est précisément là l'indication qui se dissimulerait dans la cassure.

Sans doute ce raisonnement repose sur deux hypothèses : l'identification de la Piscine et de l'Euripe avec les constructions homonymes d'Agrippa, et le transport de l'inscription du *Pons Agrippæ* jusqu'au Ponte Garibaldi. Mais le fait qu'un autre édifice d'Agrippa, le Pont, se trouve compris dans l'aire ainsi définie constitue un début de preuve, ou du moins une sérieuse présomption.

Nous sommes ainsi amenés à admettre que le terrain délimité par notre inscription n'est autre qu'une partie du

---

1. Lugli, *ibid.*, III, p. 159-160, et le croquis ci-contre, p. 26.
2. Lanciani, *ibid.*
3. *CIL.*, VI, 29781 = *Not. Scav.*, 1885, p. 343 : M. AGRIPPA / PRIVAT. / ITER. Cf. Jordan-Hülsen, *ibid.*, p. 522.

Champ de Mars acquise par Agrippa et rendue par lui au peuple après sa mort. Il en résulte la restitution suivante (restitution évidemment hypothétique dans le détail des termes, mais probable pour le sens général) :

[*hic campus a M. Vipsanio Agrippa e testam(ento) public(atus)*]
[*idemq(ue) in usum publicu*]M AV[*gusti Cæs. cura restitut(us)*]
[*recta region*]E AD TIBERIM PA[*ssus efficit ccccviii* (?)]
[*secundum Tibe*]RIM AD EVRIPV[*m pass. efficit dcc* (?)]
[*secundum Euripu*]M AD PISCINA[*m pass. efficit dccc* (?)][1]

Il nous reste maintenant à expliquer ce fait, en apparence surprenant, qu'Agrippa ait pu devenir le propriétaire d'un terrain aussi vaste, en plein Champ de Mars.

*
* *

L'histoire du Champ de Mars, jusqu'à l'époque de César, ne va pas sans obscurité. En particulier, sa situation juridique est peu claire. On ne sait à quel moment son sol devint propriété de l'État, ni en vertu de quel titre et, en fait, il semble bien que le régime le plus confus ait fini par s'établir à cet égard, anarchie accrue encore par la politique de Sulla[2].

Vers le milieu du Ier siècle avant notre ère, le Champ de Mars posait un problème d'urbanisme. Rome se sentait à l'étroit dans le vieux *pomerium*[3]. Au pied même du Capitole, le Champ de Mars était une réserve d'espace, et comme un débouché naturel. Dans ces conditions, il était menacé sans cesse par les empiètements des particuliers et aussi par ceux des bâtisseurs « publics ».

Pour résoudre le problème, César avait eu l'intention de détourner le Tibre et de faire un nouveau Champ de Mars

1. Les distances ne sont restituées qu'à titre d'indication, et d'après une mesure sommaire sur le plan.

2. Sur cette histoire, v. le résumé dans PLATNER-ASHBY, *Top. Dict.*, p. 91 sqq.

3. Cf. l'article de M. LABROUSSE, in *Mél. Ec. fr.*, 1937, p. 165 sqq.

dans la plaine du Vatican, laissant ainsi le vieux Champ disponible[1]. Auguste, moins ambitieux, adopta une solution moins radicale. Faisant leur part aux nécessités du développement urbain, il construisit systématiquement le centre de la plaine, mais en en contrôlant l'ordonnance par l'intermédiaire d'Agrippa[2]. Par contre, il réserva la plus grande partie de la boucle du Tibre, tout ce qui, du moins, n'avait pas été occupé par les monuments de Pompée ou ne l'était pas par l'enceinte sacrée du *Tarentum*.

Comment sauvegarder ce terrain ? Un décret du prince était impossible. On sait avec quel soin Auguste se gardait de léser les particuliers, et de tout ce qui pouvait ressembler à un abus de pouvoir[3]. Pour libérer le sol des empiètements, une seule méthode était possible, le rachat systématique. Nous voyons, d'après cette inscription, qu'elle fut appliquée par Agrippa, qui se tailla ainsi, en plein Champ de Mars un domaine juridiquement privé : pure fiction légale qui lui permettait de disposer du terrain comme il le voulait, et mettait celui-ci à l'abri d'une façon définitive.

Cette politique, si elle n'était attestée que par les restitutions que nous proposons, pourrait paraître une pure imagination. Mais, non loin de là, on le sait, une inscription nous apprend qu'Auguste avait ainsi ajouté une bande de terrain au Champ de Mars par des rachats amiables[4]. Ailleurs encore, nous en avons d'autres témoignages[5]. Et peut-être serait-il possible de retrouver, pour certains grands travaux urbains, l'origine précise des terrains où ils furent exécutés. Nous espérons avoir l'occasion de le montrer pour les aqueducs

---

1. Cic., *Ad Att.*, XIII, 34.

2. Cf., pour le détail, la monographie de Shipley, *Agrippa's building activities*.

3. Suét., *Aug.*, 56 : *forum angustius fecit, non ausus extorquere possessoribus proximas domos*. On sait qu'Auguste consacra une partie de sa maison à la construction du temple du Palatin (Vell., II, 81).

4. *CIL.*, VI, 874 = 31189 : ID QUOD INTRA / CIPPOS AD CAMP. VERSVS / SOLI EST CÆSAR AVGVST / REDEMPTUM A PRIVATO / PVBLICAVIT.

5. *CIL.*, VI, 31572 (inscription en rapport avec le portique de Livie).

construits ou restaurés par Agrippa et Auguste[1], ainsi que pour d'autres monuments[2].

Claude, plus tard, et Néron, procèderont d'une façon semblable pour se procurer le terrain nécessaire à leurs aqueducs — non par expropriation directe, moins par scrupule, cette fois, que parce que cette procédure semble avoir été à peu près inconnue dans la législation, au moins à cette époque[3] — par confiscation légale des biens de condamnés. Quitte à inventer une accusation contre les légitimes propriétaires.

Par conséquent, telle que nous la restituons, cette inscription apporte un témoignage important sur la politique urbaine d'Auguste. Elle nous apprend pourquoi la plus grande partie de la presqu'île formée par le Tibre resta libre de constructions jusqu'à une époque tardive : considérée comme dépendance des jardins d'Agrippa, elle était propriété légale du peuple romain, sur des titres récents et en bonne forme[4].

Ainsi, comparée aux faits connus, notre restitution s'accorde parfaitement avec eux ; elle en explique même quelques-uns et peut-être, par là, se trouve-t-elle au moins en partie confirmée.

Rennes, juillet 1941.

Pierre GRIMAL.

---

1. La *Virgo* et les additions à la *Julia*.
2. La Naumachie et le Mausolée, entre autres.
3. J. CARCOPINO, *Basilique Pythagoricienne...*, p. 73.
4. C'est pour établir des titres analogues que furent inventées, sans doute, les légendes concernant la Vestale *Gaia Taracia* (PLINE, *N. H.*, XXXIV, 25), mais ce n'était pas là un fondement bien solide. Remarquons que cette légende parle précisément d'un *Campus tiberinus*, qui ne semble être autre que la portion du Champ de Mars sauvée par Agrippa. C'est peut-être elle aussi qui est la « première plaine » de Strabon, tandis que l'ἄλλο πεδίον serait le reste du Champ de Mars, la partie bâtie (STRABON, V, 8, p. 236). — [Sur les renseignements apportés à la topographie du Champ de Mars par les récentes fouilles exécutées dans la région de la Chancellerie du Vatican, cf. l'exposé de B. Nogara, *Quaderni di studi romani. Monum. romani scoperti negli anni 1938-1939 nell'area del Palazzo della Cancelleria*, 1941 ; pour l'Euripe, p. 10-12. — *La Réd.*]

VARIÉTÉ

Mythe et légende chez les Grecs[1]

Après U. von Wilamowitz-Möllendorff, Carl Robert et Erich Bethe (auquel le livre est dédié), après les érudits anglais, L. Farnell et H. I. Rose, notamment, Ludwig Radermacher[1] a repris l'étude de la question du mythe et de la légende chez les Grecs. Son ouvrage comprend d'abord une partie historique et méthodologique : celle-ci résume les points de vue anciens et modernes sur le sujet, puis expose une technique plus rigoureuse, visant à permettre d'explorer scientifiquement le domaine incertain de la mythologie antique. Dans une deuxième partie, le théoricien fait l'essai de sa méthode, en l'appliquant à deux cas concrets : la légende de Jason et celle de Thésée. D'ailleurs la partie abstraite est tout aussi vivante et séduisante que l'autre, car la méthode s'y dessine au contact même du réel, dans la constante analyse des faits mythiques et légendaires, tels qu'ils se présentent à travers la tradition hellénique. Suivons donc l'auteur partout où il va nous entraîner : parmi les variantes les plus curieuses des récits antiques et les contes du folklore moderne. Certaines données scientifiques apparaissent partout, sous un vêtement de fantaisie.

Répondant à une tendance primitive et très profonde de l'âme grecque, qui a toujours préféré, nous dit-on, à l'expression directe des pensées le voile des images, le mythe a été interprété et expliqué diversement, tant par les modernes que par les anciens. La querelle de Creuzer et de Voss manifeste une divergence de vues déjà présente dans la pensée antique : au « courant rationaliste » qu'on suit d'Homère à Hérodote et à Evhémère, s'opposait le « courant croyant » attesté chez les logographes du v^e^ siècle et dans les naïves et abondantes chroniques de l'époque tardive. Le mythe implique-t-il une connaissance profonde de la divinité ou seulement le souvenir d'événements historiques très primitifs ? Pour sortir de ce dilemme, l'érudition du XIX^e^ siècle a fait appel à la méthode comparative. Comme plusieurs thèmes mythiques — ainsi celui du déluge — sont répandus par toute la terre, la comparaison des variantes de chaque thème, dans chaque pays, permettrait d'atteindre à un fonds commun de la pensée

1. *Mythos und Sage bei den Griechen*, 1938 ; R. M. Rohrer Verlag, Baden bei Wien, u. Leipzig, in-8°, 360 p.

humaine, fonds qu'il ne resterait plus qu'à interpréter. Ainsi beaucoup de mythologues ont voulu voir, à travers les différents mythes, la vêture poétique des phénomènes naturels : le tonnerre et l'éclair, le cours du soleil et de la lune. Mais de telles interprétations reposent sur un principe de généralisation dogmatique et fantaisiste. Plus soucieuse de vérité semble la « méthode historico-critique », qui, avec Mannhardt, K. O. Müller, Carl Robert, et U. von Wilamowitz-Möllendorff, entend seulement discerner les différentes étapes des légendes, leur pays d'origine, les échanges qu'elles entretiennent avec l'histoire et la civilisation d'un peuple. Cependant cette méthode est insuffisante, car, d'une part — à propos des sources antiques à travers lesquelles nous parviennent toutes les traditions mythiques et légendaires — elle ne donne pas avec assez de rigueur les critères qui permettent de reconnaître si chaque tradition est ancienne ou récente ; d'autre part, pour établir la migration et l'origine des légendes, la méthode fait fond trop légèrement sur les rapprochements étymologiques (par exemple entre noms géographiques et noms légendaires). Une vraie recherche scientifique réclame des points d'appui.

Et M. L. Radermacher propose ainsi à son tour un mode d'investigation qu'il juge plus sûr. Il place à la base de son enquête une triple définition d'importance primordiale : c'est celle des termes « conte », « légende » et « mythe ». Le conte est, selon lui, un récit dont les événements se déroulent d'après le libre jeu de l'imagination, sans rapport avec un lieu, une personne ou une époque déterminés, en dehors même des lois physiques et naturelles. La légende, au contraire, garde le souvenir des faits passés, continué par la tradition orale ; elle est l'écho d'un événement réel ou supposé tel. Quels que soient les enrichissements et les transformations qu'elle ait pu subir, elle reste liée à une personne terrestre, à un lieu déterminés (tous deux nommés par leur nom), voire à une époque bien établie. Quant au mythe, il est, d'une part, la narration des événements qui sont antérieurs à l'histoire proprement dite, et, d'autre part, en un sens plus restreint, il représente une conception plus ou moins précise de la divinité ou du monde, exprimée sous une forme symbolique. Si ces définitions sont quelque peu théoriques, si en fait la plupart des récits se sont formés, chacun, par un amalgame de motifs de contes, de thèmes légendaires et de narrations mythiques qui s'interpénètrent, du moins la distinction de ces motifs et de ces thèmes à l'intérieur d'une même narration permettra déjà de briser la structure artificielle, composite, dans laquelle se présentent à nous les mythes et les légendes antiques, à travers les textes littéraires. Ainsi on séparera les arrangements factices *(Ornament)* du noyau fondamental *(Kern)*, avant de chercher à déterminer l'aspect primitif *(Urgestalt)* de la légende ou du mythe étudiés. A la lumière de cette méthode, le procédé de la comparaison prendra toute sa valeur.

M. L. Radermacher a illustré d'abord sa technique comparative en analysant la légende de Bellérophon. Confrontant Homère et Pindare, appelant à son aide aussi bien les traditions lyciennes que les contes du Cavalier au cheval ailé dans les folklores slaves et hongrois, il tente

de préciser les liens qui unissent en une sorte de trinité Bellérophon, la Chimère et Pégase ; et il finit par retrouver en Bellérophon la personnalité curieuse d'une divinité préhellénique, répondant plus ou moins à une antique conception d'Okéanos, confondant en soi les attributions d'un dieu du ciel et celles d'un dieu de la mer. Après cet exemple, l'auteur nous met en garde contre les dangers de tout essai tenté pour déterminer la patrie des légendes et leur ancienneté. Il ne faut pas trop espérer retrouver dans les primitifs poèmes épiques un état *premier* des traditions : les chanteurs ioniens voyaient le monde avec des yeux particuliers ; composant pour les cours des rois et des nobles, le poète homérique nous a livré la conception d'une époque spéciale, probablement même celle d'une couche sociale déterminée. Car au milieu des conquérants indo-européens, les habitants primitifs de la Grèce pouvaient garder leurs propres représentations des dieux et des héros.

Retenons enfin une étude sur la forme du récit archaïque, qui vient en appendice à cette analyse générale : des catalogues de l'*Iliade* et de la *Théogonie* hésiodique au catalogue des corps de troupes de Xerxès dans Hérodote ; de l'*Œdipe à Colone* aux inventaires des inscriptions et aux chroniques, on voit reparaître le naïf procédé du dénombrement, pareil à celui du conte énumérant des compagnons d'aventure ou les tâches successives imposées à un héros. Mais la poésie épique des Grecs n'en a pas moins dépassé ce stade primitif. Contrairement à la forme lâche du catalogue, les deux grandes épopées homériques sont d'une composition artistiquement agencée, qui ne peut s'entendre que comme résultat d'une longue évolution. De telles considérations permettraient encore, à l'occasion, de séparer la forme d'un récit de son contenu, et d'atteindre par là plus facilement sa structure et son noyau originels.

Une fois écartées ces questions préliminaires, nous pouvons aborder successivement les légendes de Jason, puis de Thésée. Dans les deux cas, M. L. Radermacher procède identiquement : d'après les données d'une étude des sources, il s'efforce à une analyse détaillée de l'aventure, qui doit lui permettre, en fin de compte, de dégager la véritable personnalité du héros.

Les sources littéraires des *Argonautiques*, d'Homère à Hésiode, à Eumélos et à Pindare, nous racontent d'abord des exploits héroïques. Les Tragiques (Euripide) développent à l'intérieur de ceux-ci certains thèmes psychologiques et font passer au premier plan le personnage de Médée. Enfin la légende a été comprise aussi comme un voyage de découverte, dirigé selon les souhaits des cités apparues à l'époque de la grande colonisation, trop heureuses de rattacher leur fondation aux navigateurs d'Argô. Apollonios de Rhodes connaît tous ces aspects de la légende ; c'est lui qui, par le succès de son poème, donnera au périple sa forme définitive. Mais il faut compter aussi avec la peinture de vases qui a révélé certaines versions littérairement non attestées de la Conquête de la toison d'or. — Quand on s'est pénétré des tendances propres à chaque auteur vis-à-vis de la tradition, on peut étudier le contenu même de la légende. Le « préambule » nous

expose comment la célèbre toison vint en Colchide (c'est là d'abord l'histoire de Phrixos, qui se rattache à Halos en Phthiotide), et comment Jason fut chargé d'aller rechercher le talisman (ce sont là les événements de Iolcos). Puis, aussitôt après le départ des navigateurs de Iolcos sur la nef Argô, Jason disparaît comme personnage principal, et les héros, ses compagnons, passent au premier plan. Au contraire, à l'arrivée en Colchide, ceux-ci ne sont plus que des figurants : vraisemblablement Jason a donc été jadis le seul héros de l'aventure en Colchide ; l'intervention des autres Argonautes semble une addition postérieure. Quant au retour de Colchide, qui mène, selon un périple en zigzags étonnant, par delà les fleuves jusqu'en Méditerranée occidentale, il est bourré d'épisodes auxquels Jason ne participe, dirait-on, que parce que les poètes le trouvaient trop peu occupé pour un personnage principal. Ce n'est qu'après le retour à Iolcos qu'il jouera avec Médée un rôle essentiel. Cette analyse achevée, la question de l'*Urgestalt* peut être posée : la légende des Argonautes ne se ramène pas à un conte illustrant le thème des serviteurs habiles, comme l'a cru Meuli. Les Argonautes ne sont pas rien que des personnages de conte, disposant de dons merveilleux qu'ils mettraient au service de leur maître Jason. Leurs exploits, malgré la place qu'y tiennent parfois certains artifices magiques, sont légendaires et non pas fantastiques : le héros de légende porte secours, il protège l'opprimé, et, en ce sens, les Dioscures ou les Boréades ressemblent à Thésée, Persée ou Héraclès. Mais aux Argonautes, héros légendaires, s'oppose Jason, héros mythique. Les événements de Colchide trahissent une atmosphère différente de celle de l'équipée qui précède ou qui suit ; là, il est question de taureaux aux pieds d'airain qui soufflent le feu par leurs naseaux, de la semaille des dents d'un serpent, d'un trésor gardé par un dragon fils du Soleil. C'est, dit M. L. Radermacher, l'atmosphère du conte finnois d'Ilmarinen (né peut-être lui aussi dans les régions de la mer Noire et de la mer Caspienne). Il semble donc qu'il faille isoler Jason de ses compagnons : Jason n'aurait pas appartenu primitivement à la légende d'Argô. Ainsi se trouve détruite l'opposition entre la thèse du voyage occidental des Argonautes (C. Robert) et celle du voyage oriental (U. von Wilamowitz) : nous admettrons qu'on avait déjà entendu parler d'un voyage aventureux à l'Ouest, quand survint le voyage de l'Est dont Jason était le chef ; les deux thèmes furent fondus en un seul, sans que le premier se laissât jamais éliminer, si bien que la poésie dut compter avec lui. En somme, le récit du voyage d'Argô représente : 1) L'aventure d'un individu qui part au delà des mers, dans l'Orient lointain, conquérir une fiancée et un trésor fabuleux, vieux conte lié au nom de Jason, et qu'on pourrait appeler la *Jasonide* ; 2) introduite dans le cadre de ce conte, il y a une équipée colonisatrice collective, qui va de station en station, et où tantôt l'un, tantôt l'autre des participants, a l'occasion de se distinguer. Les héros ont été nommés Argonautes, d'après le vaisseau qui les portait, et le caractère primitif de cette partie de la tradition est attesté par le fait qu'elle a laissé son nom à l'ensemble, même quand Jason fut devenu le chef de l'expédition. — Si l'on essaie

maintenant de dégager les traits particuliers des deux grandes figures de la légende, Jason et Médée, on trouvera que Médée, née au pays mythique d'Aia, petite-fille d'Hélios, est proche d'Hécate, et en rapports étroits avec Héra. Elle semble une divinité répondant à une ancienne phase de la religion grecque, pendant laquelle la « vertu » principale d'un dieu se mesurait à son pouvoir de magicien. De même, Jason, élève du Centaure Chiron, dont le nom seul évoque les héros guérisseurs, uni à Médée et descendant de Salmoneus, paraît caractérisé par son pouvoir magique. On peut voir aussi en lui le personnage historique. Quand un poète ionien, enthousiasmé par la colonisation de l'Est, fondit son aventure errante avec l'épopée des hardis navigateurs partis sur un vaisseau merveilleux, alors fut créée la légende des Argonautes.

Thésée apparaît sous des aspects différents dans la tradition antique : il n'est pas seulement un héros athénien, patron du Démos attique, dont la légende a été transformée en histoire ; il est aussi revendiqué concurremment par d'autres petits états (Mégare, Trézène); si, comme figure historique, Thésée n'est lié qu'avec Athènes, Trézène ne connaît que le Thésée légendaire. Enfin, deux autres tendances remarquables ont voulu, l'une, justifier le héros d'actions qui pouvaient faire moins bien juger de son caractère, l'autre, le faire valoir à côté d'Héraclès. Quoi qu'il en soit, les aventures de Thésée traversent la tradition antique dans un ordre fixe, selon un canon littéraire formé de bonne heure, mais dont se séparent certains documents figurés. — La légende elle-même n'est pas entremêlée de contes comme celle de Jason ; c'est de la légende véritable. Thésée est fils de Poseidon ou d'Aigeus, qui représente peut-être lui aussi le dieu de la mer. Les luttes du héros sur la route d'Athènes répondent à d'authentiques légendes locales d'âge très ancien. Ainsi Périphétès avec sa massue évoque certaines figures chthoniennes, et personnifie le « méchant ». Skiron est une incarnation de la peur provoquée par un lieu sauvage. L'épisode de Sinis avec ses variantes, et celui de Kerkyon sont plus obscurs. Prokroustès, qui travaille les corps humains au marteau jusqu'à ce qu'ils s'adaptent en extension à sa couche de géant, peut figurer Thanatos qui est τανηλεγής (car la Mort possède aussi un lit dans lequel elle couche tous les hommes). La truie sauvage de Krommyon est accompagnée sur les représentations d'un être féminin qui tient un bâton à la main : l'animal et la femme sont sans doute la double expression d'une même force démoniaque (cela évoque les nombreux personnages doubles de l'art archaïque, signifiant peut-être que l'être représenté avait la faculté de prendre l'une ou l'autre forme, le Centaure celle de l'homme ou du cheval, la Nymphe celle de la femme ou du serpent). Dans son ensemble, le voyage de Crète est un mélange de souvenirs historiques et de traits romanesques : on ne sait si l'histoire prédomine, avec l'écho de luttes entre l'Attique et l'Empire crétois, ou si la lutte contre le Minotaure joue quelque rôle plus essentiel et original. Dans les expéditions des Amazones, Thésée apparaît comme un roi guerrier ; des batailles sont livrées : c'est le ton de la grande épopée et le signe

d'une forme relativement jeune de la légende. Quant aux événements d'Athènes, pour les bien comprendre, il faut se rappeler que Thésée est tout au plus venu du dehors à Athènes, cité à laquelle il n'appartient pas en propre ; sous la forme du synoecisme, la légende réduit à un acte unique l'évolution d'un processus historique de longue durée. La descente du héros chez Hadès est une invention tardive, et bien des raisons conduisent à penser que le couple Thésée-Peirithoos n'est pas nécessairement primitif. En somme, presque partout le romanesque se mêle à l'histoire et à la « pseudo-histoire ». Le trait qui demeure le plus particulier est celui de la lutte contre le Minotaure, car il ne s'agit pas là à proprement parler d'un « Tierkampf » analogue à la lutte contre le taureau de Marathon ou aux « Tierkämpfe » d'Héraclès ; le lien de Thésée avec la Crète paraît ancien et originel.

Si l'on essaie maintenant de fixer l'aspect primitif de Thésée (homme ou dieu ?), on se heurte à de grands obstacles. Il est clair que le Thésée athénien est composé de traits historiques reportés sur un personnage mythique. Le héros fournit à Athènes le patronage qu'Héraclès assure à d'autres villes. Mais, tandis que dans la légende d'Héraclès les apports indo-européens sont nombreux, dans celle de Thésée prédominent les éléments autochthones : Thésée, plus qu'Héraclès, a ses racines dans le sol grec. Restons donc en dehors de l'alternative : homme ou dieu ?

Au fond, la légende grecque est plus importante pour la connaissance des choses que pour celle des personnages qu'elle montre en action. La légende de Thésée nous livre une phase très ancienne de l'histoire attique ; elle raconte des luttes nombreuses pour la domination du pays ; mais parmi la multitude des combattants obscurs, se détache un isolé, un fort, qui est le chef, l'unificateur, le libérateur : car tout l'amour des hommes a convergé vers lui et l'a paré selon l'imagination des foules. Thésée est le symbole d'une société humaine, société qui, parmi toutes ses querelles, vivait dans la proximité du divin. C'est pourquoi, comme le divin et l'humain s'uniront dans le drame grec, ils s'unissent déjà dans la personne du héros légendaire. La question de l'origine, divine ou humaine, est oiseuse. Dans sa conception même, le héros se meut à la fois sur les deux plans : sous cet aspect, création de l'imagination croyante comme Zeus, être mélangé comme le Centaure et ses pareils. Ceci posé, on pourra bien dire qu'un homme s'est élevé au plan héroïque, ou qu'un dieu s'y est abaissé.

L'essentiel est qu'à interpréter les légendes on ne mette pas trop du sien. La grande tâche, selon M. L. Radermacher, demeure celle de dissocier les données historiques, les éléments mythiques, et les ornements purement imaginatifs.

R. Triomphe.

NOUVELLES ARCHEOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

GEORGES RADET (1859-1941).

Georges Radet, qui s'est éteint soudainement à 82 ans, le 9 juillet 1941, n'a pas été seulement, par beaucoup d'aspects, un des « Athéniens » les plus représentatifs de la mission française d'Athènes, au temps de l'adolescence et de la maturité de la *première École* archéologique : celle dont on va pouvoir célébrer le centenaire — hélas ! dans des conditions bien incertaines ! — d'ici trois ans. Il restera sans doute aussi, le temps aidant, celui dont le souvenir s'évoquera le plus facilement, le plus sympathiquement, dès qu'il sera question de toute une période de l'œuvre scientifique réalisée en Grèce par notre pays. Pour cette période, la plus heureuse, il a d'ailleurs été l'historiographe de l'équipe scientifique à laquelle il a appartenu (à l'occasion du Cinquantenaire de l'École d'Athènes) ; il n'est guère de livre dont on puisse dire plus que du sien, composé en cette occasion — *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, 1901 — qu'il a été écrit « con amore ».

Il n'est que juste d'extraire ici de ce livre, tout d'abord, ce qui concerne l'activité du maître disparu, que nous regrettons si vivement. — Né à Chesley (Aube), le 28 novembre 1859, G. Radet avait été agrégé d'histoire, brillamment, dès 1884. Sitôt après, il était arrivé seul à Athènes le 7 nov. 1884, nommé membre sous la direction de P. Foucart, après la promotion qui compta Cousin, Ch. Diehl et F. Durrbach. Il retrouvait en Grèce P. Monceaux et Veyries, M. Holleaux et P. Paris. Tous sont aujourd'hui disparus, sauf Ch. Diehl. Disparus aussi Deschamps et Fougères, qui devaient constituer la promotion suivante. G. Radet a beaucoup vécu, et bien vécu, car il garda toujours le reflet de ses 25 ans, quand il abordait au Pirée, avec tous les enthousiasmes d'une âme de poète. N'oublions pas qu'on a dû, à cet historien des Mermnades, un recueil de vers, *Drames et légendes*, 1921, où les aventures de Candaule, — celles-ci rappelées *d'après lui* par nos plus modernes auteurs du théâtre ! — l'épopée de Luctère et de la Fondation de Marseille, la légende de Brocéliande l'avaient tour à tour inspiré. Dès mars 1885, G. Radet accompagnait Fougères à Salamine, et il participait ainsi à la découverte de quelques inscriptions importantes. Ce ne furent là que ses toutes premières armes, car l'Asie Mineure le sollicitait déjà. En 1885,

en même temps qu'il faisait, avec Pierre Paris, une rapide tournée dans Amorgos (*BCH.*, XIII, 1889, p. 342-345 ; XV, 1891, p. 571-608), il explorait en octobre Rhodes et la Périée rhodienne avec F. Durrbach (*BCH.*, X, 1886, p. 264-265 : Lindos) ; il passait ensuite à Symi (*ibid.*, p. 266) et sur la côte d'Asie (p. 259-261, p. 267-269). Dès 1885, il devait, avec Pierre Paris cette fois, couper le Taurus du Sud au Nord, le recouper du Nord au Sud, le sillonner d'Est en Ouest, pour battre à la recherche des inscriptions, en ce terrain difficile, le quadrilatère compris entre Adalia et Koniah, Isaura et Kaisarieh, Tyane et Tarse, Pompeiopolis et Pergé. Seul, au printemps de 1886, il explora ensuite l'hinterland lydien, découvrant notamment Acaraca, l'Épidaure de la Mésogide (*BCH.*, XIV, 1890, p. 224-239 ; et XV, 1891, p. 373-380) ; dès l'automne, il revit, en compagnie de G. Fougères, la vallée du Rhyndacos, la nécropole des rois de Phrygie, Ankara et son temple, la steppe de l'Haimaneh et les monts bithyniens. — Au printemps de l'an suivant, en 1887, il se rendait avec H. Lechat, de Magnésie du Sipyle à Cyzique par Thyatire, Pergame et Adramyttion.

Ces voyages dans l'Archipel et l'Anatolie ont rapporté à l'histoire ancienne de l'Asie des centaines de textes. Les découvertes archéologiques du voyageur expert ne le cèdent pas en intérêt ; car, dans son second voyage à Amorgos, qu'il fit seul en août 1887, p. ex., G. Radet découvrit à Arcésiné deux têtes de marbre importantes (Asclépios et Hygie[1]). De ses explorations, dont on mesure aisément les risques, la plus importante, la plus difficile aussi, avait été celle de 1886 avec Pierre Paris, en Caramanie ; l'itinéraire embrassa quatre lignes d'étapes, et donna lieu à de nombreuses aubaines et publications, dont le livre sur l'École d'Athènes a consigné trop modestement le détail (p. 370-372). G. Radet donnait là même les tracés de son voyage si fructueux en Lydie (p. 358-359), quand il prépara son grand ouvrage sur *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades* (687-546), 1892 : il rapporta notamment trois lettres de l'Empereur Hadrien à la ville de Stratonicée (Hadrianopolis). Lui-même a dit de ses deux campagnes (1886-1887) : « Cette double exploration m'inspira l'idée du livre où j'étudiai la physionomie ancienne et moderne de ce parc des Mille et une nuits que fut le royaume de Gygès. » On retrouverait G. Radet à Nicée, où il alla aussi chercher, sur les traces de G. Perrot, les matériaux d'un mémoire touchant l'empire grec local ; il revint en Galatie et en Phrygie à l'été de 1893 avec H. Ouvré[2] ; ce fut alors qu'ils découvrirent la stèle dite de Dorylée (Cyzique ?), un des joyaux archaïques des Musées turcs de Stamboul (*BCH.*, XVIII, 1894, p. 129-136) ; mais la mission devait rapporter aussi aux explorateurs, ce qui est moins connu, la fièvre paludéenne et le choléra. — En Anatolie aussi, et au cours de ses explorations répétées, G. Radet

1. Avec des inscriptions encore (*BCH.*, XII, 1888, p. 224-237 : un décret en l'honneur d'Androtion, l'adversaire de Démosthène).
2. *BCH.*, 1894, et *Nouvelles archives des Missions*, VI, 1895.

a conçu le sujet de sa seconde thèse : *De coloniis a Macedonibus in Asiam cis Taurum deductis*, qui a bien marqué l'importance, de plus en plus vérifiable, des traces de l'influence macédonienne partout laissées en Asie[1].

Il allait être donné à G. Radet — dans la suite de sa vie laborieuse, d'Alger à Bordeaux où il enseigna — de ne jamais quitter vraiment le monde historique qui s'était ouvert à lui, et qu'il avait déjà tant contribué à enrichir par ses voyages de découvertes. Depuis son retour d'Athènes, l'historiographe des Mermnades lydiens et des colonies macédoniennes d'Anatolie n'a cessé, de son cabinet de travail, de s'orienter en esprit sur les routes parcourues au temps de sa studieuse et alerte jeunesse.

Ce n'est pas seulement parce qu'en 1909, son étude sur *Cybébé* le ramenait aux parages d'Éphèse et Sardes, et qu'en 1931, il a suivi *Alexandre le Grand* de l'Hellespont à l'Inde, sur les voies triomphales de la conquête, que G. Radet a toujours respiré et fait respirer à ses lecteurs le même air. Il a dit d'Alexandre qu'il avait été « un puissant visionnaire ». S'il est tant intéressé lui-même au vainqueur macédonien, pour qui son admiration n'était pas complaisante, c'est qu'Alexandre paraissait évoquer et rassembler en sa destinée vite brisée toutes les ardeurs et les erreurs de la pensée grecque adulte, haussée au génie. L'épopée d'Asie a été transfigurée par G. Radet en une marche divine, à la fois apollinienne et dionysiaque, où le jeune héros s'avance à la manière wagnérienne. C'est le mérite éclatant et si original d'un tel livre, noblement pensé, où tout porte la marque des tendances mêmes de l'auteur, à la fois historien et poète, pour qui le monde extérieur antique n'a jamais cessé de se colorer des aspects du présent.

On doit encore à G. Radet, qui fut passionnément fidèle à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, depuis 1888, d'avoir su faire, grâce à son autorité et à sa ferme courtoisie, de l'Université de Bordeaux, un centre très important d'études classiques régionales, le plus vivant que nous ayions eu en France, peut-on dire sans injustice. Car G. Radet y fut l'animateur dès la fondation (1899) avec C. Jullian, de la *Revue des Études anciennes*, dont tous les humanistes savent le mérite. Tout ce qui était affaire d'hellénisme a trouvé là, grâce à lui, un écho aussi sonore que bienveillant. C'est là qu'il a publié lui-même *Cybébé*, ses études sur la *Géographie ancienne de l'Asie Mineure*, ses *Ephesiaca*, avec une foule d'articles, soit relatifs à ses propres travaux (sur Alexandre notamment), soit consacrés à la production des autres, dont il n'ignorait rien et jugeait sainement. Ses *Chroniques* si diverses forment là un précieux ensemble, et c'est une question de savoir qui les pourrait dignement prolonger après lui. — Courtois, bien qu'il ne fût pas tiède, très préoccupé au contraire du sort de son

1. Cf. encore les observations de P. Roussel, à Laodicée de Phénicie, à Séleucie du Tigre, sur les corps administratifs créés sous l'influence des Macédoniens, et sur les curieux *péliganoi* récemment révélés là : *CRAI.*, 1941, p. 454-455, 501.

pays et de la science française, instruit du présent difficile comme du passé, G. Radet a d'ailleurs été un « chroniqueur » admirable de la pensée historique moderne dans le domaine de l'Antiquité, en même temps qu'un parfait citoyen, cœur et esprit. Sa tâche à Bordeaux eût pu suffire à tous autres, et aux mieux doués de la force infatigable que son corps, d'apparence fragile, abritait ; Maurice Holleaux, qui fut pour lui un ami très cher, ne l'appelait-il pas plaisamment et affectueusement le « Koutschouk Adam » ? Toutefois, non content de s'occuper longtemps aussi de la *Bibliothèque des Universités du Midi*, voire en partie du *Bulletin hispanique* et du *Bulletin italien*, G. Radet a dispersé encore des études nombreuses et importantes à travers maints périodiques ; le *Journal des Savants*, et les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, entre autres[1]. Les *Mélanges Radet*, qui lui furent offerts en 1940, récompensaient, avec l'amplitude de sa contribution personnelle à l'histoire, toute l'ardeur qu'autour des études anciennes, il avait su répandre et entretenir.

Il aura travaillé, jusqu'à sa mort qui fut brusque, sans défaillance ; il est assez exemplaire que les *Mélanges Radet*, formant le tome 1940 de la *REA.*, n'aient pas encore marqué le terme légitime de sa tâche. En 1941, lui-même déplorait les pertes de la science française, dans le volume suivant de la *Revue*, presque à l'instant où la Parque allait l'atteindre lui-même. Ce n'est pas ici qu'on peut assez convenablement parler de sa bonté d'humaniste très humain, à qui la malignité vétilleuse de jeunes « successeurs » donna parfois d'instinctives nausées. Le parfum d'amitié reconnaissante qui flotte autour des *Mélanges Radet*[2] peut suffire à marquer, et la vénération qu'il avait su conquérir comme homme, et la haute estime dont sa mémoire de savant restera digne. Ch. P.

HANS DRAGENDORFF (1870-1941).

Bien tard nous parvient la nouvelle du décès de Hans Dragendorff, survenu le 29 janvier 1941, à Fribourg-en-Brisgau. Avec lui, les études d'antiquités nationales en Allemagne perdent un de leurs principaux représentants. H. Dragendorff ne fut pas cependant rien qu'un excellent archéologue ; il laissera encore le souvenir d'un grand administrateur.

Il naquit à Dorpat, le 15 octobre 1870. Ses études terminées aux Universités de Dorpat et de Bonn, diverses missions le conduisirent pendant deux ans (1895-1897) en Égypte, sur les bords de la Mer Noire, et en Méditerranée. Avec Hiller von Gaertringen, il fouilla l'île de Théra et en rapporta les matériaux de ses *Theraische Gräber*, essai de chronologie des civilisations de Santorin, à partir de l'ère préhellénique. Après un passage dans l'enseignement à l'Université de Bâle,

1. Sur sa collaboration au *Journal des Savants* jusqu'en 1935, cf. P. Roussel, *Journ. Sav.*, 1941, p. 132.
2. Cf. *CRAI.*, 1941, p. 72-73 ; cf. aussi W. Seston, *REA.*, 43, 1941, p. 145 sqq.

devait commencer pour lui une carrière organisatrice particulièrement féconde. En 1902, la direction de l'Institut romano-germanique, tout juste créée, lui fut confiée. En 1911, il est appelé au Secrétariat général de l'Institut archéologique allemand, où il travaille jusqu'en 1922. Il rentre alors dans l'enseignement et occupe jusqu'en 1933 la chaire d'antiquités classiques à l'Université de Fribourg-en-Brisgau. La guerre le ramène, en 1939, à la tête de l'Institut romano-germanique de Francfort.

Le nom d'H. Dragendorff restera principalement attaché aux études d'archéologie, spécialement de céramographie grecque et romaine[1]. Sa thèse de doctorat, *De vasculis Romanorum rubris capita selecta*, n'était que l'un des chapitres de l'important essai qu'il publia, en 1896, dans les *Bonner Jahrbücher* sous le titre : *Terra sigillata. Ein Beitrag zur griechischen und römischen Keramik* (t. 96, p. 18-155). Ce mémoire qui ouvrait la voie à une étude méthodique de la céramique romaine, fournissait les bases d'une classification de la poterie sigillée : elle reste encore en usage.

Les antiquités nationales de l'Allemagne ont rencontré dans H. Dragendorff un archéologue particulièrement averti. Il a formé de nombreux élèves. Sa direction de l'Institut romano-germanique fut admirable. Il le dota de méthodes de travail qui, toutes, ont fait leurs preuves; il inaugura, en 1905, la publication des *Berichte*, si utiles pour la connaissance des antiquités de l'Allemagne et des pays de l'Ouest européen. Parmi les nombreux travaux qu'il consacra à la Germanie romaine, on retiendra son petit volume *Westdeutschland zur Römerzeit* et le grand ouvrage qu'en collaboration avec Emil Kruger, il donna sur le monument funéraire d'Igel, près de Trèves (*Das Grabmal von Igel*, 1924). R. L.

Figurations humaines du Maglemosien danois.

Au cours de travaux exécutés dans les tourbières, un certain nombre d'objets préhistoriques ont été recueillis en divers points du territoire danois. Dans la partie septentrionale de l'île de Seeland, sur le territoire de la paroisse de Jystrup, au lieu dit Ryemarkgaard, des ouvriers mirent au jour un métatarsien d'*Urus* (long. 0 m. 28), orné de curieuses gravures sur les deux faces : d'un côté, un décor exclusivement géométrique, trois groupes de trois lignes verticales en

1. Le dernier article qu'il ait publié à notre connaissance est celui dont il avait donné communication au Congrès de Berlin, sur la Villa de Laufenburg et les résultats des fouilles pratiquées par lui en cet endroit. Cf. ci-après, p. 74.

zigzag parallèles et, entre deux de ces groupes, un remplissage de petites barrettes parallèles et horizontales et de deux zigzags opposés, gauchement exécutés postérieurement aux premières incisions. L'autre face est plus intéressante : en arrière d'un de ces motifs en zigzag apparaissent cinq personnages marchant en file. Les têtes, à l'exception d'une seule, losangique, sont triangulaires. Une seule figure est représentée avec les bras sortant d'un manteau long et plissé, tantôt indiqué par un quadrillé, tantôt par un remplissage foliacé. Les trois personnages, placés au milieu de la file, sont de profil et, bien que le sexe ne soit pas indiqué, deux d'entre eux sont certainement des femmes. Les deux figures des extrémités sont vues de face.

A quelle époque appartiennent ces gravures ? L'analyse pollinique indique une période contemporaine de la *Oak Mixed Forest* (orme, tilleul, chêne), c'est-à-dire le Maglemosien moyen danois. Le caractère géométrique des représentations humaines conduit aux mêmes conclusions (Johannes Bronsted, *Human figures on a Danish Mesolithic...*, dans *Acta archæologica*, vol. XI, 1940, p. 207-212).

R. L.

Sur les premiers cultes d'Eleusis.

Les recherches que M. K. Kourouniotis poursuit avec tant de ténacité et de bonheur à Éleusis, jusqu'au delà de l'âge où il eût mérité la retraite, viennent encore de donner maints résultats précieux que le savant archéologue grec a modestement exposés à l'Académie d'Athènes, le 18 avril 1940[1].

M. K. Kourouniotis a retrouvé sous l'esplanade romaine, en avant des grands Propylées du Sanctuaire, à l'arrière du temple d'Artémis Propylaia et de Poseidon Pater, dans la direction du Nord, le reste d'un monument archaïque à abside, orienté vers l'Ouest (fig. 1). Cette construction primitive engagée sous le temple empiétait légèrement aussi sur le péribole de l'*eschara* romaine, déjà connue, de la terrasse, péribole ouvert au S.-E., du côté de l'Autel « de Poseidon (?) ».

L'abside a une ouverture d'environ 13 m. ; elle ne répond pas, de la sorte, comme on eut pu croire, à une construction de maison humaine : il doit s'agir d'un temple ; sur la partie courbe vient butter un fragment de mur polygonal de travail soigné, quoique peu épais, et qui doit avoir appartenu à un péribole de *téménos* sacré. La construction à abside pose directement sur le sol vierge, les cailloux roulés, et le sable du Céphise éleusinien, qui coulait jadis au voisinage de la colline éleusinienne ; la fondation est conservée sur une hauteur d'1 m. 40. — Ce monument à abside doit avoir été en usage entre l'époque géométrique et le VII^e^ s. ; on a trouvé, auprès, des tessons qui, pour la plupart, sont protocorinthiens.

Il y a désormais trois points du sanctuaire d'Éleusis, soit à l'inté-

1. Cf. *Praktika, Acad. Athènes*, 1940, p. 272-278, avec 3 pl. : Contribution à l'histoire du culte éleusinien.

rieur du péribole, soit, extérieurement au voisinage des portes, où les fouilles de M. K. Kourouniotis nous ont rendu les traces d'un passé préhellénique : d'abord et surtout sur le site du *Télestérion* même, où s'étage une suite d'édifices superposés, le plus ancien ayant été un *naos* à type de *mégaron* mycénien ; il y a aussi, d'autre part, la région de

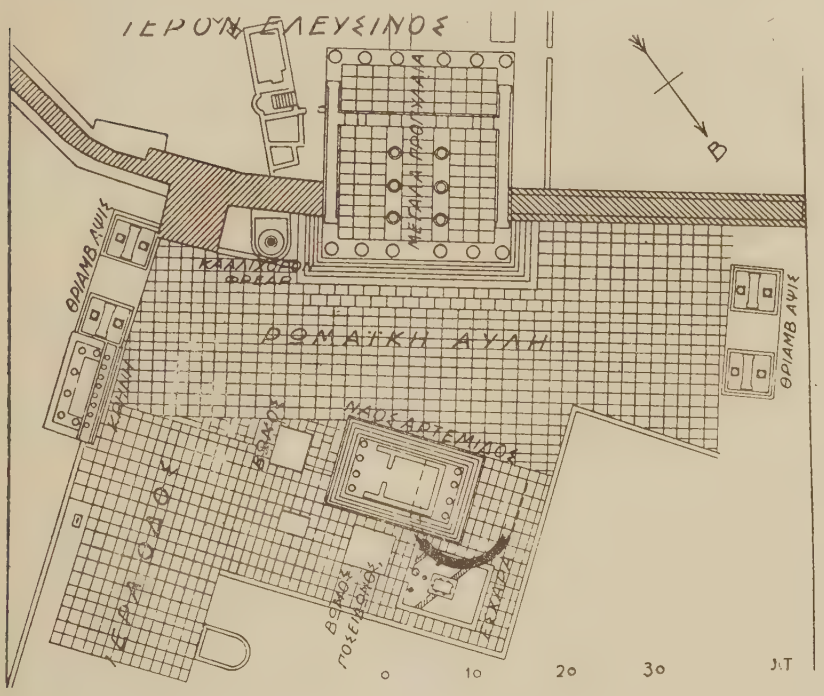


Fig. 1. — Le sanctuaire archaïque à abside (en noir) de l'Esplanade, à Eleusis.

la Maison Sacrée, près de la Porte Sud. Enfin, on a ici, à nouveau, des séquences très primitives, sur la terrasse des Propylées.

M. K. Kourouniotis considère lui aussi (p. 272) que la Grande-Mère, telle qu'on la connaît en Crète, a été la première divinité d'Éleusis : sous l'appellation d'*Eleuthia*, d'où viendrait le nom du sanctuaire attique. — Le culte primitif n'a pas été célébré d'abord, on le sait aujourd'hui, dans la grotte sous roche que « barrait » une maison mycénienne, d'où provient la célèbre amphore inscrite d'Éleusis.

Au voisinage de l'*eschara* romaine et du temple où s'associaient les cultes de Poseidon Pater et d'Artémis, il semble qu'il faille soupçonner, d'après les fouilles de M. K. Kourouniotis, la présence et le culte d'une dyade divine primitive, remplacée un jour par les dieux

hellénisés qui gardèrent ensemble le nouveau temple grec, ouvert au S.-E. — M. K. Kourouniotis attire l'attention sur le caractère primitivement chthonien de Poseidon, « ébranleur de la Terre », dieu local qui fut, à Éleusis, considéré comme ancêtre des Eumolpides, par l'intermédiaire d'Eumolpos. Artémis aurait remplacé elle-même une déesse-mère minoenne. Il serait donc possible qu'ils eussent représenté, comme paire divine primitive, le mystérieux couple de Θεός et Θεά, dépossédés un jour par Plouton et Perséphone, dont le sanctuaire fut alors reporté plus au Sud vers le Ploutonion ; l'*eschara* de la terrasse serait restée comme témoin, jusqu'aux temps romains, du culte installé d'abord à la place où le Monument à abside s'était enlisé et vient de reparaître.

Je ferais toutefois pour ma part certaines réserves sur l'identification concernant Théos et Théa. Les rares reliefs éleusiniens où ces entités énigmatiques sont désignées épigraphiquement les montrent plutôt comme un couple héroïsé, et en situation inférieure, par rapport aux divinités d'Éleusis. Cela ne semble pas s'accorder très bien avec l'hypothèse de M. Kourouniotis, et c'est pourquoi j'avais proposé une autre explication[1]. Ch. P.

La « Stoa de Zeus » et la Stoa Royale à l'Agora d'Athènes.

Sous le titre (*Zeus-stoa und Königs-stoa, Arch. Anz.*, 1940, p. 92-99), M. U. Kahrstedt traite à son tour d'un sujet amplement débattu : l'identification de l'édifice le plus septentrional dégagé sur le côté Ouest de l'agora.

Actuellement, l'opinion des archéologues américains est nette : M. H. Thompson reconnaît là la Stoa Royale dite aussi Stoa de Zeus (*Hesperia*, VI, 1937, p. 70-76) ; il ne nie pas qu'il subsiste encore un élément d'incertitude, car la fouille du côté Nord reste incomplète (*ibid.*, p. 226) ; mais l'identité des deux *Stoai* lui paraît l'explication la plus vraisemblable ; en quoi il s'accorde avec les observations présentées ici même par M. Ch. Picard (*Rev. arch.*, 1934, II, p. 96-98, et *Rev. arch.*, 1938, I, p. 332-33), et, indépendamment, par M. N. Valmin dans le *Bulletin de Lund*, 1934.

Les arguments proposés par M. H. Thompson n'avaient pas convaincu W. Dœrpfeld qui était revenu (*Alt-Athen*, II, Berlin, 1939, pp. 146-167) sur cette question pour défendre son ancienne interprétation : « meine Königshalle », à laquelle il demeura obstinément attaché. La Stoa Royale doit être placée, dit-il, dans l'édifice où les archéologues américains ont reconnu le temple d'Apollon Patrôos ; on sait que naguère M. W. Judeich s'est rallié à l'opinion de W. Dœrpfeld (*Arch. Anz.*, 1938, p. 382-385 ; cf. aussi *Rev. arch.*, 1941, I, 254-256).

Très judicieusement, M. U. Kahrstedt observe que les questions

1. Cf. *Les Bûchers sacrés d'Eleusis*, *RHR.*, 107, 1933, p. 137 sqq. J'écrivais là toutefois, p. 141 : « On a bien l'impression d'une dyade préhellénique entourée d'un anonymat prescrit par la foi. » — Sur le caractère un peu « subalterne » de Θεός et Θεά, d'après les reliefs éleusiniens du IVe s. et du début du Ier, cf. *l. l.*, p. 141, n. 3 ; p. 148, et n. 3, *ibid.*

topographiques ne se peuvent résoudre que sur le terrain et qu'il est imprudent de les vouloir trancher dans le cabinet, même sur un plan, si parfait soit-il ; après cette sage réflexion, à laquelle tous les archéologues devraient applaudir, M. U. Kahrstedt note, entre le plan des Américains (*Hesperia*, VI, 1937, plan I et II) et celui de W. Dœrpfeld (*l. l.*, plan XVI), une divergence inquiétante quant à la place occupée par la base de Bryaxis. Il examine ensuite les deux théories qui s'opposent sur la Stoa, mais en se plaçant à un point de vue original : l'utilisation de l'édifice.

La Stoa Royale devait son nom, d'après Pausanias, I, 3, 1, au fait que l'archonte-roi y siégeait ; Platon, à la fin du *Théétète* (p. 210 *d*) montre Socrate ayant rendez-vous à la Stoa Royale, pour répondre à l'accusation de Mélétos ; mais l'Aréopage aussi y tenait séance, dès la fin du v^e^ siècle, peut-être (cf. les textes rappelés par U. Kahrstedt, *Untersuchungen zur Magistratur in Athen*, Stuttgart, 1936, p. 297 et 298). Pour l'archonte-roi, lorsqu'il avait à connaître d'une affaire de meurtre, un local de dimensions réduites pouvait suffire ; quelques personnes seulement devaient se réunir autour de lui : le demandeur, le défendeur, des témoins, des appariteurs. En revanche, pour l'Aréopage, une plus grande salle était nécessaire. D'après les calculs de M. Kahrstedt, il faut évaluer à 180 ou 200 le nombre des Aréopagites, et ce chiffre paraît vraisemblable. Nous savons, d'autre part, par un passage de Démosthène (*Contre Aristogiton*, XXV, 23), que les membres du Conseil, lorsqu'ils siégeaient dans la Stoa Royale, se tenaient περισχοινισμένοι, séparés du public par une corde tendue autour d'eux. Cette condition suppose donc un espace vide, suffisamment grand, autour de l'assemblée ; et elle s'ajoute à celle qui vient d'être indiquée, en considération du nombre des assistants.

Le local proposé par W. Dœrpfeld, dans son hypothèse « meine Königshalle » = temple d'Apollon Patrôos, sera-t-il convenable ? Les mesures de M. H. Thompson (*Hesperia*, VI, 1937, p. 95 et plans III et V) ne le laissent pas penser : la cella est large de 8 m. 64 et sa longueur est de 9 m. 28 (mesures intérieures) ; ce qui donne, en chiffres ronds, une superficie de 80 mètres carrés, nettement insuffisante. L'objection avait été faite à W. Dœrpfeld, lors de la fouille, par Milchhœfer, (*Berl. Phil. Woch.*, 1900, p. 347 sqq.)[1] ; W. Dœrpfeld essayait de la réfuter (*l. l.*, I, p. 81) ; si l'on peut lui donner raison quand il s'agit de l'archonte-roi et d'un entourage restreint, en revanche, et indépendamment d'autres arguments, l'identification qu'il a proposée est insoutenable, à n'en juger que d'après la surface de l'édifice.

Pour la Stoa Royale, selon les Américains (et d'autres, voir fig. 1), il en va différemment. Sans même tenir compte de son annexe, en négligeant même l'aile Nord, presque entièrement détruite lors de la construction de la voie ferrée, nous trouvons (*Hesperia*, VI, 1937, p. 21 sqq. et plans I et II) une longueur de 32 m. 47 sur

---

1. La référence inexacte de W. Judeich, *Topographie*, 2^e^ éd., p. 355, n. 2 de la p. 334 : 1901 au lieu de 1900, a passé dans l'article de U. Kahrstedt.

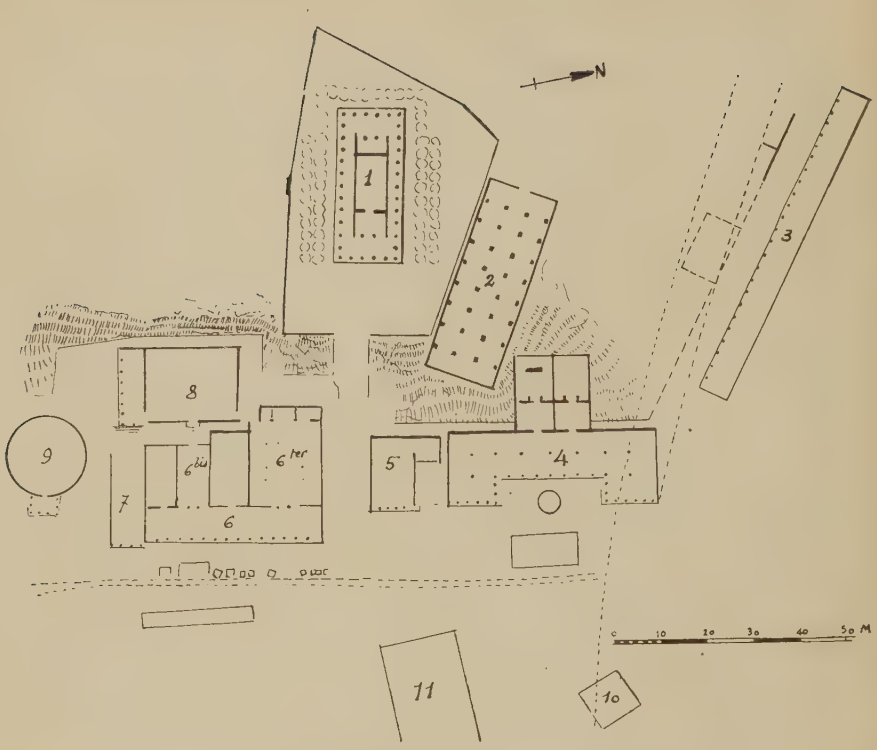


Fig. 1. — Les fouilles de l'Agora d'Athènes, croquis schématique d'après le plan restauré de J. Travlos (*Hesperia*, VI, 1937, pl. IX).

Principales identifications proposées

L. Shear, etc.	W. Dœrpfeld	Ch. Picard
1. Héphaisteion (Théseion).	Temple d'Héphaistos.	Eleusinion.
2. Salle couverte.	Salle couverte.	Salle hypostyle.
3. Stoa N.-O.	« Galerie ».	Stoa N.-O.
4. Stoa de Zeus ou Stoa Royale.	Makra Stoa.	Stoa de Zeus ou Stoa Royale.
5. Temple d'Apollon Patrôos.	Stoa Basileios.	Temple d'Apollon Patrôos.
6. Métrôon.	Stoa de Zeus.	Bouleutérion.
6 *bis*. *Id.*	Métrôon.	*Id.*
6 *ter*. *Id.*	T. d'Apollon Patrôos.	Prytanikon.
7. Propylée du bouleutérion.	Autel de la Méter.	Bouleutérion.
8. Bouleutérion.	Bouleutérion.	Métrôon.
9. Tholos.	Tholos.	Tholos.
10. Péribole des Douze Dieux.	Leokorion ?	Autel des Douze Dieux.
11. Temple d'Arès.	Stoa du Nord ? Temple de Zeus ? Salle hypostyle ? Agoranomion ?	Temple d'Arès.

une largeur de 9 m. 90 env., soit une superficie de 321 mètres carrés (décimales négligées), à quoi s'ajoute le rectangle formé par la saillie de l'aile Sud, soit (9 m. 69 × 5 m. 85) 55 mètres carrés, d'où un total de 376 mètres carrés, superficie parfaitement adaptée à la réunion de deux cents personnes environ[1]. La « salle » ainsi mise à la disposition de l'Aréopage est trop grande, mais n'étant occupée qu'en partie, elle peut être divisée par la corde dont parlait le texte du *Contre Aristogiton*.

Ainsi, tandis que l'édifice proposé par W. Dœrpfeld doit être éliminé, celui que l'on nomme généralement Stoa Royale conviendrait parfaitement. Pourtant M. U. Kahrstedt, fidèle au principe que j'ai rappelé au début, ne se décide pas sans hésiter. Un scrupule lui vient quand il observe que la *Stoa* découverte par les Américains renfermait des peintures d'Euphranôr, mais aucun fragment des textes de 403, par exemple. L'absence des documents attendus est-elle si surprenante ? Le texte d'Aristote, *Ath. Pol.*, VII, 1, rappelé par W. Judeich, *Topographie*, 2e éd., p. 335, n. 2, dit bien que les *kyrbeis* sur lesquels étaient gravées les lois soloniennes furent placés dans la Stoa Royale ; il ne dit pas qu'ils y fussent encore au temps où il a composé son ouvrage ; W. Judeich cite encore la loi de Dracon sur le meurtre, regravée en 409-8 (*Syll.*[3], nº 111), où il est dit (l. 7) que le texte sera déposé *devant* la *stoa*. On allègue aussi à ce propos (Kirchner, ap. *Syll.*[3], *l. l.* n. 5) le texte d'Andocide, *Mystères*, § 82, où l'orateur rappelle qu'il avait été prescrit d'afficher dans la Stoa[2] les lois de Solon et de Dracon (*id.*, au § 84). La disparition de ces documents s'explique par la destruction des édifices et l'on sait que la copie de la loi de Dracon a été retrouvée près de la Métropole d'Athènes. Il est plus curieux que Pausanias n'en ait rien dit (I, 3), tandis qu'il mentionne les peintures des douze grands dieux ; si l'on se risque à une hypothèse, qui sait si, lors de sa visite, les pierres étaient encore en la place qui leur avait été assignée aux derniers jours du ve siècle ?

Ce n'était pas la Stoa Royale qui servait seule de dépôt d'archives. Le Métrôon remplissait le même office[3]. Sur son emplacement, M. U. Kahrstedt accepte, d'une manière implicite, la théorie de M. H. Thompson, puisqu'il adopte son identification du Bouleutérion. M. U. Kahrstedt est ainsi amené à juger que le premier Bouleutérion, du vie siècle, avait une superficie utilisable de 281 mètres carrés, tandis que le second occupait 314 mètres carrés, dont les bancs à eux seuls couvraient 181 mètres carrés, ce qui est peu pour 500 bouleutes, comme

---

1. Dans ce calcul comme dans le précédent, j'ai donné plus de précisions que U. Kahrstedt, mais j'ai négligé à dessein de retrancher, par exemple, la superficie occupée par les colonnes ; les chiffres proposés sont destinés à donner une idée de la grandeur, rien de plus. Je rappelle que, dans une salle de spectacle, on compte, pour chaque spectateur, un espace de 0 m. 50 en largeur sur 0 m. 75 en longueur, soit 0 m² 375.

2. Il s'agit évidemment de la Stoa Royale, et non du Poecile, comme le traduit arbitrairement Dalmeyda dans l'édition publiée par la collection Budé.

3. Il n'est que de se reporter aux textes cités par W. Judeich, *l. l.*, p. 343, n. 10 ; cf. aussi U. Kahrstedt, *Klio*, 1938, 27 sqq. et H. Thompson, *l. l.*, p. 216 et n. 2.

l'a reconnu M. H. Thompson lui-même (*Hesperia*, VI, 1937, p. 160, cité par M. U. Kahrstedt); et c'est pourquoi M. U. Kahrstedt préfère la restauration de W. Doerpfeld, car elle permet de disposer de 200 mètres carrés (W. Dœrpfeld, *l. l.*, II, p. 229 sqq.). En vérité, l'observation faite par M. U. Kahrstedt se retourne contre l'identification de M. H. Thompson, qui avait été contestée ici même par M. Ch. Picard (*Rev. arch.*, 1938, II, p. 98 sq.). Si, au contraire, on accepte de placer le Bouleutérion comme il fut alors indiqué, c'est-à-dire en lieu et place du « Métrôon » de M. H. Thompson, il en va tout autrement. On dispose de trois salles rectangulaires accolées, et dont la superficie totale, en se fondant sur les chiffres donnés par M. H. Thompson (*Hesperia*, *l. l.*, plan VIII) pour la restauration du « Métrôon », atteint 302 m² 42, ou, en ajoutant la superficie du portique, 443 m² 50. On conviendra que, pour 500 bouleutes, ce chiffre est plus satisfaisant que ceux auxquels nous conduisent les hypothèses précédentes.

On voit l'intérêt du problème topographique considéré de ce point de vue. Pour attribuer un nom à un édifice, il est clair que l'utilisation serait insuffisante ; mais, une fois l'identification établie par des raisons valables, il n'est pas vain de faire une sorte de contre-épreuve, et de se demander si l'édifice répond bien à la destination en vue de laquelle il fut élevé. Y. Béquignon.

De Délos à Pompéi.

En annonçant la publication d'un nouveau tome de l'*Hellenistische Kunst im Pompei*, M. A. Ippel a eu occasion[1] d'attirer l'attention sur une statuette de Pompéi (fig. 1) restée, dit-il, à peu près inconnue, et qu'il interprète comme un « Papposilène »[2]. Haute de 0 m. 73 en tout, semble-t-il, et par conséquent conçue comme « sculpture d'appartement », elle est faite d'un médiocre marbre, mais elle a paru justement intéressante par son allure pittoresque. Ce serait, nous dit-on, une création *locale* des ateliers campaniens. M. A. Ippel l'a voulu comparer aux Atlantes des Thermes du Forum de Pompéi (cf. fig. 13), dont subsistent de

Fig. 1. — Statuette de Pompéi.

1. *Arch. Jahrb.*, 54, 1939, *Anz.*, col. 350 sqq.

2. Col. 366 sqq. ; cf. fig. 14, col. 364.

nombreux spécimens au magasin même du Forum, et il a cherché l'explication de ce côté, en même temps qu'une date pour les diverses sculptures ainsi rapprochées.

Malheureusement, la comparaison à laquelle on nous invite — des Atlantes pompéiens au « Papposilène », de la figure 13 à la figure 14 — n'est nullement démonstrative. M. A. Ippel ne s'est pas avisé, d'autre part, qu'une statuette en ronde-bosse de Délos — au vrai inédite — dont on verra ci-contre la reproduction était, comme on peut juger, pour le type de la tête et d'après les dimensions mêmes, l'exacte annonce de l'œuvre pompéienne, dite rare et quasi inconnue. La statuette délienne en marbre avait été trouvée par moi en 1910[1], dans un bloc de maisons au N.-O. de l'Étang ovale, le torse et la tête indépendamment; le bas du corps manque jusqu'ici; l'espoir de le retrouver avait fait différer la publication.

Fig. 2. — Statuette de Délos.

Il s'agit dans les deux cas d'un vieillard barbu[2], *au nez camus*, coiffé d'un serre-tête : à Délos, le personnage est assez décharné, le corps déjeté avec un abaissement très sensible de l'épaule droite ; les muscles amaigris font saillie aux bras, à la poitrine. Comme à Pompéi, la tête se penche vers l'épaule droite ; à l'arrière, la colonne verté-

1 21 sept ; inv. A. 11317.

2. L'arrangement de la barbe floconneuse est *identique*, d'un document à l'autre : cf. nos photographies.

brale paraît ainsi fortement déviée, l'omoplate gauche sèchement bossuée. La technique est hellénistique, et alexandrine ; au coude gauche, conservé, on remarque un tenon d'attache en bronze, qui assemblait l'avant-bras.

Je ne suis guère assuré, dès lors, de l'interprétation du personnage pompéien comme « Atlante » ; pour la statuette délienne, j'aurais pensé, soit à quelque esclave pédagogue[1], soit à un type populaire de goût alexandrin, dans la série des « vieux pêcheurs, vieux paysans » des deux sexes, que l'art alexandrin n'est pas seul à avoir multipliés. Par le nez *camus*, très caractéristique, le personnage serait, du moins, plus près de certains Pans ou Priapes[2] que de Silène.

Il conviendra d'attendre d'ailleurs, pour juger, la publication intégrale de la statuette de Pompéi ; mais l'identité des documents, de Délos à Pompéi, suggérerait une commune dérivation, d'Égypte.

Ch. P.

Sur deux petits bronzes syriens hellénistiques.

L'un d'eux[3] a été signalé par M. Fr. Poulsen, récemment (*Photogr. Einzelaufnahmen antiker Skulpturen*, XVI B, 1940, n° 4751), comme provenant de Beyrouth et trouvé probablement à Sidon. Une Aphrodite nue et diadémée, aux formes lourdes, détache de la dextre sa sandale gauche ; elle prend appui — pour ce mouvement qui la déséquilibre obliquement — sur un hermès étique du dieu Pan : plutôt, à mon sens, que « Priape », ainsi que le voudrait M. Fr. Poulsen. Le Pan est ithyphallique et porte une longue barbe. Son corps se termine en bas par une sorte de double enlacement végétal en vrilles — vigne ou clématite ? — qui plonge en un socle mouluré. J'ai déjà appelé l'attention sur les relations d'Aphrodite, en Syrie,

Fg. 1. — Bronze de Beyrouth (Glyptothèque Ny Carlsberg).

1. Cf. au Louvre, *Terres cuites du Louvre, Album Tel*, et *Bull. Mus. Franc.*, 1934, X, déc., fig. à la p. 199.

2. Cf. par exemple, le Priape barbu à serre-tête de la Glyptothèque Ny-Carlsbery, *Einzelaufmahnen*, 4642.

3. Haut. 0,11 avec le socle (fig. 1).

dans les parages de Beyrouth, avec Pan, d'après les *Dionysiaca* de Nonnos[1].

Le travail est d'époque romaine, mais le prototype appartenait à l'ère hellénistique (IIIe s., seconde moitié), au moins pour l'Aphrodite détachant sa sandale, dont on connaît la longue fortune en Syrie, et les multiples présentations[2], soit isolément, soit en groupe.

Ajoutons un exemplaire aux séries connues de la « déesse (?) détachant sa sandale ». Il provient des fouilles françaises de Byblos, et a été signalé par M. Dunand, qui l'a trouvé, mais ne semble pas en avoir reconnu tout l'intérêt[3].

Fig. 2. — Bronze de Byblos.

C'est un petit bronze encore (haut. 0 m. 115), en assez médiocre état, et qui est de style grossier. — Chevauchant une monture marine — qui paraît avoir voulu représenter un dauphin (gueule ouverte et saisissant un fruit (?)) — une « déesse » est représentée, cette fois assise, et portant cette fois la main gauche à sa sandale droite, d'un mouvement beaucoup plus accentué : car, ici, la jambe est pliée et repose sur la cuisse gauche en travers. C'est, du moins, encore le même thème de l'Aphrodite à la sandale. S'agit-il ici encore d'une Astarté-Aphrodite ? On pourrait aussi penser *a priori* pour cette figure « velificans sua manu », à une *Aura*[4], à une Océanide ou à une Néreide surtout. — Trouvée à Byblos, l'œuvre a pourtant bien des chances de s'être plutôt rapportée à cette vénérable Aphrodite

1. Cf. *Berytus*, II, 1935, p. 11-24, pl. VII-XI (à propos du symbolisme des sculptures de l'Etablissement des Poseidoniastes bérytiens à Délos).

2. S. Reinach, *Rép. stat.*, II, 348-349, et V, 138 ; Walters, *Selected bronzes of Brit. Mus.*, pl. 25 et 43.

3. *Fouilles de Byblos*, 1926-1932, Paris, Geuthner, 1939, pl. LIII, n° 1501, p. 99 : « Astarté... saisit son talon droit ; la main droite, à demi-levée, écarte un voile qui flotte par-dessus la tête et les épaules. » — Le bronze provient du bâtiment I de Byblos (Bâtiment « aux colosses ») : levée I.

4. G. E. Rizzo, *Bullett. Commiss. Govern. Roma*, 67, 1939, p. 141 sqq.

marine, que la Syrie revendiquait. — La déesse, nue, porte un énorme collier, et un bracelet au haut du bras droit[1]. Une relation magique est attestée entre les sandales et le mariage.

On a déjà remarqué que les plus anciens exemplaires de l'Aphrodite à la sandale, en Grèce, notamment le document de Londres, ont un type de chevelure évoquant l'Arsinoé III de Mantoue, et ainsi la période 222-209. La création du motif original se placerait dans la seconde moitié du IIIe s. — Est-ce un sculpteur inconnu d'Alexandrie, ou quelque autre d'une des villes de la côte syrienne, qui a inventé cette figuration énigmatique, si répandue aux littoraux de la Méditerranée orientale, région d'où Athènes avait fait venir par mer jusqu'à son Acropole, ainsi que l'a bien vu A. D. Kéramopoullos, l'Aphrodite Blauté ?

Il y a là encore beaucoup de sujets d'études. Ch. P.

Opinion téméraire.

Mythologie générale, publiée sous la direction de Félix Guiraud. Paris, Larousse, 1937.

L'imagination d'un polygraphe, en veine de présenter au public une « belle image », ne recule point devant le ridicule. C'est ainsi que dans cette compilation, dont quelques rares chapitres sont seuls à retenir, on aura la surprise de faire connaissance avec une nouvelle divinité celtique : le *Génie gaulois* (p. 118). Mais hélas ! ce Génie gaulois n'est qu'un Lare debout et dansant, statuette bien connue du Musée de Reims. Pareille bévue aurait été facilement évitée. Il eût suffi de consulter les *Bronzes figurés de la Gaule romaine*, de Salomon Reinach, où la figurine est gravée et décrite sous le n° 143.

C'est là sans doute trop demander aux fabricants de ces publications à défaut d'autres mérites, ils devraient pourtant avoir le souci d'offrir à leur clientèle une illustration qui ne soit pas de fantaisie.

R. L.

---

1. Cf. la déesse demi-nue (bas du corps drapé) qui a été trouvée *au Posideion* de Thasos. La déesse marine, elle-même « *velificans* », chevauche aussi, là, un dauphin, sur la queue duquel se joue un Amour : *BCH.*, 51, 1927, p. 489-490, fig. 7.

BIBLIOGRAPHIE

Félix Sartiaux, *La civilisation.* Paris, A. Colin, 1938 ; in-16, XIV + 224 p. — Au cours d'une année déjà annonciatrice de grands bouleversements pour qui voulait et savait voir, M. F. Sartiaux, polytechnicien et archéologue, avait eu la curiosité de poser en peu de pages, de tenter même de résoudre une question dont nul ne niera l'amplitude. — On a aimé beaucoup, depuis les Grecs, à traiter de la civilisation, sans se soucier toujours de la faire progresser ou même de la maintenir. Les événements les plus récents se sont chargés de démontrer qu'elle pouvait être restée, même de nos jours, assez précaire. — Le petit ouvrage de M. F. Sartiaux, après d'autres (cf. bibliographie, p. 223), visait d'abord à la définir ; recueillons (p. 13) la formule liminaire, directrice de l'enquête : civilisation, ce serait « un ensemble de conduites, de croyances, d'institutions, qui se conservent et se transforment sans cesse ». Soit, mais est-ce la transformation ou la conservation qui marque un progrès, un état « civilisé », et y a-t-il *progrès,* voire *état ?* — En comparant les facteurs de variation et les autres, l'auteur arrive à compléter, peu à peu, sa définition : la civilisation serait (p. 50) « développement progressif irrégulier et inégal de fonctions sociales coordonnées et cependant relativement autonomes ». C'est ici admettre la possibilité, sinon la nécessité de régressions, hélas ! aussi normales, on le voit bien, que la marche en un autre sens. Mais y a-t-il définition, même ainsi ?

La *Rev. archéol.* ne peut tenir compte que de la partie historique du livre. A nouveau, Clio a été appelée longuement à la barre, ici, car sa déposition occupe, au vrai, l'essentiel du livre[1]. M. F. Sartiaux a remonté hardiment le cours des temps jusqu'aux « pionniers » paléolithiques (p. 55 sqq.) ; il brosse un rapide état du monde jusqu'aux grands empires ; il fera commencer avec Rome (pourquoi pas en Grèce ?)[2] l'élaboration du monde moderne (p. 174 sqq.). Selon la for-

1. Dans la même collection, P. Waltz, *Le monde égéen ;* P. Cloché, *La civilisation athénienne ;* R. Weil, *La Phénicie et l'Asie occidentale,* etc.

2. La Grèce a ici bonne part : tout un chapitre, le IV^e^, p. 139-173 ; Grèce des cités, et Grèce « œcuménique », le terme *hellénistique* n'étant pas ordinairement employé (cf. pourtant p. 158). Ce comprimé d'histoire grecque n'est pas sans saveur, malgré son caractère assez rapide ; M. F. Sartiaux est résolument philhellène, et il ne craint pas de parler (p. 145 sqq.) du « miracle grec », en disant d'ailleurs des choses très justes sur ce que nous devons à la magnifique intelligence de ce petit peuple inspiré, sans lequel notre présent n'aurait pas été ce

mule de G. Ferrero, les civilisations modernes ne seraient, nous dit-on, que *quantitatives*, celles d'autrefois plutôt qualitatives. Mais il faudrait bien, sans doute, distinguer là encore, voire dans les deux cas, passé, présent. — Retenons qu'en 1938, M. F. Sartiaux opposait volontiers l'élite et la foule, la hiérarchie sélective et l'égalitarisme : « Aucune création, dit-il fortement, n'est l'œuvre du nombre ; ... le nombre inévitablement submerge la qualité ». Réflexions salutaires. — Au demeurant, l'auteur n'admet point sur le même plan de civilisation toutes les valeurs spirituelles, tant s'en faut, et son livre marque, notamment, une opposition assez âpre et déclarée aux tendances du monothéisme chrétien. Est-ce que cette attitude pouvait et devait faciliter la tâche de l'élite ? Ce n'est point ici le lieu d'en discuter[1].

Ch. P.

Archäologisches Institut des Deutschen Reiches. — *Bericht über den VI. internationalen Kongress für Archäologie, Berlin, 21-26. August* 1939, W. de Gruyter, Berlin 1940. Un vol. grand in-8°, VII + 669 p. et 76 pl. h.-t. et fig. dans le texte, relié toile, 20 RM.

Le VI[e] Congrès international d'Archéologie, qui s'est tenu à Berlin comme il avait été prévu au Congrès d'Alger en 1930, et qui dura du 21 au 26 août 1939, devait grouper près d'un millier de participants ; s'ils ne vinrent pas tous, ils avaient du moins tenu à s'associer à une manifestation désintéressée, où trente-quatre États étrangers se faisaient représenter.

On avait formé quatre sections : méthode et archéologie générale, Égypte et Orient ancien, antiquités grecques, antiquités romaines. Les actes du Congrès que vient de faire paraître l'Institut archéologique de Berlin, en un gros volume bien présenté et bien illustré, permettent de se rendre compte de la variété des questions qui furent abordées.

1° Méthode et archéologie générale

1) *Questions générales*

C. Galassi Paluzzi, *Il Contributo dell'Istituto di Studi Romani agli Studi archeologici* (pp. 131-133), montre la part faite aux études

---

qu'il reste. — Je crains que M. F. Sartiaux ne se soit beaucoup avancé en nous assurant, p. 162, que les *aisymnètes* étaient des « dictateurs » ou « tyrans », et surtout en dérivant leur nom « de *aisa*, décret, et *hymnos* : qui commandent harmonieusement ». Il y avait eu une autre explication plus séduisante, dans le *Lexilogus* de Michel Bréal (*Pour mieux connaître Homère*, p. 145 sqq.), et il eût fallu se souvenir aussi qu'αἰσυμνήτης était épithète divine (de Dionysos), avant tout.

1. En 1937, les quelques pages de G. Duhamel, intitulées de façon significative : *Au chevet de la civilisation*, avaient posé certains angoissants problèmes de l'industrialisme, des lois, de la vie des sociétés avec moins de sérénité, et, du moins, à la fin, avec quelques « propositions thérapeutiques ». M. F. Sartiaux, lui, n'est pas médecin.

archéologiques concernant Rome ou la civilisation romaine au sens large du mot : elles ne sont plus considérées comme des choses mortes, mais replacées dans le cadre d'une civilisation vivante et qui évolue[1].

E. Foundoukidis, *Le régime des fouilles et la collaboration internationale* (pp. 134-139) : explique pourquoi, plus que toute autre activité scientifique, une fouille requiert une coopération quasi-universelle et cherche comment peut être réalisée cette entente internationale.

C. Anti, *Il nuovo Istituto di Archeologia della R. Università di Padova* (pp. 139-140) : décrit l'organisation nouvelle créée à Padoue.

A. Ippel, *Die Kunst der Griechen und Römer im Unterricht- Neue Wege und Anschauungsmittel* (pp. 140-143) : le rôle que doit jouer l'archéologie antique dans le nouvel enseignement ; la part faite aux projections et aux films.

Max Wegner, *Antikenfälschung der Renaissance* (pp. 143-149)[2] : les faussaires de la Renaissance sont inspirés par des motifs tout autres que ceux de leurs imitateurs modernes ; s'ils ont copié des œuvres antiques, c'est pour mieux saisir l'art des anciens. L'anecdote d'après laquelle Michel-Ange, âgé de 20 ans, sculpta en 1495-6 un Amour endormi que Laurent de Médicis s'amusa à faire passer pour ancien, afin de duper un cardinal, marque presque un début dans l'histoire des faux ; c'est au milieu du XVI^e^ siècle que la contrefaçon commence à être inspirée par des raisons éloignées de l'art. Mais une étude systématique des faux permet de constater que l'imitation n'est pas servile, et que l'artiste subit à son insu l'influence de son époque propre ; aussi, pour des faux de la Renaissance, sommes-nous moins embarrassés que pour des faux de notre époque, où l'artiste voit sous le même angle que nous l'œuvre qu'il a imitée.

2) *Questions de technique*

Elise Hofmann, *Das Holz als Werkstoff in frühgeschichtlicher Zeit* (pp. 149-153)[3] : informations que la paléobotanique nous fournit sur l'utilisation du bois à l'époque préhistorique.

F. Netolitzky, *Das Mikroskop in der Archäologie* (pp. 154-156) : tardivement utilisé en archéologie, l'examen microscopique fournit pourtant d'instructifs renseignements, dont l'auteur donne quelques exemples.

G. Lugli, *L'utilità della fotografia aerea negli studi di topografia archeologica* (p. 156) : signale l'utilité que ce procédé peut présenter pour les recherches en Italie[4].

F. Skjold Müller, *Ueber die Techniken antiker Wandmalereien und*

---

1. Galassi Paluzzi (Carlo), *Il contributo dell'Istituto di Studi romani agli Studi archeologici*. Relazione presentata al VI congresso internazionale d'archeologia di Berlino. Rome, Ist. di Studi romani, 1939. 63 p.
2. Pl. 1.
3. Pl. 2.
4. L'auteur fait une brève allusion aux résultats obtenus par la France en Syrie : en Algérie, le profit n'a pas été moindre pour la détermination du *limes* (L. Leschi, *CRAI.*, 1937, 256-262).

Mosaiken (pp. 157-162)[1] : les procédés d'investigation empruntés à la minéralogie, à la géologie et à la pétrographie, notamment, fournissent sur la technique des peintures murales et des mosaïques d'utiles précisions ; l'enquête n'a porté que sur des documents d'origine italienne, mais gagnerait à être étendue.

H. Hörmann, *Archäologie und Denkmalpflege* (pp. 162-166) : la conservation du document, pris dans son sens le plus large (car il s'agit non moins du champ de fouilles que de l'objet exhumé et abrité dans un musée) doit préoccuper l'archéologue ; à ce souci se lie le problème de la restauration du monument.

3) *Comptes rendus archéologiques de l'Europe sud-orientale*

M. Abramić, *Archäologische Forschung in Jugoslawien* (pp. 166-180) : compte rendu sommaire des recherches archéologiques en Yougoslavie depuis une dizaine d'années. Tandis que certains musées régionaux n'ont pu entreprendre de recherches systématiques, d'autres, comme ceux de Belgrade et de Skoplje, ont été plus favorisés, surtout grâce à des dotations privées. A Skoplje même, les monuments antiques de la Serbie méridionale ont été réunis au Kursumli Han. Les fouilles de Vulić ont fourni beaucoup (récemment, fouilles au théâtre de Scupi)[2] : ainsi aux *tumuli* de la régionde Bitolj, dont l'un renfermait une chambre funéraire à laquelle on accédait par un *dromos*, taillés tous deux dans le roc ; aux tombes rupestres de la région de Bitolj-Prilep, antérieures à l'époque romaine. A Niš, un musée a été créé qui s'enrichit rapidement sous la direction du Pr Bratanić. M. Petković a repris, en 1936, les fouilles de Caričin Grad, commencées en 1912, puis interrompues, et il a exhumé une grande basilique à trois nefs (un autre bâtiment situé au Sud paraît être un reliquaire). Le musée de Belgrade a entrepris la fouille du théâtre de Stobi (publications de B. Saria)[3], suivie de celle de l'église épiscopale (publication de R. Egger) ; d'autres édifices ont été découverts (thermes, nymphæum, aqueduc, maisons privées, etc.). En dehors de la ville, F. Krischen a exhumé une basilique. — En 1938, près de Zagreb, des recherches ont été effectuées à la station post-néolithique de Vućedol par le Pr R. R. Schmidt, de Tübingen. Le dépôt de Ribnik, dans la Lika, a fourni des documents datés de l'époque républicaine et de l'époque augustéenne. Des dragages dans le lit de la Kupa ont permis d'intéressantes trouvailles relatives à Siscia (auj. Sisak), déposées au musée de Zagreb. Le musée s'est encore enrichi, grâce à son directeur, M. Hoffiller, d'une cuirasse en bronze, tripartite, destinée à protéger une tête de cheval ; elle était connue depuis vingt ans, mais encore inédite ; des restes d'un char provenant de Poljanec, près de Varaždin, d'autres documents prove-

1. Pl. 3.
2. Cf. Vulić, *CRAI.*, 1938, 121-123.
3. Cf. ci-après (p. 76) la communication de G. Mano-Zissi.

nant d'une nécropole exhumée à Zagreb même, en 1939 (Savska cesta). — M. Abramić énumère encore les divers enrichissements des musées de Ljubljana ; il rappelle les récentes recherches effectuées à Salona (par E. Dyggve) portant surtout sur des questions de topographie, et il signale l'installation d'un nouveau musée archéologique à Split. En Dalmatie, il note la découverte d'une statuette de Venus Anzotica (ou Ansotica) à Nin (anc. Aenona)[1]. Il énumère, entre autres trouvailles déposées au Musée de Split, les deux vases de bronze[2], provenant de Corinium ; les recherches récemment reprises sur le site de la colonia Claudia Aequum, près de Sinj, celles de Jajce (découverte d'un mithræum), de Budva (anc. Bouthoè).

M. Grbić, *Ausgrabungen in Heraclea Lyncestis bei Bitolj in Südserbien* (pp. 180-181)[3] : les fouilles, commencées en 1935, se sont poursuivies jusqu'en 1938. Elles ont eu lieu sur l'acropole (dégagement du mur de rempart), à ses pieds dans une basilique à trois nefs, et dans un palais avoisinant (d'où provient une mosaïque ornée d'un paon, pl. 6 *b*) et près du cours d'eau Siva Reka, jusqu'où s'étendent les remparts de l'ancienne cité.

D. Rosetti, *Zur vorgeschichtlichen Chronologie an der unteren Donau* (p. 181). Communication restée inédite.

4) *Histoire des religions*

R. Herzog, *Der Betrieb der antiken Heilstätten nach den Ausgrabungen* (pp. 182-184) : l'investigation des sanctuaires guérisseurs, et non seulement des grands centres (Épidaure, Cos et Pergame), mais des sites moins importants (Athènes, Corinthe, Trézène, Oropos, Paros, Lebena et Rome) a permis de résoudre bien des questions, mais elle a posé de nouveaux problèmes ; pour le lieu : le culte a son origine dans une source, mais à mesure qu'il prend de l'importance, les établissements hydrauliques se développent d'une manière artificielle et c'est à eux qu'est attribuée la vertu curative d'abord réservée à la source primitive. Le maître du sanctuaire est peu à peu dépossédé au profit de sa famille ; ainsi Asclépios n'est plus l'objet exclusif du culte, mais l'on voit s'élever des autels à des divinités presque abstraites qui personnifient la santé et la guérison. De même encore se modifie le caractère de l'*incubatio*, qui se faisait d'abord auprès de la source guérisseuse et aura son siège dans des locaux spéciaux. Enfin, un personnel médical d'un type particulier s'organise autour de la station thermale, etc. L'auteur termine en souhaitant une fouille systématique de Trikka.

P. Gœssler, *Das Pelopsgrab in Olympia und seine kultische Bedeutung* (pp. 184-186) : les fouilles de W. Dœrpfeld ont montré que le téménos de Pélops était entouré d'un cercle de pierres de 33 m. de diamètre. Il aurait une triple signification : à la fois funéraire

1. Pl. 4 *a*.
2. Pl. 5 *b*.
3. Pl. 6.

(mais ce serait plutôt une sépulture de famille que celle d'un personnage), religieuse et politique.

J. Wiesner, *Altgriechische Jenseitsvorstellungen* (pp. 186-188) : les nécropoles nous donnent sur la représentation de l'au-delà chez les anciens Grecs d'utiles indications. Tandis qu'à l'époque géométrique, les différences sont peu sensibles, elles s'accentuent dès les temps archaïques, et entre l'Attique et la Béotie, par exemple, on peut noter des divergences intéressantes ; les influences subies par telle ou telle province peuvent ainsi se préciser.

C. Schneider, *Archäologie und hellenistische Religionsgeschichte* (pp. 188-189) : propose de considérer tout autrement qu'on ne l'a fait jusqu'alors la religion hellénistique et l'archéologie hellénistique : elles suivent les mêmes lois, qui procèdent d'un sentiment tout particulier, propre à l'époque hellénistique. Ce serait moins l'influence de l'Orient (?) que la différence entre ce qui est grec et ce qui est romain qui explique la rupture finale entre Rome et Byzance dans le domaine de la croyance religieuse.

E. Meyer, *Der Forscher Heinrich Schliemann* (pp. 189-197) : les travaux préliminaires à la publication des lettres de Schliemann, parues en 1936, ont permis de se faire une idée plus exacte du fouilleur enthousiaste de Troie.

G. H. de Alba, *Les investigations archéologiques à San Augustin, République de Colombie* (pp. 198-203) : ajoute brièvement certaines acquisitions faites dans le domaine de San Augustin, étudié par le Pr Preuss (la découverte de la fontaine dite de Lavapatas confirme l'hypothèse que les habitants avaient pratiqué le culte de l'eau) ; en particulier, l'exploration de la région dite Tierra Dentro a révélé une étroite parenté avec San Augustin ; reste à savoir de quel peuple il s'agit ; l'auteur a noté des analogies entre les statues de l'île de Pâques et les types anciens de San Augustin[1].

Eulalia Guzman, *Les derniers fouilles* (sic) *dans le Mexique* (sic) (pp. 203-208) : indique les résultats des dernières fouilles entreprises sur quelques sites archéologiques du Mexique ; au S.-O. de Mexico, la civilisation de Cuicuilco est antérieure à l'ère chrétienne ; dans l'État de Veracruz, des inscriptions du calendrier maya datent de 291 avant J.-C.

2° Égypte et Orient ancien

H. Schäfer, *Zur Eröffnung der Sektion Aegypten und vorderer Orient* (pp. 208-212) : discours d'ouverture, avec des réflexions personnelles.

1) *Orient ancien*

J. Jordan, *Mesopotamische Frühgeschichte nach ungeschriebenen Quellen* (pp. 213-214) : à la fin du Ve millénaire, le Tigre et l'Euphrate

1. Cf. *Rev. archéol.*, 1940, II, p. 200.

se jettent à la hauteur d'Éridu dans le Golfe Persique sans mêler leur cours en un confluent ; les sources non écrites de cette histoire primitive sont constituées par les conditions climatiques et géographiques et par les monuments ; pour montrer les connaissances historiques que l'on en peut tirer, l'auteur choisit deux exemples : un temple et un vase cultuel en pierre provenant d'Uruk.

E. Heinrich, *Hausformen und Volkstum im Zweistromland* (pp. 214-216) : extrait d'un travail en préparation sur le type de l'habitation en Mésopotamie ; dans toute la région, et depuis les temps les plus reculés, on connaît la maison « isolée », qui affecte deux types : la salle longue *(Langraum)* avec l'entrée sur l'un des petits côtés, qui présente l'aspect d'un couloir ; salle à foyer *(Herdraum)* : elle est rectangulaire avec l'entrée sur l'un des longs côtés. Devant la maison, une cour.

H. Lenzen, *Ausgrabungen in Warka* (pp. 216-219)[1] : retrace le développement d'Uruk d'après les résultats des fouilles.

K. Bittel, *Ausgrabungen in Boghazköy-Yazilikaya* (pp. 220-225) : indique les résultats des fouilles au sanctuaire rupestre de Yazilikaya.

H. Hennig von der Osten, *Neue Urartäische Bronzen aus Erzincan* (pp. 225-229)[2] : bronzes découverts fortuitement en 1938, et aujourd'hui au Musée d'Ankara (grande jarre à couvercle, sur son support tripode, support pour quatre vases, fragments, dont ceux d'une double volute, fragments d'armes et autres de destination inconnue) ; ils posent un problème relatif aux rapports entre Assur et Urartu : il semble vraisemblable à l'auteur qu'Urartu a fourni à Assur la technique du métal.

W. Andrae, *Was verbindet die Altertumsforschung im Osten mit der im Westen ?* (p. 229) : les résultats acquis par les philologues, les archéologues et les fouilleurs permettent maintenant cette étude de rapports spirituels.

2) *Asie antérieure, Iran*

H. Weidhaas, *Der Bît hilāni Sargons II. in Khorsabad* (pp. 229-230) : rappelle, comme il l'a récemment démontré dans la *Zeitschrift für Assyriologie* (1939, 108-168) que le *bît-hilāni* n'était pas un édifice[3], mais un élément architectural.

O. Krückmann, *Herodots Beschreibung von Babylon* (pp. 230-233) : on peut dans l'ensemble se fier à la bonne foi d'Hérodote pour les renseignements qu'il nous fournit sur Babylone et la Babylonie.

Mme E. S. Drower, *Die Mandäer von Irak und Iran* (pp. 234-240) : étudie le petit peuple (huit à neuf mille âmes) qui vit sur les rives du Tigre et de l'Euphrate et sur les rives du Karoun ; il possède sa littérature, son écriture et sa religion particulières, et ses coutumes religieuses.

---

1. Pl. 8.
2. Pl. 9.
3. Cf. l'explication fournie par Contenau, *Manuel*, p. 1250 ; et B. Meissner, *D. Opitz, Abhandl. Preuss. Ak. Wiss., Ph. H. Kl.*, n° 18, Berlin, 1940 (bît-hilāni d'Assourbanipal à Ninive).

W. Hinz, *Ergebnisse einer Iran-Forschungsreise 1939* (pp. 240-241) : résume les conclusions d'un article paru dans la *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft* (93, 1939, 363-380) : aux six tombeaux rupestres mèdes connus, il faut ajouter un septième, du village kurde de Sahnä (ancienne route Kermanchah-Hamadan) ; un nouvel examen du tombeau de Darius à Behistoun montre que les figures ont été taillées à même le rocher ; une nouvelle restitution à la 5e colonne de l'inscription de Béhistoun ferait admettre que l'expédition de Darius contre les Saces était dirigée contre les Saces habitant au delà de l'Oxus[1].

D. Schlumberger, *Les origines antiques de l'art islamique à la lumière des fouilles de Qasr el-Heir* (pp. 241-249)[2] : les documents de Qasr el-Heir, manoir d'un prince omeyyade, sont de grande importance pour l'étude du premier art islamique, qui dérive de deux sources : d'abord de l'hellénisme méditerranéen, car on retrouve des motifs de décoration empruntés à l'art provincial romain, à l'art palmyrénien, et à l'art chrétien de Syrie ; puis des apports iraniens, tant dans l'ornementation architecturale que dans la sculpture (cf. notamment une figure de prince où l'artiste copie la représentation d'un souverain sassanide) ; mais il y a juxtaposition, et non fusion des divers motifs. C'est un mélange comparable qu'on retrouve à Mchatta, en Transjordanie, dont la datation islamique paraît maintenant avoir été contestée à tort, et les arguments fournis contre cette datation tombent[3]. Enfin, s'il y a un art omeyyade, on ne saurait parler d'un style omeyyade.

K. Erdmann, *Der Taq i Bostan und das Problem der sasanidischen Kunst* (pp. 249-251) : contre Herzfeld, qui maintient l'attribution traditionnelle à Chosroès II des documents de Taq i Bostan ; les date au contraire de Pérôz (457-483).

3) *Fouilles et architecture égyptiennes*

Sami Gabra, *Récentes découvertes à Hermopolis Ouest* (pp. 251-254) : elles nous renseignent sur l'état social des habitants de cette métropole en Moyenne Égypte, pendant une période qui s'étend du IIIe siècle avant notre ère au IIIe siècle après ; et aussi sur le culte de Thot dont Hermopolis était la demeure (Fouilles de l'Université égyptienne).

G. Rœder, *Die Ausgrabung der deutschen Hermopolis-Expedition im Frühjahr 1939* (pp. 254-255)[4] : poursuivant ses fouilles depuis 1929, la Deutsche Hermopolis-Expedition a découvert, au printemps de 1939, le pylône d'un grand temple, et ce pylône s'élevait sur des

---

1. Sur les Saces, cf. J. Junge, *Saka-Studien, der ferne Nordosten im Weltbilde der Antike, Klio*, N. F., 28e Beih., 1939, 115 p.
2. Pl. 10-11.
3. Pour l'argument fondé sur la représentation animale et humaine, cf. G. Marçais, *La question des images dans l'art musulman, Byzantion*, VII, 1932, 161 sqq.
4. Pl. 16.

fondations qui appartenaient à un temple détruit d'Aménophis IV-Akhnaton (1350) ; les blocs portent des reliefs représentant le pharaon, la reine Néfertiti et les princesses ; on a exhumé aussi une stèle de Nectanébo I, avec une inscription de 35 lignes relatant les travaux du souverain à Hermopolis. De son côté, le Service des Antiquités explore l'agora, qui date de l'empereur Hadrien.

C. Michalowski, *Die polnisch-französischen Ausgrabungen in Edfu* (1938-1939) (pp. 256-260)[1]. La troisième campagne de fouilles, du 22 décembre 1938 au 1er mars 1939, a porté ses recherches sur deux points : sur la nécropole de l'Ancien et du Moyen Empire (série de mastabas ; tombes du Moyen Empire ressortissant à trois types) ; sur l'ensemble des ruines de Kom Edfou, qui datent de l'époque ptolémaïque *(Apollinopolis Magna)* ; ainsi a pu être dressé un plan de la région occidentale de la ville, et, grâce à la découverte d'environ 500 ostraka grecs et de nombreux fragments démotiques, une chronologie des différentes constructions peut être proposée : il faut distinguer quatre époques principales ; deux d'entre elles sont ptolémaïques, deux autres romaines (Ier et IIe s. de notre ère).

H. Steckeweh, *Oberägyptische Architektur zu Beginn des Mittleren und des Neuen Reiches* (pp. 261-263)[2]. Les édifices de Deir el Bahari, bien que séparés environ par cinq siècles, se distinguent, par leur architecture, des édifices des autres époques de l'histoire égyptienne ; ils doivent être considérés comme appartenant à un type d'architecture particulier à la Haute-Égypte, originaire du Sud du pays et limité à la Haute-Égypte.

4) *et* 5) *Archéologie égyptienne*

A. Scharff, *Die Bedeutungslosigkeit des sogenannten ältesten Datums der Weltgeschichte und einige sich daraus ergebende Folgerungen für die ägyptische Geschichte und Archaeologie* (pp. 264-265) : combat l'opinion d'Ed. Meyer, qui considérait la date du 19 juillet 4241 av. J.-C. comme la plus ancienne de l'histoire du monde ; en soi la date n'a guère d'importance, mais c'est sur elle que se fonde la chronologie égyptienne ; d'après les listes royales et notamment le papyrus de Turin, ce serait vers 3000 au plus qu'il faudrait situer Ménès et la Ire dynastie et c'est la conclusion à laquelle conduirait l'archéologie, d'après les rapports établis entre les civilisations égyptienne et babylonienne.

S. Schott, *Das mythische Reich von Heliopolis* (pp. 266-270) : si l'on ne peut accepter la date de 4241, reste à savoir ce que devient la tradition relative à l'hégémonie d'Héliopolis. L'étude des textes montre, entre autres preuves, que c'est vers la fin de la IIe dynastie que la civilisation héliopolitaine commence à triompher, tandis qu'il faut considérer comme mythique l'époque primitive dont parlent les textes héliopolitains.

---

1. Plan d'Edfou, fig. 1, p. 257.
2. Plan et restauration du temple de Bouhen, à l'O. de Ouadi Halfa.

H. Balcz, *Alfred Wiedemanns Pyramidentheorie* (pp. 270-273) : reprend et fortifie l'explication de la pyramide proposée par Wiedemann : ce n'est qu'un édifice funéraire, mais qui apporte quelque chose de neuf, car il a été élevé sous l'influence des doctrines héliopolitaines.

R. Anthes, *Die Bildkomposition in Amarna und die Ramessidischen Schlachtenbilder* (pp. 273-277)[1] : les reliefs sont couverts de figures qui s'ordonnent autour d'un sujet central, et cette tradition subsiste sous les Ramessides.

H. Müller-Feldmann, *Datierung der ägyptischen menschenfigürlichen Plastik* (pp. 277-278) : différents détails permettent les classements chronologiques : ainsi le traitement de l'œil et de la bouche ; il y aura lieu d'étudier aussi les identités stylistiques entre les différents modes d'expression, tels que la ronde-bosse et le relief.

H. C. Uvo Hölscher, *Die Gottesgemahlinnen des Amun und ihre Grabstätten in Medinet Habu* (pp. 278-280)[2] : les fouilles de Médinet Habou ont fait exhumer plusieurs chapelles funéraires des « divines épouses d'Amon », décrites ici.

W. D. Van Wijngaarden, *Der Tempel von Hibis in der Oase el-Chargeh* (pp. 280-281)[3] : étude du temple de el-Khargeh.

H. E. Stier, *Hellas und Ägypten* (pp. 282-291) : essaie d'expliquer comment les Grecs ont considéré l'Égypte comme étant à l'origine de la civilisation grecque, tandis qu'en fait l'art monumental grec lui doit fort peu, et que les Grecs jugeaient « barbare » et non-grec tout ce qui venait de l'Asie, à laquelle pourtant ils doivent beaucoup.

6) *Varia*

R. Köppel, *Die Stratigraphie in Ghassûl und am Tell el-'Orēme* (pp. 291-293)[4] : Telelat Ghassul a fourni des tessons comparables à ceux d'Ourouk V ou de la période d'El-Obéid. Tell el-'Orême appartient à l'âge ancien ou moyen du Bronze, et doit répondre à l'anc. Kinnereth.

L.-H. Vincent, *Le sanctuaire et les dieux nabatéens de Gerasa* (p. 293) : suppose que le dieu Paqeidas, que l'on a identifié avec le dieu Satrape, doit au contraire représenter une divinité nabatéenne assimilable au Soleil : *Rev. bibl.*, 49, 1940, pp. 98-129.

3° Antiquité grecque

a) *Civilisation égéenne I*

A. Persson, *Neue königliche Gräber in Dendra in Griechenland* (pp. 294-296)[5] : rend compte des fouilles exécutées par la Suède à

1. Pl. 12 et 13.
2. Pl. 14.
3. Pl. 15.
4. Avec deux croquis : plan et coupe de Tell el-'Orēme, d'après les fouilles de 1939 ; et pl. 7.
5. Pl. 18-19.

Dendra-Mideia pendant huit semaines en 1939 ; elles ont permis d'explorer cinq nouvelles tombes à chambre de la nécropole de Dendra. L'une surtout était intéressante par ses dimensions et les découvertes qu'elle permit : un gobelet d'or, une bague en or, des vases ornés d'or, un vase du « style du Palais », etc. M. Persson y reconnaît la tombe d'une reine et date l'ensemble de la période postérieure à l'année 1400 avant J.-C.

Å. Åkerström, *Das mykenische Töpferviertel in Berbati in der Argolis* (pp. 296-298)[1] : décrit le quartier céramique découvert à Berbati par l'expédition suédoise (1935-1938).

K. Gebauer, *Prähistorische Versuchsgrabungen in Kandia und Iria* (pp. 299-304)[2] : les recherches commencées en 1909 par Frickenhaus et W. Müller ont été reprises par Frickenhaus et Wrede, puis par Wrede et K. Gebauer ; tandis que Wrede explore les plaines d'Argos et d'Asiné, K. Gebauer s'est occupé de la région d'Épidaure ; près de Kandia, un *bothros* a fourni un curieux cratère de la fin de l'Helladique ancien ; l'habitat s'est prolongé jusqu'au Mycénien à Kandia, et, au Nord, à Synoro il date du Mycénien ; dans la plaine d'Iria, un établissement du Mycénien tardif a été reconnu ; les noms anciens sont encore inconnus.

S. Lauffer, *Frühe Siedlungen im Kopaisgebiet* (pp. 304-305) : la découverte de nombreux sites permet de distinguer plusieurs époques dans l'histoire de l'habitat de cette région : 1° à l'époque la plus ancienne (Néolithique), les habitats sont voisins des rives du lac, et non fortifiés (magoulas, etc.) ; la moitié d'entre eux fut submergée à l'Helladique ancien ; 2° à l'Helladique moyen et récent, l'habitat se transporte sur des hauteurs de 30 à 50 m. C'est la période la plus florissante du lac Copaïs ; 3° à la fin de l'Helladique récent apparaît un nouveau type : la ville fortifiée, sur une hauteur qui atteint 700 m., et qui n'est pas seulement un refuge, mais une vraie cité ; il existe alors un empire d'Orchomène à l'Ouest et un autre du Ptoion à l'Est ; au Sud, deux centres religieux, à l'Onchestos et à Alalkomenai. Cette période se termine par une secousse violente, où disparaît notamment Gla, et le catalogue homérique a conservé le souvenir exact des cités les plus importantes de la dernière période.

2) *Civilisation égéenne II*

F. Chapouthier, *La vaisselle commune et la vie de tous les jours minoenne (sic)* (p. 305)[3].

R. Herbig, *Philister und Dorier* (pp. 305-308) : la linguistique montre qu'entre les Philistins et les Doriens il existe, à la fin du second millénaire, d'étroits rapports, car ils sont des rameaux du peuple illyrien *(sic)* ; à cette conclusion, l'archéologie ne contredit pas,

---

1. Pl. 20.
2. Pl. 21.
3. Publié dans la *Rev. Et. Anc.*, XLIII, 1941, pp. 5-15 : *La vaisselle commune et la vie de tous les jours à l'époque minoenne* ; cf. *Rev. arch.*, 1941, II, p. 249.

puisqu'elle permet (!) de reconnaître ici et là les mêmes particularités de costume : *Arch. Jahrb.*, 55, 1940, pp. 58-89.

R. Demangel, *La frise créto-mycénienne* (pp. 308-309) : explique le caractère religieux de cette frise, que montrerait l'analyse de ses éléments architectoniques.

G. Bakalakis, *Das königliche Schwert von Staphylos (Skopelos)* (pp. 309-316)[1] : étudie la poignée d'épée en or, entrée au Musée National d'Athènes en 1937 ; la découverte à Scopelos du pommeau de cette poignée, a permis de préciser l'origine de l'objet, qui provient d'une tombe fouillée clandestinement et date de l'époque mycénienne.

H. Hoffmann, *Innereuropäische Parallelen zum Plattenring von Mykenai* (pp. 316-323) : veut démontrer que, contrairement aux opinions antérieures, le tombeau à coupole (celui d'Atrée en particulier) et l'enclos des tombes royales de Mycènes sont contemporains. Des comparaisons avec des enclos funéraires de l'Europe continentale expliqueraient le caractère « non minoen » de la construction de Mycènes.

3) *Fouilles*

Armin von Gerkan, *Zur Lage des archaischen Milet* (pp. 323-325)[2] : malgré des fouilles menées avec soin, les ruines de la cité archaïque n'ont encore pu être déterminées. Comme il semble bien que jusqu'à la guerre contre les Perses, les Ioniens de Milet aient habité à l'intérieur des terres, c'est là qu'il faut chercher des emplacements possibles en tenant compte des modifications de l'aspect des lieux ; on doit admettre que la ville archaïque était située à l'Ouest de Akkeuï, ce qu'une fouille ultérieure fixera, chose souhaitable.

C. Weickert, *Grabungen in Milet 1938* (pp. 325-332)[3] : les fouilles ont duré du 28 septembre au 19 octobre. Elles avaient pour but de fixer un point de départ permettant de situer la Milet préhellénique ou au moins archaïque. La région qui entoure Kalabaktépé ne saurait répondre à la Milet archaïque. Une étude systématique des trouvailles faites au N. et au S. de la rue transversale ne révèle rien qui puisse faire supposer l'emplacement de la Milet archaïque. Cependant, au versant N. d'une colline rocheuse s'est adossé un habitat mycénien, sinon plus ancien, qu'il faudra explorer en profondeur ; de même, une fouille au N. du temple d'Athéna s'impose ; des découvertes sont encore possibles auprès de Kalabaktépé ; bref, la question demeure entière.

Sp. Marinatos, *Forschungen in Thermopylai* (pp. 333-341)[4] : grâce à la subvention d'une Américaine qui désire conserver l'anonymat, M. Marinatos a pu entreprendre des fouilles aux Thermopyles ; il a dégagé un tombeau mycénien à Vardatès et identifié, d'une manière

1. Pl. 17.
2. Pl. 22-23.
3. Avec une fig. dans le texte et pl. 24-25.
4. Avec une fig. dans le texte et pl. 26.

certaine, le « kolonos » et le mur des Phocidiens que les derniers explorateurs de la région — M. Marinatos veut bien le reconnaître — avaient su retrouver, sans pouvoir encore exécuter les fouilles qu'ils projetaient.

O. Walter, *Ausgrabungen in Elis* (pp. 341-344)[1] : les fouilles très fructueuses, entreprises depuis 1910 par l'Institut archéologique autrichien, étaient malheureusement restées en panne ; seule, une courte campagne put être menée en 1932, permettant de reconstituer les dossiers en partie perdus. Malgré la destruction causée par la prolongation de l'habitat jusqu'à l'époque franque, on a pu retrouver tout un ensemble hellénique, avec deux portiques, un édifice public, une place couverte de nombreux autels, un propylée avec un mur de péribole et un édifice qui paraît bien être un temple, des installations hydrauliques, enfin un théâtre. La plupart des quartiers cités par Pausanias ont pu être identifiés, mais des recherches ultérieures à Élis sont souhaitables, pour préciser, notamment, les rapports avec Olympie.

W. Kolbe, *Akropolisfragen. Bericht über eine Nachgrabung* (pp. 344-346)[2] : résultats des sondages effectués à l'angle Sud-Ouest du Parthénon, dans une des fosses laissées ouvertes après les fouilles ; en particulier, la construction de l'édifice a commencé sitôt après l'invasion perse.

4) *Colonies*

E. Diehl, *Zur Topographie des bosporanischen Reiches* (pp. 346-350)[3] : propose des identifications pour les sites de Tyriktake, de l'Achilleusdromos, de Césarée.

Th. Sauciuc-Săveanu, *Archäologische Grabungen im alten Kallatis* (pp. 350-355) : retrace l'historique des fouilles et indique les résultats généraux obtenus, en faisant ressortir l'intérêt des recherches entreprises.

V. Clain, *Beiträge zur Münzkunde von Kallatis* (pp. 356-360)[4] : étudie quelques types remarquables de la numismatique de Callatis, datés de l'époque de l'indépendance.

E. Forrer, *Eine unbekannte griechische Kolonie des sechsten Jahrhunderts v. Chr. in Phönikien* (pp. 360-365)[5]: donne quelques-uns des résultats d'une exploration faite en 1934 au Tell Soukas (N. de Djeblé). Le site, dont l'antiquité peut remonter au quatrième millénaire, fut occupé par une colonie grecque, de 609 à 539.

N. Fettich, *Antikes Gut in den Hinterlassenschaften der alten Südrussischen Steppenvölker* (pp. 365-367)[6] : indique quelques-unes

---

1. Avec une fig. dans le texte.
2. Avec une fig. dans le texte et pl. 27.
3. Pl. 28 et 29.
4. Pl. 30.
5. Pl. 32 et 33.
6. Pl. 31.

des survivances de l'art antique dans la civilisation du Sud de la Russie.

Maria Gibellino, *L'antico mitraismo tra gli Sciti della Russia meridionale* (pp. 367-369) : certaines analogies rituelles laissent supposer que le mithriacisme s'est étendu, à une date ancienne, sur les côtes de la Russie méridionale.

5) *Architecture*

F. Krischen, *Architektur auf Vasenbildern* (pp. 370-374)[1] : un vase bien connu du Musée de Berlin (F. 1843) permet de reconstituer un « bain des dames » tel qu'il en existait à l'époque classique.

Ed. Schmidt, *Zu den Giebeln von Aigina* (pp. 374-376)[2] : propose un nouvel arrangement du fronton Ouest d'Égine, en s'inspirant de l'étude de Wolters ; modifie l'opinion traditionnelle sur les deux acrotères centraux du fronton Est.

J. Dell, *Ueber die Notwendigkeit der Vollendungsstudien an klassischen Bauruinen* (pp. 376-378) : il serait souhaitable que, dans l'étude des édifices anciens, on se souciât davantage de leur utilisation pratique.

Ch. Picard, *Le sanctuaire des Tyndarides à Agrigente* (pp. 378-379) : il faut reconnaître ce sanctuaire en celui où la tradition situait « le temple des Dioscures », tandis que P. Marconi l'avait à tort baptisé « sanctuaire des divinités chthoniennes » ; la fouille n'en est pas encore terminée, mais plusieurs arguments appuient déjà l'identification proposée.

H. Drerup, *Der Tempel des Zeus Olympios in Akragas* (pp. 379-387) : les demi-colonnes de l'Olympieion d'Agrigente sont d'origine phénicienne ; pour l'entrée, qui s'ouvre sur l'un des longs côtés, on comparera avec le temple de Bel à Palmyre. Ces rapports entre l'Olympieion et la civilisation phénicienne s'expliquent si l'on songe au rôle d'intermédiaire qu'a pu jouer Carthage.

F. Krauss, *Das Theater von Milet in seiner griechischen und römischen Gestalt* (pp. 387-393)[3] : esquisse l'évolution du théâtre, dont la publication est préparée.

6) *Sculpture*

E. Bœhringer, *Das Homerbildnis* (pp. 393-397)[4] : nous ne possédons pas de portrait d'Homère, parce qu'en son temps les Grecs ne faisaient pas de portraits ; nous ne possédons que des images du poète, nécessairement conventionnelles, entre 460 av. J.-C. et l'époque hellénistique. Les monnaies et certains monuments figurés des arts « mineurs » ont été trop peu examinés.

---

1. Pl. 34 *a* et *b*.
2. Pl. 35 *a*, *b* et *c*.
3. Pl. 36-37.
4. Pl. 38.

Vagn Häger Poulsen, *Vermutete Frühwerke des Myron* (p. 397)[1] : parmi d'autres statues, le Poseidon *(sic)* du Cap Artémision devrait être attribué à Myron[2].

B. Schweitzer, *Pheidias und der Parthenonmeister* (pp. 397-398) : il faut reconnaître dans les métopes, la frise et les frontons, la dernière phase de l'œuvre créatrice de Phidias qui s'identifie avec le « Parthenonmeister »[3].

A. von Salis, *Die Gigantomachie am Schilde der pheidiasischen Athena Parthenos* (pp. 398-399) : indique l'influence picturale qu'a pu exercer la représentation du bouclier[4].

W. H. Schuchhardt, *Kresilasstudien* (pp. 399-401)[5] : courte étude sur les œuvres de Crésilas : la statue la plus ancienne, le Diomède, daterait de 440 environ, puis viendrait la Pallas de Velletri ; le Périclès serait d'environ 435 ; vers 430, le Doryphore (éphèbe Odescalchi) ; l'Amazone Lansdowne, l'œuvre la plus récente, serait postérieure à 430.

Maria L. Marella, *Un tipo apollineo arrecato da una statua scoperta ad Anzio* (pp. 401-405)[6] : étudie une statue d'Apollon, découverte à Anzio, en janvier 1937 : du IV^e^ siècle.

7) *Hellénisme*

C. Praschniker, *Die Skulpturen des Mausoleum von Belevi* (pp. 405-406) : ce monument, dégagé en 1933 et 1935 par les soins de l'Institut archéologique autrichien, présente des analogies avec le Mausolée d'Halicarnasse et il bénéficiait, comme lui, de sculptures : sur les 24 caissons ornant la galerie du 1^er^ étage, 20 ont été retrouvés, entiers ou en fragments, et ils se divisent en deux groupes : 17 représentent une Centauromachie, 7 se rapportent aux personnages déposés dans le caveau funéraire. Datation possible : vers la fin du III^e^ s.

A. Schober, *Zur Zeitbestimmung des Pergamonaltars* (pp. 407-408) : l'attribution traditionnelle au règne d'Eumène II paraît la plus vraisemblable ; les recherches de Kähler ont montré que la construction avait demandé un assez long temps : début en 180, achèvement en 159 (année de la mort d'Eumène) ; en fait la date initiale serait peu après 190 et l'autel n'était pas achevé quand mourut le prince.

H. Kähler, *Die Komposition des grossen Frieses von Pergamon* (pp. 408-416) : oppose aux tentatives de distinguer plusieurs inspirateurs l'unité artistique de l'œuvre ; le « Meister » a posé, dans cet art

---

1. Pl. 39.
2. Cf. *Acta Archaeologica*, 8, 1937, 67 sqq.
3. Cf. *Jahrbuch*, 55, 1940, pp. 170-241 : *Phidias, der Parthenonmeister*.
4. Cf. *Jahrbuch*, 55, 1940, pp. 90-169 : *Die Gigantomachie am Schilde der Athena Parthenos*.
5. Pl. 40.
6. Pl. 41 ; cf. M. Marella, *Ricerche e studi sulla scultura greca del secolo IV*, I : *un tipo Apollineo*. Rome, 1939, gd in-8°, 65 p. et 21 pl. (c. r. de P. Levêque, *Rev. Arch.*, 1941, I, pp. 291-293).

hellénistique hostile au relief, les principes d'un style du relief monumental, et il a su imposer le thème le plus monumental du mythe grec, en une époque qui lui était devenue étrangère. Dans la représentation figurée, rien que des personnages, dieux, géants, animaux, et rien qui situe le théâtre de l'action ; d'autre part, représentation étroitement « techtonique ». Une idée directrice, voulue, a donc présidé à cette œuvre, dont l'auteur analyse ensuite les éléments.

K. A. Neugebauer, *Datierbare Entwicklungsphasen hellenistischer Bronzekunst* (pp. 416-423) : si l'histoire de l'art du bronze à l'époque hellénistique est encore peu datée, on peut du moins poser quelques jalons chronologiques. On les établit grâce aux trouvailles concomitantes qui auront été faites : céramique, monnaies ou inscriptions. Divers exemples sont étudiés.

W. Hahland, *Datierung der Hermogenesbauten* (pp. 423-426) : des documents épigraphiques récemment découverts permettent de réviser la chronologie approximative proposée en dernier lieu par Armin von Gerkan ; c'est ainsi que le temple de Zeus à Magnésie était, soit terminé, soit en construction en 196, que le temple de Téos était commencé vers 222-218 av. J.-C.

W. Zschietzschmann, *Der Athenatempel von Ilion und seine Entstehungszeit* (pp. 426-428) : on n'en connaissait que les sculptures, tandis que le plan de Dœrpfeld s'est avéré inexact depuis les nouvelles recherches de G. Rodenwaldt et H. Schleif qui en ont déjà donné une représentation nouvelle ; on doit même pouvoir le dater d'environ 290.

8) *Varia*

K. Kübler, *Die Gräber des zwölften bis achten Jahrhunderts im Kerameikos* (pp. 428-430) : les fouilles exécutées durant ces dernières années au Céramique ont permis pour la première fois de retracer l'évolution des sépultures en Attique depuis l'époque submycénienne jusqu'à l'époque postgéométrique. En particulier, l'inhumation le cède à l'incinération au début du XI^e^ siècle, puis elle reparaît à la fin du IX^e^ s. D'autres indications sont fournies par ces fouilles (orientation des squelettes, etc.).

H. Berve, *Das Athen des Peisistratos* (pp. 431-433) : contrairement à l'opinion trop couramment admise, il faut considérer la tyrannie des Pisistratides comme une forme archaïque de la tyrannie et non pas comme un régime précurseur de celui qu'instaura Périclès. L'importance qu'eut ce régime pour l'accroissement d'Athènes ne fera pas oublier que ses traits essentiels sont bien ceux d'une tyrannie qui avait tout confisqué pour son profit personnel.

R. Lullies, *Bemerkungen zur böotisch rotfigurigen Vasenmalerei* (pp. 433-434) : on a trop refusé à la céramique béotienne à figures rouges un caractère artistique original ; c'est un art provincial, certes, mais dont l'originalité apparaît dans la forme des vases, dans les thèmes et le style des représentations. (Pour des précisions, cf. *Ath. Mitt.*, 65, 1940, 1 sqq.)

A. Gotsmich, *Volkstümliche Anschauungen in der griechischen*

Kunst (pp. 434-439)[1] : quelques exemples empruntés à l'art archaïque font voir que, si certaines parties du corps, telles les pieds, les poignets, ou du vêtement, telle la ceinture, etc., sont représentées avec plus de soin, c'est que les anciens leur attribuaient alors une importance particulière.

4° Antiquités romaines I (Italie et Orient)

1) *Préhistoire italique*

J. Sundwall, *Die älteren italischen Fibeln* (pp. 440-442)[2] : rappelle les différentes théories proposées pour l'origine des fibules et observe qu'il faut tenir compte à la fois du type et de la chronologie, pour établir une origine ; certains types qui se rencontrent en Grèce sont d'origine italique, tandis que d'autres demeurent proprement helléniques.

F. Altheim, *Die Felsbilder der Val Camonica und die altitalische Kultur* (pp. 442-443) : intérêt des inscriptions et des gravures rupestres du Val Camonica pour les rapports de Rome et de l'indoeuropéen[3].

M. Pallottino, *Scavi nei santuari di Veio (Etruria)* (pp. 443-444)[4] : les fouilles reprises, en 1938, dans la partie septentrionale du site antique (Campetti) où se trouvent les restes d'un sanctuaire étrusque, ont fait découvrir un grand dépôt d'objets votifs (un millier de statuettes de terre cuite, etc.), daté du v^e^ s. av. J.-C. ; en 1939, les recherches ont porté sur l'aire du temple d'Apollon à Portonaccio et, outre des restes d'inscriptions étrusques sur vases, il faut signaler les fragments d'une grande statue en terre cuite peinte représentant une femme qui porte un enfant dans ses bras (fin du vi^e^ s.).

G. Cozzo, *Influenza del commercio antico dello stagno e del ferro sulla formazione della civiltà Etrusca e sullo sviluppo iniziale di Roma* (pp. 444-445) : l'Étrurie devait avoir un vrai monopole de l'étain et du fer, et, par les colonies achéennes du golfe de Tarente, elle étend ses exportations vers l'Orient ; l'auteur note la coïncidence singulière entre le début de la tradition historique de Rome (753 av. J.-C.) et l'établissement de la colonie achéenne à Sybaris (750), et les conséquences économiques que dut avoir, pour Rome, la chute de Sybaris en 510.

J. Heurgon, *Les inscriptions « iuvilas » et le sanctuaire de la déesse-mère à Capoue* (p. 446) : rappelle l'importance de ces inscriptions osques, dont une partie remonte au iv^e^ s. ; il indique les rapports unissant les deux formes sous lesquelles elles se présentent (plaques de terre cuite et cubes de tuf), leur rôle ; les aspects du culte campanien auquel elles se rattachent et la personnalité de la déesse qui y préside.

---

1. Pl. 42.
2. Pl. 43.
3. Un exposé d'ensemble, à voir, dans *Die Antike*. Cf. déjà : *Die Welt als Geschichte*, II, 1936, 83 ; *Wörter und Sachen*, XIX, 1938, 12.
4. Pl. 44.

E. Gjerstad, *Neue Comitiumstudien* (pp. 446-449)[1] : les nouvelles fouilles de A. Bartoli ont permis à l'auteur de reprendre ce problème si discuté ; il présente les résultats de ses recherches.

2) *Fouilles en Italie*

A. Calderini, *Milano archeologica* (pp. 449-455)[2] : indique les principaux résultats auquel aboutit actuellement la recherche entreprise sur le site de l'antique Mediolanum : découverte du cirque romain, amphithéâtre de Milan, substructions de Saint-Laurent.

G. Oliverio, *Scavi recenti di Cirene* (pp. 455-459)[3] : expose les recherches faites à la Κράνα 'Απόλλωνος, vaste ensemble de constructions hydrauliques où l'on distingue aujourd'hui la « Fonte d'Apollo » et la « Fontana d'Apollo ».

R. Bartoccini, *Il primo decennio della Missione Archeologica Italiana in Transgiordania* (pp. 459-465)[4] : résume les résultats obtenus par la mission italienne à l'acropole d'Amman et dans la région.

3) *Époque impériale I*

G. Marchetti-Longhi, *Sintesi storica e topografica dello sviluppo del Campo Marzio nell'antica Roma* (pp. 465-470) : réagissant contre l'opinion traditionnelle que le Champ-de-Mars a eu un développement édilitaire et une fonction civile en rapport avec celle de Rome, à partir de l'époque de Pompée seulement, l'auteur démontre que cette région a une histoire très ancienne ; elle remonte aux origines de Rome ; c'est seulement lorsque disparaissent les raisons stratégiques qui séparaient le *Campus* de l'*Urbs* que le Champ de Mars prend sa place dans le développement « urbanistique » de Rome.

E. Kornemann, *Das Mausoleum des Augustus* (p. 471) : le monument élevé en 28 av. J.-C. n'était pas un mausolée d'Auguste, mais un tombeau de Romulus.

R. Paribeni, *La dimora dei potentiores nel Basso Impero* (pp. 471-472) : n'ayant plus aucun intérêt à vivre à la ville, les membres des grandes familles se sont constitué de grands domaines où ils vivent à la manière de petits souverains ; l'existence fastueuse qu'ils menaient au temps du Haut-Empire se modifie et laisse prévoir quelle sera la condition du château médiéval[5].

G. Giglioli, *La Mostra Augustea della Romanità* (1937-38) *e la Mostra della Romanità* (*Roma*, 21 *aprile* 1942)[6] *(sic)* (p. 472).

P. Nicorescu, *Neues über das Tropaeum von Adam Klissi* (pp. 472-

---

1. Fig. 1.
2. Pl. 45. Cf. du même, *L'anfiteatro romano*, Milan, Ceschina, 1939, 52 p., 17 pl., 18 l. (*Ist. di Studi romani, Sez. Lombarda, Ric. della comm. per la Forma urbis mediolani*, 3).
3. Pl. 46-47.
4. Pl. 48.
5. Cf. *Röm. Mitt.*, 55, 1940, p. 131-148.
6. Le résumé n'a pas été transmis.

473) : rappelle les différentes dates proposées pour ce monument ; les nouvelles fouilles auxquelles il a récemment procédé permettent d'affirmer qu'il n'y eut jamais de monument rectangulaire ; mais la découverte d'un fragment d'inscription (12 lettres) appartenant à la grande inscription rend évident qu'il y avait deux façades principales ; il est clair qu'il s'agit d'un monument circulaire.

4) *Provinces orientales*

J. Keil, *Das Serapeion von Ephesos* (p. 473) : l'auteur défend l'identification proposée par lui pour l'édifice où d'autres savants ont voulu reconnaître un Nymphaeum[1].

H. Hanson, *Berichterstattung über die neuesten Ausgrabungen in Pergamon* (pp. 473-477)[2] : résume les résultats obtenus à Pergame sous la direction de Th. Wiegand, puis de M. Schede.

O. Deubner, *Das ägyptische Heiligtum in Pergamon* (pp. 477-478)[3] : l'édifice dit de Kizil-Avli doit être un sanctuaire égyptien, le plus grand de ceux que l'on connaisse dans le monde gréco-romain, et cette identification se fonde, en particulier, sur la découverte des atlantes doubles qui jouaient un rôle important dans l'architecture du monument.

H. von Schœnebeck, *Die Stadtplanung des römischen Thessalonike* (pp. 478-482)[4] : par un patient travail de comparaison, fondé sur trois plans qui datent, l'un de 1685-7, l'autre du milieu du XIX^e^ s. et le dernier de 1912, et sur les restes des monuments antiques encore visibles, l'auteur arrive à retracer l'évolution de la ville, établie suivant un plan rectangulaire ; cette enquête permet de situer un certain nombre des monuments romains de Thessalonique.

C. Johns, *Recent excavations at the Citadel, Jerusalem* (pp. 483-486) : les fouilles exécutées par le « Département des Antiquités » ont permis de découvrir les restes d'un mur ancien auquel appartenait la tour d'Hérode (tour de Phasaël). On distingue plusieurs époques dans ce mur qui était celui de la cité, et il semble, en particulier, que le mur contemporain de Josèphe ait subsisté dans la partie Ouest jusqu'aux Croisades ; il avait été conservé là par les Romains, ainsi que le dit l'historien des Juifs.

A. Alt, *Die Erforschung des römischen Grenzschutzsystems in den Provinzen Arabia und Palaestina* (pp. 486-487) : les recherches effectuées avec le concours de l'architecte Frank ont montré que le système défensif romain se composait de plusieurs lignes : l'une partait de la Méditerranée, au Sud de Gaza, et, suivant une direction Ouest-Est aboutissait au Sud de la mer Morte ; une autre partant de là suivant le sens Nord-Sud aboutissait à la pointe orientale de la mer Rouge ; de là, une troisième ligne longeait, orientée Nord-Nord-Est, la route de Trajan et le bord du désert d'Arabie. La liaison était assurée par

1. L'exposé paraîtra ailleurs sous une forme plus développée.
2. Pl. 50 et 51.
3. Pl. 49.
4. Fig. 1, p. 481 : plan de situation à l'époque romaine.

plusieurs routes et les postes romains étaient, en général, distants de 20 à 30 km. Quelques *castella* romains ont été retrouvés, dont peu sont en bon état.

5) *Sculpture*

A. Piganiol, *Sur l'interprétation du Grand camée de France* (pp. 487-488) : discute l'interprétation proposée par L. Curtius et suggère une interprétation nouvelle[1].

F. Eichler, *Das sogenannte Partherdenkmal von Ephesos* (pp. 488-494)[2] : un examen nouveau de ces reliefs montre que la date et la signification de l'édifice sont encore discutables ; le monument dut rester inachevé après la mort de Lucius Verus (169) ; sans qu'on songe à chercher la vérité historique dans le relief figurant des batailles, on voit que celles-ci ne peuvent se rapporter qu'à l'expédition contre les Parthes (161-165) ; mais bien des obscurités demeurent.

A. Maiuri, *Ricerche ed esplorazioni nel sottosuolo di Pompei* (pp. 494-495) : l'étude stratigraphique dans l'aire du temple dorique a fait découvrir des éléments décoratifs de la fin du v^e^ à la fin du iv^e^ s., comparables à ceux de la Sicile et de la Grande-Grèce ; au temple d'Apollon des fragments de céramique grecque datent du vi^e^ et du v^e^ s. ; ainsi est établie l'influence de la religion et de l'architecture grecque à Pompei, en une des périodes les plus obscures de l'histoire de la cité.

E. Vogt, *Die neugefundene goldene Kaiserbüste von Avenches-Aventicum* (p. 495) : ces bustes seront publiés dans la *Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte.*

H. P. L'Orange, *Severus-Sarapis* (pp. 495-496)[3] : on peut déterminer deux types dans la représentation de Septime Sévère : l'un, que permet de fixer le portrait découvert à Leptis Magna, s'insère dans la série des portraits des premiers Sévères ; l'autre, connu par l'arc des Changeurs à Rome, fait paraître l'empereur sous les traits de Sérapis. Ce type prend ainsi place entre les empereurs identifiés à Jupiter et le *Sol Invictus Imperator* du iii^e^ siècle.

L. Budde, *Kleinasiatische Bildnisse der Kaiserzeit* (pp. 496-501)[4] : d'après deux têtes originaires d'Asie Mineure, l'une au Musée de Berlin, l'autre à l'Ermitage, l'auteur montre qu'au iii^e^ s. le portrait, en Asie Mineure, ne le cède pas au portrait grec qui, au contraire, commence à s'affaiblir.

D. Dimitrov, *Das römische Porträt in Bulgarien* (p. 501) : dans son développement, il présente les mêmes traits généraux que le portrait romain. L'un des problèmes importants est celui de l'influence exercée par l'Orient et par l'Occident.

---

1. Cf. *Histoire de Rome*, Paris, 1939, p. 263.
2. Pl. 54.
3. Pl. 52.
4. Pl. 53 ; cf. *Arch. Jahrb.*, 54 1939, p. 247-255.

6) *Varia*

F. Matz, *Die griechischen Sarkophage mit bakchischen Darstellungen* (pp. 502-503)[1] : deux groupes sont à distinguer dans les sarcophages grecs à représentations bacchiques : sur le plus ancien, daté d'environ 130 ap. J.-C., Dionysos ne paraît jamais, mais toujours le thiase ; sur le plus récent, entre 170 et 220, les modèles proviennent presque sans exception de l'art hellénistique.

F. Gerke, *Chronologie der mythologischen Sarkophagen im dritten Jahrhundert n. Chr.* (p. 504)[2].

H. Beyen, *Das chronologische Verhältnis der letzten drei Pompejanischen Stile* (pp. 504-505) : propose, contre Mau, une nouvelle chronologie fondée sur la remarque que non seulement ces styles se succèdent dans le temps, mais le plus récent a chaque fois son point de départ dans le style précédent.

Maria Barosso, *La datazione della pittura della Villa dei Misteri di Pompei* (pp. 505-510) : estime, pour des raisons techniques, que la Villa n'était pas entièrement achevée au moment de la catastrophe.

H. Sulze, *Zwei Gartenpläne der Forma Urbis Romae* (pp. 510-514)[3] : étudie les jardins à péristyle, dont le plan est connu par un dessin de Bellori, d'après le grand plan de Rome dressé sous Septime Sévère, et le fragment des *Adonea*.

H. Comfort, *Collections of Terra Sigillata in North America* (pp. 514-515) : indique rapidement le contenu de ces collections.

5° Antiquités romaines II (Occident et Nord)

1) *Région danubienne*

R. Egger, *Die neuen Grabungen von Carnuntum* (pp. 516-517)[4] : l'emplacement de la ville ancienne a été acheté et les fouilles ont repris en 1938 et 1939. Expose les résultats acquis.

V. Hoffiller, *Prolegomena zu Ausgrabungen in Sirmium* (pp. 517-526)[5] : résume rapidement l'histoire de la ville et indique les recherches qui y ont été effectuées au XVIII^e^ et surtout au XIX^e^ s.

S. Paulovics, *Eine römische Festung im Quadengebiet* (pp. 526-527) : c'est près de Nógrádveröce que l'empereur Valentinien I^er^ franchit le Danube en 375, quand il partit en campagne contre les Quades (Ammien-Marcellin, XXX, 5). Étude sommaire de la ruine.

N. Vulić, *Der jugoslavische Donaulimes* (pp. 527-528) : il s'étend de la frontière hongroise à la frontière bulgare ; des recherches systématiques ont été décidées par l'Académie Royale serbe. Résultats obtenus par l'auteur près de l'antique Taliata.

---

1. Pl. 55.
2. Le résumé n'a pas été transmis.
3. Pl. 57.
4. Pl. 58.
5. Quatre figures dans le texte et pl. 59.

A. Alföldi, *Die Roxolanen in der Walachei* (pp. 528-538)[1] : contrairement à l'hypothèse de Partsch, la Valachie n'a jamais fait partie de l'Empire, après la soumission des Daces ; elle était habitée par les Roxolanes et l'auteur reconnaît un document roxolane dans un casque d'apparat découvert au Nord de Bucarest.

2) *Germanie*

F. Kutsch, *Die römischen Kämpfe in Germanien um die Zeitwende im Lichte der deutschen Ausgrabungen* (pp. 538-546) : répond aux objections faites contre sa théorie que les enceintes circulaires situées à l'Est du Rhin et datées de la fin de La Tène étaient non pas des refuges, mais les éléments d'un système défensif établi par les Germains contre les Romains ; l'examen de plusieurs sites doit fortifier son opinion.

K. Wœlcke, *Die Ergebnisse der Forschung in der Römerstadt Nida-Heddernheim* (pp. 546-550)[2] : indique les résultats obtenus par les recherches archéologiques à Heddernheim ; c'est un carrefour de routes et un centre de fabriques de poteries ; au IIIe s. la ville est fortifiée (incomplètement) et son caractère se modifie : elle devient alors un poste de défense.

C. Albrecht, *Neue Ausgrabungsergebnisse im Römerlager Oberaden* (pp. 550-555)[3] : Oberaden ne peut être Aliso, mais c'est la plus ancienne fortification romaine que nous connaissions en Westphalie, et elle a été détruite avant notre ère ; c'est le camp permanent de Haltern qui l'a alors remplacée, et l'on peut, provisoirement, y situer Aliso.

H. Gropengiesser, *Die römische Pfeilerbasilika in Ladenburg* (pp. 555-557) : étudie la basilique découverte en 1911-12, sur laquelle des recherches complémentaires, en 1936, ont apporté d'utiles informations ; l'édifice est resté inachevé en 213.

H. Dragendorff, *Die Ausgrabung der Villa von Laufenburg und ihre Probleme* (pp. 557-561)[4] : étude de cet édifice, qui date de l'époque de Claude.

3) *Occident*

Chr. Simonett, *Die römischen Kammergräber von Locarno* (pp. 561-564)[5] : étude de ces tombeaux à chambre, qui s'échelonnent entre le début et la fin du Ier s. de notre ère.

L. Hahl, *Die Bedeutung des Scheitelschmuckes der mittleren Göttin*

---

1. Pl. 60 et fig. dans le texte : la région du Danube à l'époque romaine.
2. Avec un plan de la ville dans le texte. — Cf. K. Woelcke, *Der neue Stadtplan von Nida-Heddernheim, Germania*, 1938, 3, pp. 161-166 (analysé par A. Grenier, *Rev. Et. Anc.*, XLI, 1939, pp. 143-144).
3. Pl. 61. — La question d'Aliso est encore reprise par Metz (K.), *Der Kalsmuth. Früh-u. spätrömische Forschung über Aliso-Halisin-Solisin u. der Ursprung der Stadt Wetzlar*, Wetzlar, 1940.
4. Pl. 62.
5. Pl. 63. Cf. *Rev. archéol.*, 1939 2, pp. 176-180.

auf den Niedergermanischen Matronenaltären (pp. 564-565)[1] : étude de cet ornement de cheveux d'après un relief de Bonn, daté de 164 ap. J.-C., et dont une description détaillée et critique paraîtra dans les *Bonner Jahrbücher*.

E. Birley, *Fortschritt der römischen Archäologie in Nordengland* (p. 565)[2].

L. Leschi, *Le camp de la IIIe Légion à Lambèse* (pp. 565-568)[3] : expose d'abord les recherches nouvelles effectuées au quartier des *scholæ* qui ont justifié une hypothèse de Th. Wiegand sur la présence d'une basilique couverte formant le sanctuaire des enseignes ; puis présente un essai de restitution du monument commémoratif de l'inspection faite à Lambèse par Hadrien, en 128 ap. J.-C.[4]

4) *Varia*

Sc. Lambrino, *Ausgrabungen in der Dobrudscha* (p. 569)[5].

H. J. Eggers, *Das römische Einfuhrgut im freien Germanien* (pp. 569-574)[6] : si les tombeaux nous ont fourni une grande quantité de documents, il ne faut pas oublier que d'autres, telles les statuettes de bronze, ont une autre provenance, et cette observation invite à ne considérer qu'avec précaution les cartes montrant l'extension d'un type déterminé ; en généralisant les résultats acquis pour un seul type, on risque d'aboutir à des conclusions erronées.

G. Elmer, *Die römische Münzprägung in Kostolac-Viminacium als geschichtliche Quelle* (pp. 574-582) : expose et résume en un tableau les indications historiques que nous fournit le monnayage de Viminacium pour la période 239 à 256-7 ap. J.-C.

R. Jakimowicz, *Die Hortfunde römischer Denare in Polen und ihre Datierung* (pp. 583-584) : la répartition topographique des trésors de deniers romains en Pologne montre que leur présence est conditionnée par des raisons économiques. On peut arriver à dater l'époque à laquelle furent enfouis ces trésors, et en tirer des conclusions relatives à l'époque des invasions.

6° Fin de l'antiquité

1) *Architecture et fouilles*

E. Dyggve, *Die Frage der « Basilica Anastasis »* (pp. 585-587) : reprend le problème posé par la « Basilica Anastasis » ; n'admet pas l'explication de Heisenberg, Vincent et Abel, qui croyaient que cette dénomination s'appliquait à la Rotonde du Saint-Sépulcre. La comparaison avec une basilique découverte récemment à Salona, et des

1. Pl. 64.
2. Le résumé n'a pas été transmis.
3. Pl. 65, avec une figure dans le texte : restitution de la basilique du *prætorium*.
4. Figure représentant cette restitution.
5. Résumé non transmis.
6. Avec six figures dans le texte.

textes qui avaient échappé jusqu'ici, permettent d'admettre que la Basilica Anastasis était hypèthre.

F. W. Deichmann, *Die Spolie in der frühchristlichen Architektur* (pp. 588-590) : le remploi de matériaux enlevés à un édifice antérieur n'est pas propre à l'architecture chrétienne primitive, mais celle-ci ne se soucie pas de la destination primitive des blocs utilisés dans la nouvelle construction.

J. Pelekanidis, *Die chronologische Anordnung der frühchristlichen Basiliken Griechenlands* (p. 591) : propose une chronologie fondée sur l'histoire de la construction, et date 25 édifices.

G. Mano-Zissi, *Bericht über die Ausgrabungen in Stobi* (pp. 591-593)[1] : résumé d'ensemble des résultats atteints.

D. Krencker, *Die Wallfahrtskirche des Simeon Stylites in Kalat-Simān* (pp. 593-594) : les recherches entreprises en 1938 avaient pour but de déterminer si l'octogone de la basilique de Qalaat Semân avait été hypèthre, comme l'écrit Evagrius, ou non ; elles ont montré qu'il avait été couvert pendant un certain temps[2].

2) *Art*

J. Kollwitz, *Die Arcadiussäule* (pp. 594-596) : étude des restes du monument dont les reliefs se rapportent, non comme on l'a cru généralement, à Théodose, mais à la campagne victorieuse d'Arcadius en 401. Rapports avec les colonnes romaines et surtout différences.

Th. Gerassimov, *Ein Goldmedaillon des Theodosius II* (pp. 596-597)[3] : courte étude d'un médaillon, bien conservé, découvert fortuitement près de Bregovo, en 1935 (Bulgarie méridionale).

H. Fuhrmann, *Studien zu den Konsulardiptychen verwandten Denkmälern* (pp. 597-600)[4] : 1° les fragments de la coupe de verre découverte en 1882-84 au forum représentent, non pas, comme on l'a cru, Dioclétien, mais Constantin ; 2° étude sur les *missoria* en terre cuite de l'époque constantinienne.

Ph. Schweinfurth, *Das Wesen der byzantinischen Kunst und die Frage ihrer Wertung* (pp. 600-607)[5] : essaie de situer l'art byzantin par rapport à l'art antique, dont il a conservé la tradition.

Fr. Seesselberg, *Die Wanderung der Symbole* (pp. 607-610)[6] : considérations, étayées sur quelques exemples, de la migration des symboles.

---

1. Pl. 66-67.
2. Cf. maintenant Krencker (D.), *Die Wallfahrtskirche des Simeon Stylites in Kal'at Sim'an.* I. Bericht... mit einem Beitrag von R. Naumann, Abh. Berlin, 1938, Ph.-hist. Kl., 4 ; 32 p. et 30 pl. in-4° (c. r. d'A. von Gerkan, *Gnomon*, 1940, 189-192 ; de L. Bréhier, *Rev. Et. Anc.*, XLI, 1939, 390). [On a fait ici même les réserves nécessaires.]
3. Pl. 68.
4. Pl. 69.
5. Pl. 70.
6. Avec six figures dans le texte.

3) *Art et époque des invasions*

A. Byvanck, *Die antike Buchmalerei und ihre Bedeutung für die Archäologie* (pp. 610-613) : très peu d'enluminures antiques nous ont été conservées ; nous les connaissons surtout par des copies dont les plus anciennes datent du IVe s. de notre ère. Mais on peut arriver à les reconstituer[1].

G. Stuhlfauth, *Die Berliner Elfenbeinpyxis* (pp. 613-619)[2] : Étude sur la célèbre pyxide de Berlin représentant le Christ parmi les apôtres et le sacrifice d'Abraham ; sa valeur formelle, son origine et sa date.

G. Bertram, *Die Vorstellung von Christus auf Grund von biblischen Aussagen über sein Aeusseres* (pp. 619-620) : explique comment s'est formée, du point de vue théologique, l'image du Christ, dont nous ne possédons aucun document authentique.

H. Kühn, *Kulturbeziehungen in der Völkerwanderungszeit Westdeutschlands* (pp. 620-630)[3] : esquisse d'une étude sur la diffusion de la fibule à arc, et ses variétés.

H. Schlunk, *Zur Geschichte der Westgotischen Architektur Spaniens* (pp. 630-640)[4] : d'après 14 églises, étudie l'architecture espagnole pendant la période comprise entre le milieu du VIIe s. et le début du Xe s. (royaume des Wisigoths d'Espagne).

S. Fuchs, *Die Erforschung der germanischen Hinterlassenschaften in Italien* (pp. 641-647)[5] : étude sur les sépultures lombardes en Italie.

7° Olympie[6]

W. Dörpfeld, dans son discours d'ouverture, a rappelé quelle idée avait présidé à cette reprise des fouilles : il s'agit, entre autres questions, de déterminer l'époque à laquelle remonte le sanctuaire (pp. 648-649). Cet exposé fut suivi des communications de H. Bulle, *Der Ostgiebel des Zeustempels zu Olympia* (pp. 649-653)[7], qui a reconstitué le fronton à l'Albertinum de Dresde ; sans détailler divers changements, signalons que, contrairement à l'hypothèse de Fr. Studniczka (1923), il place, par exemple, Oenomaos et Stéropè à la gauche de Zeus, Pélops et Hippodameia à sa droite[8]. J. Liegle, *Der Zeus des Pheidias im Lichte einer Neuerwerbung des Berliner Münzkabinetts* (pp. 653-660)[9] : étude fondée sur un nouvel exemplaire de la monnaie d'Élis (époque d'Hadrien). W. Bell Dinsmoor, *Damophon and the Earthquake at Olympia* (p. 661)[10]. W. Wrede, *Ausgrabungen in Olympia*

---

1. Cf. Byvanck, *Antike Buchmalerei*, *Mnemosyne*, 3e série, VI, 1938, p. 241-251.
2. Pl. 71.
3. Avec douze figures dans le texte.
4. Avec cinq figures dans le texte.
5. Pl. 72-73, et une figure dans le texte.
6. Les rapports sur les fouilles d'Olympie ont été exposés en séance plénière et, pour cette raison, ne figurent pas sous le § 3.
7. Pl. 75.
8. Cf. *Arch. Jahrb.*, 54, 1939, p. 137 sqq., Beil. 2.
9. Pl. 76.
10. Le résumé n'a pas été communiqué.

pp. 661-662) : indique rapidement les résultats acquis par la fouille du stade, dont il fait l'historique, et rappelle les principaux documents exhumés.

Ces 161 communications, dont j'ai essayé, très brièvement, d'indiquer l'intérêt et la portée, n'ont pas épuisé l'activité du Congrès. Il fut l'occasion de manifestations archéologiques (visites dans les Musées, Expositions, etc.), sans compter les réceptions organisées en l'honneur des congressistes. De toutes ces cérémonies, on trouvera encore la relation dans le volume publié par l'Institut archéologique allemand, et l'on conviendra sans peine que, lors de cette réunion, les savants de toutes les nations ont beaucoup travaillé et beaucoup appris. Y. BÉQUIGNON.

Peter Thomsen, *Die Palästina-Literatur.* Fünfter Band, *Die Literatur der Jahre* 1925-1934, *Lieferung* 3 (= pp. 465-704) ; *Lieferung* 4 (pp. 705-988). Leipzig, J. C. Hinrichs, 1938. — Avec le concours de J. de Groot et A. Gustavs, l'infatigable palestinologue achève la bibliographie de tout ce qui a paru sur la Palestine, de 1925 à 1934. Les *Nachträge* aux fascicules déjà parus nous amènent au n° 11252, ce qui suppose une moyenne de plus de mille articles par an. Les pp. 705-821, qui composent le corps du dernier fascicule paru, donnent la fin de la sixième partie du volume, celle qui concerne la Syrie et la Palestine d'aujourd'hui (n°s 9471-10909). Elle commençait à la p. 660[1]. Après les généralités, viennent les publications sur la politique et la culture, les religions et les confessions, la santé, la maladie, les médecins. L'archéologue n'a pas beaucoup à glaner aussi dans cette série. Mais la table des matières (pp. VIII-X) lui rappellera que l'histoire remplissait les pp. 96-332, l'archéologie les pp. 333-514, la géographie et la topographie historiques les pp. 515-573, la géographie les pp. 574-659. Toutes ces disciplines sont à nouveau représentées dans la copieuse liste de références qui compose les *Nachträge.* On ne se contente pas, d'ailleurs, de la bibliographie purement palestinienne. La Syrie, l'Égypte, la Babylonie, l'Assyrie, et même l'Asie Mineure, apportent chacune leur contingent de fiches. Toutes les langues vivantes, y compris l'hébreu renaissant, viennent témoigner de l'intérêt qui partout s'attache au présent et au passé du Proche Orient, non moins qu'à son avenir. On est déconcerté par la somme de travail que représente ce dépouillement de tant de revues disparates ou d'ouvrages spéciaux. Il ne s'agit pas, d'ailleurs, d'une pure et simple énumération. Souvent une courte analyse, un détail caractéristique, un renvoi aux principaux comptes rendus permettent au lecteur d'avoir une première impression du contenu de la publication repérée. Enfin, un index alphabétique des noms d'auteurs, de villes, de pays, de personnages, de sujets,

1. Auparavant (p. 465 sqq.), il y avait la bibliographie des sites et découvertes archéologiques, et les indications relatives à l'histoire, à la topographie, à la géographie.

qui se sont présentés au cours de cette enquête à travers les livres et les périodiques, occupe plus de cent trente pages partagées en trois colonnes. Quelques *Stichwörter* hébreux et russes sont classés à part (pp. 977-978). Un répertoire des manuscrits cités, et des bibliothèques où ils se trouvent, mérite la reconnaissance des paléographes et des archivistes qui n'auraient pas eu l'idée d'aller chercher dans cette énorme *Palästina-Literatur* des références à tel ou tel codex d'Avignon, de Bamberg, de Berlin, de Florence, d'Istanbul, etc. Mais c'est surtout à ceux qui s'intéressent aux fouilles que rendra service l'index général, où le moindre tell effleuré par la pioche du chercheur d'antiquités est signalé à l'attention aussi bien que la cité en ruines ou le palais en cendres. C'est une bonne aubaine pour les historiens de l'ancien Orient de pouvoir disposer du fruit d'un labeur opiniâtre et d'une technique désintéressée pour éviter des recherches, souvent infructueuses ou décourageantes, dans l'amas de productions qui, chaque année, cherchent à faire progresser, en n'y réussissant que rarement, l'archéologie syro-palestinienne. E. Dhorme.

Arthur Allgeier, *Die Chester Beatty-Papyri zum Pentateuch,* dans *Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums,* XXI, 2. Paderborn, Ferdinand Schöning, 1938 ; in-8° de 142 p. — On sait de reste l'importance de la collection de papyrus Chester Beatty pour la critique du texte grec de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dès la parution des deux premiers fascicules de la publication *The Chester Beatty Biblical Papyri,* le Dr Couchoud leur consacrait, dans la *Revue de l'Histoire des Religions,* mars-juin 1934, p. 207 ss., un article au titre suggestif : *La plus ancienne bible chrétienne.* C'est dans les fascicules IV et V que nous trouvons les fragments de l'Ancien Testament auxquels Allgeier vient de consacrer un labeur ardu. Il nous raconte, dans une courte préface, la genèse de son manuscrit, et comment il fut aidé, dans ses recherches, par le Pr Dr Nikos A. Bees d'Athènes. Son étude se partagera naturellement en deux parties, l'une traitant des deux manuscrits de la Genèse (p. 961 et p. 962), publiés dans le fascicule IV ; l'autre du manuscrit des Nombres et du Deutéronome (p. 963), publié dans le fascicule V. D'après les indices bibliographiques, le texte de P. 961 remonterait à la 2e moitié du IVe siècle, tandis que, suivant l'opinion de Kenyon, l'éditeur, le texte de P. 962 pourrait être reporté à la 2e moitié du IIIe siècle. Quant aux fragments des Nombres et du Deutéronome sauvegardés dans P. 963, ils représenteraient la plus ancienne recension des Septante, celle de la fin du IIe siècle (p. 57). L'intérêt de P. 961 et P. 962 s'accroît du fait que, parmi les grands onciaux, le *Vaticanus,* le plus précieux témoin, a été amputé de ses premières pages, si bien que son texte ne commence qu'au chapitre XLVI, v. 28, de la Genèse. Le *Sinaïticus* qui, lui aussi, a subi de graves mutilations, ne contient plus que des fragments de *Genèse,* XXIII-XXIV. Grâce aux nouveaux manuscrits, la tradition textuelle des Septante pour la Genèse pourra donc être suivie au moins un siècle au delà de la précédente documentation. Le texte de P. 963 appartient au stade préhexaplaire et fournit un précieux contrôle

pour les leçons des grands onciaux, hormis le Sinaïticus qui n'a que des fragments de *Nombres*, V, VI, VII. On comprend ainsi pourquoi Allgeier ne s'est pas laissé rebuter par la tâche ardue de confronter minutieusement P. 961 et P. 962, avec les manuscrits des Septante colligés dans la grande édition de Cambridge (p. 21 sqq.), pour voir ensuite les rapports des deux textes entre eux (p. 37 sqq.) et conclure que « P. 961 possède des traits tout à fait secondaires — qui, du point de vue de l'histoire de la tradition, le rangent derrière A (= l'Alexandrinus) — et y joint une empreinte de très haute antiquité » (p. 56), tandis que P. 962 représente un texte archaïque, même très archaïque, dont nous n'avons aucun autre témoin (p. 56). L'un et l'autre, d'ailleurs, dépendraient d'un archétype commun qui pourrait avoir pour date minima l'an 200 (p. 56). L'étude critique de P. 963 est précédée d'un intéressant paragraphe sur les caractères généraux de la traduction, par les Septante, des Nombres et du Deutéronome (p. 61 sqq.). Les caractéristiques du Vaticanus et de l'Alexandrinus sont mises en relief par la comparaison des différentes leçons pour le même mot hébreu (p. 71 sqq.). Travail précieux qui déborde le cadre de la monographie d'Allgeier. L'analyse intrinsèque des variantes de P. 963 montre que les manuscrits déjà connus et dont on pouvait attribuer la recension primitive à Origène, Lucien ou Hésychius, diffèrent assez peu du texte pré-hexaplaire (p. 134). C'est une garantie de la confiance qu'on peut donner à l'Alexandrinus et aux autres onciaux, à côté de celle qui a toujours été accordée au Vaticanus, lequel pourtant n'a pas échappé au commun destin des transmissions littéraires (p. 134). On voit que l'auteur ne s'est pas contenté de noter scrupuleusement des ressemblances et des divergences. Il en a tiré des conclusions qui ont une sérieuse importance pour l'histoire de la version grecque dite des Septante. E. Dhorme.

Pál von Patay, *Frühbronzezeitliche Kulturen in Hungarn. Dissertationes pannonicæ*, ser. II, n° 13. Budapest, Institut für Münzkunde und Archaeologie der Peter Pazmany-Universität, 1938 ; in-4°, 119 p., XIII pl., XIV cartes. — Il est regrettable que cette étude, très poussée, d'un riche matériel archéologique, soit aussi pauvrement illustrée. Le contraste entre cette pénurie des reproductions des céramiques et des outillages est encore plus saisissant, si on le compare au remarquable effort cartographique que représentent les quatorze cartons montrant la répartition, dans les vallées du Danube et de la Theiss, des civilisations du Bronze ancien de la Hongrie. Une telle carence de l'illustration est regrettable : le matériel étudié est assez peu connu des archéologues occidentaux ; et il est malaisé de suivre l'auteur dans ses classifications et de discuter ses conclusions.

Au début de l'âge du Bronze, la partie septentrionale de la Hongrie ne présente pas encore une individualité bien marquée. Il n'en est pas de même pour les provinces occidentale et orientale. A l'Est, les civilisations de Bodrokeresztur, Nagyrevi, Pergamosi, Füzesaboni, poursuivent une évolution autonome dans laquelle les influences extérieures n'ont joué qu'un rôle insignifiant. Dans leur formation, les

groupes du campaniforme ont exercé leur action. La région transdanubienne, au contraire, est ouverte largement aux apports nouveaux introduits par l'afflux, sur ces territoires, des éléments appartenant aux populations de ces mêmes campaniformes, mais aussi des groupes des civilisations des tumulus, d'Aunjetitz et de Lusace (groupes des Badenerkultur, Vučedol-Zokerkultur).

Au point de vue chronologique, le Bronze I hongrois est représenté par les couches A et B de Tószeg (2000-1500 av. J.-C.) : civilisations de Nagyrevi, Kisapostagi, Oka-Sarodi (= Tószeg A) ; Pergamosi, Magyarad, Gata, Vatya et les groupes à céramiques incrustées du Nord de la Pannonie et de la partie méridionale de la région transdanubienne (= Tószeg B). La couche C de Toszeg est contemporaine (1500-1200) du Bronze moyen des autres pays européens. R. L.

Sándor Gallus et **Tibor Horvath**, *Un peuple cavalier préscythique en Hongrie. Trouvailles archéologiques du premier âge du Fer et leurs relations avec l'Eurasie. Dissertationes pannonicæ*, ser. II, nº 9. Budapest, Institut für Münzkunde und Archaeologie der Peter Pazmany-Universität, 1939 ; in-4º, 167 p., 10 fig. et 1 album de LXXXIX pl. — Les objets étudiés dans cette importante monographie relèvent du harnachement du cheval, mors, chaînettes de mors, boutons et pendeloques, et ont leurs parallèles dans la civilisation des cavaliers nomades de la steppe. Ils représentent ainsi le premier contact, prouvé par l'archéologie, du centre européen avec ces cavaliers dont les incursions répétées ont laissé, dans ces mêmes régions, un groupement ethnique, actuellement représenté par les Hongrois.

Dans la première partie de l'ouvrage, Sandor Gallus examine la typologie des mors et établit des rapprochements avec les objets similaires recueillis en Europe occidentale et méridionale. Les mors du premier âge du Fer européen peuvent être répartis en deux grandes catégories. La première (types d'Ugra, Szanda, Dinnyés) est représentée par des pièces dont les montants tubulaires, en bronze, simples et lisses, sont droits ou légèrement coudés à l'une de leurs extrémités. Le passage des rênes est assuré par de petits tubes traversant les montants ou par des anneaux fixés extérieurement. Quelques modèles primitifs présentent une brisure médiane qui leur donne la forme d'un V largement ouvert. Souvent de larges boutons sont soudés aux extrémités. Dans les pays situés à l'Ouest de la Hongrie et dans la Hongrie occidentale, on rencontre des mors de forme angulaire, avec tubulures transversales rectangulaires. Un décor linéaire est gravé sur la face intérieure. Les boutons plats terminaux du groupe précédent sont remplacés par des ornements sphériques auxquels sont accolées des bossettes. Cette deuxième catégorie, qui n'apparaît pas avant la seconde moitié du VII^e siècle, représente une variété dérivée des mors hongrois du premier type (VIII^e s.). On ne peut alors essayer de faire dériver le mors hongrois de prototypes issus des régions occidentales. Au cours du VI^e siècle, les mors de cette catégorie, principalement dans la partie de la Pannonie située au Nord de la Drave, ne sont plus en bronze, mais en fer.

Quelle est l'origine de ces objets ? De l'enquête menée par Tibor Horvath, on retire un certain nombre de renseignements qui projettent un jour nouveau sur les origines hallstattiennes en Europe centrale ; certaines de leurs manifestations semblent bien correspondre à des influences provoquées par des faits ayant leur origine dans les régions orientales.

Les origines de la civilisation de ce peuple cavalier ne peuvent être le fait des Scythes, et si l'on compare les découvertes avec celles faites dans la Russie méridionale (gouvernements de Kiev, de Voronez, Kouban), au Caucase, en Transcaucasie et en Iran, on est amené à reconnaître que, parmi les mors recueillis dans ces divers pays, il est impossible d'établir des différences chronologiques véritablement importantes. On en conclut que la Hongrie, la Russie méridionale et le Caucase étaient alors occupées par des populations ayant une civilisation commune. Une grande incertitude règne encore sur la nature des directions dans lesquelles le mouvement s'est propagé : Caucase, Russie méridionale, Hongrie ? Ou en sens contraire ? Dans cette dernière hypothèse, il faudrait admettre que cette culture aurait pris naissance en Hongrie. L'incertitude de la chronologie des trouvailles hongroises ne permet pas encore de préciser.

L'Assyrie, où, dès le début du premier millénaire avant notre ère, l'élevage du cheval avait atteint un grand développement, n'a pas été certainement sans avoir joué un rôle de quelque importance dans la formation de la civilisation de cavaliers nomades. Les conditions géographiques tendent à démontrer que les progrès ainsi réalisés ont pu gagner le Caucase, d'où les mouvements des tribus les auraient introduits en Hongrie, Russie méridionale et Pologne. Cette arrivée des nomades caucasiens se place à la fin du IX^e^ siècle, c'est à-dire pour la Hongrie à la fin de l'âge du Bronze (cultures de Füzesabony, Megyaszo, Hernadkak). Cette influence de l'Asie Mineure ne se manifeste pas seulement dans le harnachement du cheval, elle apparaît encore dans l'utilisation de certains insignes du commandement : diadèmes d'or de Michalkovo, de bronze de Blatnicza, d'Isztebne, Vácszentlászlo ; massues de pierre de Blatnicza, d'Ugra, de bronze de Füzesabony. Tous ces objets sont arrivés en Hongrie et dans les pays voisins par l'intermédiaire du Caucase. Il ne s'agit pas là d'influences de commerce ou de civilisation, mais d'apports consécutifs à l'arrivée de populations d'origine probablement caucasienne. Quel a été le rôle de ces nouveaux venus dans la formation des peuples cavaliers hongrois ? Le problème reste toujours pendant. Un seul fait est acquis : dans cette vaste civilisation qui s'étend des Alpes au Caucase, les découvertes de Hongrie et des pays limitrophes présentent une individualité nettement marquée, qui les distingue de celles des autres territoires. Les mors de la Russie méridionale et du Caucase forment un second groupe, nettement distinct.

Sauf au Caucase, la culture préscythique évite l'emploi du décor figuré. Toutefois, sous l'action d'influences extérieures, on connaît un certain nombre de pièces ornementées : haches, massues, plaques de bronze ajourées de Blatnicza et de Swidnik, apports caucasiens dans

le domaine de la culture préscythique hongroise. Les mors de chevaux de Diosgyör, avec leurs décorations de têtes de chevaux, témoignent, dans la seconde moitié du VII^e^ siècle et la première moitié du VI^e^, de rapports avec le Louristan.

Entre le Caucase et la civilisation d'Ananino, les rapports archéologiques sont importants et il n'est pas douteux que ce groupe russo-oriental ait joué un grand rôle dans l'expansion de la culture préscythique vers les régions orientales. La liaison avec la Hongrie est démontrée par certaines formes de couteaux dont les manches sont ornés de cercles ajourés (région montagneuse de la Mátra, trouvaille de Nyárádszentbenedek). A la même série décorative appartiennent des fourreaux ou garnitures de hampes de lances ou de massues (Kömlöd) qui reparaissent encore dans la culture de Minoussinsk et jusque dans le style chinois des Houai (O. Janse, *Rev. des arts asiatiques*, 1934, p. 159-180). Cette pénétration dans le domaine extrême-oriental, vers le milieu du premier millénaire avant notre ère, d'éléments préscythiques est en relation avec les incursions des nomades de la steppe qui ont obligé les Chinois à adopter, pour leur défense, l'armement et le costume de leurs adversaires. D'autres témoignages archéologiques apportent des preuves précises de contacts entre la civilisation préscythique, la Sibérie et l'Asie orientale. En Sibérie, les mors de chevaux en fer font leur apparition aux IV^e^-III^e^ siècles avant J.-C. Les tubes et les boutons cruciformes recueillis en Eurasie (O. Janse, *Bull. of the Museum of Far West antiquities*, VI, p. 187 sqq.) ont eu pour ancêtres, en Hongrie, des boutons-appliques montés sur quatre petits pieds de bronze et servant à la fixation de deux courroies entre-croisées. On les retrouve en Chine au début de l'époque Han et, du harnais, ils vont passer dans la parure. De la civilisation préscythique hongroise dérivent encore les garnitures de fourreaux de l'Ordos (III^e^ s. av. J.-C.). Les peuples ouraliens et turco-mongols ont eu un rôle essentiel dans l'expansion vers l'Est de cette culture. « On pourrait imaginer qu'une partie des porteurs de la civilisation d'Ananino arriva, au cours de sa migration, à la région de Tomsk, et de là, soit à travers la région du lac de Teletzk, soit par la steppe de Minoussinsk, dans la zone occidentale de la steppe mongole (région de Kobdo). Une autre possibilité doit être également envisagée ; il est, en effet, possible que cette migration se fît de Tomsk vers Krasnoyarsk, ensuite à travers la steppe couverte de bosquets de Kansk, et de là, à peu près parallèlement à la ligne du chemin de fer transsibérien, vers la partie méridionale du Baïkal. Dans le dernier cas, ce peuple aurait gagné les steppes boisées qui se trouvent près de la frontière septentrionale de la Mongolie d'aujourd'hui, c'est-à-dire une région qui n'était pas très loin du théâtre de la première apparition des Hsioung-nu. » (Comte Itsvan Zichy, *Budapesti Szemle*, 1936, p. 32.)

On sait que l'un des traits caractéristiques de cette civilisation préscythique est la rareté extrême des représentations animalières. Elle se développe, en effet, à un moment où la plastique grecque et le style animalier scythique n'exercent aucune action. Par là, elle se rattache aux tendances artistiques de l'art de l'âge du Bronze, nette-

ment antinaturalistes. Premier jalon assuré entre les civilisations de l'Europe centrale et de l'Asie orientale, elle correspond à une période pendant laquelle l'Eurasie, incessamment parcourue par les nomades, correspond véritablement à une réalité historique. Enfin, elle montre tout ce que la civilisation hallstattienne, à ses origines, comporte d'éléments venus de l'Est. R. L.

Fr. Poulsen, *Römische Privatporträts und Prinzenbildnisse. Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Archaeol.-Kunsthistorische Meddelelser,* II, 5. Copenhague, 1939 ; in-8°, 46 p., 46 pl. — J'ai donné une recension détaillée de cet important travail dans mon plus récent Bulletin de la sculpture étrusco-latine, *Rev. Ét. latines,* 1941, p. 269. On m'excusera d'être ici assez bref. L'ouvrage est d'un connaisseur et d'un maître ; par certains côtés, il a les aspects d'un manifeste doctrinaire et méthodologique pour l'iconographie. M. Fr. Poulsen ne s'offensera pas si l'on ajoute que son traité, parfois aussi, prend l'allure d'un exercice de polémique, ce qui n'a pas échappé aux premiers recenseurs, dont M. J. Sieveking : de celui-ci, le compte rendu donné à la *Berl. phil. Wochenschrift* (8 juin 1940, col. 321 sqq.) paraît comme une tentative d'arbitrage : dans le débat soulevé, il cherche visiblement à départager les adversaires.

M. Fr. Poulsen n'a pas caché qu'il avait été incité à écrire, cette fois-ci, à cause des *Ikonographische Beiträge* de M. L. Curtius, et comme en réponse. M. L. Curtius a, en effet, publié une série de récentes études sur les portraits romains officiels, à partir de la fin de l'époque républicaine et au début de l'ère impériale. Ses recherches paraissaient en séries dans les *Röm. Mitt.* ; elles semblent devoir continuer. — Or, M. Fr. Poulsen craint que toute cette iconographie dissidente — et brillante — ne fasse école au détriment de la bonne science. Un récent article de M. S. Fuchs sur le Grand Camée de Vienne, d'autres de C. Pietrangeli, par exemple, n'attestent-ils pas déjà la diffusion des idées émises, et l'acceptation, ou de principes posés, ou de résultats jugés acquis ? Bien plus, à l'Institut allemand de Rome, on aurait commencé à reclasser, paraît-il, le matériel iconographique dans l'ordre suggéré par les identifications, subjectives, de M. L. Curtius !

« Facit indignatio verbum. » M. Fr. Poulsen a repris une à une toutes les conclusions présentées, à partir des portraits de Sylla et de César. La controverse est parfois vive. Le sort fait, p. ex., au César de la collection Luxburg, excite beaucoup d'humeur : ce prétendu César a l'air tellement stupide, écrit M. Fr. Poulsen, qu'il était presque injurieux d'y vouloir reconnaître le maître des *Commentaires.* Il ne s'agirait que d'un faux du XVIII^e^. Si, pour les identifications concernant Cléopâtre, M. Fr. Poulsen est plus favorable aux vues de M. L. Curtius que M. J. Carcopino (dont il ne cite pas les réserves), il est moins acquis, certes, aux conclusions touchant Agrippa ; au passage, il maintient son propre avis sur le Grand Camée de Paris, refusant les observations récentes de E. Hohl et A. Alföldi. Quand il en vient aux portraits des princes secondaires de la famille d'Au-

guste, il reconnaît lui-même ne plus s'avancer que sur un terrain mouvant, difficile ; en conséquence, dit-il, la suite de ses observations ne visera plus guère qu'à des vérifications de méthode. Il lui semble, p. ex., que les critères cherchés par M. L. Curtius dans l'arrangement capillaire, à l'époque de la dynastie julio-claudienne, sont chancelants : parce que le goût impérial transformait continuellement l'arrangement des chevelures, si bien que les modes en vogue ont pu varier, pour les princes eux-mêmes et pour chaque prince au cours de sa vie. Il n'y a guère — sage principe — que les traits du visage qui puissent permettre des discriminations valables.

On ne peut insister ici davantage sur les résultats proposés : pour Auguste, p. ex., et Tibère, Drusus Major, pour Germanicus ou Lucius Caesar, etc. — Retenons l'intérêt de ce nouveau travail, vif et hardi, de critique iconographique, même s'il est sûr qu'il ne doive pas faire cesser, après lui, toutes discussions, dans un domaine particulièrement difficile, incessamment renouvelé par la découverte archéologique, et par l'ingéniosité des savants. Ch. P.

A. Adriani, *Scavi di Minturno* (1931-1933). *Catalogo delle sculture trovate negli anni 1931-1933.* Extr. de *Notizie d. Scavi,* XIV, série VI, 1938, p. 159-226. — Le volume a trait aux nombreuses sculptures qui ont été trouvées à Minturnes, principalement pendant les campagnes de fouilles de 1931, 1932, 1933. M. P. Mingazzini a, de son côté, retracé l'histoire de la ville (*Monum. Antichi,* 37, 1938, p. 693 sqq.), en distinguant les deux périodes principales de prospérité artistique ; celle de la fin du IV^e^ s. d'abord, où il y est curieux d'ailleurs qu'on découvre si peu de contacts avec l'art grec, malgré le voisinage de la Campanie, hellénisée de bonne heure. Le sanctuaire primitif de Minturnes, au pays des *Aurunci* du Liris, a été fréquenté aux V^e^ et IV^e^ s. encore, puis progressivement abandonné jusqu'à l'époque de Claude ; sur le bois sacré, une villa romaine avait pu s'installer ! A l'époque flavienne, on constate la présence d'un temple nouveau, que M. P. Mingazzini croit des divinités égyptiennes.

M. A. Adriani a publié les sculptures qui proviennent de la colonie romaine, installée dès le début du III^e^ s. av. J.-C. Entre la fin de la période républicaine et la basse époque impériale, cette colonie a pratiqué les cultes impériaux, et notamment installé, probablement dans le temple A, autour d'un Auguste assis — en Jupiter, et porteur de la couronne civique — tout un groupe de statues de la dynastie julio-claudienne, sur l'intérêt duquel j'ai déjà appelé l'attention ici-même (*Rev. archéol.*, 1941, I, p. 110) et dans mon *Bulletin* de la *Rev. Ét. latines.* — Le théâtre de Minturnes avait aussi reçu de la statuaire, exposant aux vues, de façon assez traditionnelle et banale, les principaux types du panthéon olympien et officiel (dont un intéressant Hermès Dionysophore, type du temps de Crésilas (?), cf. *Rev. archéol.*, 1941, 1, pp. 95-97). — J'ai marqué aussi l'intérêt de la découverte d'une statue de guerrier combattant signée des sculpteurs athéniens Callimachos et Gorgias, fils de Mallios, jusqu'ici inconnus (*Rev. archéol.*, 1941, I, p. 110).

Pour chaque document étudié, M. A. Adriani, dont on connaît

la compétence et la prudente méthode, a donné des reproductions et des descriptions, avec une appréciation à la fois stylistique et historique. Les œuvres les plus nombreuses appartiennent aux deux premiers siècles de l'époque impériale. Il n'était pas possible, pour de nombreuses raisons, d'adopter un ordre purement chronologique. L'auteur a divisé ainsi son matériel d'études en deux grands groupes : les divinités et les types idéalisés, d'une part ; les portraits et statues iconographiques, de l'autre.

Outre les importants « portraits de famille » de la dynastie julio-claudienne, idéalisés, signalons une statue cuirassée du temple B, d'époque assez haute (IIe-Ier s. av. J.-C.), pl. XVII, n° 50 ; une Nymphe ou Muse (n° 13, fig. 14).

On regrette un peu que le caractère de la publication, qui a formé un « extrait » des *Notizie degli scavi*, n'ait pas permis l'addition d'un index. Ch. P.

Karoly Pink, *Die Münzprägung der Ostkelten und ihrer Nachbarn. Dissertationes pannonicæ*, ser. II, fasc. 15. Budapest, Institut für Münzkunde und Archäologie der P. Pazmany-Universität, 1939 ; in-4°, 159 p., XXX pl., 1 carte. — L'intérêt de cette excellente étude de numismatique est de projeter une lumière plus vive sur le caractère des civilisations de la Thrace, de l'Illyrie et de la Dacie. Les monnayages de ces pays, aussi bien que leurs civilisations, sont imprégnés d'éléments celtiques indiscutables.

Après avoir donné les renseignements indispensables sur le métal, le titre, les flans, la technique de la frappe, le style, l'auteur aborde la description de ces monnaies groupées par régions, selon les découvertes. — Imitées des frappes macédoniennes que l'on trouve répandues au Sud jusqu'à la Save, dans le Norique du S.-O., en Roumanie occidentale, en Serbie et en Albanie, elles peuvent être réparties en deux groupes : l'un représente un simple démarquage, l'autre une véritable création monétaire. Le premier ensemble est fabriqué en Serbie, d'où il essaime vers le Nord en toutes directions ; le second, frappé dans le Banat, gagne la Serbie, les Siebenbürgen, la Roumanie et la région subcarpathique, la Slovaquie, mais il n'atteint pas la grande plaine hongroise, ni le pays situé entre les cours du Danube, de la Theiss et du Körös.

Toutes ces monnaies sont des copies ou des imitations du tétradrachme de Philippe II et de ses successeurs ; les débuts se placent aux environs de 150 avant J.-C. Les copies sont en usage jusque environ l'an 110 ; les imitations apparaissent jusque vers les cinquante dernières années du Ier siècle. On ne peut donner de plus amples précisions.

Les découvertes prouvent que le Banat a été le centre principal de ces fabrications. Dès que l'on descend vers le S.-O., le caractère celtique de ces frappes est de plus en plus apparent : goût du fantastique, de l'irréel, remplissage du champ par de nombreux attributs. Les avers au cavalier offrent une grande variété dans la disposition des motifs. Au contraire, en Dacie et dans les régions voi-

sines de la Roumanie, l'influence thrace est plus accentuées : flans épais, tendance à dissocier les éléments du décor. Mais ce caractère ne se manifeste que sur les monnaies les plus récentes ; les types anciens sont nettement celtiques. Il y a des raisons ethniques qui expliquent ces constatations. Vers 400, les Celtes de Bohême font irruption en Hongrie occidentale et en Pannonie. Des groupes, par les Carpathes, gagnent Kiev, mais la masse de l'invasion s'installe dans les Siebenbürgen. A La Tène C, une nouvelle vague pénètre en Pannonie et en Slovénie. On peut ainsi distinguer l'existence de deux apports celtiques : à La Tène A, en Pannonie et Slovénie ; au IIIe siècle, la Galicie, la Moldavie, la Bessarabie et une partie de l'Ukraine sont aux mains des Celtes. Dans le même temps, on trouve les Taurisques dans la Dacie septentrionale, les Latobriges (?) dans l'Est. Le groupe méridional est représenté par les Scordisques de Serbie et les Tileni de l'Hamus. Vers 200 avant l'ère, commence la période carpatho-danubienne de la civilisation de La Tène : c'est l'époque classique de la grande industrie du métal, et les fouilles prouvent qu'à La Tène II et III, les Daces sont celtisés. Les Celtes occupent les pays miniers. Les rois de Macédoine ayant répandu dans ces régions leurs monnaies, il est naturel que les premières frappes indigènes les aient imitées. Au milieu du IIe siècle, les Scordisques de Serbie et de Bosnie fabriquent des copies, mais celles-ci vont disparaître vers le milieu de cette période, avec les luttes contre Rome. Une ère nouvelle est représentée par les frappes du Banat et leur caractère celtique prouve que les mines d'argent étaient alors aux mains des Celtes ou de peuples celtisés.

L'aire de dispersion des monnaies des Celtes orientaux s'étend sur la Hongrie, la Roumanie occidentale, la Serbie, la Bosnie et le Norique au Sud des Alpes. La région centrale, l'Alföld est en dehors de cette zone de répartition. R. L.

Alexander Gaheis, *Lauriacum*, public. de l'*Österr. Archaeol. Institut.* Linz, J. Feichtinger, 1937 ; in-16, 92 p. ; 1 carte et 1 plan (Beilage I-II). — Monographie sur la cité-camp voisine du confluent de l'Enns *(Anisus)* et du Danube, cette œuvre d'un connaisseur qui a travaillé là plus de dix ans parmi les ruines[1], ranime sous un format modeste, et avec une présentation qui se sent des difficultés des temps, l'histoire d'une humble station romaine de Norique. Elle fut fondée comme place d'armes, sans doute par Marc-Aurèle, entre 167 et 180, et devint le quartier général de la *Legio II Italica* ; la flottille du Danube avait non loin un de ses ports d'attache. *Lauriacum*, enrichi par ses manufactures d'armes, fut de bonne heure un centre important du christianisme pour ces régions ; avant d'être plus ou moins détruite au VIe s. par les Avares, la station joua un rôle dans les invasions du IVe s. — Le soigneux ouvrage de M. A. Gaheis, qui porte en sous-titre *Führer durch die Altertümer von Enns*, montre au frontispice

1. Préface de C. Praschniker.

(cf. p. 72, p. 227) la très curieuse statuette d'un danseur nu et barbu (haut. 0 m. 13), qui, les jambes croisées, exécute un pas sur les pointes, avec, à chaque bras, deux gros serpents enroulés. C'est un petit chef-d'œuvre. — M. A. Gaheis retrace d'abord sommairement l'histoire du site et de l'habitat, fondation celtique ; il nous décrit successivement le camp (Beil. II), et la ville romaine de *Lauriacum* ; les tombes et la nécropole, la route et les positions du *limes*.

La seconde partie est consacrée au Musée local : *lapidarium*, stèles, inscriptions, autels ; puis la collection préhistorique, des débuts de l'habitat ; les objets celtiques et romains de la région ; quelques statuettes en bronze, outre celle du frontispice, sont notables (cf. p. 69, fig. 35 sqq. ; et p. 71, fig. 37, un prisonnier barbare agenouillé, les mains liées au dos, vêtu de braies) ; pour le buste de Mercure, p. 73, fig. 40, cf. maintenant R. Lantier, *Monum. Piot*, 1941, p. 138 sqq. Un vase de bronze (p. 74, fig. 41) est formé par le buste d'un jeune satyre, du type de ceux qui ont été récemment étudiés en divers endroits : cf. Ch. M. Danow, *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, col. 339-348 ; Ivan Bach, *Vjesnika Hrv. Arheol. Drustva, N. S.*, XVII, 1936, n° 83, p. 166 sqq., et fig. 3, p. 168.

En appendice, l'auteur a réuni, p. 87 sqq., tous les *testimonia* littéraires et épigraphiques sur *Lauriacum* et la région ; il a ajouté, p. 91, une bibliographie des recherches et des études locales ; travail excellent. Ch. P.

Rudolf Noll, *Der Grosse Dolichenusfund von Mauer a. d. Url, Führer durch die Sonderausstellung.* Kunsthistorisches Museum, Antikensammlung, Wien, 1938 ; in-8°, 30 p., 20 fig. — Presque au moment où M. A. M. Colini nous donnait des détails circonstanciés, impatiemment attendus, sur la précieuse découverte, à Rome, du Dolichenum de l'Aventin (*Bullett. comun. Roma*, 63, 1935, paru en 1938, p. 145-159, 4 pl.), nous faisant ainsi bénéficier de la connaissance complète d'un grand sanctuaire orientalisant de l'Urbs, terminé et mis en service au début du principat d'Antonin (138 apr. J.-C.), une découverte fortuite, presque aussi précieuse, nous rendait, loin de là dans le *limes* Nord de Norique, au voisinage du Castel romain de Mauer-a-d. Url (Basse-Autriche, 130 km. à l'Ouest de Wien), deux grandes fosses = *favissæ* d'un sanctuaire dolichénien, pleines d'objets de culte (8 mars 1937) ; cf. *Neue Jahrb.*, 1939, p. 207-216.

La merveilleuse récolte a fait l'objet d'une exposition spéciale, pour laquelle M. R. Noll, avec un zèle minutieux et une parfaite compétence, a rédigé le petit catalogue ici signalé. Il rappelle d'abord sommairement ce qu'a été le Jupiter de Doliché en Commagène, ce qu'on sait de l'extension de son culte pendant l'époque romaine impériale. Tout le contenu de la première fosse a été photographié ensemble (fig. 1) ; il donnerait à lui seul une idée adéquate de la valeur de la découverte ; la seconde fosse, de mêmes dimensions, à 1 m. à l'Est, ne contenait que de la céramique et quelques ossements animaux.

Le catalogue de la première fosse énumère 88 pièces ; ce sont

notamment des statuettes en bronze de Jupiter Dolichenus sur le taureau et de Juno Regina sur la biche, une statuette de la Victoire sur socle (en croissant) avec dédicace aux Dioscures, des reliefs votifs du type connu, en fer de lance[1], décorés des deux côtés ou d'un seul ; en outre, vingt-trois ex-voto en argent, dont seize inscrits (cf. G. Lœschcke, *Bonner Jahrb.*, CVII, 1901, pl. VI-VII ; *Brit. Mus. Cat.*, Silverplatte, n° 224 sqq.) ; enfin, du matériel de culte et de cuisine (pour les repas sacrés) : récipients et plats ; passoire de luxe, signée (cf. ci-après) ; des lampes, des clochettes, des mains votives, etc. (cf. R. Noll, *Oesterr. Jahresh.*, 31, 1938, *Beih.*, col. 67-78 : petite main de bronze de la Coll. Trau, à Wien).

La céramique de la seconde fosse est signalée à part (fig. 17-20).

Les dépôts retrouvés ne manifestaient pas de traces de pillage, ou de destruction par les Chrétiens : les statuettes étaient debout ; les 23 ex-voto d'argent enfermés ensemble dans un bassin de bronze ; les clochettes réunies, etc. On a donc affaire à un ensevelissement soigneux, ce que confirme la mise en place, sur les fosses — rappelant les « Temple repositories » de Cnossos — de plaques de pierre.

Cette trouvaille est ainsi vivante et curieuse. — Nous connaissons d'autre part des plans de sanctuaires « dolichéniens » (ci-dessus, pour Rome), et divers documents plastiques (statues, reliefs). Mais c'est la première fois que l'on récupère, en bloc, un matériel d'offrandes si instructif, témoin de la piété du petit peuple, autour d'un sanctuaire provincial. Les historiens des « religions orientales dans le paganisme romain » ont été bien servis. M. Fr. Cumont, p. ex., — qui a déjà annoncé la découverte — n'a pas tardé à apprécier l'aubaine.

Il reste probable qu'un danger de guerre imminent avait dicté les précautions prises. A quel moment ? On n'a pas trouvé de monnaies, et aucun des objets recueillis ne porte date par lui-même, de façon très précise. Toutefois, une demi-douzaine d'inscriptions se classent avant 180 ; la plus récente est du milieu du IIIe s. La belle passoire de luxe, en bronze, décorée de dessins piquetés, qui porte l'inscription : *L. Cassius Ambrosius . fecit . in Circo . Flaminio* (n° 30, fig. 10-12, p. 28) est du Ier siècle de notre ère ; elle ne sera pas seulement précieuse pour le nom d'artiste qu'elle nous rend, mais parce qu'elle montre que le dépôt sacré conservait en service du matériel ancien. C'est, en somme, à la deuxième moitié du IIe s. qu'appartient le principal, et il y a des documents (l'ex-voto n° 5, p. ex.) qui, stylistiquement, se réfèrent à la première moitié du IIIe s. de notre ère : période pendant laquelle le matériel sacré avait été confié à la terre[2].

La publication, sobre, est en tous points excellente, sous sa présentation modeste. Ch. P.

---

1. Cf. Kömlöd, Traismauer, Heddernheim, Jassen, etc.

2. [Ne serait-ce pas une *favissa* pour objets que l'on ne voulait plus exposer, semblable à celles de Carthage ou des sanctuaires ibériques de montagne ? R. L.]

Daniel Krencker u. **Willy Zschietzschmann,** *Römische Tempel in Syrien* (*Denkmaeler antiker Architektur*, V). 2 Bände. Berlin, W. de Gruyter, 1938 ; in-4°, XXV + 297 p., Textband ; 118 Taf. — Dans une série de grands ouvrages déjà indispensables à tous les archéologues, où chaque édifice a été présenté avec un soin méritoire, cette étude prendra place en bon rang. — Les *Denkmaeler antiker Architektur*, dont le domaine s'étendait de Nîmes à Ankara, annexent cette fois-ci, en bloc, les temples romains de Syrie, moins Baalbek et Palmyre. — Si l'on songe que sur ces deux ensembles essentiels, nous avions déjà eu de grandes publications allemandes[1], on ne peut s'empêcher de reconnaître avec admiration l'amplitude du programme que les missions de l'Institut archéologique de Berlin s'étaient fixé — en Syrie notamment comme ailleurs — et cela sous l'impulsion d'Otto Puchstein, dès le début de notre siècle. Un bon connaisseur des efforts faits par la France en Syrie même, dans l'intervalle des deux récentes guerres, M. H. Seyrig[2], a relevé excellemment le mérite d'une telle entreprise, qui a abouti partout déjà à des publications, dans le moment même où la situation pouvait paraître la moins favorable au pays organisateur. Ce que ces résultats supposent de discipline scientifique, de ténacité et de méthode, mérite certes d'être proposé à la méditation des nations qui connaissent à leur tour l'adversité.

« Il n'existe dans les monts des Alaouites, dans le Liban, l'Antiliban et l'Hermon, aucun édifice antique de quelque importance que cette équipe de savants n'ait visitée », a écrit M. H. Seyrig, auquel nous nous référons volontiers ici. — On a ainsi affaire, du Nord au Sud (cf. la carte liminaire), à une quarantaine de temples[3] : naturellement, tous n'ont pas été exhaustivement explorés, et la fouille y pourrait réserver des surprises ; mais cette fouille interviendra-t-elle un jour, et quand ? En attendant, le profit est substantiel pour les historiens des religions et de l'art, à travers une période intéressant les deux premiers siècles de notre ère et le début du IIIe[4].

Nous ne pouvons ici que nous borner à relever l'essentiel.

Tout d'abord, du point de vue de l'histoire religieuse, qu'apprenons-nous sur les dieux bénéficiaires de ces temples, en une région célébrée comme sainte, dès le temps de la Bibliothèque d'Ougarit et des textes de l'Ancien Testament ? Tous ne sont pas nommés, tant s'en faut, car seules les inscriptions pouvaient apporter, à ce point de vue, une information indiscutable, et l'on n'en a recueilli que

1. Trois vol., p. ex., pour la *Deutsche Baalbek-Expedition* (1901-1904), par Th. Wiegand et autres. D. Krencker faisait déjà partie de cette mission, dont il ne reste plus de survivant, après sa mort récente.

2. *Gnomon*, XV, 1939, p. 438-443.

3. Quelques-uns qui ont été laissés de côté avaient été vus par Renan. Un volume sur les temples du Hauran est promis dans la préface.

4. Cinq édifices seulement sont datés d'une façon moins approximative. Mais dans l'ensemble, le classement chronologique en trois périodes (Ier, IIe s., début du IIIe) paraît fondé. L'absence de vestiges hellénistiques prouve que, dans le domaine étudié, la civilisation s'est surtout développée *à l'intérieur de la Syrie*, à l'époque impériale.

douze. Il est important que dans le lot, six concernent le Zeus syrien, sous ses formes locales : à Baitokaike, il est Zeus, mais Baalmarcod = Hadad au-dessus de Beyrouth (Deir el Kalat), Hadran à Niha, Jupiter Héliopolitain à Kalat Fakra et à Hössn Sfiri, Zeus Auxityché à Kasr Wadi. — La Déesse syrienne apparaît trois fois, sous les noms de Kyria à Hössn Sfiri, d'Atargatis à Kalat Fakra, et de Leucothéa à Rahlé : on mentionnerait aussi l'Aphrodite Aphakitis d'Afka. — Si l'on ajoute[1] que Mercure est représenté à Nebi Ham et Apollon à El Hadet, on voit que c'est, dans l'ensemble, une *triade syrienne* que la Syrie a continué à honorer fidèlement en pleine époque romaine, avec les deux parèdres essentiels et un plus jeune dieu-fils, de la végétation. On a rappelé le temple tripartite de Jérusalem. A Délos, dès le IIe s. av. J.-C., ce sont de ces triades syriennes qu'on adorait aussi, par ex. dans l'Établissement marchand des Poseidoniastes de Bérytos ou ailleurs. Rome, qui a développé la civilisation de la région intérieure, surtout au IIe s., à en juger par la date des édifices d'aspect le plus imposant, a respecté, en Syrie, la forme locale des vieux cultes.

Du point de vue de l'architecture, on ne relève pas moins de conservatisme dirigé. Le sanctuaire syrien d'époque impériale, bien fermé — mais dont l'orientation n'est pas toujours canonique (vers l'Est) — occupe généralement une cour rectangulaire, où il est disposé dans l'axe de l'entrée (cf. Hössn Soleiman = Baitokaike, pl. 31, avec grande cour). Comme ce plan est déjà magnifiquement représenté à Palmyre, et comme on le voit s'organiser au moins là, d'ailleurs, avant la fin de l'époque hellénistique[2] — selon « l'urbanisme sacré », pourrait-on dire, qui se développe partout en Orient à l'époque, et aussi dans les plans anatoliens d'Hermogène, p. ex. — il faudra sans doute reconnaître quelque influence exercée par l'intermédiaire de la Syrie sur l'Occident latin, où le même type a été volontiers adopté pour les sanctuaires impériaux. La Rome d'Auguste et de Tibère n'avait rien encore qui correspondît à la somptuosité du sanctuaire de Bel à Palmyre ; elle y a pris des leçons ; elle dut à la Syrie plus tard ses maîtres (dont Apollodore *de Damas !*) — nés là où elle avait appris le grand luxe architectural, développé par les Séleucides[3].

Il arrive aussi que la cour soit à peine plus large que le temple et ne laisse qu'un étroit passage sur les côtés (Kalat Fakra, pl. 20) : l'avant de la cour seul est alors aménagé, avec des portiques sur *trois* côtés. La comparaison s'établit donc avec Baalbek, mais aussi avec les édifices hellénistiques d'Anatolie : on a discuté s'il s'agissait, en ces cas, plutôt d'une influence égyptienne, ou plutôt d'une influence

---

1. Le Mifsenus d'une dédicace d'Hössn Niha n'est pas identifiable (p. 122 sqq.).
2. M. H. Seyrig, *l. l.*, rappelle que ce plan a existé aussi plus à l'Est [« sanctuaire gréco-iranien (probablement arsacide) de Kengawar, en Médie. »]. C'est reconnaître que l'art hellénistique avait porté son influence jusque-là.
3. On a vu grand, dès alors, en Syrie, et continué à voir grand : de là le nombre d'édifices inachevés : point n'est besoin de penser à quelque revirement, ou à un refroidissement de la piété, à mon sens.

romaine. Je pense qu'il ne faudrait pas oublier les précédents anatoliens. — Presque tous ces sanctuaires ont remplacé d'autres plus primitifs. Il est, sans doute, intéressant et instructif que les ordres aient, en Syrie, été surtout *ioniques* ou *corinthiens*, quoique aussi à l'occasion plus ou moins *doriques*. Que les « canons » essentiels de l'architecture grecque aient reparu ainsi et subsistent partout si longtemps, cela donne une indication d'influence originelle, non négligeable. — Au début, le soubassement comporte une krépis à marches, plus tard un *podium* (d'influence occidentale ?). Le plus grand nombre des édifices a une disposition prostyle, mais il y a eu aussi sept périptères, et quatorze temples disposés avec deux colonnes *in antis*. L'élément essentiel est l'*adyton*, garnissant le fond de la *cella*. Dès qu'on a remarqué cette particularité caractéristique, on songe forcément que les cultes de Syrie avaient dû garder jusqu'en pleine époque impériale, à travers la région occidentale, les souvenirs des mystères locaux de Baalshamîn, Astarté et Adonis, par exemple. L'*adyton* de fond de temple existe sous des formes autres, en Grèce et jusqu'en Sicile ; ici, au pays où Lucien baptisait *thalamos* (*De dea Syria*, 31) la partie réservée aux idoles, d'un mot significatif, ce n'est pas l'interdiction faite au commun des fidèles et même au personnel des sacerdoces inférieurs de pénétrer dans le Saint des saints, qui est particulière, c'est l'évolution architecturale de l'édicule du fond. On est évidemment parti (à Palmyre, p. ex. déjà) du *naiskos* de fond de temple, que nous connaissons aussi dans le Didymeion hellénistique de Milet, édifice commencé sous les Séleucides. Peu à peu, l'édicule-adyton s'est surélevé en estrade, ce qui a nécessité un escalier donnant accès vers lui (Baccheion de Baalbek : p. 285 sqq., fig. 413-414)[1]. Les auteurs ont bien montré le progrès et la raison d'être de ce dispositif, pour des dieux orientaux qui aimaient trôner à l'aise, à l'écart, et d'en haut. La façade de l'adyton était en pierre à la base et souvent très ornée ; pour le baldaquin (p. 289), dais de la statue de culte, comme on a rien retrouvé, on pense qu'il devait être *en bois*[2]. Là où il y avait un *podium* surélevant toute la surface du temple, on a pu aménager des cryptes sous le *thalamos*. On y entrait par la *cella*, ou l'*adyton* même. Notons aussi que la crypte n'était pas une nouveauté propre à la Syrie : l'architecture grecque l'a connue, même à l'Ouest de l'Erechtheion, et si les auteurs des *Römische Tempel* ont eu raison, comme il semble, pour la Syrie, de n'y pas reconnaître un local *de culte* proprement dit, le fait que la crypte servait, selon eux, de trésor (p. 294), reste assez significatif : les chapelles crétoises avaient déjà eu leurs « Temple repositories », ce que

1. A Didyme, l'édicule de la statue est posé à plat sur le fond du temple hypèthre, et l'on *descendait* vers lui.

2. Le *dais* n'a pas manqué à la Grèce : M. G. Daux a prouvé qu'il devait y avoir un dais dans l'*adyton* delphique, dès l'époque archaïque (*BCH.*, LXI, 1937, 73-78) ; à Delphes aussi, le Monoptère de Sicyone (560 av. J.-C.) est une sorte de dais à supports multiples.

l'*anactoron* éleusinien, p. ex., a conservé au plan même de l'*euthynteria*, dans un sanctuaire fermé[1].

Très curieux, et un peu énigmatiques, sont les escaliers qu'on rencontre plusieurs fois dans l'épaisseur des murs, conduisant aux toits. MM. Krencker et Zschietzschmann n'ont pas cru pouvoir penser à des cérémonies pratiquées sur les toits, cérémonies qui ne sont guère attestées en Syrie : rappelons que l'usage des escaliers existe aussi en Grèce, à Olympie, par exemple (temple de Zeus), et qu'il peut s'agir d'une facilité donnée, sinon pour accéder à une terrasse supérieure (presque partout il existait en Syrie des charpentes à double pente)[2], mais peut-être pour voir, au besoin de plus près l'image des dieux (?) ou célébrer certains sacrifices prescrits.

La question de l'autel sera intéressante à reprendre, quand les services français auront publié le grand et si curieux pyrée de Baalbek, que nos archéologues ont eu le mérite de dégager et de reconnaître dans la cour rectangulaire de la Kalaa. — Les nécessités du culte, en Syrie comme ailleurs, dictant toutes les formes de l'architecture sacrée, il n'est pas impossible que certains autels de Syrie — seul élément constant des sanctuaires qui ait été constaté, avec le temple — n'aient pas toujours répondu au type grec canonique, fait pour les cultes célestes des Olympiens : le *bômos* avec *prothysis* et *eschara*. Il se pourrait que des influences iraniennes expliquassent, en Syrie, certains dispositifs ; sinon celui de l'autel du sanctuaire d'El Hadet (p. 147, 277) dédié à Apollon, et relativement élevé (haut. 2 m. 67), du moins la curieuse construction crénelée avec des merlons, près de la tour de Kalat Fakra (p. 48), décorée d'une gorge égyptienne. Elle n'est d'ailleurs pas isolée : elle semble en relation d'autel à temple avec la « *tour* » (?), édifice cultuel, certainement[3].

On voit l'intérêt du travail réalisé. Après les descriptions de chaque édifice, partie essentielle de l'ouvrage qu'accompagnent des bibliographies, à l'occasion, et qu'illustrent 116 pl. avec plus de 400 figures, une conclusion récapitulative, assez compacte, permet de synthétiser les résultats obtenus ; elle est accompagnée des deux planches finales correspondantes (117-118), où tous les monuments étudiés ont été présentés côte à côte à même échelle : ce qui permet des comparaisons fructueuses, et, dans la diversité des plans, une vue assez précise des différences régionales. Les dix édifices de l'Hermôn sont les plus particuliers; dans cette région, l'ordre corinthien et le temple prostyle n'ont pas paru (p. 280) ; la *cella* n'a eu qu'une porte, en règle, assez

---

1. Pas de chambre latérale près de l'*adyton*, comme à Palmyre et dans le sanctuaire syrien de Délos, déjà ; il y en a, au contraire, fréquemment dans les temples du Hauran, ainsi que l'a noté aussi M. H. Seyrig, *l. l.* (p. 440).

2. Le temple d'Höss Niha (p. 130) était couvert en plomb : pour les temples sans frontons (trois exemples), cf. p. 295.

3. Pour la « tour » de Kalat Fakra, cf. la reconstitution donnée fig. 73, 79 : on comparerait avec le monument de l'Hermel (pl. 22-23, 26), qui, ainsi, s'explique, malgré P. Perdrizet, tout autrement que comme un simple trophée de vénerie.

souvent flanquée de niches[1] (p. 283) ; la crypte est plus importante (p. 294). On a voulu préserver l'unité de la façade qui n'a généralement eu qu'un escalier, à demi engagé à l'avant, et conduisant seul tant à l'*adyton* qu'à la crypte. — Au contraire, dans la région libanaise, le dispositif réalisé de façon grandiose au Baccheion de Baalbek[2] s'est imposé. Il comporte une rupture volontaire de l'unité de la façade de l'*adyton*, avec un triple escalier, le principal conduisant à l'*adyton*.

On ne remarquera pas seulement ces particularités, dans la synthèse terminale du livre : car c'est là que sont discutées toutes les questions de chronologie, et celles d'orientation ; là aussi, on se renseignera sur la différenciation des types de temples et des ordres, des parties spéciales de l'édifice ; les enceintes de péribole et les autels n'ont pas été négligés. On pourra, sans doute, relever au passage quelques questions litigieuses[3] — voire quelques erreurs —, ou quelques traces d'une rédaction trop rapide, à travers la synthèse finale, qui — devant attirer surtout l'attention des non spécialistes — méritait d'être poussée aussi près que possible de la perfection. Mais il faudrait, certes, être bien exigeant pour ne pas mesurer et estimer largement le prix des résultats qui nous sont offerts, conquis si péniblement[4]. — Quand les publications de Palmyre, de Baalbek auront été elles-mêmes complétées — ce qui dépend de la science française — quand le volume ici promis sur les sanctuaires du Hauran nous aura été lui-même livré, on connaîtra l'architecture romaine de la Syrie, dans les grands centres et à l'intérieur, de façon très suffisante pour pouvoir juger au moins l'influence que la civilisation des Séleucides, inspiratrice, a exercée tant à l'Orient qu'à l'Occident[5]. Ch. P.

Alfons Maria Schneider, *Byzanz : Vorarbeiten zur Topographie und Archäologie der Stadt. Istanbuler Forschungen* (public. de l'Inst. all. de Stamboul), t. VIII, 1936. Berlin, 1936 ; in-4°, 106 p.,

---

1. Ce dispositif de la porte flanquée de niches vient aussi de Grèce.

2. Les nouvelles fouilles permettent maintenant de juger mieux le plan général, depuis le déblaiement de l'escalier monumental de la façade, et le travail fait à l'intérieur du temple.

3. Nul n'était plus autorisé à le faire que M. H. Seyrig, qui a acquis une longue familiarité avec ces édifices, tout en travaillant lui-même de la façon la plus méritoire, à son tour, notamment à Baalbek et à Palmyre, édifices cruciaux pour lesquels il a déjà tant apporté de nouveautés ; moindres toutefois que ce qu'il nous promet encore. — On verra dans le compte rendu très détaillé de *Gnomon* que j'ai cité et utilisé ici, certaines observations faites, par exemple au sujet de certains autels et du vestibule du temple de Baitokaike (p. 82, pl. 31, 35), des temples de Kasr Naus, d'Ain Herché et des édifices de Kalat Fakra, etc.

4. Les temples sont généralement hors des centres accessibles, sur des pitons montagneux : quelques photographies savoureuses montrent les campements des archéologues, les habitats « modernes », implantés sur les ruines, etc., et font deviner la difficulté du labeur.

5. Pour les inscriptions, cf. L. Robert, *REG.*, 1939, p. 522 sqq. ; R. Mouterde, *Mél. Univ. St Joseph*, XXII, 1939, p. 125-127.

50 fig. et plans dans le texte ; annexe : 1 carte (plan de Byzance-Constantinople selon les fouilles jusqu'en 1935), et 10 pl. — Tous ceux qui connaissent peu ou prou le nombre et la difficulté des problèmes encore actuellement posés par l'étude de la topographie de l'ancienne Byzance, et l'insuffisance toujours si fâcheuse des fouilles, loueront l'auteur — un des mieux informés du sujet et de l'histoire de la région — d'avoir donné à son ouvrage, et le titre ci-dessus transcrit, et cette forme de notes topographiques provisoires, qu'il a adoptée modestement, volontairement. — Ceci dit, on apprend plus ici, que dans d'autres ouvrages au type et au titre bien plus ambitieux. On apprend notamment, d'abord, que nous sommes encore très loin de pouvoir tenter d'établir une topographie de Byzance-Constantinople, comme il y a eu une *Topographie von Athen*, celle-ci d'ailleurs sujette à bien des révisions déjà, même en son édition la plus récente.

Depuis l'*Esquisse topographique* de Mordtmann, en 1891, les fouilles n'ont été ni vastes, ni assez profondes (il y a parfois plus de 12 m. de remblai), ni même souvent systématiques et scientifiques. L'auteur consigne ici, en courtes notices, ses remarques, et celles, à l'occasion, des membres de l'Institut allemand qui n'ont pas cessé de travailler sur place à éclaircir la question ; il ajoute diverses mises au point critiques sur les problèmes abordés. Tous les gains ont enrichi la carte, levée en 1922 au 1 : 10.000e, qui a été ici utilisée (carte turque, non dans le commerce). On n'y a mentionné que les résultats sérieusement acquis, en tenant compte du fait que les traditions littéraires, si elles sont employées seules, ne peuvent rien établir fermement. — Outre cette carte, la pl. 10 reproduit le travail de Mamboury qui accompagnait la publication des Palais, faite par Th. Wiegand (cf. *Gnomon*, 1936, p. 222).

Voici quelques indications sur les monuments ou documents examinés, en onze études inégales : le Martyrion des saints Karpos et Papylos ; Ese Kapı Mescidi ; le Phare de la muraille maritime (annexe de W. Karnapp), pl. IV ; les fresques byzantines, pl. V, de Toklu dede Mescidi ; le *Forum Tauri* ; la Basilique et ses citernes ; le palais du Boucoléon et l'escalier d'accès impérial ; la citerne d'Aspar.

Aux pages 38-49, on trouvera un très utile répertoire des églises après 1453. Il y a aussi des remarques, d'abord sur la technique des murs byzantins (p. 13-14) ; puis sur les mosaïques nouvellement découvertes à Sainte-Sophie ; sur les pavements en mosaïque de Sainte-Sophie (mosaïque dite du *Cosmos*), à l'endroit de l'*Omphalion* ; plus étendues encore sont les observations critiques sur la carte finale (p. 51-96), où l'auteur examine tour à tour les églises, les cloîtres, les mosquées (nombreux plans) ; les palais, les colonnes, les bâtiments de toute sorte ; les citernes, etc. (divers lieux de trouvailles).

Dans tout cela, il n'y a à peu près rien encore sur la Byzance grecque, dont la topographie reste si énigmatique, voire sur l'état de la ville à l'époque romaine ; pour ce temps, on ne rencontrera guère ça et là que de courts aperçus, au vrai, instructifs.

Voici quelques indications de détail : l'identification du *Martyrion* des saints Karpos et Papylos est déjà un heureux résultat, qui

nous rend un type de construction circulaire (pl. I et II) encore rare, sinon inconnu (pl. III) ; mais la fouille demeure incomplète (les dimensions du texte et des dessins, pour la hauteur respective de la coupole et du *dromos*, devraient être mises en meilleur accord). Il reste encore bien des questions en suspens, et sur l'origine de cette forme de construction, et sur la date des murs, du point de vue technique.

L'étude sur le *Forum Tauri* (pl. VI, vue d'avion) est sans doute la plus riche du recueil (p. 17-22). L'analyse des ruines, si complexes, est fort bien conduite, avec rapprochement des textes ; la question s'est éclairée à point depuis la fouille de l' « Arc » d'Honorius et Arcadius au Simkeşhan, en 1929. C'était plutôt une porte d'entrée à colonnes ; pour ce monument (axé N.-S.), la reconstruction suggérée par Krischen est discutable (porte à huit piliers ?) ; il doit s'agir plutôt d'un tétrapyle, du type connu, avec la plus grande ouverture N.-S. — Un monument de Palmyre (Th. Wiegand, *Palmyra*, 1932, p. 24 et 164), quoique de date différente, est comparable, et il y a là un type de construction orientale, intéressant, dont l'histoire serait à suivre.

A l'attique de l' « Arc » d'Honorius et Arcadius, on voyait les effigies de ces empereurs : Arcadius comme maître de l'Orient regardait vers l'Est, Honorius à l'Ouest. On peut dater l'édifice après la mort de Théodose (395) et avant l'accession de Théodose II au titre d'Auguste, en 402.

Le *Forum Tauri*, rectangulaire, vaste, et entouré de monuments magnifiques, était orienté selon les points cardinaux, ce qui n'est pas sans intérêt. Toutefois, certaines analogies entre son dispositif et celui du Forum de Trajan, qui nous ont été suggérées, sont peut-être sujettes à révision. Ce qui est sûr, c'est que la *Mésé*, sous le Tétrapyle, était croisée par une seconde voie, dont a divergé ensuite, hors du *Nymphæum*, donc 300 m. plus au Nord, la *Via Triumphalis*.

La *Mésé* unissait le Forum de Constantin au *Forum Tauri*. Après la Porte de Simkeşhan, elle changeait de direction vers le Philadelphion, à l'Ouest, et là se partageait en deux : un bras allait vers l'Église des Apôtres, l'autre vers le Forum d'Arcadius.

Répétons avec l'auteur qu'il reste encore trop de lacunes, et bien des énigmes. — Mais tout travail sur la topographie de Constantinople dépendra désormais de cet ouvrage, étape indispensable vers une synthèse qui, hélas ! pourra tarder longtemps encore. Ch. P.

Le gérant : P.-J. ANGOULVENT.

1943. — Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France). — C.O.L. 31.0455

AUTORISATION S. 183

LES HÔTES DU TOMBEAU DE PSOUSENNÈS

Les tombes royales de Tanis ne donnent pas une très haute idée de l'opulence de l'Égypte sous les XXI^e^ et XXII^e^ dynasties[1]. Celle de Psousennès, qui n'est pas le moindre de ces rois, n'a que 11 mètres de façade sur 20 de profondeur. Dans les chambres on touche le plafond de la main sans se hausser sur la pointe des pieds. Combien de particuliers, dans les belles années de l'Ancien Empire, auraient été plus exigeants ! L'appauvrissement de l'Égypte après le départ des Ramsès ne suffit pas à expliquer qu'on ait brusquement renoncé à ce qui avait été autrefois l'orgueil des Pharaons. Ces souverains, après tout, ne manquaient pas de ressources. Ils n'étaient pas moins désireux que leurs prédécesseurs de se construire une demeure d'éternité, de l'orner, de la meubler. Mais ces demeures d'éternité devaient selon une règle constante être situées dans la région où le Pharaon avait eu sa résidence. Tanis est à l'intérieur du Delta, loin du désert, loin de toute montagne, loin des carrières. Il fut décidé qu'on réserverait pour la nécropole un assez vaste terrain dans l'enceinte de la ville royale. Mais la place disponible pour chaque roi était

1. Consulter sur les tombes de Tanis mes rapports de 1939 et de 1940 dans les *Annales du Service des antiquités de l'Égypte*, 1939, pp. 539 sqq., dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1939, dans le *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, novembre 1939 et novembre 1940, mon article *Vases sacrés et profanes du tombeau de Psousennès*, dans les *Monuments Piot*, t. XXXVIII, pp. 17-39 ; les chapitres VI et VII de mon livre *TANIS, douze années de fouilles dans une capitale oubliée du Delta égyptien*, Paris, Payot, 1941, l'épilogue de mon *Drame d'Avaris*, Paris, Geuthner, 1941 et enfin le tome IX de *KÊMI*, en cours d'impression, qui contient l'inventaire des tombeaux I et II et de l'antichambre de Psousennès.

Le tombeau de Pesennesès vu de l'Ouest

bien mesurée et il fallait encore économiser les matériaux, car on ne travaillait plus, ou presque plus, dans les carrières depuis que les ouvriers avaient fait cause commune avec les ennemis d'Amon pendant la guerre des Impurs et participé au pillage des villes et des nécropoles. Les anciens monuments d'Avaris, les puissants édifices de Ramsès allaient être transformés en carrières, mais les blocs qu'on en tirait étaient aussi réclamés pour la reconstruction des temples et des palais, ce qui réduisait la part utilisable dans la nécropole.

La tendance à l'économie inspira une autre mesure radicale. La grande pyramide n'appartient qu'à Cheops. C'est par erreur qu'une de ses chambres a été baptisée chambre de la reine. Amenophis II était seul dans sa syringe de la Vallée des Rois. Ce n'est que plus tard, par mesure de sécurité, que d'autres momies royales furent abritées chez lui. Mais le tombeau de Psousennès a été dès le principe construit et aménagé pour plusieurs défunts, car il comporte trois chambres meublées d'un grand sarcophage de pierre. Mais le sarcophage de la chambre I était vide, tandis que l'antichambre encombrée d'une foule d'objets appartenant à beaucoup plus de trois personnages abritait en outre le cercueil d'argent d'un roi nommé Heqa-kheper-rê Chechanq, qui a vécu quelque deux cents ans après Psousennès et deux autres défunts. Des inscriptions ont été martelées à l'endroit où se lisait un nom propre. La décoration et même la disposition intérieure ont subi des remaniements évidents. L'histoire du tombeau n'est donc pas simple. Nous allons essayer de retracer les événements qui s'y passèrent jusqu'au jour où ses occupants connurent enfin le repos.

I

Le tombeau de Psousennès consiste en un bâtiment de granit entouré des quatre côtés par un fort revêtement de calcaire qui prend à l'Est assez d'importance pour contenir le puits, une antichambre et une chambre au midi (fig. 1). Les chambres de granit également grandes sont séparées par un mur peu épais et communiquent avec l'antichambre par

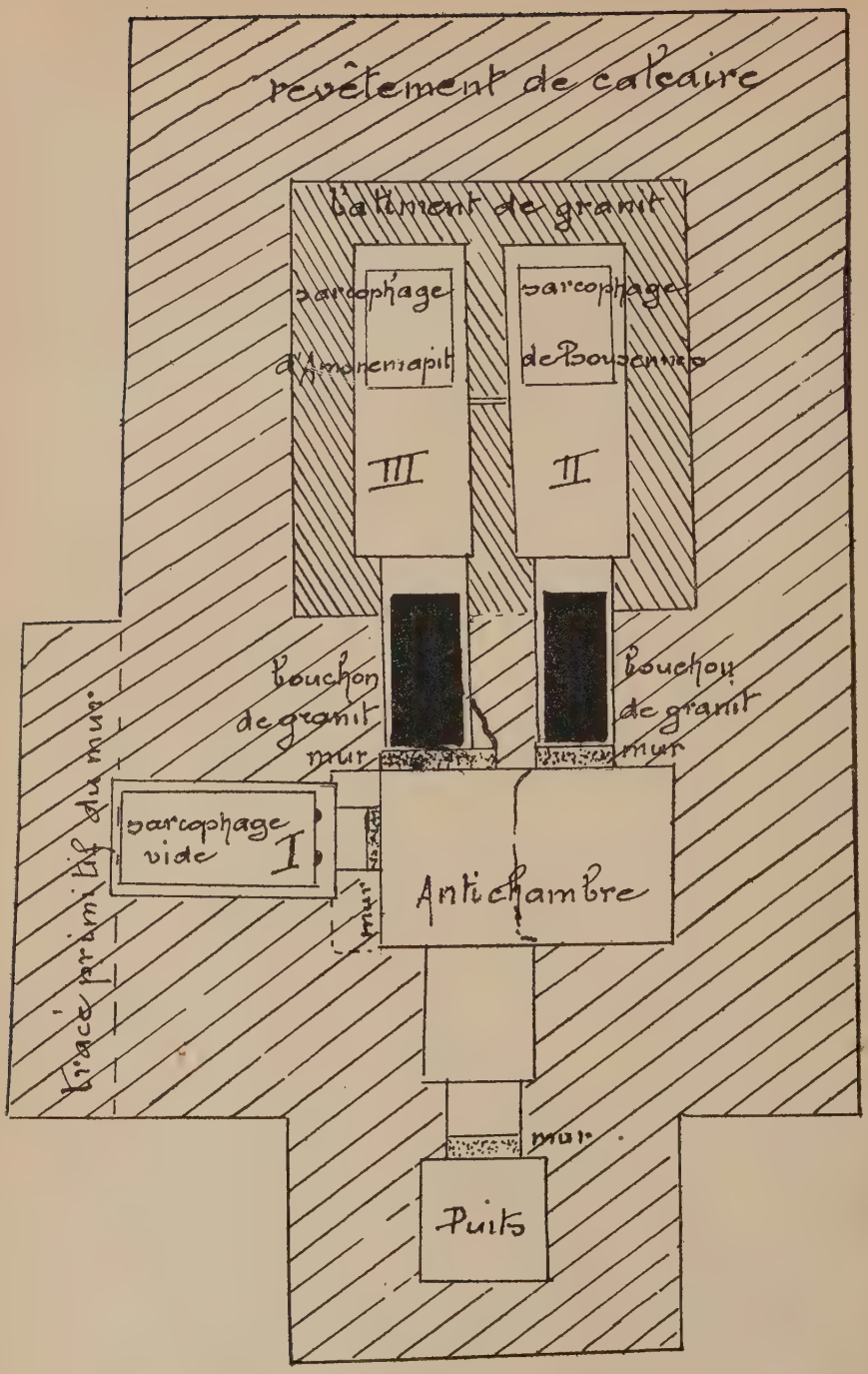


Fig. 1. — Plan du tombeau de Psousennès.
Échelle 1 : 116.

deux couloirs parallèles bouchés par un tronçon d'obélisque. L'entrée en était dissimulée par un mur décoré de bas-reliefs comme l'antichambre elle-même (fig 2). Psousennès s'était réservé pour lui-même celle de ces deux chambres qui se trouve au Nord (II sur le plan). Cette chambre n'a subi aucun changement. Nul n'y a pénétré depuis que le prêtre *Sem* ayant achevé son office a laissé entre les mains du gisant sculpté dessus le sarcophage extérieur un sceptre de bois doré. Le roi avait certainement attribué la chambre voisine à une personne qui le touchait de très près. Le mur de séparation est traversé de part en part par un étroit conduit rond, n'ayant que 0 m. 15 de diamètre. Dans les mastabas de l'Ancien Empire, c'est par une étroite fente que l'encens et les vœux parviennent depuis les salles ouvertes au public jusqu'au serdab où ils sont recueillis par les statues du défunt. Ici, j'ai tout lieu de croire que Psousennès et son voisin échangeaient des visites par ce canal. L'âme-oiseau, le *bꜣ* avait le pouvoir de s'échapper du sarcophage et de voltiger par le tombeau[1]. Un certain Djâou, nomarque de la Montagne du Serpent, en Moyenne Égypte, raconte qu'il a voulu être enterré avec son père, qui s'appelait aussi Djâou, dans un seul tombeau. « Ce n'est pas, ajoute-t-il, que je n'ai pas eu les moyens de faire un second tombeau. J'ai fait ceci afin de voir ce Djâou tous les jours, afin d'être avec lui dans une place unique[2]. »

Nous avons trouvé la chambre III occupée par un roi nommé Ousirmarê Sotepenamon, le fils du soleil Amonemapit. Nous nous y attendions, car le bas-relief qui masquait le couloir d'entrée, sur la paroi Ouest de l'antichambre, représentait précisément ce roi faisant une libation à Osiris et à Isis (fig. 2)[3]. Dans le caveau, le nom d'Amonemapit se lisait sur les canopes, les statuettes funéraires, les vases précieux, sur le cercueil de bois doré, sur la plupart des

1. Erman, *La religion des Égyptiens*, Paris, 1937, p. 332.
2. Sethe, *Urkunden des Altes Reiches*, I, 146-147.
3. Reproduit en photographie dans *Monuments Piot*, t. XXXVIII, p. 17.

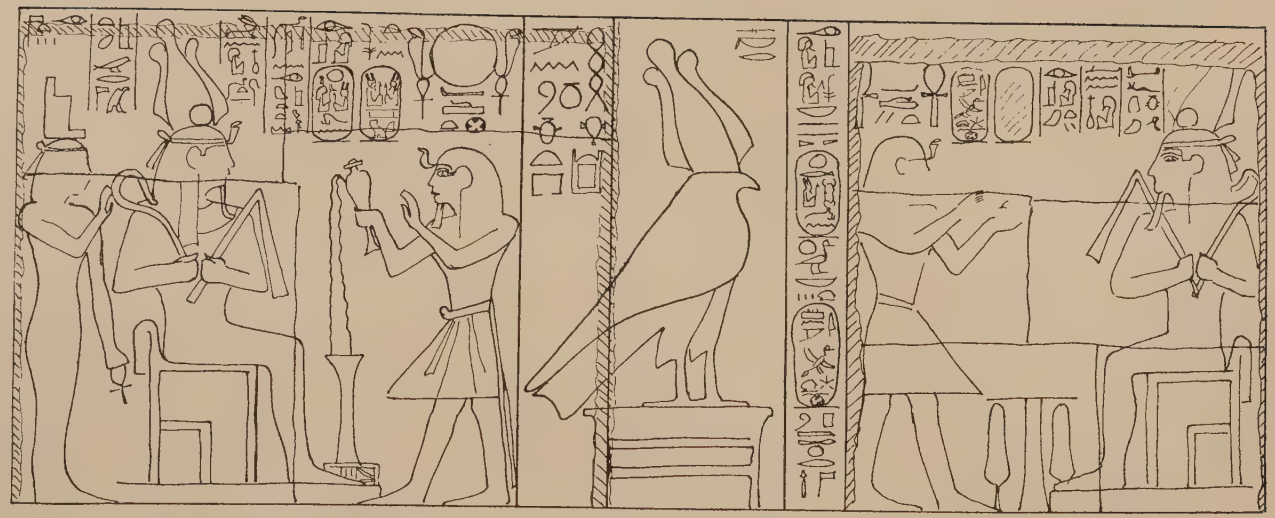


Fig. 2. — Bas-reliefs de l'antichambre masquant l'entrée du caveau de Psousennès (à droite) et d'Amonemapit (à gauche). Largeur : 3 mètres.

bijoux à l'exception d'une paire de bracelets datant de Psousennès. Aucune de ces inscriptions cependant n'indique si Amonemapit était le fils ou le petit-fils de Psousennès. Amonemapit ne nomme nulle part ses parents. Or nous savons d'autre part qu'Amonemapit n'a pas succédé directement à Psousennès. Celui-ci s'était associé vers la fin de son règne un personnage qui a pris les noms de Roi du Sud et du Nord Neferkarê Ḥeqa Ouaset (souverain de Thèbes), fils du soleil Amonemsout[1]. C'est le roi que Manethos appelle Nefercherès. Il le place entre Psousennès et Amonemapit et lui attribue un règne de trois ans. Nous voyons par là que Psousennès a connu personnellement Amonemapit. Mais puisqu'il l'a écarté du trône, au moins momentanément, on ne voit pas pourquoi il l'aurait souhaité pour voisin durant toute l'éternité. De nombreux faits prouvent qu'Amonemapit s'est approprié cette chambre et qu'il en a expulsé le premier occupant.

Le nom d'Amonemapit ne se lit nulle part sur le sarcophage de granit où était enfermé son cercueil de bois doré. Ce sarcophage est loin de valoir celui de Psousennès, qu'enrichissaient deux statues et tout couvert d'inscriptions. La cuve n'a reçu aucun décor. Le couvercle était pourvu de quatre tenons cyclindriques servant à la manœuvre, qui ont été sciés. En outre une inscription hiéroglyphique a été gravée sur la médiane, puis martelée, mais quelques signes se laissaient encore voir. Ils nommaient, au lieu d'Amonemapit, l'épouse royale, la mère royale Moutnedjem. Je serais heureux de publier comme preuve à l'appui un fac-similé de cette inscription. Lorsque nous avons vidé la chambre III, au mois d'avril 1940, nous étions pressés par le temps. Dès que les objets qui encombraient la moitié antérieure de la chambre eurent été mis en lieu sûr, on souleva le couvercle, on le déposa sur le sol et on le recouvrit avec des sacs et des plateaux pour enlever le contenu du sarcophage. Je n'eus donc que le temps d'apercevoir l'inscription révélatrice et nous quittâmes la nécropole, le 3 mai, remettant à plus tard le soin d'en prendre

1. Voir mon *Drame d'Avaris*, p. 194.

une copie. La reine Moutnedjem n'était pas une inconnue à Tanis. Elle est nommée sur plusieurs objets du caveau de Psousennès[1] et formellement désignée sur une paire de bracelets comme la mère du roi. Son mari était Smendès, le fondateur de la dynastie[2].

Le couloir qui donne accès à la chambre III n'était pas comme celui qui conduit chez Psousennès, absolument intact. La paroi gauche, vers l'entrée, a été entamée ; cela prouve qu'après avoir mis en place le bouchon de granit qui devait obstruer le couloir, on l'a retiré pour l'y repousser de nouveau. Quand nous avons voulu ouvrir le caveau de Psousennès, nous avons éprouvé de sérieuses difficultés. Le couloir d'accès avait la forme d'un carré parfait. Son bouchon de granit le remplissait si exactement qu'il nous parut tout d'abord impossible de l'entourer d'un câble. L'adresse et la persévérance de nos ouvriers sont venues à bout de la difficulté. Les anciens devant un cas semblable avaient préféré élargir le couloir. Cet élargissement avait peut-être aussi pour but de faciliter les opérations qui suivirent l'ouverture du caveau, le déménagement du mobilier funéraire de la reine Moutnedjem et l'introduction d'un nouveau cercueil et d'un nouveau mobilier. L'antichambre est une toute petite pièce, de 2 mètres sur 4, où l'on manquait d'aisance pour de telles manœuvres.

Avant de tirer à l'intérieur le bouchon de granit il avait fallu enlever les blocs de calcaire qui formaient devant lui une sorte de paravent. Ils portaient sur la face extérieure une partie du décor de la paroi. Quand le bouchon de granit eut été remis à sa place dans le couloir, il fallait réintégrer ces blocs dans la construction ou en apporter d'autres pour dissimuler les traces de l'effraction qui venait d'être commise. Nous avons trouvé devant l'entrée du couloir une scène complète : le roi Amonemapit désigné par ses deux cartouches faisant une libation devant Osiris et Isis — et à droite l'extrémité d'une autre scène dont la partie principale est sur la portion

1. *Monuments Piot*, t. XXXVIII, p. 29.
2. MONTET, *Drame d'Avaris*, p. 190.

de mur qui sépare les deux entrées : le dieu Sokar sous la forme d'un grand faucon coiffé de la double couronne, debout sur un piédestal à corniche. Il va de soi, si nous avons bien raisonné, que le bas-relief portant les cartouches d'Amonemapit ne pouvait exister du temps de la reine Moutnedjem et qu'il a été fait à l'occasion du changement. En retournant les blocs du soubassement de l'antichambre, sur lesquels reposent le cercueil du roi Heqakhoperê et ses deux compagnons, nous avons trouvé un bloc décoré qui s'adapte exactement au faucon debout, dont la queue avait été coupée au cours des travaux que nous avons décrits (fig. 3). Ce bloc porte non seulement la queue du faucon et l'extrémité gauche de son piédestal, mais encore la fin d'une ligne verticale d'hiéroglyphes où se lisent les noms de Psousennès. C'est à n'en pas douter un bloc du premier bas-relief dont les éléments ont été enlevés et dispersés, puis remplacés par Amonemapit, ou, pour ne rien préjuger, par ceux qui ont introduit la momie de ce roi dans le tombeau de Psousennès.

Fig. 3. — Faucon debout, reconstitué.

Amonemapit s'était d'ailleurs fait construire un tombeau, mais si petit, si simple que le monument funéraire de Psousennès semble par comparaison une œuvre vraiment royale. Nous l'avons découvert au Nord-Ouest de ce dernier. On l'aperçoit en bas et à gauche de la photographie qui illustre cet article. Deux poutres du toit avaient été enlevées anciennement et l'on avait en outre traîné, hors de la tombe, le couvercle en granit rose d'un beau sarcophage de grès fin[1]. Le tombeau ne contient aucune inscription, mais on lit sur le sarcophage, en hiéroglyphes soigneusement gravés, un double

1. Visible sur la planche, devant le tombeau de Psousennès.

souhait en l'honneur du roi Amonemapit, le seul de ce nom :

« Dit par Nout : « Oh Osiris Amonemapit ! Je suis ta mère « qui se glorifie de te protéger. Puisses-tu couvrir ton visage « [lorsque] je revêts ton corps et que je te fais lever de ton lit ! « Vive ton cœur qui fait respirer ta gorge. Puisses-tu profiter « du souffle que tu donnes ! Puisses-tu te poser à l'endroit que « tu souhaites ! Puisse ton cœur être satisfait de ton château ! « Puisses-tu boire l'eau à la source du Nil, quand les offrandes « sont à côté d'Osiris, lorsque Thot ouvre pour toi sa serviette « et que les deux sœurs te glorifient. Lève-toi. Puisses-tu « renouveler la joie du cœur ! Vive ton âme pour l'éternité ! »

« Dit par le Ba : « Vive Râ, meure la tortue ! Soit sauf celui « qui est dans le sarcophage ! Oh Osiris-roi Amonemapit, « es-tu au ciel par la venue de ton âme *(bꜣ)*, ou es-tu en « terre par la venue de ton corps glorieux *(ꜣḫ)* ? Tu vas et tu « viens comme Râ, circulant comme les seigneurs de l'éternité. « Les pains paraissent devant, sur l'autel de celui dont le « nom est caché. Il te donne la lumière de ses rayons, l'abon- « dance pour tes yeux, le repas funéraire et les offrandes « pour ton double, à côté d'Ounnophrès. Puisses-tu triompher « avec ceux qui sont dans le monde d'en-bas. Vive ton âme « pour toujours ! »

A l'intérieur de ce sarcophage nous n'avons trouvé que quelques petits ossements des pieds et huit tenons de bronze qui maintenaient fixés l'un à l'autre le couvercle et la cuve d'un cercueil de bois, dont il ne reste pas d'autre vestige. En outre nous avons recueilli dans le tombeau un certain nombre de statuettes funéraires faisant partie d'une collection trouvée presque tout entière dans l'antichambre de Psousennès, contre le mur Ouest, presque au pied du bas-relief d'Amonemapit. Elles représentent un personnage presque caricatural (fig. 4), petit, rabougri, la tête inclinée sur l'épaule. Il est difficile de reconnaître si c'est un homme ou une femme. Une main négligente ou inexperte a tracé sur les jambes, devant, le nom de l'Osiris-roi Amonemapit. Ces statuettes ont dû être transportées en même temps que la momie du

tombeau IV, le tombeau personnel d'Amonemapit, dans sa demeure empruntée.

Essayons maintenant de rétablir l'ordre chronologique des opérations dont nous avons pu retrouver la trace.

De son vivant, Psousennès avait réservé la chambre voisine de son caveau à sa mère, la reine Moutnedjem. Un menu conduit qui perçait le mur de granit permettait à la mère et au fils de se voir à volonté. Le deuxième successeur de Psousennès, Amonemapit s'était déjà fait construire, contre le tombeau de Psousennès, une petite tombe où sa momie séjourna sans doute quelque temps. Puis le transfert fut décidé par des hommes dévoués au souvenir d'Amonemapit, peu rassurés de savoir la momie dans un tombeau si mal défendu. Le caveau de la reine Moutnedjem fut rouvert et le cercueil de la reine enlevé du sarcophage de granit. On mit à la place le cercueil d'Amonemapit avec tout son contenu. Les canopes, des vases précieux, des armes, des statuettes funéraires, un grand coffre de bois meublèrent la chambre. Une deuxième collection de statuettes funéraires fut laissée devant l'entrée, après qu'on eut rebouché le couloir et dissimulé l'entrée par un nouveau bas-relief colorié qui se raccordait exactement avec les figures existant sur la paroi. Nous ignorons ce qu'il advint de la reine Moutnedjem. Quant au tombeau IV, il fut sans doute remployé plus tard (puisque nous avons trouvé dans le sarcophage les tenons de bronze d'un cercueil), puis violé. Les voleurs laissèrent dans le sable deux poutres du toit qu'ils avaient déplacées et le couvercle de granit à moitié hors du tombeau.

Fig. 4. Statuette funéraire.

II

Avant les événements que nous venons de raconter, le bâtiment de calcaire avait subi d'importants remaniements dont les bas-reliefs de l'antichambre ont gardé les traces. Voici comment était répartie la décoration de cette petite

pièce. Tout en haut un bandeau horizontal couvert d'hiéroglyphes. Deux textes s'affrontent au milieu de la paroi Ouest et prennent fin en se tournant le dos au milieu de la paroi Est. Le texte Nord est un discours prononcé en faveur de Psousennès par les dieux qui forment la suite d'Orisis. Un autre discours prononcé par les dieux qui escortent le Bélier, en faveur du même Psousennès, occupe la moitié méridionale. L'humidité, les coulées de chaux ont abîmé quelques signes, mais les textes ont été respectés par tous ceux qui sont entrés dans le tombeau.

Au-dessous deux groupes de divinités s'affrontent au milieu de la paroi Ouest, exactement comme les deux textes. Le groupe du Nord est celui des divinités qui suivent Osiris. Il compte vingt et un membres, masculins ou féminins, neuf sur la moitié Nord de la paroi Ouest, neuf sur la paroi Nord et trois sur la paroi Est. Chaque personnage est désigné par son nom. Il est intéressant de noter que cette compagnie divine est figurée au complet à l'intérieur du grand sarcophage de Psousennès[1]. Dans la moitié Sud de la paroi Ouest, nous trouvons les neuf premiers membres de la compagnie du Bélier qui est aussi représentée tout entière sur le sarcophage de Psousennès. Moins nombreuse que la compagnie osirienne, elle ne compte que dix-sept membres. Les huit derniers devraient être représentés sur la paroi Sud au-dessous du bandeau hiéroglyphique. Le dixième s'y trouve en effet tout à droite et nous avons en outre reconnu deux signes du nom du onzième (fig. 5). La fin du nom, le personnage lui-même et cinq de ses compagnons font défaut. A leur place nous trouvons l'ouverture carrée qui donne sur la chambre I, encadrée par trois lignes d'hiéroglyphes, une ligne horizontale en haut et deux verticales, l'une à droite, l'autre à gauche. Au delà de cet encadrement se retrouve le dix-septième et dernier membre de la compagnie du Bélier. Puis vient le début d'une scène qui empiète sur la paroi Est. L'espace compris entre cette scène et le dernier membre du groupe

1. Encore inédit. Nous nous proposons de le publier dans le tome X de *Kêmi*.

Fig. 5. — Décor gravé sur la paroi Sud
dans l'antichambre du tombeau de Psousennès. Largeur : 2 mètres.

osirien, sur la paroi Est, est occupé par un groupe indépendant de dix divinités figurées elles aussi sur le sarcophage de granit rose. Il est évident qu'on avait d'abord gravé sur la paroi Sud tous les personnages qui complétaient le groupe du Bélier et que six d'entre eux furent enlevés quand on voulut ouvrir la fenêtre donnant sur la chambre I et la décorer d'un encadrement hiéroglyphique. Ce raisonnement a été confirmé par la découverte, dans le dallage de l'antichambre, d'un bloc de calcaire qui a fait partie du bas-relief primitif, car il porte un personnage ressemblant beaucoup aux membres de la compagnie du Bélier, tourné comme eux vers la droite et de même taille.

Le changement eut lieu peu de temps après que l'antichambre eût été décorée, peut-être même du vivant de Psousennès, car l'encadrement hiéroglyphique de la fenêtre est composé par les deux discours de Ptah-Sokar-Osiris à droite et d'Osiris Khentamentit à gauche, en faveur de l'Osiris-roi, maître des deux terres Akheperê, maître des diadèmes Psousennès (fig. 5). Il fut accompli au moment même où l'on décidait de construire la chambre I, car cette chambre n'a pas d'autre ouverture que cette fenêtre carrée. La paroi du fond et les deux parois latérales ne présentent aucune solution de continuité, aucun indice du genre de ceux qui nous ont révélé l'existence des deux couloirs conduisant aux deux caveaux de granit. La chambre I ne faisait donc pas partie du plan primitif, puisque sa construction suppose l'existence de la fenêtre carrée, qui n'existait pas au début.

La construction de la chambre ne pouvait manquer de changer l'aspect du bâtiment de calcaire. La dissymétrie qu'on y observe date de ce moment. Quand le tombeau comprenait seulement le puits et l'antichambre avec les deux chambres de granit, il est probable que l'axe Est-Ouest partageait le tombeau en deux parties rigoureusement égales. A l'extérieur le mur méridional formait une ligne droite. Les deux tronçons du mur Est, que sépare le puits, étaient de longueur égale. A l'intérieur l'antichambre se développait vers le Sud, de telle façon que sa médiane Est-Ouest coïncidât avec l'axe.

Mais il était impossible de trouver dans l'épaisseur du mur, pas plus au Nord qu'au Sud, la place d'une chambre. On prit donc le parti d'augmenter l'épaisseur du mur méridional tout en réduisant l'antichambre autant que le permettait la position du couloir conduisant à la chambre de la reine.

La nouvelle chambre était tout juste assez grande pour contenir un sarcophage. On a donc laissé frustes les parois jusqu'à la hauteur de ce meuble encombrant, mais la partie supérieure fut couverte de personnages et d'inscriptions revêtus de vives couleurs qui ont assez bien supporté l'épreuve du temps. Au fond Toum, seigneur des deux terres d'On, et Harakhté, le grand dieu qui vit de vérité, reçoivent l'hommage du maître du tombeau. Sur le mur Ouest quatre divinités funéraires, Osiris, Isis, Nephtys et Amentit regardent vers l'entrée. Un hymne à Osiris occupe ensuite dix-huit lignes verticales. Le maître du tombeau, debout tout à l'extrémité de la paroi, fait une libation. Sur le mur Est les quatre génies Amset, Hâpi, Douamoutef et Qebebsenouf sont assis en face du groupe osirien. Un hymne à Amon-Râ-Harakhté, dieu unique à triple nom, fait pendant à l'hymne à Osiris, et, comme de l'autre côté, une image du défunt se dresse à la fin du texte. Or les figures des dieux et leurs noms, ainsi que les deux hymnes ont été respectés, tandis qu'on a martelé les quatre figures du défunt ainsi que la partie avoisinante des inscriptions qui nous auraient révélé son nom et ses titres, mais où je ne puis lire avec certitude pour le moment que le titre « Osiris » et l'épithète « juste de voix » qui appartiennent à tous les défunts. Le bénéficiaire de la chambre n'a donc pas joui longtemps de l'hospitalité que lui avait offerte Psousennès, car il est évident que sa momie a été tirée hors du sarcophage, en même temps que son nom et son image étaient martelés.

Nous n'avons qu'un bien petit espoir de découvrir son identité. En enlevant les traînées de chaux qui avaient suivi les joints des pierres j'ai pu faire apparaître quelques signes et il n'est pas impossible qu'on puisse en dégager encore de nouveaux, même dans la partie martelée. Il faudrait aussi

pouvoir examiner commodément le sarcophage et le soubassement de la pièce. Le couvercle du sarcophage qui est en basalte n'a aucun décor, mais j'ai pu en glissant la main dans l'étroite ruelle entourant le sarcophage des quatre côtés constater que la cuve de granit rose était gravée. Pour prendre connaissance de ce décor il faudra tirer le sarcophage dans l'antichambre après avoir enlevé les blocs du mur séparant les deux pièces. Cette opération pourra s'accomplir sans dommage, mais elle exigera beaucoup de temps et nous ne pouvions l'entreprendre ni en 1939, ni en 1940, occupés comme nous l'étions à recueillir et inventorier le mobilier funéraire de l'antichambre et des deux caveaux de granit. Toutefois il est peu probable que nous obtenions ainsi la solution du problème qui nous préoccupe en ce moment. Le sarcophage dont la cuve et le couvercle sont de deux matières différentes est certainement usurpé. Si un nom est gravé sur la cuve, ce sera le nom du premier et antique occupant, plutôt que celui du contemporain de Psousennès. Dans une chambre du tombeau d'Osorkon, nous avons recueilli quelques débris des parures du roi Takelot II, dans un beau sarcophage de grès fin qui avait été fait sous la XII^{e} dynastie pour un préposé au sceau nommé Ameni. On peut espérer que quelques objets ayant appartenu au personnage expulsé sont tombés autour du sarcophage et qu'ils satisferont notre curiosité. Tout ce que nous pouvons dire pour le moment, c'est que cet inconnu était de sexe masculin et qu'il n'était pas roi. S'il l'était, quelques vestiges des cartouches et des titres royaux se verraient encore en dépit du martelage.

(A suivre.)

P. Montet.

AGAMEMNON, TÉLÈPHE DIONYSOS SPHALEÔTAS ET LES ATTALIDES[1]

Οἶδ' ἄνδρα, Μυσὸν Τήλεφον. — Ναί, Τήλεφον.
(Aristophane, *Ach.*, 430.)

Mon attention avait été attirée, il y a plus de vingt ans, par la « publication » suivante d'une inscription de Delphes[2] : « Ausser [einem Orakelgedicht über das Haarwunder][3],

1. La première partie du présent article allait paraître dans la *Rev. Arch.* de 1942 lorsque je fus informé de la découverte de J. Bousquet, résumée dans le *BCH.*, LXIV-LXV, 1940-41, p. 268-9, et développée dans un mémoire soumis à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1942. Dans ces conditions il a paru expédient de publier tel quel mon travail qui se borne à exposer les résultats auxquels nous étions arrivés tout à fait indépendamment l'un de l'autre ou auxquels J. Bousquet souscrit. La seconde partie, allégée de ce qui avait trouvé place déjà dans la première, représentera l'apport propre de J. Bousquet : étude des pierres, rapprochements avec d'autres textes épigraphiques, conjectures critiques, topographie du sanctuaire ; le mérite et la responsabilité en reviennent à lui seul. Mais je suis heureux de dire ici l'aisance et la rapidité avec laquelle il avait de son côté résolu l'énigme de l'oracle, quoiqu'il ne disposât pas de la copie faite au moment de la fouille. [G. D.] — [La seconde partie paraîtra au prochain numéro.]

2. H. Pomtow, *Klio*, XV, p. 48, n° 68.

3. Le *Miracle de la Chevelure* a été publié par E. Bourguet, *FD.*, III, 1, 560. En voici une traduction libre : «... Phoibos exauçant ma prière promit dans ses oracles une naissance heureuse et commanda de consacrer, selon l'usage, les cheveux de l'enfant. Lors, après onze mois, une fille naquit, viable et saine, la tête couverte d'une chevelure qui tombait jusqu'aux yeux, et qui, dès la première année, atteignait la poitrine. Mais ni pendant qu'elle attendait l'enfant, l'épouse ne fut comme autrefois accablée de malaises, ni elle n'eut à supporter les terribles douleurs de l'accouchement, grâce à la vigilance de Celle qui délivre les mères et

kenne ich nur noch eine Orakelinschrift aus dem Inventar, gleichfalls einen Gedichtrest, von dessen 7 Versen Kontoleon[1] nur die 4 letzten in Maiuskeln abschrieb. Inv. Nr. 3861.

[βο]ῦς ἰδίωι θύσαντα ἐ ⏑ – ⏑ – ⏑ –
[ἔ]ντοσθεν μυχάτοιο δόμου – ⏑ – ⏑ –
[ἐ]λθὼν ἐς Πυθῶνα κεχρημένος, ὅσσ' ἂν ἀκούσ[ω
[ἢ] οἷα ἐξ ἀδύτο[ιο] θεμιστοπόλων ἀπὸ σήκων [*sic*]

« Die Zeilenanfänge hat v. Hiller ergänzt, der auch Z. 6 Ende ἀκούσ[ηι] als möglich ansieht. » Malgré de patients efforts je n'ai jamais retrouvé la pierre qui porte le nº 3861 ; ma dernière tentative remonte au mois de septembre 1939. Entre temps E. Bourguet m'avait remis une copie en majuscules, de la main d'Homolle[2].

J'ai longtemps hésité à publier cet oracle : aux vers 3 et 4 de menues, mais irritantes, difficultés subsistaient ; elles ne sont pas résolues.

*
* *

Entre le rapt d'Hélène et le moment où les Alliés débarquent enfin en Troade, que d'incidents et de délais ! L'aven-

---

qui fait croître les enfants, grâce aux Destinées très puissantes, et selon le dessein de Phoibos. Et Delphis est le nom que les parents donnèrent à l'enfant en hommage à l'oracle et à Delphes... »

1. Les indications portées sur l'inventaire par le conservateur A. E. Contoléon sont destinées à identifier les pierres et ne constituent pas des copies au sens épigraphique.

2. La fiche est écrite de sa main ; il est possible qu'elle reproduise la copie faite par un autre fouilleur. Au moment de la fouille, la pierre a été trouvée couchée sur la face inscrite, et l'inventaire de l'éphorie signale que deux coups de levier malheureux ont fait sauter deux éclats de l'inscription (cf. fig. 1) ; ils furent recueillis et recollés au plâtre, mais disparurent depuis. La copie ancienne, que J. Bousquet n'avait pas à sa disposition sur place, est seule à permettre l'établissement du texte des deux premières lignes. On verra plus loin dans quelle faible mesure un second exemplaire de l'oracle, inv. 1662, très mutilé, concourt à établir le vers 3 ; il confirme aussi (mais en était-il besoin ? la restitution du vers 1.

ture mysienne, à laquelle Homère ne fait aucune allusion[1], n'en possède pas moins des titres de noblesse fort honorables qui remontent à la *Petite Iliade* et aux *Chants Cypriens*[2]. Rappelons-en la trame. Les Grecs abordent par erreur en Mysie, au sud de la Troade ; sur les rives du Caïque ils entrent en lutte avec les indigènes, conduits par Télèphe ; au cours de l'action Patrocle est blessé ; Achille inflige à Télèphe une blessure grave et couvre la retraite des Grecs.

Télèphe en effet, fuyant devant Achille[3], a trébuché dans un plant de vigne parce que Dionysos est intervenu contre lui. Pindare, qui mentionne en trois endroits la bataille du Caïque[4], connaît le rôle joué par la vigne dans le combat des

---

1. Au vers 59 du chant I de l'*Iliade*, Achille s'écrie :

> Ἀτρεΐδη, νῦν ἄμμε παλιμπλαγχθέντας ὀΐω
> ἀψ ἀπονοστήσειν ...

« Fils d'Atrée, j'imagine que nous allons bientôt, rejetés loin du but, retourner sur nos pas » (trad. P. Mazon). Plusieurs scholies, d'origine aristarchienne, dénoncent l'erreur qui consiste à entendre πάλιν dans le sens de « une seconde fois » ; Eustathe (A 59, 46, 36) résume ainsi la légende à laquelle on accrochait ce παλιμπλαγχθέντας mal interprété : « Certains disent que παλιμπλαγχθέντας est mis pour ἐκ δευτέρου πλανηθέντας ; ils invoquent la tradition des poètes post-homériques qui racontent que, lors d'une première tentative contre Troie, les Grecs se trompèrent de route et ravagèrent un pays contre lequel ils n'avaient à exercer aucune vengeance ; c'était la Mysie où régnait Télèphe ; Télèphe se défendit, leur fit du mal, mais fut atteint lui aussi ; il reçut d'Achille une blessure terrible, son cheval ayant fait une chute après s'être entravé dans un pied de vigne par la volonté de Dionysos... » Récit analogue à propos du même vers de l'*Iliade*, dans une scholie du *Venetus* 454 (A) et du *Genevensis* 44 ; je la cite dans la traduction de A. Severyns, *Le Cycle épique dans l'école d'Aristarque*, 1928, p. 293 : « ... Télèphe, fils d'Héraclès et d'Augé, fille d'Aléos, qui était roi des Mysiens, voyant son pays pillé, arma ses Mysiens et poursuivit les Grecs jusqu'à leurs vaisseaux, après en avoir tué un grand nombre. Achille s'étant rué vers lui, Télèphe prit la fuite. En courant, il s'embarrassa dans un sarment de vigne, et fut blessé [à la cuisse] : Dionysos était irrité contre Télèphe qui l'avait privé de ses honneurs. Les Grecs firent demi-tour et rentrèrent à Argos... »

2. Cf. A. Severyns, *l. l.*, p. 285 sqq., et C. Robert, *Die griech. Heldensage* III, II, 1, 1923, p. 1148 sqq.

3. La plupart des récits parlent de fuite ; aucun n'y contredit.

4. *Ol.*, IX, 70 sqq. : « ... Μενοίτιον, τοῦ παῖς ἅμ' Ἀτρείδαις | Τεύθραντος πεδίον μολὼν ἔστα σὺν Ἀχιλλεῖ | μόνος, ὅτ' ἀλκάεντας Δαναοὺς τρέψαις ἁλίαισιν | πρύμναις Τήλεφος ἔμβαλεν... » : « Ménoitios, dont le fils, arrivé avec les Atrides dans la plaine de Teuthras, soutint seul en compagnie d'Achille l'assaut de Télèphe qui avait mis

deux héros ; il célèbre « la valeur d'Achille qui arrosa du sang noir de Télèphe les vignes de la plaine mysienne : «... ἀρετὰν Ἀχιλέος, | ὃ καὶ Μύσιον ἀμπελόεν | αἵμαξε Τηλέφου μέλανι ῥαίνων φόνῳ πέδιον[1] » ; ἀμπελόεν n'est pas une simple épithète descriptive, et le poète fait évidemment allusion à l'incident que rapportent les scholiastes de l'*Iliade*. Aux citations que nous venons de faire, on peut ajouter Apollodore[2] et l'épigramme de l'*Anthologie* (IX, 477), qui nous fait connaître la réaction de Thétis après qu'Achille l'eût emporté sur « Télèphe, entravé dans la vigne[3] ». Témoignages tardifs[4], mais dont la source, directe ou indirecte, remonte aux poèmes cycliques[5].

Cependant le texte le plus précieux émane de Lycophron. Voici, dans une traduction approximative, les vers 205 à 215 de son *Alexandra :* « (Les Grecs) arment leurs bras de la rame solide et invoquent Bacchos Sphaltès qui les sauvera de leurs premières souffrances, Bacchos Sphaltès et Tauros à qui, dans le sanctuaire des retraites consacrées au dieu Delphinios et Kerdôos, le chef de l'armée qui doit détruire notre ville a offert des sacrifices secrets. Or le dieu de la danse, le dieu de Phigalie, le dieu des torches, lui marquant prompte reconnaissance pour ces dons, embarrasse les pieds du lion

---

en fuite les vaillants Danaens, et les chassait vers leurs vaisseaux. » *Isthm.*, V, 41-42 : « ... τίς ἄρ' ἐσλὸν Τήλεφον τρῶσεν ἐῷ δορὶ Καΐκου παρ' ὄχθαις... » ; — «... qui blessa de sa lance le noble Télèphe sur les rives du Caïque ? » ; *Isthm.*, VIII, 48 sqq. (voir ci-après).

1. Φόνος ne doit pas être entendu au sens fort ; Achille a frappé pour tuer ; il n'a fait que blesser. La note de Christ à ce passage est téméraire : « *Rectius* Isthm., V, 42 (reproduit à la note précédente) *Telephum ab Achille vulneratum, non occisum esse dixit ; neque scio an data opera poeta errorem hoc carmine commissum postea in illo carmine correxerit.* »

2. *Epit.*, III, 17 : « ὁρμήσαντος δὲ Ἀχιλλέως ἐπ' αὐτὸν οὐ μείνας ἐδιώκετο · καὶ διωκόμενος ἐμπλακεὶς εἰς ἀμπέλου κλῆμα τὸν μηρὸν τιτρώσκεται δόρατι. »

3. « τοῦ Τηλέφου σκελισθέντος ὑπὸ τῆς ἀμπέλου. »

4. Ni l'*Héroïque* de Philostrate, ni Quintus de Smyrne, IV, 151 ; VII, 379 ; XIV, 130 sqq., ni l'épigramme 110 de l'*Anthologie planudéenne* ne font allusion à la vigne miraculeuse ou à l'intervention de Dionysos.

5. Ils n'offrent guère, sur la lutte entre Achille et Télèphe, de divergences ; tout au plus peut-on signaler qu'Eustathe (cf. ci-dessus, p. 115, n. 1) parle du cheval de Télèphe comme s'étant embarrassé dans la vigne, et non de Télèphe lui-même : version isolée.

dans des tiges d'osier ; il l'empêche d'atteindre son festin et d'anéantir l'épi jusqu'à la racine en le tondant de ses mâchoires voraces[1]. »

Ainsi le lion Télèphe trébuche dans des sarments de vigne[2], et la proie achéenne lui échappe ; il ne moissonne pas les épis grecs ; Bacchos a témoigné sa gratitude pour les sacrifices qu'Agamemnon lui avait offerts dans le sanctuaire delphique[3].

---

1. 205 .. Στερρὰν ἐνοπλιοῦσιν ὠλέναις πλάτην,
σωτῆρα Βάκχον τῶν πάροιθε πημάτων
Σφάλτην ἀνευάζοντες, ᾧ ποτ ' ἐν μυχοῖς
Δελφινίου παρ' ἄντρα Κερδῴου Θεοῦ
Ταύρῳ κρυφαίας χέρνιβας κατάρξεται
210 ὁ χιλίαρχος τοῦ πολιρραίστου στρατοῦ.
Ὦι θυμάτων πρόσπαιον ἐκτίνων χάριν
δαίμων Ἐνόρχης Φιγαλεὺς Φαυστήριος
λέοντα θοίνης ἴχνος ἐμπλέξας λύγοις
σχήσει τὸ μὴ πρόρριζον ἀστῶσαι στάχυν
κείροντ' ὀδόντι καὶ λαφυστίαις γνάθοις.

Les questions qui se posent à propos de ce texte sont en nombre infini. Je ne prends parti ici, ni sur certaines constructions, ni sur πάροιθε, Ἐνόρχης (ὀρχέω ou ὄρχις ?), Φαυστήριος, etc. Scholiastes, éditeurs et traducteurs commentent longuement et se contredisent ; nous nous en tenons aux quelques détails qui intéressent notre recherche.

2. Par catachrèse, Lycophron dit λύγοι, qui désigne proprement l'*agnus castus* (même expression au v. 1247 : γυῖα συνδήσας λύγοις).

3. Parmi les représentations figurées, signalons surtout la petite frise de l'autel de Pergame. Quelques fragments très mutilés montrent deux guerriers qui s'opposent et dont l'un est tombé ; près de la cuisse gauche et près de la cheville droite de celui qui est debout, on distingue nettement un feuillage de vigne ; un Dionysos imberbe faisait partie selon toute vraisemblance de la même scène. L'on est d'accord pour voir dans cet ensemble le combat d'Achille et de Télèphe : cf. H. Winnefeld, *Altertümer von Pergamon*, III, 2 ; *Die Friese des grossen Altars*, 1910, p. 183-4 et pl. XXXV, 4 ; XXXVI, 6. — Au fronton Ouest du temple de Tégée, Scopas avait représenté la bataille du Caïque : « τὰ δὲ ὄπισθεν πεποιημένα ἐν τοῖς ἀετοῖς Τηλέφου πρὸς Ἀχιλλέα ἐστιν ἐν Καΐκου πεδίῳ μάχη » (Pausanias, VIII, 7). Les fouilles n'ont permis de retrouver aucun fragment caractéristique de l'épisode qui nous intéresse (cf. Ch. Dugas, A. Berchmans et M. Clemmensen, *Le Sanctuaire d'Athéna Aléa à Tégée*, 1924). Sur ce fronton, voir Ch. Picard, *REG.*, 1935, p. 488 sqq., qui passe en revue et utilise les textes et les monuments relatifs à l'intervention de Dionysos. Je voudrais signaler toutefois que le cratère de l'Ermitage invoqué par Pilling (dans sa dissertation de 1886), par C. Robert, *Die griech. Heldensage*, *l. l.*, p. 1148, n. 4 et p. 1149, n. 2, par Ch. Picard, *l. l.*, p. 496 sqq., est d'interprétation délicate et controversée ; une fois débarrassé des restaurations qui

Arrêtons-nous à deux aspects de l'intervention du dieu : comment a-t-il agi ? et pourquoi ? C. Robert écrit, comme si la chose ressortait des récits conservés, que Dionysos a fait surgir sur le champ de bataille une vigne[1]. Au vrai cette interprétation de la légende n'est donnée que par un scholiaste de Lycophron[2] ; elle ne s'impose pas : le dieu a pu faire trébucher Télèphe sur une des vignes qui ornaient l'ἀμπελόεν πέδιον dont parle Pindare[3]. Il importe davantage à notre propos de savoir pourquoi Dionysos a pris parti. Le scholiaste de l'*Iliade*, en A 59, affirme, nous l'avons vu, que Dionysos en voulait à Télèphe de l'avoir privé des honneurs qui lui étaient dus, νεμεσήσαντος αὐτῷ Διονύσου, ὅτι ἄρα ὑπὸ τούτου τῶν τιμῶν ἀφῄρητο. En revanche, selon Lycophron, Dionysos est animé, non par quelque rancune contre Télèphe,

---

le défiguraient (Waldhauer, *Zur Telephoskrater der Ermitage, Jahrbuch des d. arch. Inst.*, 1912, *Anz.*, p. 104-110 : « Mit einer fast unglaublichen Rücksichtslosigkeit übermalt, ergänzt und gefälscht »), il ne fournit en tout cas aucune donnée positive sur la bataille du Caïque ; ce vase purement attique, est attribué par Hoppin et par Beazley à Phintias ; aux références données par C. Robert et par Ch. Picard, ajouter : S. Reinach, *Rép. Vases*, I, p. 152 ; Hoppin, *Euthymides and his fellows*, 1917, p. 132, et *A handbook of Attic red-figured vases*, 1919, II, p. 369, n° 19 ; Beazley, *Attische Vasenmaler*, 1925, p. 58, n° 9.

1. *L. l.*, p. 1149 : « Mitten auf dem Schlachtfeld eine Weinrebe erspriessen. » De même Fr. Schwenn, dans *R. E.*, s. v. *Telephos*, 1934, col. 364.

2. Cf. E. Scheer, *Lycophronis Alexandra*, II, 1908, p. 96 : « σωτῆρα δὲ Βάκχον τὸν Διόνυσόν φησιν ἀνυμνοῦντες ὅστις αὐτοὺς ἔσωσε τὸ πρὶν ἐν Μυσίᾳ ὑπὸ Τηλέφου μέλλοντας ἀπόλλυσθαι ἀναδοὺς ἐξ αὐτομάτου ἄμπελον καὶ σφήλας τὸν Τήλεφον, ὅθεν καὶ Σφάλτης ἐκλήθη. Ἡ ἀνάδοσις τῆς ἀμπέλου μῦθός ἐστι, τὸ δὲ ἀλληγορικὸν οὕτως ἔχει · ἢ κατά τινας κάτοινος ὢν ὁ Τήλεφος ἢ ἀμπέλου κλάδοις ἐπισχεθεὶς τιτρώσκεται... » Des deux explications rationalistes que propose le scholiaste, la première est absurde et ne mérite pas qu'on s'y arrête : elle résulte d'une conception tardive qui assimile Dionysos au vin et ramène tout ce qui est « bacchique » à l'ivresse. La seconde pourrait bien être fidèle à l'esprit de la tradition, pour peu que l'on ajoute que l'accident s'est produit par la volonté du dieu.

3. Naturellement l'apparition soudaine d'un plant de vigne manifesterait de façon plus dramatique l'intervention du dieu ; et l'on ne peut s'empêcher de penser à l'hymne homérique, où Dionysos, sur le navire des pirates, fait couler le vin, se déployer la vigne et s'enrouler le lierre. L'on sait aussi comment Ambrosia, muée en vigne, immobilisa Lycurgue, l'adversaire de Dionysos (sur ce sujet, cf. en dernier lieu Ch. Picard, *Mélanges syriens offerts à R. Dussaud*, 1939, p. 335). Mais c'est un fait qu'aucune de nos sources ne rapporte expressément sous cette forme l'action du dieu contre Télèphe.

mais par un sentiment de reconnaissance envers Agamemnon ; et à ce propos une scholie précise : « On rapporte que, se conformant à un oracle, Agamemnon, qui était venu à Delphes, sacrifia à Dionysos dans le sanctuaire d'Apollon[1]. » Ainsi une tradition indépendante de Lycophron attestait l'existence de sacrifices offerts par Agamemnon à Dionysos en vertu d'un oracle d'Apollon[2].

Or le texte épigraphique de Delphes rejoint l'indication donnée par le scholiaste. Il est temps de le transcrire[3] :

[Φράζ]εο, δῖ' Ἀγάμεμνον, ὅπως μή σ' εἰς χθ[όνα] Μυσ[ῶν]
[ἐ]λθόντ' ἀφραδίῃσιν ἀνὴρ δηλ[ή]σεται Ἕλλαν
[β]αρβαρόφωνος ΟΝΙ▨ [8 l.]Ν Σφαλεώται ἄνακτι
[.]ΥΣΙΔΙΩΙ θύσαντα ἐπί τ' ἀγλαὰ μηρία θέντα
[ἔ]ντοσθεν μυχάτοιο δόμου τόθι πρῶτον ἐσῆλθες,
[ἐ]λθὼν ἐς Πυθῶνα κεχρημένος ὅσσαν ἀκοῦσαι
[Λ]οξία ἐξ ἀδύτοιο, θεμιστοπόλων ἀπὸ σηκῶν.

On traduira, en anticipant sur le commentaire qui va suivre : « *Prends garde, divin Agamemnon, lorsque dans ton aberration tu aborderas sur la terre mysienne, que ne te soit funeste un Grec au langage barbare ; pour triompher de lui, sacrifie au dieu Sphaleôtas de Mysie et consacre les cuisses luisantes des victimes au plus profond du temple où tu viens*

---

1. Scheer, *l. l.*, p. 97 : « τὸ δὲ Δελφινίου παρ' ἄντρα φασὶν ὅτι ὁ Ἀγαμέμνων κατὰ χρησμὸν ἐν Δελφοῖς ἐλθὼν ἐν τῷ τοῦ Ἀπόλλωνος ἱερῷ ἔθυσε τῷ Διονύσῳ. » Je pense que κατὰ χρησμὸν dépend de ἔθυσε et non de ἐλθών (et, en tout cas, non de ἐλθὼν seulement) ; de toute façon Agamemnon obéit à un oracle.

2. Lycophron ne parle pas d'oracle. Ce n'est pas une raison pour accepter l'étrange explication de κρυφαίας proposée par Holzinger : « Der Besuch des Agamemnon in Delphi galt dem Apollon. Dass Agamemnon daselbst auch dem Dionysos ein Opfer brachte, konnte den Hauptgott von Delphi eifersüchtig machen. Daher : κρυφαίας. Um so höher nahm Dionysos dieses Opfer auf. » Il faut chercher autre chose ; peut-être κρυφαίας, *secrètes*, ne signifiait-il ici que « séparées, propres, particulières » ; un scholiaste commente, *haud absurde* : « κρυφαίας δὲ χέρνιβας ὅτι ἐν παραδύστῳ τὰ μυστήρια ἐτελεῖτο τῷ Διονύσῳ » ; enfin les lignes 4 à 7 du texte delphique peuvent suggérer une interprétation plus topique encore : le sacrifice a lieu dans l'*adyton* ou au voisinage immédiat.

3. Copie en majuscules de la main d'Homolle. Pour l'état actuel de la pierre, inv. 3861, et pour l'exemplaire inv. 1662, cf. ci-après, fig. 1 et p. 121.

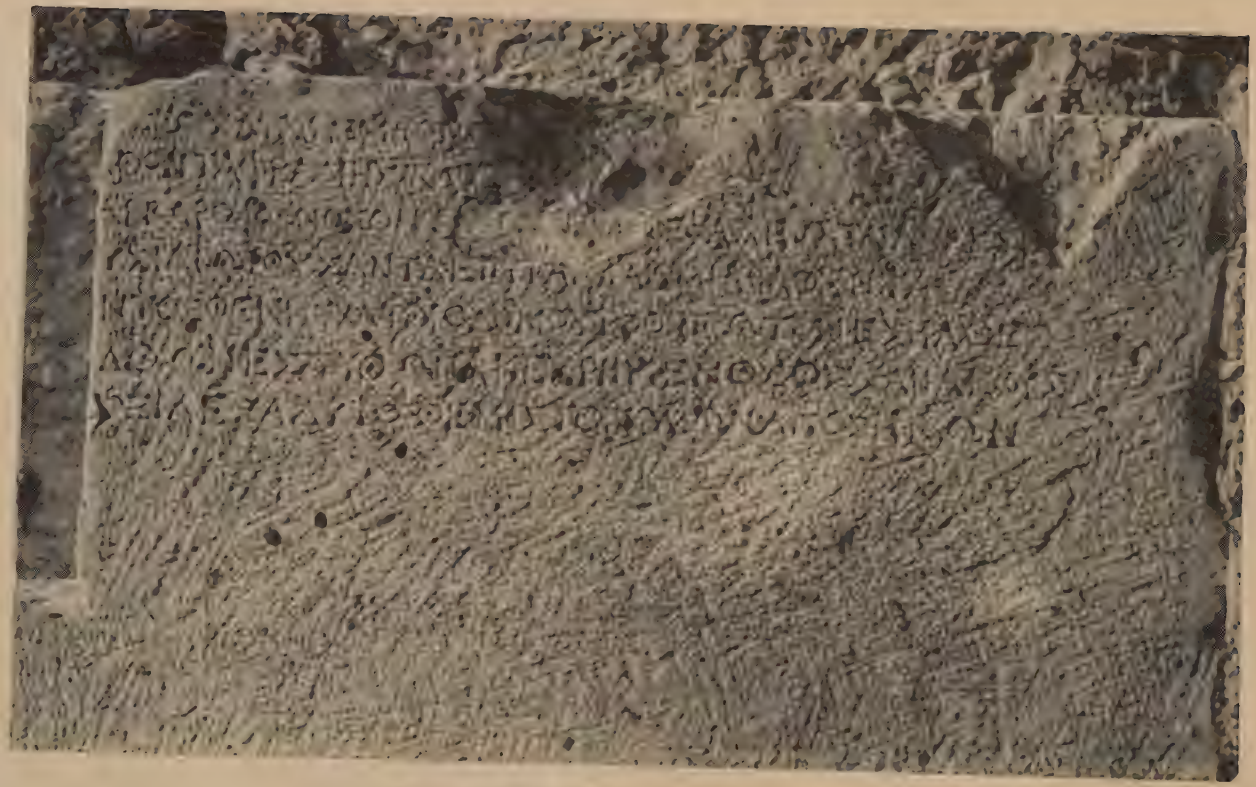


Fig. 1. — Oracle delphique rendu à Agamemnon.

d'entrer pour la première fois, conduit à Delphes par le désir d'entendre la voix divine qui sort du sanctuaire de Loxias, dans l'enceinte prophétique. »

Le mot-clé, nouveau, est Σφαλεώτας[1] ; les lexiques, s'ils ignorent cette forme, signalent Σφάλτης, autre *hapax ;* on est ainsi renvoyé à Lycophron. Le divin Agamemnon et les Mysiens du vers 1, le Grec barbarophone[2] des vers 3 et 4 orientent avec la même sûreté vers l'histoire de Télèphe. Néanmoins des difficultés subsistent.

Et d'abord il y a une lacune importante au milieu du vers 3. Quelle que soit la restitution à laquelle on s'arrête, le mouvement de la phrase n'en sera pas changé ; les participes θύσαντα et θέντα ne peuvent se rapporter qu'à Agamemnon. Ici l'exemplaire fourni par inv. 1662[3] apporte une contribution non négligeable : avant Σφαλεώται on y lit ΓΕΙΝ, et la resti-

---

1. Inutile d'épiloguer longuement sur la formation de ce mot, peut-être récente et tout artificielle. Pour le suffixe en —ώτας, voir une série d'exemples dans P. Chantraine, *Formation des noms en grec ancien*, 1933, p. 311. Deux épithètes de Dionysos n'y sont pas signalées : φοιταλιώτης (*Anth.*, IX, 524), et surtout εἰραφιώτης, attesté à la fois par les textes littéraires (hymnes homériques, Callimaque) et aussi à Pergame, sous l'Empire (*IGR.*, IV, 360, 27) ; on notera qu'Alcée nous a conservé le mot sous la forme ἐρραφεώτας (Reinach, liv. I, 15 = Lobel, 144).

2. Télèphe, Arcadien, est devenu roi des Mysiens. Βαρβαρόφωνος fait partie de la langue des oracles (cf. p. ex. Hérodote, VIII, 20, oracle qui commence comme le nôtre par φράζεο, autre élément, banal, du formulaire) ; ici, Ἕλλαν βαρβαρόφωνος, oxymoron, est une trouvaille. Le mot est d'ailleurs homérique (*Il.*, II, 867 : Καρῶν ἡγήσατο βαρβαροφώνων), et plus encore ἀφραδίησιν (qui fait écho étymologique à φράζεο), δηλήσεται, ἀνὴρ... Ἕλλαν, ἄνακτι ; le dernier hémistiche du vers 4 évoque à la fois *Od.*, XXI, 267 : ὄφρ' ἐπὶ μηρία θέντες Ἀπόλλωνι κλυτοτόξῳ, et Hésiode, *Trav.*, 337 : ἐπὶ δ' ἀγλαὰ μηρία καίειν. — Θεμιστοπόλος dans le sens de « prophétique » est un *hapax ;* au sens de « qui distribue la justice », le mot se trouve dans l'hymne homérique à Déméter (v. 101, 215, 473), dans Hésiode, fr. 7, 3, dans *PSI.*, 722, 1 (où la restitution est sûre). Denys d'Halicarnasse dit qu'il est homérique ; mais on ne le rencontre ni dans l'*Iliade* ni dans l'*Odyssée*. Pour κεχρημένος et ὅσσα, cf. ci-après. Μύχατος est hellénistique (Apollonios et Callimaque). Σηκός, *enceinte sacrée*, ne paraît pas avant le v^e^ siècle. Noter la platitude de la répétition ἐσῆλθες — ἐλθών (v. 5 et v. 6), et déjà, au v. 2, ἐλθόντα.

3. Cf. ci-dessus p. 114, n. 1, et la seconde partie de notre article.

tution ὅν ἐ[στι φυ]γεῖν, ou κρα]τεῖν, suggérée par M. Paul Mazon, paraît être la meilleure[1].

Au début de la ligne 4, il n'y a place que pour une lettre. On n'aboutit à rien en coupant [.] ΥΣ ἰδίωι[2]. Comme aucun diminutif en — ίδιον ne saurait être retenu (οὐσίδιον, χρυσίδιον — d'ailleurs trop long d'une lettre — n'aboutissent qu'à un griphe ridicule), je n'aperçois qu'une possibilité : [M]υσιδίωι. Le mot n'est pas attesté autrement, mais on trouve le dérivé parallèle Μυσάδιος[3] ; ce type d'adjectif est bien connu, et Μυσίδιος est un développement normal à partir de Μυσίς, ίδος (qu'emploie par exemple Apollonios de Rhodes). Apollon conseille à Agamemnon de sacrifier au dieu *mysien ;* nous verrons quel argument on peut faire valoir en faveur de cette restitution un peu plate. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas d'autre hypothèse pour lui faire concurrence[4].

Au vers 5, le dieu souligne que l'oracle est rendu à l'occasion du premier voyage d'Agamemnon à Delphes. Certes le sens littéral de τόθι πρῶτον ἐσῆλθες se borne à : « où tu es entré d'abord pour m'interroger ». Mais du même coup l'expression me semble impliquer que le consultant est à Delphes pour la première fois. Ainsi le poète revendique pour l'oracle mentionnant Dionysos Sphaleôtas une priorité dans le temps qui correspond d'ailleurs à la succession des événements. Car une tradition beaucoup mieux établie concernait un autre oracle delphique relatif à Agamemnon et à l'expédition contre

---

1. Le *gamma* paraît net, mais peut-être la longueur de la barre horizontale est-elle due à un accident ; on croit lire à gauche une lettre triangulaire. Toutefois, si l'on écrit [κρ]ατεῖν, il n'y a pas place avant cela pour ἐ[στι] (même avec [φυ]γεῖν, ἐστι est un peu long), et il faudra peut-être préférer l'optatif ε[ἴη].

2. [.]υσι δῖωι est exclu par le mètre. On ne voit pas que faire de ἰδίωι rapporté à ἄνακτι ; « Σφαλεώται ἄνακτι [βο]ῦς ἰδίωι θύσαντα » (Pomtow), outre qu'il n'y a pas place pour [βο]ῦς, n'offre aucun sens ; on serait tenté de corriger en ἰδίαι et d'entendre « en particulier, séparément », l'idée est tout à fait satisfaisante et rejoint presque les κρυφαίας χερνίβας de Lycophron. Mais aucun helléniste, à moins de penser en grec moderne, n'admettra cette exégèse à partir de ἰδίωι.

3. Bekker, *Anecdota graeca*, 859, 16 (cf. le dictionnaire de Pape-Benseler).

4. On m'a proposé [Ν]υσιδίωι, mais cet *hapax* serait d'autant plus surprenant que le banal Νυσαίωι satisfaisait au mètre.

Troie[1]. Chez Alkinoos, l'aède « choisit, dans la geste humaine, un épisode dont la gloire montait alors jusques aux cieux : la querelle d'Ulysse et du fils de Pélée, *leur dispute* en un opulent festin des dieux, leurs terribles discours et la joie qu'en son cœur en ressentait le chef suprême Agamemnon ; car, voyant les deux rois achéens en querelle, *l'Atride repensait aux dires prophétiques de Phoibos Apollon dans la bonne Pythô, quand il avait un jour franchi le seuil de pierre pour consulter l'oracle*, au temps où le grand Zeus décidait de rouler Danaens et Troyens dans le flot du malheur »[2]. C'est à cet oracle que renvoie Strabon (IX, 3, 2) pour attester l'antiquité du *manteion* delphique. Or notre oracle est plus ancien encore : quelle référence pour le culte obscur du Sphaleôtas ! Au vers 6, on veillera à ne pas écrire ὅσσ' ἂν (avec Pomtow et Hiller), leçon qui s'accompagne probablement d'un contresens sur κεχρημένος ; le participe n'exprime pas l'idée de *consultation*, à laquelle on pense d'abord (cf. le χρησόμενος de l'*Odyssée*) ; Agamemnon est poussé par le *désir*, le *besoin* d'entendre la voix divine ; κεχρημένος fait partie en ce sens du bagage poétique le plus courant, ainsi que l'ὅσσα prophétique[3].

Le fait le plus curieux révélé par le texte que nous publions est l'affirmation que le sacrifice à Dionysos doit être consommé

---

1. Le passage d'Agamemnon à Delphes est attesté de nos jours encore (mais il s'agit d'une résurgence érudite) par le platane qui porte son nom et qu'il y a planté lui-même : cf. Théophraste, *H. P.*, IV, 13, 2 ; Pline, *N. H.*, 238. L'*Iliade* ignore l'oracle de Delphes ; dans l'*Odyssée* l'unique mention est celle dont il va être question. Au contraire, les légendes post-homériques le font intervenir à tout instant.

2. *Od.*, VIII, 73-82, trad. Bérard (79-81 : ὡς γάρ οἱ χρείων μυθήσατο Φοῖβος Ἀπόλλων | Πυθοῖ ἐν ἠγαθέῃ, ὅθ' ὑπέρβη λάϊνον οὐδὸν | χρησόμενος ... On considérait plus généralement que ledit oracle faisait allusion à la querelle d'Achille et d'Agamemnon, cf. les scholies à *Od.*, VIII, 77, p. ex. : « ὅτι ἐπιφέρει χρησμὸν δεδόσθαι τῷ Ἀγαμέμνονι, κατὰ τὴν τῶν ἀριστέων διαφορὰν αἱρήσειν τὴν Ἴλιον, τὴν Ἀχιλλέως μῆνιν αἰνιττόμενον · τὸν δὲ Ἀγαμέμνονα οἰηθέντα τῶν ἀριστέων τούτων εἶναι τὴν διαφορὰν ἣν ὁ χρησμὸς εἴρηκε, χαίρειν ἀγνοοῦντα ὅτι τῶν κακῶν ἔτι συνέβαινεν ἀρχὴν εἶναι. »

3. Λοξία peut dépendre de ὅσσαν aussi bien que de ἐξ ἀδύτοιο ; détail sans importance.

ἔντοσθεν μυχάτοιο δόμου, « au plus secret du temple ». Je ne suis pas, pour ma part, en état de prendre parti sur la question, âprement controversée, de savoir dans quelles conditions des sacrifices peuvent avoir lieu dans le temple même[1]. On remarquera seulement :

1° qu'il s'agit de Dionysos et non d'Apollon ; 2° que le texte, dans sa forme actuelle, peut ne pas remonter au delà du IIe s. av. J.-C., ou de la fin du IIIe.

Il reste à se demander pourquoi deux Delphiens, Héracleidas et Pista, ont à cette date consacré une chapelle, un portique, etc. (renseignements donnés par la dédicace), et ont fait graver cet oracle. La réponse est aisée. La dynastie de Pergame[2] est à l'origine de leurs soins officieux. Avide d'être admise au sein de l'hellénisme, elle range Télèphe parmi ses ancêtres et fait sculpter une Téléphie sur l'autel monumental de la cité[3] ; d'autre part l'importance du culte de Dionysos chez les Attalides est connue[4] ; enfin l'on sait qu'à Delphes, en face de l'entrée du temple d'Apollon, toute une région, à cheval sur le mur d'enceinte, était peuplée d'offrandes pergaméniennes[5]. L'oracle a pu être mis en circulation dès les premiers moments de l'amitié entre Delphes et Pergame, à la fin du IIIe s. av. J.-C. Le culte auquel Héracleidas et Pista, ardents à servir les intérêts moraux des Attalides, témoignent

---

1. J. Bousquet aborde ci-après le problème.

2. Indispensable pour l'étude des cultes pergaméniens est le récent ouvrage de Erwin Ohlemutz, *Die Kulte und Heiligtümer der Götter in Pergamon*, 1940 ; c'est un répertoire très abondant.

3. Cf. ci-dessus, p. 117, n. 3. Sur les rapports entre l'Arcadie et Pergame, et sur la généalogie mythique des Attalides, cf. C. Robert, *l. l.*, p. 1149-1150, et P. Roussel, *REG.*, 1915, p. 468. Les Pergaméniens sont des Τηλεφίδαι : voir l'hymne que nous avons cité à propos de εἰραφιώτης (*IGR.*, IV, 360).

4. Cf., outre Ohlemutz, le résumé de *CAH.*, VIII, p. 615 sqq. Sur la généalogie divine des Attalides, descendants de Dionysos, voir, parmi d'autres indications, l'oracle cité par Pausanias, X, 15, 3 : « ταύροιο διοτρέφεος φίλον υἱόν ». En somme, les deux adversaires, le Grec barbarophone et le Dieu « qui fait trébucher », sont les ancêtres des Attalides.

5. La pierre inv. 3861 a été trouvée dans les Thermes de l'Est, à proximité immédiate de cette zone : est-ce hasard seulement ? Voir ci-après la discussion de J. Bousquet.

tant de dévouement et de générosité, est un culte artificiel et érudit ; les rois de Pergame ont tiré d'une tradition ancienne (intervention de Dionysos contre Télèphe), et — qui sait ? — de l'épithète même (Σφάλτης, celui qui fait tomber) forgée par le plus abstrus des poètes alexandrins, un *Dionysos Sphaleôtas ;* on fit appel à l'autorité du sanctuaire delphique pour conférer au dieu et au culte un brevet d'antiquité. La restitution [M]υσιδίωι serait assez conforme à l'intention concertée de la dynastie et de ses amis delphiens.

(A suivre.)

Georges Daux et Jean Bousquet.

VARIÉTÉ

L'histoire et la légende de la colonisation grecque en Occident[1].

Il n'est pas, dans l'étude de la haute Antiquité, de problème plus important que celui des rapports de l'histoire avec la légende. Non seulement il soulève toujours une question de méthode, à propos de laquelle s'opposent et se nuancent les écoles historiques, mais il envahit tout le champ de la recherche à mesure qu'on remonte vers les origines : qui veut étudier les temps protohistoriques se heurte à lui, à chaque instant d'une enquête qu'il ne saurait mener bien loin s'il n'a commencé par définir nettement sa position à l'égard des sources légendaires.

Depuis un demi-siècle, la tendance a été au scepticisme en cette matière, au « doute méthodique » qu'a illustré magistralement, à propos de la colonisation grecque en Italie et en Sicile, l'école « hypercritique » d'Ettore Pais : pour ces historiens, la légende n'était qu'une interprétation, un reflet tardif des événements historiques, qui devaient donc l'expliquer, à moins qu'elle ne les éclairât elle-même. Le sujet se prête bien à un tel débat, car, parmi les grands événements de l'histoire ancienne, s'il en est un dont la valeur que l'on concède aux légendes domine impérieusement l'étude, c'est assurément, prolongée et resserrée au cours de plusieurs siècles d'expéditions coloniales à travers « les vastes mers, royaume de l'épouvante, qui s'étendaient de l'Italie jusqu'aux colonnes d'Hercule »[2], cette prise de contact du monde préhellénique et hellénique avec les territoires qui ont porté, à l'époque historique, les noms de Sicile et de Grande-Grèce. Peut-on, évitant de confondre tradition « historique » et tradition « fabuleuse », remonter, à travers les brumes et les merveilles de la légende, au delà de la colonisation historique du VIII^e^ siècle ? A cette question d'une ampleur peu commune, qui non seulement embrasse une grande page, parmi les plus audacieuses, de l'histoire grecque, mais qui met encore en jeu les origines mêmes de l'Italie ancienne, M. Jean Bérard vient d'apporter une réponse dans un

1. A propos du livre de Jean BÉRARD : *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile : l'Histoire et la Légende*, fascicule 150^e^ de la *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, Paris, de Boccard, 1941, 502 pages in-4°, avec 6 cartes et des titres marginaux. — Thèse complémentaire : *Bibliographie topographique des principales cités grecques de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, Paris, de Boccard, 1941, 116 pages in-4°.

2. Jean BÉRARD, *La colonisat. gr.*, p. 542.

ouvrage dont la hardiesse évoque celle des « pionniers » qu'il fait revivre, et dont les conclusions, préparées par plusieurs années d'études sur le terrain, risquent fort d'orienter vers des horizons nouveaux les recherches concernant le plus lointain passé des civilisations qui ont formé la nôtre.

Pour M. Jean Bérard, les légendes rapportées par les auteurs anciens sur les expéditions de l'âge héroïque en Occident, auxquelles souvent ils font remonter l'origine des colonies de Grande-Grèce et de Sicile, n'ont pas moins de valeur que les renseignements « historiques » qu'ils nous transmettent sur la fondation de ces colonies : « le propre de toutes les traditions primitives est de contenir une part de fiction qui n'exclut pas une part de vérité[1] ». Mais cette part de vérité ne nous est pas acquise au bénéfice de la colonisation historique, car les principales de ces légendes, par exemple l'*Odyssée* pour sa partie la plus ancienne, sont antérieures à la plus vieille des colonies grecques fondées au VIII^e^ siècle en terre italienne : « il appert qu'on fait fausse route quand on prétend trouver en des faits d'époque tardive l'explication exclusive ou la justification principale de la tradition légendaire[2] ». Ainsi, quand à propos de la fondation de Métaponte — point de départ des travaux de M. Jean Bérard — Antiochos de Syracuse et Strabon distinguent dans le temps la colonisation légendaire et la colonisation historique, pourquoi vouloir, avec E. Pais et E. Giannelli, expliquer l'existence de légendes thessalo-béotiennes à Métaponte par la participation de Béotiens du VIII^e^ siècle à la fondation de cette colonie achéenne ? En vérité, c'est à une colonisation « préhellénique » qu'il faut demander la clé de ces légendes, et de tant d'autres, même quand elles nous sont parvenues sous une forme tardive, après avoir subi des altérations où le patriotisme local n'était pas toujours indifférent. Elles doivent être pour nous ce qu'elles étaient pour les Anciens : une première forme, plus vague et souvent poétique, de l'histoire. Grâce à elles, on peut tenter de retracer dans leurs grandes lignes les événements dont la Méditerranée occidentale fut le théâtre, bien longtemps avant la colonisation historique de l'Italie et de la Sicile, qu'il faut, pour la bien distinguer de l'autre, délimiter tout d'abord.

*
* *

La tradition historique, pour une large part, « remonte à des données qui, dans leurs grandes lignes, étaient fixées dès le V^e^ siècle, sinon bien plus tôt, sous une forme cohérente »[3]. Les données chronologiques qu'elle nous propose prêtent parfois à de délicates discus-

1. Jean Bérard, *l. l.*, p. 20.
2. *Ibid.*, p. 526.
3. Jean Bérard, *l. l.*, p. 43. Ceci ressort de l'excellente revue des sources littéraires qui sert d'Introduction à l'ouvrage, pp. 22-42.

sions, par exemple à propos de la fondation de Syracuse et de Crotone : s'il faut les croire jumelles, la traditionnelle ancienneté des Syracusains ne serait-elle pas une simple invention de leur vanité ? Mais leurs divergences mêmes ne font qu'accroître l'intérêt et confirmer la valeur de ces données traditionnelles : il faut donc « se garder de les remplacer par des contructions plus fragiles encore »[1].

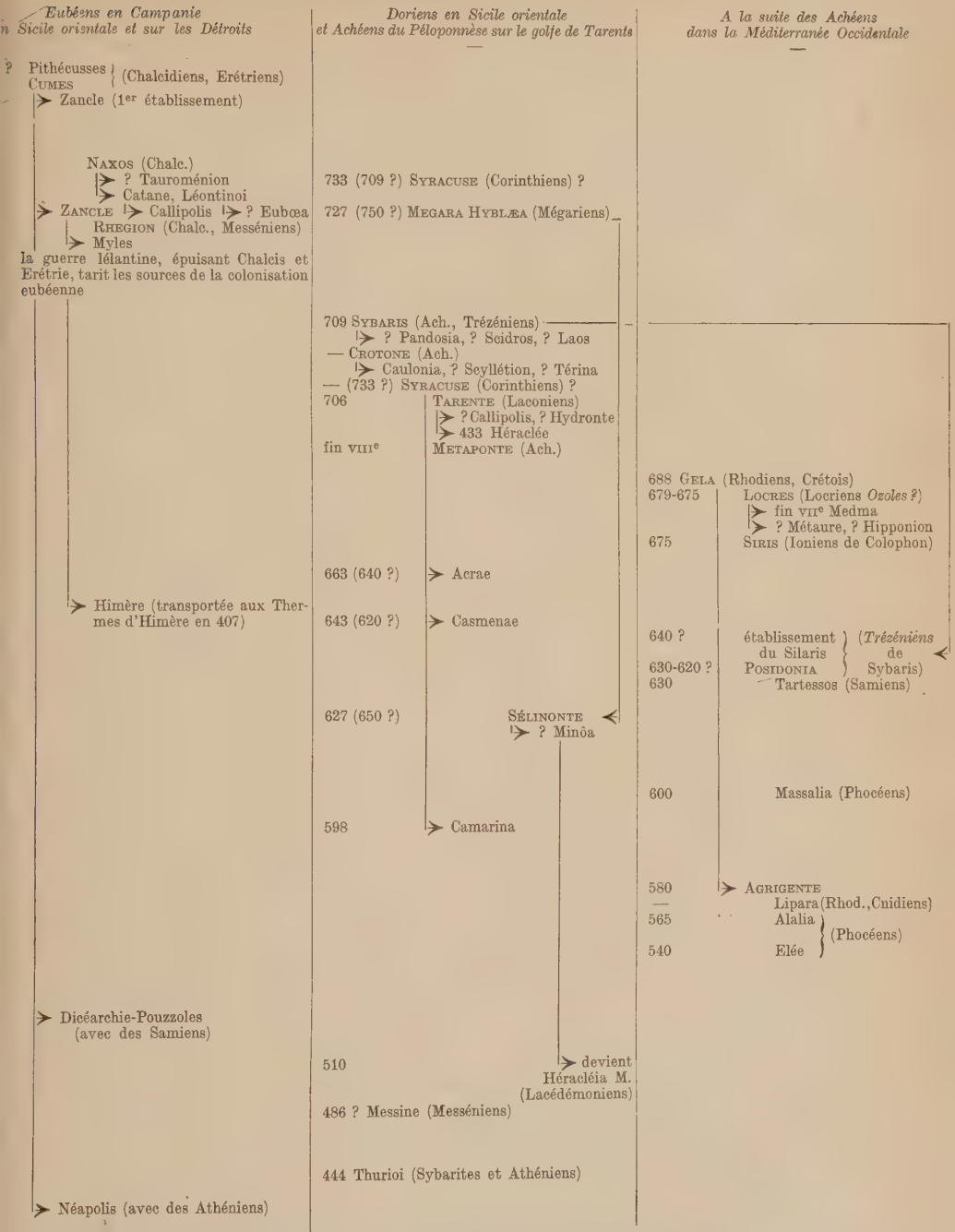
En fait, elles nous permettent de distinguer les vagues successives qui, du VIII^e^ au V^e^ siècles, ont porté les Grecs vers les rivages occidentaux, et tout d'abord les Chalcidiens fondateurs de Cumes, ces « pionniers de la colonisation grecque en Italie » (pourquoi donc contester, avec M. E. Ciaceri, au nom de la « vraisemblance », que la plus lointaine des colonies grecques d'Occident en soit la doyenne ? quoi d'étonnant, que les Chalcidiens, dans la tension du premier élan, aient donné d'emblée ses bornes à la plus grande Grèce ? N'oublions pas que « là comme ailleurs, la colonisation commença par être la grande aventure ») : partie des rivages eubéens, cette vague chalcidienne se déroule lentement sur la Sicile orientale et les deux rives des Détroits, et la retraite consécutive des Phéniciens dans l'Ouest de l'île, signalée par Thucydide[2], a trouvé dans les fouilles de Motyé la première confirmation de rapports jusque-là incertains entre Hellènes et Sémites de Sicile. Puis, après que la guerre lélantine eût ruiné l'Eubée, un flot nouveau, issu du golfe de Corinthe et des rives du Péloponnèse, porte en Sicile orientale et dans le golfe de Tarente Doriens et Achéens dont les fondations se pressent pendant la dernière décade du VIII^e^ siècle. Enfin, en marge — préférons-y *à la suite* — des Achéens, partent vers l'Occident, cette fois de tous les rivages grecs, des expéditions qui n'ont plus entre elles le lien de la race : l'onde, qui atteint les bords extrêmes de la Méditerranée occidentale, se fragmente et s'éparpille.

Née du commerce avec les indigènes[3], puis développée par les nécessités démographiques, détournée enfin, après le VI^e^ siècle, vers des buts politiques ou militaires, cette colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile a été reconstituée par M. Jean Bérard à partir des textes historiques, sans le secours des légendes, mais avec l'heureuse garantie des confirmations archéologiques. Cette première moitié du livre constitue la mise au point d'ensemble qui nous manquait sur un sujet que personne en France n'avait osé aborder de front depuis François Lenormant. Nous en avons condensé les résultats dans un tableau chronologique et topographique qui s'efforce, en schématisant les conclusions de l'auteur, d'être aussi respectueux de ses silences que de ses suggestions :

---

1. *Ibid.*, p. 18.
2. *Thuc.*, VI, 2, 6.
3. Jean BÉRARD, *l. l.*, p. 302 : « Les pionniers de la colonisation hellénique en Occident... furent d'abord des trafiquants... Lors même qu'eurent été fondées en Italie et en Sicile des colonies ayant essentiellement le caractère de colonies de peuplement, il apparaît que le commerce fut encore pour une large part dans la prospérité des cités de Grande-Grèce. »

La colonisation grecque en Italie méridionale et en Sicile à l'époque historique, d'après le livre de J. Bérard[1]



B. — Les étapes de la colonisation grecque *dans l'Adriatique* furent les suivantes : 627 Epidamne (Corinthiens de Corcyre), 580 Apollonie uis les fondations de Denys l'Ancien (390-380 ?) : Lissos-Alessio, Ancône, Pharos-Lésina (avec des Pariens), Issa-Lissa, Adria ; enfin celles le Jeune : 358 Brentesion ?, Hydronte ?

Le point d'interrogation précédant un nom de ville indique que la *date* de la fondation est *inconnue*.

*
* *

Quand seule l'*Odyssée*, parmi les grandes légendes relatives aux mers du Couchant, serait antérieure à la colonisation du VIIIe siècle dont elle n'offre aucun reflet dans sa partie la plus ancienne, l'existence de longs rapports entre Hellènes et Préhellènes et la Méditerranée occidentale, bien longtemps avant la fondation de Cumes, serait par là suffisamment prouvée. Or, si l'on en croit le témoignage unanime des Anciens, le retour des Argonautes par la mer Tyrrhénienne (cité, au reste, en un passage des *Récits chez Alcinoos*[1] : mais l'authenticité de ce passage est-elle vraiment assurée ?) serait antérieur à l'*Odyssée* elle-même. Bien plus, il en serait de même du rapt par Héraclès, en Ibérie, des bœufs de Géryon, et de son retour par l'Italie, auquel M. Jean Bérard révèle une allusion, voilée, dans un vers d'Hésiode[2]. Pourquoi donc les autres légendes concernant le « retour » par l'Occident des autres héros de la guerre de Troie, *Nostoi* de Nestor, de Philoctète ou de Diomède, pourquoi donc la geste sicilienne de Minos, ne seraient-elles pas relatives, elles aussi, à cette période de « colonisation légendaire », bien qu'elles nous soient parvenues dans des textes postérieurs à la colonisation historique ? Il suffit de les regarder d'un peu près pour s'apercevoir que, pas plus que l'*Odyssée*, elles n'ont de rapports avec les fondations du VIIIe et du VIIe siècles.

Non seulement ce domaine de l'âge héroïque, vaste comme la légende, dépasse celui de la colonisation historique jusqu'à envelopper toute la Méditerranée occidentale, mais, dans les limites mêmes de la colonisation historique, les fondations légendaires coïncident rarement avec les fondations des VIIIe-VIIe siècles. Ce n'est pas à Métaponte, mais *dans son voisinage*, à Lagaria, que le constructeur du cheval de Troie, Epeios, avait sa légende ; ce n'est pas à Sybaris, ni à Crotone, que la tradition faisait venir Philoctète, mais dans des villes *voisines et moins connues :* Crimisa, Pétélia, Macalla ; ce n'est pas à Crotone, mais *à côté d'elle*, au cap Lacinion, que Crotôn et Lacinios avaient leurs cultes ; ce ne sont pas les grandes colonies du VIIIe siècle, mais de *modestes* villes de Daunie, que l'on attribuait à Diomède : Argyrippa, Lucéria, Siponte, Canusium ; ce n'est pas à Posidonia, mais *dans ses environs*, aux bouches du Silaris, que s'élevait un hérôon de Jason. Héraclès enfin était vénéré dans des villes *indirectement hellénisées* où son culte devait être fort ancien : à Herculanum, à Pompéi, à Capoue, au Lucrin, *près de* Siris et Pandosia, *entre* Hipponion et Medma... « Les principaux centres légendaires sont souvent des localités assez obscures, qui ne furent pas directement colonisées et qui ne jouèrent aucun ou presque aucun rôle à l'époque historique »[3].

Cette idée, peut-être la plus féconde du livre de M. Jean Bérard, puisqu'elle signale expressément à l'archéologue tant de nouveaux

1. *Od.*, XII, 69 sqq.
2. Hés., *Théogonie*, 287-294 ; et fr. 251 Rzach.
3. Jean Bérard, *l. l.*, p. 458.

champs de fouilles, est lourde, pour l'historien, des plus lointaines conséquences. Ces sanctuaires obscurs ne contiennent-ils pas le secret des origines italiotes ? On ne saurait manquer d'être frappé, avec M. Jean Bérard, du caractère thessalien que présentent souvent les légendes qui s'y rattachent : Thessaliens d'origine, les Néléides fondateurs de Métaponte ; Thessalien, Jason qui mène ses Argonautes dans le golfe posidoniate ; thessaliens, les Centaures qu'Héraclès abat dans l'île des Sirènes, etc. Or, les Grecs ne donnaient-ils pas comme des « Pélasges », originaires de Thessalie, les peuples « indigènes » qu'ils trouvèrent devant eux en Occident, Chônes, Œnôtres, Peucétiens, Sicanes, Sicules, Elymes, Aborigènes, Tyrrhènes enfin, c'est-à-dire les Étrusques, dont l'arrivée en Occident doit s'inscrire dans le cadre des migrations légendaires ? La thèse selon laquelle Rome elle-même était d'origine hellénique — disons aujourd'hui : préhellénique — était soutenue déjà dans l'Antiquité par Denys d'Halicarnasse, et par Virgile.

On voit quelle est, dans la seconde partie du livre de M. Jean Bérard, la part de l'hypothèse : ces Pélasges, chassés de Grèce par l'arrivée des Achéens, à la fois vers l'Asie Mineure et vers l'Occident, ne sont pas attestés autrement que par la tradition légendaire ; l'archéologie révèle bien en Italie et en Sicile les vestiges de rapports commerciaux entretenus du XV^e^ au XI^e^ siècles avec les Égéens des temps mycéniens et submycéniens, mais rien, dans ces vestiges, ne permet de distinguer le caractère particulièrement « pélasgique » de ces trafiquants — ou de ces premiers colons. Or, si nous voulons suivre M. Jean Bérard dans ses conclusions les plus avancées, il faut tout d'abord qu'aux lieux mêmes dont il nous révèle l'intérêt, le sol livre bientôt des documents « mycéniens » appartenant à l'Helladique Récent. Il faut encore, qu'antérieurs à ceux-là, les documents minoens, contemporains des plus anciennes migrations dont il suggère l'existence, s'avèrent plus nombreux en Occident (bien que M. Jean Bérard nous semble avoir sous-estimé l'importance du lot actuellement connu). Il faut enfin que par l'étude de ces deux séries de témoignages on puisse entrevoir dans quelle mesure on est en droit de distinguer « minoen » et « pélasge »... Il reste que M. Jean Bérard a lancé vigoureusement une idée féconde, et la propose au contrôle des fouilles qu'elle fera naître.

De l'hypothèse de M. Jean Bérard, qui attend de l'archéologie sa confirmation, il s'ensuit nécessairement que les Grecs du VIII^e^ siècle n'auraient pas introduit, mais retrouvé en Italie leurs cultes, que, plusieurs siècles auparavant, les premiers habitants de la Grèce, chassés par l'arrivée des Achéens, y avaient importés. Et l'on comprend certes mieux, après avoir lu M. Jean Bérard, comment les jalons posés par la colonisation légendaire ont pu précipiter, de sanctuaire en sanctuaire, la marche conquérante d'un Héraclès à travers la Grande-Grèce : ainsi l'on voit sur une vitre embuée se former un ruisselet qui court de goutte en goutte et se grossit après coup de l'onde même dont il est issu. Mais, tout en suivant M. Jean Bérard, nous croyons néanmoins que le rôle majeur revient ici, beaucoup

moins qu'à ces premiers cultes obscurs, à leur « renaissance » provoquée par la colonisation historique : c'est bien à elle que les cultes de la Grande-Grèce — et à leur suite les grands cultes romains — ont dû leur caractère définitif et leurs nuances distinctives, enrichies par plusieurs siècles de développement au cœur de la Grèce. Même si la colonisation légendaire n'avait pas préparé les voies, on peut avancer qu'il n'aurait rien manqué, par exemple, à l'Hercule romain dont M. Jean Bayet a naguère retracé la diffusion à partir des cités achéennes de Grande-Grèce. Ainsi, bien qu'inspiré d'une méthode contraire, le livre de M. Jean Bérard est loin de détruire le travail déjà fait : il tend à le compléter dans le passé. En attribuant, par exemple, aux légendaires Aminéens l'importation aux rives du Silaris de la légende thessalienne des Argonautes[1], il leur confère du même coup la réalité historique : maniée avec prudence, la méthode nouvelle, si l'archéologie la favorise, peut intégrer à l'histoire son prélude légendaire.

Dans les belles pages qui terminent son ouvrage, M. Jean Bérard se demande pourquoi les Pélasges devenus « barbares » en Italie et en Sicile ne seraient pas, dans l'*Odyssée*, les « monstres » qu'Ulysse, le premier des astucieux Hellènes, s'émerveillait de découvrir dans les mers du Couchant : comment ne pas souhaiter que, pour ses recherches futures préparées par ce premier et considérable travail, M. Jean Bérard se laisse entraîner à son tour... « dans le sillage d'Ulysse » ?

Paul-Marie Duval.

N. B. — Depuis la rédaction de cet exposé, la *Revue des Études Grecques* a publié un « aperçu » du problème soulevé par M. Jean Bérard. On y trouvera (LIV, 1941, II, p. 198-217), exprimée par l'auteur lui-même et allégée de toute référence, la substance de son ouvrage.

---

1. Cf. sur ce point Jean Bérard, *Les origines historiques et légendaires de Posidonia à la lumière des récentes découvertes archéologiques* (*Mél. d'Arch. et d'Hist. Ec. fr. de Rome*, LX, 1940, p. 9-31).

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

Ad memoriam : FÉLIX MOURET (1862-1938).

De même que certains de nos archéologues ont été menés à l'archéologie par les sciences naturelles, Félix Mouret est passé de la recherche des plantes (pour son herbier) à la quête des antiquités. Son nom restera attaché à la découverte, au printemps de 1916, sur une de ses propriétés, à Ensérune, du célèbre *oppidum* préromain. Non content d'avoir assuré à ses frais la fouille du cimetière de la station, il fit don à l'État des terrains qu'il possédait sur le plateau, et, si certaines questions qui n'avaient pas grand'chose à voir avec l'archéologie n'étaient intervenues, il eût agi de même façon pour la remarquable collection qu'il avait réunie à Ensérune. On lui doit encore l'exploration du temple de Vénus et de l'aqueduc gallo-romain de Vendres, de la villa du domaine de l'Hôpital, dans laquelle il crut reconnaître les ruines du Primuliac de Sulpice-Sevère, et du tumulus de Saint-Bauzille.

Félix Mouret, né le 26 juin 1862 au Nègre, près de Vendres (Hérault), mort, le 18 juillet 1939, dans le domaine familial, était l'un de ces travailleurs modestes et persévérants, auxquels l'archéologie militante doit souvent le meilleur de ses résultats[1].

R. L.

Ad memoriam : GEORG WILKE (1858-1938).

Une brève notice parue dans *IPEK* (13-14, 1939-1940 (1941), p. 208) nous a fait connaître bien tardivement le décès du médecin général Georg Wilke, survenu le 28 octobre 1938. Il était resté l'un des derniers survivants de la première équipe de préhistoriens groupés autour de la revue *Mannus*.

---

1. Bibliographie : *Sulpice-Sévère à Primuliac*, 1907 ; — *Le temple de Vénus à Vendres*, 1916 ; — *Note sur les fouilles d'Ensérune*, CRAI, 1916 ; — *Notice sur Ensérune*, AFAS, Congrès de Montpellier, 1922 ; — *Une sépulture ibérique de La Tène II, près de Béziers*, Bull. Soc. archéol. Béziers, 1925-26 ; — *Primuliac et Ensérune*, Conférence lue le 22 novembre 1926 à l'Assemblée annuelle de la Société de l'Art chrétien ; — *CVA. France.* Fasc. 6, *Collection Mouret*, 1927 ; — *Les influences helléniques et tartessiennes sur le Languedoc méditerranéen*, Congrès de la Fédération historique du Languedoc, 21 février 1929 ; — *Primuliac et Saint-André d'Agde*, Cahiers d'histoire et d'archéologie, 1931 ; — *Historique d'Ensérune, gisement archéologique*, Bull. Soc. archéol. Béziers, 1934.

G. Wilke était spécialiste des études concernant le Néolithique et l'âge du Bronze ; ses travaux marquèrent une date pour l'histoire de l'une et l'autre de ces époques. En 1911, il inaugurait les publications de la *Mannus-Bibliothek* par un volume où, pour la première fois, était traitée dans son ensemble la question de la céramique peinte énéolithique du Balkan *(Spiral-Mäander-Keramik und Gefässmalerei (Hellenen und Thraker))*. Une année plus tard, et dans la même collection (fasc. 7), il commençait avec son livre *Südwesteuropäische Megalithkultur und ihre Beziehungen zum Orient*, un cycle de recherches sur les rapports des civilisations néolithiques et du bronze du monde indo-européen, que suivaient bientôt après, dans la même série (fasc. 10 et 31), les *Kulturbeziehungen zwischen Indien Orient und Europa* et *Die Religion der Indogermanen in archäologischer Betrachtung* (1913, 1923).

G. Wilke n'oubliait pas qu'il était médecin ; car on trouve dans ces deux derniers volumes de curieuses observations sur les rapports de la tératologie et de la démonologie primitive. Son dernier ouvrage, paru en 1936, traitait de la médecine dans l'Europe préhistorique *(Die Heilkunde in der europäischen Vorzeit)*. R. L.

Ad memoriam : EUGEN TATARINOFF (1868-1938).

Le 30e *Bulletin* de la Société préhistorique suisse (1938, paru en 1940) est dédié à la mémoire d'Eugen Tatarinoff qui, en tant que secrétaire, fut l'animateur de ce groupement pendant de longues années. Le volume de *Mélanges* qui venait de lui être offert pour fêter son 70e anniversaire, était un juste tribut d'hommages à l'ancien professeur d'histoire et de philosophie à l'École cantonale de Soleure, qui, aux côtés de Ferdinand Keller, avait contribué à faire sortir la préhistoire suisse des ornières du romantisme. R. L.

PAUL FAIDER (1886-1940).

La science belge a fait une perte cruelle en la personne de Paul Faider, issu d'une antique famille de gens de robe liégeoise, mort en 1940 au Château de Mariemont ; il avait été nommé là conservateur des collections archéologiques, après avoir enseigné à l'Athénée de Mons et à l'Université de Gand. Éditeur d'Aulu-Gelle (1924), du *De Clementia* (1928), auteur d'intéressantes *Études sur Sénèque* (1921), d'un *Répertoire des éditions, des scolies et commentaires des auteurs latins* (1931), qui complétait le *Répertoire des index et des lexiques des auteurs latins* (1926), P. Faider a attaché son nom à la publication du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de Belgique* ; il avait préludé à cette tâche en donnant le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville de Mons* (1931) et une *Bibliographie des catalogues des bibliothèques de Belgique* (1933). Lorsque l'Union académique internationale décida d'entreprendre une nouvelle édition du Ducange, Faider fut désigné pour les fonctions de secrétaire du Comité du Dictionnaire du latin médiéval. R. L.

WERNER BUTTLER (1907-1940).

Werner Buttler est tombé lors de la campagne de France, le 12 mai 1940. Spécialisé dans l'étude des civilisations néolithiques, il avait fouillé avec une méthode impeccable le grand village à céramique rubanée de Cologne-Lindenthal ; la publication qu'il en donna est un modèle du genre (voir *Rev. arch.*, 1937, I, p. 266). Son dernier ouvrage, *Der Donauländische und der westische Kulturkreis der jüngeren Steinzeit*, deuxième volume du *Handbuch der Urgeschichte Deutschlands*, publié sous la direction d'Ernst Sprockhoff (voir *ibid.*, 1939, 2, p. 89), est le meilleur traité qui ait été composé, en Allemagne, sur le Néolithique récent. La perte de ce jeune savant sera péniblement ressentie. R. L.

JOSEF SCHRANIL (1894-1941).

Titulaire de la chaire de préhistoire à l'Université technique de Prague, Josef Schranil est mort le 20 mars 1941. C'était l'un des meilleurs connaisseurs de l'archéologie pré- et protohistorique pour la Bohême-Moravie ; à l'étude de ces régions il avait consacré son principal ouvrage, *Vorgeschichte Böhmens und Mährens*. R. L.

WALTER WEECK (1886-1941).

Directeur du Musée des Antiquités de Stuttgart, Walter Weeck est mort au mois de février 1941, à 55 ans. Il s'était acquis une réputation méritée dans les études relatives aux antiquités de la période des Grandes invasions. Son principal ouvrage, *Die Alamannen in Würtemberg* (voir *Rev. arch.*, 1933, I, p. 139), qui inaugurait la collection des *Germanische Denkmäler der Völkerwanderungszeit*, avait été précédé, et comme préparé, par toute une série de monographies sur les cimetières barbares d'Oberflacht (1924), d'Holzgerlingen (1926) ; par d'autres mémoires parus dans les *Berichte* de Francfort en 1923-24 (p. 41-57), et en 1925-26 (p. 35-46) ; il y est traité des Francs et des Alamans au Wurtemberg et du problème des cimetières à tombes alignées *(Reihengräber)*. R. L.

Préhistoire et cartographie.

L'établissement de cartes archéologiques pour le Néolithique et les Âges des métaux est une besogne particulièrement urgente. L'histoire de l'occupation territoriale de la Gaule, avant la conquête romaine, ne pourra être définitivement menée à bien aussi longtemps que ces documents indispensables feront défaut. L'importance de cette tâche n'a pas échappé aux rédacteurs de l'*Atlas de France*, publié par le Comité national de Géographie, dont la dernière carte parue (n° 79, Paris, Société française de Cartographie, 1941) comprend deux cartons consacrés aux stations préhistoriques, Paléolithique, et Néolithique, respectivement établis par MM. Paul Wernert et Guy Gaudron.

Dans la première de ces cartes, on a justement renoncé à restituer les contours plus ou moins hypothétiques d'une France quaternaire. La seule indication rappelant l'aspect de ces territoires pendant cette période se rapporte à l'extension des glaciers (en bleu). Un fond vert clair souligne les régions alors inhabitées. Des signes très simples différencient les stations, selon qu'il s'agit d'une station préhistorique d'un âge quelconque du Paléolithique (carré bleu), d'une station à stratigraphie importante (rectangle rouge), d'une trouvaille importante de restes humains squelettiques (croix bleue), d'une caverne d'art pariétal importante (carré rouge). Pour le Néolithique, le même fond vert clair, marquant les zones inoccupées ou de moindre peuplement, correspond également à la forêt. Un point rouge indique l'emplacement des habitats, villages, camps fortifiés, principaux ateliers ; un point bleu, les sépultures, monuments mégalithiques, grottes funéraires, cistes.

L'exiguïté de l'échelle adoptée (1 : 600.000) rendait impossible un relevé complet de toutes les découvertes. On voudra donc bien ne chercher dans ce document qu'une simple esquisse, en attendant que puissent être publiées les cartes de peuplement dont, en collaboration avec M. Guy Gaudron, nous avons entrepris l'établissement pour le Néolithique et les âges du Bronze et du Fer.

Le carton du Paléolithique ne peut être utilisé que comme une mise en place des principaux gisements français. Isolé du reste de l'Europe, il risque d'être faussement interprété. Il ne représente qu'une partie de la grande province de civilisation qu'est le monde paléolithique franco-cantabrique, avec ces centres de la Dordogne, du Lot, de la Charente, de la Gironde, du Pays Basque, du Comminges et de l'Ariège. L'Homme s'est installé sur les terrasses des vallées fluviales (Somme, Seine, Aisne, Yonne, Indre, Rhône), dans la plaine d'Alsace et sur quelques points du littoral de la Manche. La carte ne rend encore aucun compte de certains faits de civilisation dûment constatés. Il est impossible, en effet, de se rendre compte de l'importance des migrations saisonnières, du rayonnement d'échanges qu'elles ont provoqués pour certaines catégories de produits manufacturés. Une carte de répartition des divers outillages serait la bienvenue.

Le carton du Néolithique est autrement parlant. Il montre que les grandes lignes de l'occupation territoriale de notre pays sont, une fois pour toutes, inscrites sur le sol. Désormais et pour longtemps, il n'y aura plus de changements profonds dans l'économie du peuplement. La densité des habitats témoigne de l'existence de groupements fixés au sol dont ils entreprennent la mise en culture. Ce ne sont pas encore des défrichements de grande envergure et la carte fait encore une très large place à la forêt. Les attaques n'ont guère porté que sur sa lisière, et ce n'est que par leur multiplication qu'elles ont pu l'entamer sérieusement. Il serait plus juste de parler d'une lutte contre le hallier et la broussaille. Pour cette tâche, l'Homme ne disposait que de l'outil rudimentaire qu'est la hache-marteau en pierre. Ce que l'on peut entrevoir des sociétés de palafitteurs permet

de reconstituer les modalités de cette agriculture primitive. On doit se représenter ces populations, non point comme des hordes ou des clans, mais comme des familles, circulant le long des forêts, de préférence au voisinage des lacs et des rivières, s'arrêtant là où elles trouvent des pâturages pour le bétail et aussi des terres légères pour y créer des champs, ou plutôt des jardins, c'est-à-dire quelques sillons de mil, d'orge, de froment, de lin et aussi des arbres fruitiers. Dans cette conquête du sol, l'Homme a été aidé par les animaux domestiques : la chèvre en particulier a été pour lui un précieux auxiliaire. Le feu a joué certainement un grand rôle dans le défrichement et la préparation du sol.

La plaine de Caen fait connaître une mise en culture bien plus développée. Si imparfait que soit pour cette région le carton de l'*Atlas de France*, il montre clairement cependant que les monuments mégalithiques se répartissent en trois groupes principaux, de Falaise à la mer, entre l'Orne, l'Odon et l'Aure, au Sud de Caen et entre l'Orne et la Dives. Le Bocage et le Lieuvin n'en possèdent que quelques-uns. Cette répartition apparaît comme quelque peu paradoxale dans un pays où justement les labours intensifs auraient dû provoquer la disparition de ces monuments. D'autre part, si l'absence de roches dures dans le sous-sol du Lieuvin peut expliquer leur rareté, il n'en est pas de même pour le Bocage, riche en schistes et en granits. Dans une étude récente, le Dr R. E. Doranlo (*Bull. de la Soc. normande d'ét. préhist.*, t. XXXII, 1941, p. 26-36) vient d'attirer l'attention sur les relations de cause à effet qui se manifestent dans la plaine de Caen entre les terres à blé et les monuments mégalithiques. Pareil rapport avait été déjà constaté, dans le même pays, entre les terres à céréales et les tumulus de l'âge du Fer. Les mégalitheurs de la plaine de Caen seraient-ils des agriculteurs ?

Le grand obstacle pour les agriculteurs néolithiques, ce fut la lande stérile (Bretagne centrale), le marais et la forêt. En Alsace, on les trouve installés sur les bandes de lœss, fertiles et faciles à cultiver. L'occupation de la forêt sera l'œuvre des populations de l'âge du Bronze, mieux outillées, de caractère pastoral, qui mèneront leurs troupeaux de porcs à la glandée dans la forêt de chênes. La montagne n'a pas été un obstacle infranchissable. Les Néolithiques y ont laissé des traces de leurs passages : dans la région des Rousses et la montagne de Saint-Claude (Jura) ; ils se sont installés le long des grands passages (trouée de Belfort).

La carte permet de reconstituer les diverses phases de leur pénétration vers l'intérieur de la Gaule. Les Néolithiques ont suivi les vallées fluviales, seules voies de communication praticables dans un pays sans routes, et leur occupation ressemble assez à celle du continent africain par les Européens. Sur les rivages de l'Océan, leurs établissements s'échelonnent depuis le Pas-de-Calais jusqu'au Pays Basque, avec des centres plus importants dans les estuaires (Seine, Gironde).

On distingue encore l'existence de grandes provinces, à la fois centres de peuplement et de civilisation : groupes de Bretagne, de

Seine-Oise-Marne, de Saône-et-Loire, de la Loire et de ses affluents, de la Charente et de la Gironde, de la Basse vallée du Rhône, des Pyrénées. Ce serait une grave erreur de supposer ces régions isolées les unes des autres, vivant en vase clos, sans contacts avec l'extérieur. La carte met encore en relief l'existence de la grande traînée dolménique de l'Hérault au Finistère, avec ses ramifications de la Charente vers le Bassin parisien. Mégalithes et stations jalonnent de grandes artères de circulation naturelle, menant de l'Hérault à la Charente par la lisière jurassique du Massif Central, de la Charente aux Pyrénées par la Gironde, vers le Grand-Pressigny (Indre-et-Loire), et de là au Camp de Chassey (Saône-et-Loire) et au Charollais, puis à la Suisse. D'autres courants relient la Suisse au Languedoc par la vallée du Rhône, au Bassin de Paris, par la Seine et ses affluents (Et. Patte, *Rev. anthropol.*, t. 52, 1941, p. 105).

Ces brèves remarques permettent de mieux comprendre l'importance de jour en jour plus grande des temps néolithiques dans l'histoire de l'occupation territoriale du sol français. Au moment où va commencer l'ère des métaux, apparaissent tracées à la fois sur la carte les grandes lignes du peuplement et les principales voies de circulation et d'échanges. Des sociétés se forment, moins autonomes, plus ouvertes sur le monde extérieur et qui communiquent entre elles aussi bien par terre que par mer. De nouveaux venus pourront apporter d'autres traits à ce premier visage de notre pays. Mais ce seront les descendants de ces Néolithiques qui, pour de longs siècles, constitueront la masse des peuples de la Gaule. R. L.

L'ancienneté de l'Homme en Afrique du Nord.

Dans la séance du 10 octobre 1941, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (*CR.* 1941, p. 378-379), a été donnée communication d'une étude de MM. R. Neuville et A. Ruhlmann, transmise par M. l'abbé Henri Breuil et relative à l'ancienneté de l'Homme au Maroc.

Les recherches récemment entreprises par les deux préhistoriens ont permis de préciser que les quatre transgressions marines quaternaires, reconnues par M. G. Lecointre sur le littoral atlantique du Maroc, ont laissé des vestiges sédimentaires à des altitudes décroissantes de 90 m., 60 m., 30 m. et 15 m., coïncidant avec les étages Sicilien, Milazzien, Tyrrhénien et Monastirien de la chronologie de Depéret. Les deux étages les plus anciens, c'est-à-dire les plus élevés, sont caractérisés par la présence de deux mollusques, aujourd'hui chilo-sénégalais, *Acanthina crassilabrum* et *Trochatella trochiformis*. Ces deux gastéropodes ont ensuite disparu pour faire place à *Purpura haemastoma*, inconnue auparavant et commune dans les deux derniers étages comme dans la mer actuelle.

L'industrie, découverte sur un niveau sicilien à la carrière de Sidi Abderrhaman, près de Casablanca, par MM. Neuville et Ruhlmann, comprend des outils en quartzite et en grès compact, taillés à grands éclats suivant la technique clactonienne. De nombreux éclats ont été

façonnés en coups-de-poing triédriques ou lancéolés ; d'autres ont été tirés directement de gros galets. Le nom de *Clacto-Abbevillien* a été proposé pour désigner cette industrie, dont la faune est représentée par quelques dents fragmentaires de deux espèces de Rhinocéros et de nombreuses dents d'Hippopotame. Des sédiments continentaux séparent ce niveau archéologique d'un nouvel horizon marin, milazzien par sa position stratigraphique et par sa faune. Dans la dune consolidée de 14 m. d'épaisseur qui surmonte cette dernière formation, la mer tyrrhénienne a creusé des cavitées qu'elle remplit partiellement de galets et de coquillages dont *Purpura haemastoma*, et à la base de ce dépôt, quelques coups-de-poing abbevilliens ont été recueillis.

Un second gisement, situé à la carrière Martin, à 4 kilomètres du précédent, exploré par M. Maurice Antoine, comprend deux industries d'âge très différent : l'une Abbevillienne, différente de celle de Sidi Abderrahman, entièrement roulée et sans doute empruntée par la mer tyrrhénienne à des terrains plus anciens ; l'autre, peu ou pas roulée, appartient à un Acheuléen déjà loin de ses débuts. Le cordon tyrrhénien sur lequel elle repose n'est donc qu'Acheuléen. Une série de dépôts continentaux renferme des outils acheuléens plus tardifs, ainsi que du Micoquien.

Les découvertes de Sidi Abderrhaman établissent donc l'existence de l'Homme pré-sicilien et pré-milazzien au Maroc, et son apparition sur ces territoires remonte donc à une époque antérieure au niveau de la mer de + 90 m. (Sicilien). Cette haute antiquité de l'Homme en Afrique est à rapprocher des constatations analogues faites dans la plus ancienne terrasse de la Somme, à Abbeville. Les dépôts soliflués de la base de cette terrasse contiennent, en effet, des bifaces dérivés des formations antérieures disparues, alors que le principal niveau abbevillien se superpose à ces dépôts. R. L.

Tourbières et archéologie.

Sous le titre : *Carte et répertoire des tourbières de France*, le Bureau de la Documentation minière, au Secrétariat d'État de la Production industrielle publie aux Éditions géographiques de France (Paris, 1941), un document qui intéresse tous les préhistoriens. Deux de nos départements les plus riches en tourbières, l'Aube et la Marne, le sont également en vestiges des civilisations palafittiques.

L'exploitation de ces tourbières est commencée sur une assez vaste échelle dans la Marne. Il importerait que ces travaux puissent être suivis par des archéologues compétents. Il ne manquera pas de se produire des découvertes importantes et il serait profondément regrettable qu'une fois de plus notre négligence laissât passer une occasion aussi favorable d'étudier les palafittes qui, à la fin du Néolithique et à l'âge du Bronze, étaient installés dans les marais de Saint-Gond, au voisinage des grottes funéraires de Villevenard et de Courjonnet. [Depuis que cette note a été rédigée (1941), M. André Loppin a été chargé de la surveillance archéologique de ces travaux dans les départements de la Marne et de l'Aube.] R. L.

Parties ouvertes ou réservées des temples en Égypte.

Dès avant 1914, M. P. Lacau[1] avait remarqué que le célèbre temple de Louxor, exemple typique et prestigieux de la XVIII[e] dynastie, reste encore trop mal connu[2]. En partant du plan Borchardt (1896), le dernier en date établi, le même savant a constaté qu'il y avait eu un jour une modification dans le dispositif (pl. III, état actuel) au niveau du mur de fond de la « salle » devenue la *chambre*, comme on dit, ou plus exactement le *naos* d'Alexandre. Cette constatation, dont on n'a pas assez tenu compte[3], est importante, car il s'agit d'un sanctuaire de barque sacré, édifice s'intégrant ainsi dans une série qui pose d'intéressantes questions d'histoire religieuse et architecturale.

L'étude confronte (pl. III-IV) les deux états, d'abord à l'époque d'Aménophis III, puis dans les temps actuels. Les conclusions de l'auteur sont qu'il y a bien eu un plan primitif, sans doute conçu par le célèbre *directeur de travaux*, Aménophis, fils de Hapi, qui devait lui-même devenir dieu à l'époque grecque. A l'époque de ce plan, l'édifice aurait été divisé en deux : un temple *ouvert*, dont la dernière salle en profondeur aurait été le sanctuaire même de la barque d'Amon ; de ce côté, on avait prévu, en outre, d'autres petites salles latérales pour les barques de Mout et Khonsou, des escaliers et des couloirs réservés au personnel ; au delà, c'était le *temple fermé*, comprenant plus au fond douze chambres pour le culte, intimes, dont un second sanctuaire, celui de la statue (grande effigie d'Amon assis).

M. P. Lacau a examiné en détail et successivement chacun des deux sanctuaires proprement dits. Cette division des locaux en parties ouvertes et réservées n'est pas récente, ni spéciale à Louxor : on la retrouverait dès l'Ancien Empire, pour les temples funéraires des Pharaons, jusqu'à la VI[e] dynastie. Or, la même répartition existait aussi dans l'habitation privée, le temple n'ayant été en Égypte déjà que la Maison du dieu : il y a eu, partout, ce qui sera chez les Grecs l'*adyton*. Dans ses appartements privés, le dieu résidait en permanence, nourri et habillé par ses servants[4]. Ch. P.

La collection Giustiniani à New York.

On trouvera dans la plus récente livraison des *Photogr. Einzelaufnahmen antiker Skulpturen*[5], paraissant maintenant par les soins

---

1. D'après un mémoire, intitulé *Le Plan du temple de Louxor, Mém. Acad. Inscr. et B.-Lettres*, XLIII, 2, 1941, p. 77-92.
2. Le regretté Moret devait donner la publication d'ensemble, qu'on attend toujours.
3. Notamment Jéquier, *Temples memphites et thébains*, 1920, p. 62, qui reproduit tel que le plan Borchardt.
4. M. P. Lacau a annoncé qu'il reviendrait sur la façon dont un Egyptien concevrait la coexistence possible de diverses images « vivantes » d'un même dieu.
5. Série XVI B, 1940 ; photos n[os] 4707-4734 (Marg. Bieber).

de M. G. Lippold, des renseignements sur les pièces de la célèbre Collection Giustiniani qui sont maintenant en Amérique. La première publication avait été réalisée dès 1631[1], bien avant le temps où les documents furent transférés au Nouveau Monde.

Puis vient le classement du Répertoire de Clarac, *Musée de Sculpture*, utilisé par S. Reinach (*Répert. stat.*, I) et par Matz-Duhn, (*Rom*, I, 1881). Sur la collection, M. G. E. Rizzo, *Bull. comun. Roma*, 32, 1904, p. 3 sqq. ; 33, 1905, p. 3 sqq., a apporté, à son tour, de précieux éléments d'étude. Un certain nombre de pièces n'échappèrent pas à de terribles restaurations dans le goût du XVII[e] s. — En 1903, onze statues et six bustes de la collection furent donnés au Metropolitan Museum par Mrs. Frederick F. Thompson, et à cette occasion, de nouveau réparés[2]. Au même moment, une partie de l'ensemble est passé à Vassar College (Poughkeepsie) et à Williams College (Williamstown, Massachusetts).

Les pièces de New York avaient été décrites sommairement en 1906[3] par E. Robinson, alors directeur du Metropolitan Museum. Elles furent ensuite reléguées presque toutes aux magasins, sauf une statue de femme, original du IV[e] s., qu'on voit dans le hall des sculptures antiques, où on l'a heureusement dépouillée de ses restaurations, car elle avait été transformée pour un temps en Déméter-Fortuna, avec une gerbe d'épis dans la dextre, et une corne d'abondance à la main gauche.

Les n[os] 4707 et 4708 correspondent à un Hermès alcaménien, de bon travail, à yeux rapportés, dérivant du type de Pergame. Mlle M. Bieber signale au passage qu'elle refuserait de suivre Ed. Schmidt dans son essai pour faire remonter les copies du type Munich-Saint-Pétersbourg au sculpteur Socrate, et aux environs de 470 ; elle n'accepte même pas la date de L. Curtius (époque de Phidias), et s'en tient à voir partout là diverses dérivations du modèle d'Alcamène. La statue 4710-4711, acéphale, est celle d'un Diadumène polyclétéen. Le torse 4712-4713, auquel on ajustait la tête 4714 (d'un Dionysos) peut représenter Apollon ou Dionysos ; l'œuvre est apparentée au Bacchus Richelieu et au Dionysos de Madrid. Un des bons morceaux de la collection est la statue de femme 4715-4716, qui a été classée à part, et qui paraît un original de la période 340-330. La jeune fille assise, demi-nue — Muse, Ariadne ou Danaïde — n[os] 4717-4718, appartient au début de la période hellénistique : le type a eu de nombreuses répliques. C'est peut-être un Diadoque qu'on retrouve d'après la tête 4724-4726 : ou un athlète, car le bandeau n'est pas d'un diadème. Mais quelle princesse hellénistique se cache sous le portrait des photographies 4727-4729, jeune femme coiffée comme Cléopatra Thea ?

---

1. *Galleria Giustiniani*, publication de Jo. Bapt. RUGGERIUS, Joachim TERRIER, VON SANDRART, BLOEMAERT, Mellan GALLI, et autres artistes.
2. N[os] G. R. 1056-1072.
3. *Bull. Metrop. Mus.*, I, 1906, p. 80 sqq.

Il y a aussi dans la série quelques effigies romaines, dont un portrait d'Antonin le Pieux. — D'après un stratège, on nous propose de reconnaître un portrait posthume d'Alcibiade. Ch. P.

La collection Vollmer à New York.

Cette collection, dont toutes les pièces ont été acquises à Rome et Agrigente, vient d'être récemment inventoriée par Mlle Marg. Bieber (*Photogr. Einzelaufnahmen antiker Skulpturen*, XVI B, 1940, nos 4738-4747)[1].

La collection Vollmer comporte peu de pièces de premier ordre, à en juger par ce recensement ; mais certains documents ont un intérêt pour l'art italique et sicilien.

Citons notamment : un petit sphinx femelle, de tuf (*EA.*, 4740-4741), qui a pu servir d'acrotère central pour un sarcophage en forme de temple, de la première moitié du IVe s. av. J.-C. ; une tête en terre-cuite diadémée, venue d'Agrigente (*EA.*, 4742 *a*), de bon travail ; elle a dû être trouvée dans un *bothros* de sanctuaire, et représente Coré ou une autre déesse de même type ; des comparaisons s'établissent avec les divers sanctuaires de Sicile ou de Grande-Grèce, de Sélinonte à Tarente (première moitié du VIe s. av. J.-C.). — Une tête masculine barbue (4742 *b*), en terre-cuite aussi, elle aussi venue d'Agrigente, serait celle d'un gisant funéraire (cf. Bartoccini, *Not. Scav.*, 1936, p. 155, fig. 48) : Tarente. On en rapprocherait une tête de l'Olympieion d'Agrigente, et pour la chevelure, l'Héraclès du Fronton du Triton, à l'Acropole d'Athènes. Le collectionneur de New-York avait acquis (à Agrigente aussi ?) une Déméter coiffée du *calathos* (*EA.*, 4745), de la fin du VIe s. ; et là même, un masque juvénile de la Nouvelle comédie (*EA.*, 4746), qui évoquerait les aspects des personnages de Plaute et de Térence, et doit dater ainsi du IIIe ou du IIe s. av. J.-C. ; c'est, au jugement de Mlle M. Bieber, le meilleur exemplaire de ce type. Ch. P.

Le Couros de l'Ilissos[2].

Une notice, dans les *Denkmaeler Brunn-Bruckmann's* lui a été consacrée par Hans Riemann, avec d'admirables photographies (pl. 781-782) ; en cette occasion, l'auteur a dressé la liste des rares exemples de Couroi *vêtus*, en pierre ou en bronze (texte à 781-782, p. 1, n. 1). La manière dont le manteau court, en châle, qui découvre à l'arrière le râble, et à l'avant le bas-ventre, était retenu aux épaules, reste énigmatique : avec Mlle Konstantinou, l'auteur a supposé que c'était par une sorte de chaînette nouée autour du cou (*l. l.*, fig. 2, d'après *Deltion*, *l. l.*, p. 46, fig. 4).

L'œuvre est postérieure au Couros de l'Acropole 633 ; elle a dû

1. Propriétaire : Dr Fr. Roehn, à New York, 417. Riverside Drive, Apt. 10 A.
2. Athènes, Mus. Nat., 3687. La première publication avait été celle de Mlle J. Konstantinou, *Arch. Deltion*, XIV, 1931/2, p. 41 sqq.

être exposée comme ex-voto dans un sanctuaire ; mais comme elle a été trouvée à Athènes dans les parages de la Brasserie Fix, on peut hésiter entre le Kynosarges et son Héracleion, ou le Temple ionique de l'Ilissos, l'un et l'autre à distance égale du lieu de trouvaille.

Ch. P.

La Chimère Warsberg.

M. K. A. Neugebauer, *Berlin Mus.*, LX, 1939, h. 2, p. 26-30, a mis en valeur la Chimère Warsberg de l'Antiquarium de Berlin, qu'on avait placée dans la Salle des bronzes grecs parmi les témoins de l'art arcadien des VI^e^ et V^e^ s. av. J.-C.

Le document, un précieux petit ex-voto (haut. 0 m. 066), digne d'évoquer — *si parva licet...* — la Chimère étrusque d'Arezzo, avait été publié dès 1902 par R. von Schneider, dans la *Festschrift Theodor Gomperz*, p. 479 sqq. ; s'il n'a pas échappé à l'attention vigilante de Sal. Reinach (cf. *Répert. Stat.*, III, 205, 9), s'il a été aussi utilisé par L. Malten dans ses études sur les mythes de Lycie (*Arch. Jahrb.*, 40, 1925, p. 151, fig. 62), l'objet méritait mieux que l'oubli dont il a trop généralement bénéficié ailleurs. C'est un menu chef-d'œuvre des ateliers du N.-E. du Péloponnèse, dans la région Corinthe-Sicyone. Il semble dater des débuts du VI^e^ s. ; il devait servir d'applique à un vase ou à un ustensile.

On se reportera volontiers à l'étude soigneuse et instructive de K. A. Neugebauer, qui a utilisé tous les documents de comparaison pris dans les arts mineurs de la région ; il note au passage combien le type de la Chimère mériterait une monographie, toujours attendue (*l. l.*, p. 27), malgré d'importants travaux de détail[1]. Ch. P.

Guerriers spartiates d'Olympie.

Aux pl. 779-780 des *Denkmaeler Brunn-Bruckmann's*, M. H. Riemann a republié avec un commentaire[2] deux têtes archaïques barbues, asymétriques, d'Olympie, véritables portraits, et d'autres morceaux mutilés de sculptures du même temps. L'une des têtes A, trouvée devant la porte du Pélopion (*B. Br. Denkm.*, 779), est celle qu'on était habitué à considérer depuis A. Furtwaengler (*Ægina*, p. 351 : *contra*, G. Treu, *Erg.*, III, 33) comme appartenant au Phormis de l'ex-voto de Lycortas (Paus., V, 27). Mais M. H. Riemann veut dater la dite tête, sinon d'avant 500 (« au temps des métopes et sculptures du Trésor d'Athènes », dit-il, p. 21, car il a adopté ici la chronologie haute de Langlotz et de Pomtow : cf. *B. B. Denkm.*, 776-778, texte, p. 8-9, n. 9 de la p. 8), du moins dans la période 500-490[3]. — Or, le vrai Phormis ne peut être, selon lui, que du temps d'Hiéron

1. Cf. p. ex., outre L. Malten, ci-dessus — Greifenhagen, *Arch. Jahrb.*, 1936, *Anz.*, col. 356 ; K. Regling, *Zeitschr. Numism.*, 37, 1927, p. 98 sqq.
2. P. 12-22, 6 fig. dans le texte.
3. *Sic*, Treu, *Erg.*, III, 31 ; *contra*, A. Furtwaengler, *Ægina*, 350.

et de Gélon, difficilement antérieur à 480, et ainsi l'identification traditionnelle serait caduque (?). Le style serait laconien.

M. H. Riemann pense qu'il faudrait attribuer à la statue dont provient la tête A, un bras de guerrier, retrouvé avec le reste de son bouclier, que décorait extérieurement, jadis, un relief de Phrixos sur le bélier (fig. 4).

La tête B, expressive et brutale (pl. 780, haut. 0 m. 25), a été exhumée au N. de la Maison de Néron. Elle était beaucoup moins connue. C'est aussi un curieux document d'art spartiate, en marbre parien ; le casque pouvait avoir été ajouté en bronze. L'œuvre serait plus ancienne que la tête A : d'avant 500, nous dit-on. Ch. P.

Léonidas ou Pausanias ?

Le torse de guerrier de Sparte, pour lequel on a proposé, dès la découverte, ce nom prestigieux, resté plus ou moins traditionnel (P. Roussel, *Sparte*, 1939, p. 124, et pl. XIII à la p. 174) vient d'être publié dans les *Denkmaeler Brunn-Bruckmann's*, pl. 776-778, avec de parfaites photographies, et une appellation plus indécise : « Figur eines Kriegers aus Sparta. » Dans son commentaire des planches, Hans Riemann[1] explique pourquoi il a refusé l'identification (p. 11). Obéissant au jugement sévère de Beloch, l'auteur ne reconnaît qu'une gloire tardive au héros des Thermopyles. La statue mutilée a été, d'ailleurs, détruite violemment (coups de hache à l'arrière) : on pourrait penser plutôt, en raison de cela, à un Pausanias, jeté bas en 470. — L'hypothèse d'un simple hoplitodrome, présentée par A. Schober en 1937 (*Jahresh.*, 30, p. 216 sqq.), est rejetée.

Ch. P.

Sur la statue voilée d'Hama.

Sous le titre : *Die Verhüllte aus Hama und einige Vermutungen*, M. Vagn Häger Poulsen a consacré une étude très attentive[2] à une statuette tiers-grandeur, découverte par M. Harald Ingholt à Hama, en Syrie, et que nous avions pu voir dès le moment de la découverte ; elle est conservée au Musée de Damas. Il s'agit d'une réplique de la statue dite longtemps « Aspasie », œuvre souvent reproduite (au Louvre, à Berlin, etc.) à cause de son drapé sévère, et qui continuait aux temps romains à servir de modèle pour des portraits honorifiques : à preuve la Faustine Majeure récemment découverte en Crète, et dont la figure — avec la coiffure caractéristique — est imposée sur le vieux modèle dit de l' « Aspasie »[3].

---

1. Onze pages ; 12 fig. dans le texte : un fragment de bras était inédit.
2. *Berytus*, VI, fasc. I, 1939-1940, 61 p., 17 pl.
3. Cette statue est signalée et reproduite en dernier lieu par M. P. E. Arias, dans une brochure éditée à l'occasion de la Mostra Augustea : *Civiltà romana : la Grecia nell'impero di Roma*, p. 56-57, avec deux reproductions, ensemble et détail ; mais c'est par lapsus que l'auteur, p. 54, a daté le type d'« Aspasie » « della fine del V sec. a. C ».

On était d'accord pour dater la statue originale des environs de 460 av. J.-C. Mais, tandis qu'en général, elle a été attribuée à l'art péloponnésien du N.-E., j'ai signalé en 1939 certaines possibilités en faveur d'une interprétation de la figure comme Elpinicé (elle a toujours bénéficié, d'Alexandrie à Rome, de la prédilection des créateurs de portraits de grandes dames solennelles). On eût cherché, ainsi, du côté de la Sosandra de Calamis, qui a dû être, aux environs de 460, consacrée sur l'Acropole[1].

A son tour M. Vagn Häger Poulsen est plus frappé des affinités argiennes de l'œuvre : il compare — selon la manière qu'il a inaugurée pour son livre *Der Strenge Stil*, en 1937 — les terres cuites[2]. Il arrive même ainsi à proposer le nom de *Dionysios d'Argos*, par exemple. Ce serait une œuvre plus récente, du même maître — l'un des auteurs, vers 465, de l'ex-voto de Micythos à Olympie notamment[3] — que l'Orphée dont on peut rapprocher la tête en basalte de Munich. — De proposition en proposition, de progrès en progrès, en vertu de sa méthode, M. V. Häger Poulsen a traité de beaucoup d'œuvres diverses, et il a cherché à les intégrer dans l'art de l'époque. On verra, d'autre part, qu'il veut donner à Myron, p. ex., le dieu en bronze d'Histiaea (Cap Artemision). On en pourra discuter, ainsi que des conclusions où il arrive ici-même. Mais sur un point je veux marquer mon accord complet avec lui. C'est quand il arrive à écrire, comme en cette occasion : « Es wird uns wieder einmal lehrreich eingeschärft, wie schwankend der Boden ist, auf dem wir eine klassische Kunstgeschichte aufzubauen versuchen. » Ch. P.

Connaissons-nous Myron ?

La figure énigmatique de Myron d'Eleutherae continue à bénéficier des efforts de la recherche archéologique, ce qui témoigne à la fois de l'intérêt de son œuvre, et de notre difficulté à la bien connaître. Après les essais de S. Mirone, de C. K. Jenkins, et plus récemment de M. H. Klöter (*Myron im Lichi neuer Forschungen*, 1934)[4], une nouvelle étude synthétique vient d'être consacrée au maître du Discobole, par M. Vagn Häger Poulsen, l'archéologue

---

1. *R. A.*, 1935, I, p. 124-125 ; *Man. arch. Sc. gr.*, II, 1, p. 47 sqq. (cf. p. 49, n. 5 pour la statuette de Damas). Signalons ici que M. A. E. Raubitschek, à l'occasion du XLII[e] Congrès général de l'Inst. américain d'archéologie, a attiré l'attention sur le fragment d'une base de l'Agora d'Athènes, portant les noms de Callias et de Calamis, qui pourrait être celle de la célèbre Aphrodite debout : Pausanias, I, 23, 2 : *Amer. Journ. archaeol.*, 45, 1941, p. 89 sqq. (Actes du Congrès).

2. J'ai fait quelques réserves sur la méthode et les résultats, *Gnomon*, XV, 1939, p. 411 sqq.

3. L'attribution est maintenant critiquée. — M. E. Langlotz a donné aussi à Dionysios les sculptures monumentales du temple de Zeus dans l'Altis : *Arch. Jahrb.*, 49, 1934, p. 24-44. On discute maintenant sur le prototype de l'Homère-Epiménide, qui a passé pour l'Homère de l'ex-voto de Micythos.

4. Cf. Ch. Picard, *Man. arch., Sc. gr., La période class.*, II, 1, p. 223 sqq. ; cf. p. 255, n. 2. — M. P. E. Arias, à son tour, a donné un *Mirone (Quaderni... archeologia)*, 1940.

danois à qui nous devions depuis peu l'enquête la plus poussée sur le « style sévère »[1]. Sans se soucier particulièrement de ses immédiats prédécesseurs, dont il ne cite guère qu'en passant (p. 33) les monographies — en tout cas, il modifie leurs conclusions ! — M. V. H. Poulsen a présenté, avec des arguments surtout stylistiques, une reconstitution très personnelle de la carrière de l'artiste, qu'il considère justement comme l'aîné de Polyclète et de Phidias, et ainsi le maître *intermédiaire*, représentatif du passage du style « sévère » au « beau » style (entre Olympie et le Parthénon)[2]. Partant cette fois de l'Apollon dit « à l'omphalos » (qu'on a pensé souvent pouvoir rattacher à Calamis), comme témoin du style sévère vers 460 à Athènes[3], l'auteur marque les rapports de l'œuvre avec le torse d'athlète de la Villa Hadriana à Tivoli (Paribeni, *Not. scav.*, 1932, p. 121 sqq.), dont il signale les ressemblances avec les Apollon du groupe « à l'omphalos ». Ce serait un modèle plus jeune, et un athlète déjà myronien[4], apparenté à l'Anadoumenos de Myron, reconstitué par W. Amelung — M. V. H. Poulsen en fait état comme d'un sûr document d'étude — qui, lui-même, annonce le Marsyas du Latran. Certaines ressemblances, ensemble et détail, de la tête de l'Athéna de Francfort avec celle de l'Apollon Choiseul-Gouffier (du groupe « à l'omphalos ») permettent, nous dit-on, de nouveaux progrès de connaissance et d'autres connexions stylistiques. Myron apparaîtrait comme le maître de l'Apollon « à l'omphalos ». — Myron avait fait des Apollons (*IG.*, XIV, 1256 *a*), à la connaissance des Anciens. — C'est de lui, d'autre part, qu'aurait dépendu le grand bronze du Cap Artémision, que M. V. H. Poulsen ne considère, ni comme un athlète vainqueur du pentathle (ainsi qu'a fait récemment Jüthner), ni comme un Zeus au foudre, malgré l'avis de bien d'autres. Il l'appelle Poseidon[5]. — Un excursus, p. 41 sqq., explique que sur ce « dieu de la mer », M. V. H. Poulsen n'a pas voulu se prononcer du point de vue de l'identification. Mais nous n'avons pas là, dit-il, en tout cas, une statue de culte, qui, d'après son aspect et son type, n'aurait pu prendre place aisément dans une *cella ;* il pourrait peut-être s'agir de l'Erechtheus (?) du groupe Erechtheus-Immarados de l'Acropole, car aucun Poseidon de Myron n'est signalé[6].

Le torse du « Poseidon » est à comparer avec d'autres, considérés comme myroniens, et M. V. H. Poulsen insiste sur les analogies

---

1. *Der strenge Stil*, cf. mon compte rendu de *Gnomon*, 15, 1939, q. 411 sqq.
2. *Acta archæologica*, XI, 1940, p. 1-42, pl. I-II : *Myron, eine Stilkrit. Forschung* ; cf. Congrès archéol. de Berlin, *Rev. arch.*, 1942-3, I, p. 67.
3. Cf. l'excursus I, p. 39-40.
4. Paribeni le rapprochait du Cyniscos de Polyclète.
5. Je ne suis pas seul à partager difficilement ce jugement. Notons que M. Georges Mylonas, à l'occasion du XLII[e] Congrès général de l'Institut amér. d'archéologie (cf. *AJA.*, 45, 1941, p. 87 sqq.) vient de s'inscrire, lui-même, en opposition complète contre les interprétations, athlète, *ou Poseidon*. Le « Zeus » serait un Zeus ; et de l'atelier d'Ageladas. Mais A. B. Cook, *Zeus*, III, p. 1151 sqq., reste indécis.
6. M. V. H. Poulsen ne semble pas s'être dissimulé, et n'a en tout cas pas caché aux autres, tout l'embarras que cet état de la question peut apporter à son hypothèse.

fournies par la tête du magnifique bronze d'Athènes. L'oreille gauche, considérée d'après la méthode de Morelli, est instructive : elle rappelle surtout celle de l'Athéna de Francfort. Mais ces ressemblances permettraient d'adjuger à Myron une autre œuvre : la tête de marbre du Louvre[1] que L. Curtius a rapportée au souvenir d'un Zeus de Myron (fig. 9), document à rapprocher lui-même d'une autre tête de même style, de même matière, au Metropolitan Museum de New-York (fig. 10)[2]. Si, avec l'Apollon à l' « omphalos », le Poseidon est de Myron, on s'explique les influences exercées par le maître de l'artiste, Ageladas sur un de ses meilleurs élèves, car les ressemblances péloponnésiennes s'éclairent.

L'examen du Discobole, œuvre canonique et de maturité, ne contreviendrait pas à ces remarques, ainsi que l'auteur vise à l'établir ensuite, comparant la tête Lancelotti (Munich) avec l'Hermès de Berlin du type du Discophore de Polyclète. Le Diomède de la Glyptothèque de Munich clôt le cycle de l'enquête (fig. 17) ; mais il n'est pas myronien.

Ici sont abordés à leur place (p. 28-33) deux élèves du maître, dont Lycios son fils, l'autre étant Crésilas. Le créateur du Diomède serait Lycios. Crésilas, auteur du célèbre Périclès, aurait fait aussi un jeune athlète dans la suite de Myron, œuvre connue par une tête de Périnthe à Dresde et deux torses, dont un de la Glyptothèque Ny-Carlsberg (p. 31, fig. 18).

Puis, M. V. H. Poulsen s'efforce à définir ce qui n'est point, à son gré, de Myron (p. 33 sqq.) : d'abord, et malgré A. Furtwaengler ou d'autres à la suite, l'Apollon de Cassel ; puis l'Héraclès mis en cause dans les *Meisterwerke* (p. 116) comme en rapport avec l'Apollon dit « à l'omphalos ». Il faudrait rayer aussi de la liste l'Hermès Ingenui, qui n'est pas non plus polyclétéen[3] ; enfin, on écarterait les propositions faites de divers côtés pour le groupe samien (Zeus-Athéna-Héraclès).

La besogne critique, hardie, que cette étude représente est, certes, précieuse ; on suivra avec intérêt divers rapprochements stylistiques tentés par l'auteur ; beaucoup témoignent d'une grande finesse d'observation. Faut-il répéter encore ce que nous écrivions en 1939[4] sur la complexité du génie de Myron, qui rend si difficile de reconstituer sa manière ? Il y aura toujours discussion possible sur des critères *stylistiques*, et l'opposition que M. V. H. Poulsen fait aux conclusions de nombre de ses prédécesseurs laisse craindre qu'il ait, à son tour, bientôt, des contradicteurs. J'avoue pour ma part que les possibilités du rattachement à Myron même du « dieu de la mer » d'Artémision — que je crois encore et toujours un Zeus

1. L. Curtius, *Zeus u. Hermes*, pl. 12.
2. Torse du Zeus de Myron au Musée des Thermes, à Rome, fig. 11.
3. En passant, M. V. H. Poulsen refuse les conclusions de M. A. Adriani, sur l'Hermès Dionysophore de Minturnes, que celui-ci considérait comme une création possible de Crésilas : ce ne serait qu'une variante romaine du Diomède de Munich (p. 35).
4. *Manuel, l. l.*, p. 255.

au foudre — me paraissent peu décisives[1]. Devant une des clés du raisonnement de M. V. H. Poulsen, on serait ainsi amené à s'arrêter avec quelque hésitation. Quant au groupe de l'Apollon dit « à l'omphalos », il me semble aussi que les chances de Calamis pourraient ne pas paraître, même maintenant, diminuées. Ch. P.

La pseudo-« Thusnelda ».

La prétendue Thusnelda de la Loggia dei Lanzi, dont Rubens a voulu utiliser la silhouette dans la scène de la Réconciliation au Louvre[2], et que La Teulière avait fait copier pour Louis XIV, par un jeune artiste de l'Académie de France à Rome, P. Legros, est bien connue des Parisiens. Ils voient encore aux Tuileries, sous des formes amplement matronales, telles que le Roi Soleil les appréciait, la prétendue Belle captive germaine de Florence, muée en Vetturia, mère de Coriolan, au gré d'une exégèse historique plus imaginative que critique, dans un cas comme dans l'autre.

On avait soupçonné depuis longtemps qu'une *Médée* classique, — peinture ou sculpture — avait dû être à l'origine de cette création pathétique. M. Rhys Carpenter est plus affirmatif encore (*AJA.*, 45, 1941, p. 87 sqq. : *Actes du XLII^e Congrès général de l'Inst. archéologique américain).* Pour lui la prétendue « Thusnelda » serait une copie d'un bronze grec original, issu d'un atelier polyclétéen, ou dérivé de Polyclète, avant la fin du v^e s. av. J.-C. Ch. P.

La colonisation grecque du Bas-Rhône.

Les textes littéraires et les découvertes archéologiques sont d'accord pour accentuer l'importance du rôle joué par le delta du Rhône dans l'histoire économique de la Gaule à l'âge du Fer. Dans un article sur *Le delta du Rhône à l'époque grecque* (*Mélanges Radet*, p. 566-572), Fernand Benoit vient de préciser les conditions dans lesquelles se développa la colonisation phocéenne. « L'empire de Marseille — écrit-il (p. 566) — n'était point sur terre : il était maritime, comme celui des Phéniciens sur la côte d'Afrique. » Ce n'était pas à proprement parler une colonisation du delta, bien que le Bas-Rhône fût alors marseillais. En réalité, l'effort des Phocéens s'est borné à l'occupation de points d'appui, forteresses, tours de défense ou de signalisation pour assurer la protection de leurs comptoirs dans un pays resté plutôt hostile à la pénétration étrangère. On n'a peut-être pas prêté suffisamment attention à ce fait que l'action de Marseille ne dépasse guère le delta qui reste, pour elle, bien assez

1. Dans le même temps, MM. R. et E. Böhringer, *Homer*, I, 1939, pensaient à rapprocher — et de l'ex-voto du sculpteur Dionysios à Olympie vers 460, et de l'Homère, type Epiménide, créé vers ce temps — le même dieu d'Artémision-Histiaea, ce qui n'a certes pas échappé à M. V. H. Poulsen, *Acta archaeol.*, XI, 1940, p. 154.

2. Galerie Marie de Médicis.

vaste. On en a pour preuves, non seulement le caractère défensif des établissements marseillais, mais encore l'existence, dans un rayon de 7 à 10 kilomètres, d'une ceinture d'oppida indigènes, encerclant la ville des étrangers (voir *Rev. arch.*, 1935, 2, p. 127).

Le delta du Rhône n'avait pas la même configuration qu'aujourd'hui. Il avait son sommet à Beaucaire et le front de mer était plus étendu : il se développait depuis Mauguio jusqu'à Fos. Le tracé ancien peut être jalonné « selon une ligne Sud-Ouest passant au grau de La Chèvre (Aigues-Mortes), en un point au Sud des Saintes-Maries, à La Gachole, à l'étang de Faugassier (grau d'Ulmet, au Sud de cette abbaye) et aux rochers de La Roque d'Odor et de Fos, de part et d'autre du Galéjon » (p. 568).

Après Marseille, le principal des établissements phocéens a été découvert à Saint-Blaise, sur les hauteurs de l'Aravage, entre les étangs de Lavalduc et de Citis, dans le golfe de Fos, bien abrité des vents du Sud-Est et qui, avec la rade des étangs et les escarpements rocheux de ses bords, faciles à défendre contre les pillards de la mer et de la terre, offrait une position exceptionnelle dans un delta bordé de « costières » peu élevées. Peut-être pourrait-on y placer encore deux de ces tours de défense que signale Strabon, à Fos et à La Roque d'Odor. Deux autres forteresses marseillaises défendaient le Rhône : Agde (voir *Rev. arch.*, 1939, 2, p. 197 ; A. Grenier, *Rev. Ét. anc.*, XCIV, 1942, p. 288-293) et Rhoé, la *Rhoda* de Pline et la *Rhodanousia* du Pseudo-Scymnos que l'on n'a pas encore réussi à localiser, pas plus d'ailleurs que l'*Heraclea*, mentionnée par Pline, *in ostio Rhodani*, déjà disparue de son temps. Faut-il inclure dans cette liste des comptoirs, l'établissement de la colline de Cordes, à 4 kilomètres au Nord d'Arles, dont la face méridionale est barrée par une muraille, flanquée de tours carrées, avec appareil de blocs équarris lié par un mortier très résistant de gravier et de chaux ? F. Benoit situe à Cordes la ville gréco-celtique dont Arles était le port fluvial.

Entre le Rhône et Marseille, l'*Ora maritima* d'Avienus (v. 700-702) signale l'existence d'une route de terre. Sont mentionnées *Thelinè* (Arles), *Berginè* (Saint-Gabriel), sur le territoire de la tribu des Néarques. A travers le pays des Salyens, un vieux chemin saunier qui se raccorde avec la voie d'Espagne à Mouriès et oblique vers la rive occidentale de l'étang de Berre, conduit à l'antique forteresse de Ra Mastrabala (Saint-Blaise). L'auteur fait remarquer que quelques-uns de ces établissements, Arles et Saint-Blaise, sont désignés par un double nom, l'un indigène, l'autre grec ou latin, *Thélinè* = *Arelate*, *Mastrabala* = *Ugium* (H. Rolland, *Mélanges Radet*, p. 653-659). Pareille dualité ne pourrait-elle s'expliquer par le caractère de ces stations qui seraient, comme *Emporion* sur la côte espagnole, des villes doubles, comprenant l'agglomération indigène et le comptoir des marchands grecs avec la citadelle.

On ne peut donc parler d'une colonisation du Bas-Rhône par les Grecs. L'encerclement par les indigènes de leur principale station, le caractère précaire de leurs établissements, à l'exception de Marseille et d'Agde, le petit nombre de commerçants étrangers installés dans

le pays, tout cela fait songer au caractère des établissements européens sur la côte occidentale de l'Afrique au XVII^e siècle. L'influence de Marseille n'a pas dépassé, au Nord, la vallée de la Durance. On pourrait objecter à cette limitation l'expansion marseillaise vers Soissons et Berne, au III^e et surtout au II^e siècle, mais la monnaie voyage plus aisément que les marchandises et sa présence n'est pas sans indiquer un changement profond dans le caractère du négoce. Il faut encore tenir compte de la nature des importations marseillaises dans le domaine provençal et languedocien. Si la dispersion de la céramique grecque par l'intermédiaire de Marseille et des autres comptoirs de Provence est extrêmement considérable (P. Jacobsthal et Neuffer, *Préhistoire*, t. II, 1933, p. 64), on ne trouve pas sur ces territoires cette chaudronnerie de bronze, stamnoi, hydries, œnochoés, si largement répandue dans les régions situées au Nord de la Provence. Marseille n'a donc pu être, contrairement à l'hypothèse soutenue par M. de Navarro (*Antiquity*, t. II, 1928, p. 423-442), le principal intermédiaire entre les pays classiques et les contrées septentrionales de l'Europe. La route des Alpes, le long de laquelle ont circulé les vaisseaux de bronze, a joué un rôle autrement important.

Mais que venaient chercher dans le Bas-Rhône les marchands grecs en échange de leurs poteries ? Très certainement des produits agricoles. Marseille n'avait pas de blé et devait en importer (A. Grenier, *Peuples et civilisations préhistoriques du Languedoc*, extr. des *Chroniques et c. r. de l'École antique de Nîmes*, 22^e sess., 1940-41, p. 9). Après les blés du Lauraguais, les moutons de la guarrigue, la laine, les négociants grecs devaient encore acheter dans les ports de la côte les minerais d'Espagne, des Pyrénées et de la Montagne Noire. Mais il est encore autre chose que les marchands orientaux vinrent chercher sur les marchés gaulois. Il n'est pas interdit de faire état du renseignement donné par Diodore de Sicile (V, 26, 2), d'après Posidonius qui avait voyagé en Gaule au début du I^er siècle avant J.-C., au sujet de l'un des principaux objets de ce trafic. Le document s'applique au commerce du vin grec chez les Gaulois et Diodore souligne qu'en échange de la boisson — le vin — les marchands reçoivent l'esclave qui l'a servie. Les esclaves — et la Gaule a fourni de très nombreux esclaves au monde antique — furent sans doute l'une des marchandises les plus recherchées par les trafiquants de la Méditerranée orientale. R. L.

Un fantôme qui a la vie dure : le prétendu sculpteur « Mélanos ».

Il reparaît dans l'ouvrage *Die Antike Kunst : Die hellenistische und römische Kunst*, II, 3, de W. Zschietzschmann, publié en 1939. — P. 66, M. W. Zschietzschmann attribue à *Mélanos* la déesse Rome de Délos (Établissement des Poseidoniastes de Bérytos), en renvoyant à R. Horn, *Gewandstatuen*, p. 77, et à A. Rumpf, *Griech. u. röm. Kunst*, p. 74, et aussi à un ouvrage sans doute anonyme dont je suis l'auteur : *Explor. archéol. Délos*, VI, p. 58 sqq., fig. 53. — Si M. W. Zschietzschmann m'avait fait l'honneur de se reporter aussi

à mon texte, il aurait appris que le prétendu sculpteur Melanos a disparu des archives de l'archéologie au moins depuis la précédente guerre. L'ouvrage de M. P. Roussel, *Délos colonie athénienne*, 1916, le portait déjà justement au compte des morts (p. 223, n. 3, et p. 430, inscr. nº 56). Il n'avait dû sa temporaire apparition qu'à une erreur de grammaire, car Μέλανος est un génitif. Μένανδρος Μέλανος Ἀθηναῖος a fait à Délos diverses statues cultuelles, celle d'un petit temple (dionysiaque) situé au S.-O. du théâtre, et celle du Poseidon bérytien, vers la seconde moitié du IIe s. av. J.-C., dans une des chapelles de l'Établissement des Poseidoniastes de Délos. Doit-on lui attribuer aussi la statue de Rome ? J'ai indiqué que le piédestal retrouvé, où il ne reste plus que son patronymique (Μέλανος) et son ethnique, pouvait avoir été retaillé pour servir à la nouvelle divinité installée par politique ou politesse dans l'Établissement. Ne rendons à « Mélanos », sans raisons, ni l'existence, ni même une statue, qui, elle, subsiste. Ch. P.

Le vocabulaire militaire de César.

On se plaint fréquemment de l'inexactitude et de l'obscurité du vocabulaire militaire des *Commentaires*. Ce n'est cependant pas l'opinion de Georges Matherat (*Mélanges Radet*, p. 645-652) qui, après vérifications sur le terrain (fouilles du camp césarien du Bois-des-Côtes, en face de Clermont-de-l'Oise), se plaît à reconnaître l'exactitude et la précision d'expressions telles que *vallum pedum duodecim, fossa duplex pedum denum quinum, fossa lateribus derectis* (*B. G.*, VIII, 9, 3).

Le retranchement *(vallum)* comprend la levée *(agger)*, la palissade *(vallum)* dont il tire son nom, et le fossé *(fossa)*. César et Hirtius le désignent toujours par sa hauteur et celle-ci, comme le prouvent de récentes recherches archéologiques, doit être comptée du fond du fossé au sommet de la palissade. Or, ces hauteurs sont constantes au retranchement du Bois-des-Côtes et font connaître que le *vallum* de XII pieds ne pouvait dépasser 3 m. 55 de hauteur.

Au pied de l'*agger* du *vallum* du Bois-des-Côtes, sauf au-dessus des pentes, on rencontre un ensemble de deux fossés triangulaires, parallèles et inégaux, que sépare un faible intervalle. Ils occupent une largeur de 4 m. 50 (= XV pieds) et sont nettement distincts des autres types de fossés. Là encore, les fouilles ont prouvé la précision du vocabulaire militaire césarien.

C'est par une confusion du même genre que l'expression *fossa lateribus derectis* a été traduite le plus souvent par fossé « à parois verticales ». Les fouilles de G. Matherat permettent d'établir une distinction précise entre les fossés à profil triangulaire et ceux à parois courbes. Ces derniers montrent une section rappelant celle de la fleur de lys. La différence de profil s'explique par le mode de fixation des bois de défense placés au fond de chacun de ces fossés. On remarquera encore que le second type est toujours placé en dehors des camps et paraît avoir été utilisé contre la cavalerie.

Il est souhaitable que de pareilles recherches puissent être poursuivies sur le terrain : elles aideraient grandement à la compréhension du vocabulaire militaire de César. R. L.

Le risque de l'écriture.

César (*B. G*, VI, 14) explique par des raisons utilitaires la répugnance des druides à mettre leur science par écrit. Ne pourrait-on songer à une justification plus mystique, plus large et plus probante à la fois ? C'est la question que pose G. Dumézil dans un article de la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. CXII, 1940 (1941), p. 126-133.

Aux arguments présentés par Henri Hubert (*Les Celtes depuis l'époque de La Tène*, p. 282-283), quant aux analogies entre la doctrine des druides et celle des communautés pythagoriciennes, l'auteur apporte de nouveaux témoignages. Plutarque (*Vie de Numa*, XXII, 2) rapporte que le corps de Numa ne fut pas incinéré, mais inhumé au pied du Janicule, en même temps qu'un second cercueil contenant « les livres sacrés qu'il avait écrits lui-même à la manière des nomothètes grecs ». Le même auteur (*Vie de Lycurgue*, XIII, 1-2) rappelle la défense faite par Lycurgue d'écrire aucune loi, grande ni petite, et il explique cette résistance à la tentation de l'écriture comme reposant, de même que chez les Pythagoriciens, sur cet argument qu'il n'était pas bon que les secrets religieux fussent gardés dans des lettres inanimées.

Qu'il s'agisse de savoir sacré, de science mathématique, de tradition juridique ou morale, on se heurte aux risques de l'écriture : danger de mauvaise application, de non-discernement. Cette répugnance, ainsi manifestée par Numa, Pythagore et Lycurgue, peut-elle s'expliquer par de semblables raisons dans le monde celtique ? En un mot, druides, vates et bardes condamnaient-ils l'emploi de l'écriture en tant qu'ἄψυχος ?

S'il est permis de conclure pour la Gaule à partir de l'Irlande païenne, l'épisode de l'épée de Socht, conservé dans le *Book of Ballymole*, fournit la preuve que druides et poètes ne confiaient pas volontiers leur savoir à l'alphabet oghamique : l'écriture étant en maintes occasions une traîtresse qui se retourne contre le « vivant », lequel ne peut rien contre elle.

Ainsi aux deux extrémités du monde indo-européen, deux ordres sacerdotaux, ceux des druides et des brahmanes, auraient obéi à une même tradition qui se refusait à couler dans le moule de l'écriture une tradition épique, mythique, morale et peut-être scientifique. On se croit en présence d'une tradition vivante par définition et qui laisse à chaque génération le soin de réviser et d'accommoder les récits autour d'un certain nombre de points fixes. G. Dumézil fait encore remarquer qu'il y a là comme une « transmigration », puisqu'à chaque génération, en chaque étudiant, le savoir se réincarne, se rajeunit. Cette croyance à la transmigration des âmes remonte au passé indo-européen et donne peut-être le secret de l'attachement à l'enseignement oral, « les druides n'ayant pas voulu immobiliser dans des

signes morts une science qu'ils considéraient comme sans cesse renaissante ».

Remarquons encore que la mise par écrit des épopées coïncide, dans ces sociétés, avec une émancipation de la caste guerrière par rapport à la caste sacerdotale. R. L.

Les travaux de Drusus sur le Rhin Inférieur.

La découverte au petit village hollandais de Herwen, dans l'ancien duché de Gueldre, de l'épitaphe d'un soldat de la *I legio Minerva*, inhumé à *Carvium*, près du môle *(Carvio ad molam)*, ramène l'attention sur les travaux exécutés par Drusus en Germanie Inférieure. Dans cette région, on ne connaît qu'une seule *moles*, l'éperon que Drusus fit construire, entre 14 et 9 avant l'ère, pour contenir le Rhin et spécialement augmenter le volume de son bras droit (Tacite, *Ann.*, XIII, 53 ; *Hist.*, V, 19). L'inscription a été trouvée dans les dragages d'une ballastière, située sur l'emplacement d'un ancien lit du fleuve, profonde de 10 à 12 m., barrée sur une longueur de 200 m. et une largeur d'environ 70 m. par un vaste amoncellement de moellons de tuf, dans lequel M. W. Vollgraff (*Mélanges Radet*, p. 686-698) reconnaît les restes de la *moles* de Drusus. Il semble bien que cet éperon et la digue avaient pour objet d'alimenter en eau le canal creusé par les Romains, voie de communication avec la Frise et avec la mer qui la baigne au Nord. R. L.

Hercule et les théâtres gallo-romains.

Il reste encore beaucoup à expliquer parmi les sujets figurés sur la poterie gallo-romaine à reliefs. Très rarement, des inscriptions viennent préciser le caractère des personnages. Or il n'est pas sans intérêt de remarquer que sur cinq indications de cette nature, il s'agit d'Hercule et que ces images sont sorties des ateliers de potiers de La Graufesenque. A propos de ces figurations, A. Grenier (*Mélanges Radet*, p. 636-644) attire l'attention sur la façon dont les légendes des dieux classiques ont été traitées par les céramistes gallo-romains. Les dieux et les héros dont les aventures se déroulent aux flancs des vases, n'apparaissent pas toujours avec la majesté qui siérait aux Olympiens. Si Hercule se manifeste avec le costume et les armes des gladiateurs, si Mercure et d'autres encore présentent fréquemment des attitudes plaisantes ou caricaturales, c'est qu'aux types inspirés par les œuvres d'art se juxtaposent des figures issues de la farce populaire. Le théâtre a donc été pour nos potiers une source d'inspiration, et cette imagerie renseigne sur la nature des spectacles donnés dans ces théâtres qui accompagnaient toujours les grands sanctuaires de la Gaule. Dans ces édifices, comportant à la fois une scène et une arène (voir : *Rev. arch.*, 1940, 2, 173-174 ; 1941, 2, p. 167-168), on donnait des jeux dont la légende d'Hercule paraît avoir bien souvent fait les frais. Au III^e^ siècle, les médaillons d'applique de la vallée du Rhône offrent des sujets encore empruntés aux

représentations théâtrales. Ce ne sont donc pas à des jeux ou à des mystères empruntés aux anciens temps gaulois, comme le pensait Camille Jullian, qu'allait la faveur du populaire, mais, ainsi que nous le laissent entrevoir ces vaisselles, aux dieux de l'Olympe, aux héros de la légende grecque, aux jeux romains, combats de gladiateurs et chasses. Mieux que toute propagande, le théâtre assura une rapide diffusion de la mythologie gréco-romaine à travers le pays. C'est là un aspect assez inattendu de la romanisation. R. L.

A la Fontaine de Nîmes.

Il n'est pas utile de revenir sur les recherches de Rudolf Naumann à la Fontaine de Nîmes. Elles ont été l'objet d'un important compte rendu de Ch. Picard dans cette *Revue* (1939, 1, p. 298-300). Dans un article des *Mélanges Radet*, p. 580-592, A. Bon, après avoir retracé l'historique des découvertes et résumé les diverses interprétations proposées pour ce complexe architectural, présente d'utiles suggestions — mais seront-elles suivies, ou même connues des services compétents ? — sur les recherches à poursuivre dans la ruine.

On ne saurait s'étonner, tant le fait est banal dans notre archéologie, que les découvertes faites sur cet emplacement aient été provoquées par des travaux qui n'avaient, le plus souvent, aucun but archéologique : nettoyage de la Fontaine au XVIII^e^ siècle ; ateliers nationaux après 1848. Dispersion ou destruction, tel est le sort de bien des débris exhumés, et les bouleversements apportés au centre du domaine de la Fontaine, interdisent l'espoir que de nouvelles fouilles puissent ajouter quelque chose de nouveau. Il n'en serait toutefois pas de même dans toute la partie située à l'Ouest du pseudo-temple de Diane, sur le versant abrupt où le colonel Pothier avait découvert des séries de pièces formant appartements. Celles-ci étaient décorées de peintures d'un caractère spécial auquel la pudeur du fouilleur fait une discrète allusion lorsqu'il parle des « satisfactions que des entrepreneurs de plaisirs pouvaient fournir aux goûts dépravés des Gallo-Romains ».

Dans son livre, R. Neumann n'a pas mentionné ces constructions, sans doute parce qu'il estime qu'elles se trouvaient en dehors des limites du domaine de Nemausus. Mais A. Bon fait remarquer (p. 591) que toute la partie arrière du bâtiment principal et de ses ailes — celle Nord reste à fouiller — pourrait bien constituer les soutènements d'une vaste terrasse. Cette hypothèse est étayée sur l'existence d'absidioles qui auraient pour objet de résister à la poussée des terres rapportées pour l'établissement de cette terrasse qui s'étend encore derrière les ailes, et se trouve de plain-pied avec les appartements fouillés par Pothier. Il est donc nécessaire d'examiner cet endroit de nouveau pour retrouver s'il existe, ou non, un rapport entre le domaine de la Fontaine et ces constructions.

Dans cette partie de la ville antique de Nîmes se dégage peu à peu un quartier d'un caractère très particulier avec ses temples, sa fontaine sacrée, ses portiques, son théâtre, ses lieux de plaisir. Il

importe d'en préciser non seulement ce qu'il est encore possible de retrouver de sa topographie, mais aussi, et surtout, son caractère. Dans un ouvrage récent, *Les étapes de l'histoire de Nîmes*, M. Marcel Gouron propose de reconnaître dans Nemausus un dieu guérisseur. Les bâtiments de la Fontaine se rattacheraient alors aux grands ensembles de ces sanctuaires. Les chambres aux peintures auraient pu servir, au moins en partie, de salles d'incubation pour les malades. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais que l'on souhaiterait voir vérifiée ou infirmée par des fouilles. R. L.

Les « Niebelungen » et la défaite des Burgondes.

On croit qu'en 411, les Burgondes commandés par Gunther avaient accompagné Jovin quand il a marché vers le Sud, escorté aussi des Alains de Goar, de Francs et d'Alamans. — Les Burgondes de Gunther, après le règlement général de la situation en Gaule, avaient obtenu de Constantius, le général et futur beau-frère d'Honorius, des territoires près du Rhin. En 435, Gunther quitta cette région pour envahir la *Belgica*. Mais battu par Aëtius, il dut demander la paix. L'année suivante, lui et son peuple furent anéantis par les Huns, auxiliaires de l'Empire romain. Quelques années après ce désastre, en 443, Aëtius transporta les restes des Burgondes dans la contrée appelée *Sapaudia*. L'importance de la défaite des Burgondes avait frappé les imaginations, et le souvenir s'en est perpétué dans l'épopée des *Niebelungen*.

M. A. W. Bywanck, à qui l'histoire médiévale des pays du Nord et de l'Est de la Gaule doit tant, s'est occupé, à son tour, dans une de ses *Notes batavo-romaines* (*Mnemosyne*, série III, VII, 1939, p. 76-79), d'essayer de déterminer dans quelle région se trouvaient les Burgondes, et où était la patrie des *Niebelungen ;* questions difficiles, discutées récemment aussi par Stein, Grégoire, Ganshof, etc. Entre 407 et 436, nous pouvons savoir tout au moins que Gunther était à Mundiacum, en Germanie seconde ; c'est par là que les Huns ont anéanti les Burgondes en 436. Ch. P.

Sur un stuc sassanide.

La Section islamique des Musées de Berlin s'est enrichie, comme on sait, d'importants documents sassanides depuis les fouilles de la région de Veramin (*Berl. Mus.*, XLIX, 1928, p. 2-6) et grâce à l'Expédition de Ctésiphon (O. Reuther, *Die Ausgrab. d. deutschen Ktesiphon Expedit. in Winter 1928-1929 ;* E. Kühnel, *Die Ausgrabungen d. zweiten Ktesiphon-Expedition 1931-1932*).

M. Kurt Erdmann a signalé dans les *Berliner Museen*, LXI, 1940, 3, p. 47-48, fig. 1, un stuc récemment acheté, qui montre dans un médaillon rond emperlé, une *protomé* de « griffon » : il s'agit d'un fauve ailé dont l'arrière-train n'est constitué que d'une queue rele-

vée de paon, ramenée à l'avant pour épouser la forme ronde du médaillon[1]. L'objet provient du commerce.

M. K. Erdmann a rappelé les documents comparables connus jusqu'ici. Il signale aussi la récente tentative de C. Trever d'identifier le dragon-paon (Pfauendrache) avec le Senmurw-Paskudj des traditions iraniennes (*The dog-bird Senmurw-Paskudj*, Leningrad, 1938). Jusqu'ici, cet animal fabuleux n'était connu que sur l'orfèvrerie iranienne et les étoffes ; le voici donc représenté sur un stuc sassanide, à propos duquel M. K. Erdmann nous promet une étude, touchant les rapports d'un si curieux monstre avec l' « *Apis* » de l'art médiéval en Occident. Ch. P.

Opinions téméraires.

Du Dr F. Chauvet-Dusoul, dans *Philosophie et religion : Essai de synthèse*, V, *Art et Religion*, 1941, p. 45 :

« Psychologiquement, ce désarroi des consciences traduit cette parole énigmatique de l'Évangile : *Le grand Pan est mort.* »

On ne doutera plus, après un tel « essai » — modeste, mais si décisif — que M. le Dr F. Chauvet-Dusoul ne soit, en effet, particulièrement qualifié pour la grande tâche *de synthèse* qu'il entreprend dans son livre ingénieux.

Les Nouveaux Temps, 10 janvier 1942 :

Rio de Janeiro, 9 janvier : « Le Gouvernement du Panama a pris des mesures de précaution en vue de l'évacuation de sa capitale, au cas où des opérations militaires rendraient une telle évacuation nécessaire. La situation du Panama, sur une des routes maritimes les plus importantes du monde, est ainsi pour la ville un véritable cadeau de Danaé. »

Ne craignons plus que l'exacte connaissance de l'antiquité, de ses mythes et de ses textes, soit menacée de se perdre aux temps nouveaux.

Ni la mémoire des grands mots « historiques », d'ailleurs.

Car on lit dans les colonnes du même journal, le 18 fév. 1942, sous un titre prometteur : « *Delenda corvi* » : « Un poète islandais est parti en guerre contre les corbeaux, tout comme l'administration s'en prenait, avant les soucis de la guerre, aux mouches. Il se heurte à la tradition ancestrale : le corbeau était l'oiseau d'Odin — ou Wotan — dieu de la mythologie scandinave et principe de toutes choses, distributeur de vaillance, etc. »

Si les corbeaux n'y perdent pas leur latin dès le titre...

---

1. Sur cette convention appliquée par l'art sassanide à l'ornementation des médaillons ronds, cf. Ch. Picard, *Rev. arch.* 1941, II, p. 80 sqq.

BIBLIOGRAPHIE

Norbert Casteret, *Mes cavernes.* Paris, Perrin, 1940 ; in-16, 276 p., avec fig. — Bien que l'archéologie soit absente de ces pages, il n'est pas inutile de signaler ici ce nouveau petit volume qui fait suite aux récits contenus dans *Dix ans sous terre* (voir *Rev. arch.*, 1936, I, p. 140) et dans *Au fond des gouffres.* Les explorateurs des cavernes préhistoriques y trouveront (p. 186-217) d'utiles conseils, sur la manière de s'habiller, de s'équiper et de s'éclairer sous terre, sur le matériel nécessaire pour descendre dans les gouffres, franchir les parois abruptes et naviguer sur les eaux souterraines. On ne lira pas sans amusement les extraits du volumineux courrier reçu par l'auteur. Bien entendu les radiesthésistes ont proposé leurs services pour détecter à distance et sur simples documents l'existence et l'emplacement de cavernes ignorées. N. Casteret s'est prêté à une expérience proposée par un « pendulisant » qui désirait contrôler son pouvoir en essayant de trouver à distance la configuration d'une grotte explorée par notre spéléologue. Le résultat fut pitoyable, les tracés indiqués par le pendule étaient aussi éloignés que possible de la réalité.

R. L.

W. Soergel, *Das Eiszeitalter.* Iéna, G. Fischer, 1938 ; in-8°, 56 p., 38 fig. — Bien illustrée, clairement rédigée, cette brochure met au courant des dernières théories relatives aux glaciations, et à l'action exercée par ces phénomènes sur le climat, la faune et la flore pléistocènes. Dans les régions périglaciaires, on admet que l'abaissement de la température est d'un ordre de 10°, et on en a pour preuves géologiques la formation des « coins de glace », les « mers de blocaux », le loess, le remblaiement des cours d'eau par l'intervention des phénomènes de solifluxion, ayant apporté dans le lit des cours d'eau des bancs de graviers latéraux que la faiblesse du courant n'a pu charrier. Les interglaciaires ont, eux aussi, laissé des témoins géologiques sous la forme des bandes brunes de décalcification qui apparaissent dans le loess et les alluvions fluviatiles. C'est ainsi que dans la vallée de l'Ilm, affluent du Danube, en Thuringe, W. Soergel a pu reconnaître l'existence de onze glaciations, séparées par des interglaciaires, ayant pour origine une succession d'étés froids ralentissant la fonte des glaces. De telles explications trouveraient leur confirmation dans les travaux de Milankovitch, dont les courbes climatiques, établies pour ces 650.000 dernières années, comportent également onze sommets.

Mais il est possible de remonter plus haut encore, avec trois glaciations plus anciennes (vallées du Rhin, de l'Iller, du Lechs, de la Saale, de la Weser), reculant le début de l'ère glaciaire aux environs de 800.000 ans. L'action ainsi exercée par la masse des glaces sur le climat a provoqué un très important retard dans le mouvement des glaciers, par rapport aux variations de l'insolation. En tenant compte de ce phénomène, l'auteur a dessiné une courbe de l'extension des glaciers, courbe permettant de dater les principaux fossiles humains. Du point de vue de la chronologie, cet essai de classification ouvre des perspectives nouvelles et permet de proposer des dates absolues pour les temps paléolithiques dont les chiffres reposent sur les rapports établis entre la radiation solaire et les oscillations glaciaires. On n'a pas été cependant sans remarquer que cette théorie ne fait aucune part au rôle joué par les précipitations. W. Soergel insiste encore sur le fait que les mouvements des pôles, aussi bien que les autres facteurs géographiques, n'ont exercé aucune influence sur le développement des glaciations. R. L.

Giuseppe Furlani, *Saggi sulla civiltà degli Hittiti*, in *L'Oriente, Collana di studi sulle civiltà dell'Oriente antico e moderno, diretta da G. Furlani*. I, Udine, Istituto delle edizione accademiche, 1939 ; in-8°, XII + 382 p. — Ce que M. G. Furlani trouve à écrire ici sur la civilisation des Hittites est d'autant plus intéressant que l'éminent savant italien n'est pas seulement un spécialiste connu, dans le domaine de l'orientalisme, de l'histoire et de la linguistique ; mais il est aussi, et surtout, un historien des religions, à qui notre connaissance du passé hittite doit beaucoup. Son traité de 1936 sur *La Religione degli Hittiti* a fait autorité ; il a étudié aussi les antiquités cultuelles et les lois d'Assyrie et de Babylonie ; ainsi, son érudition bénéficie partout d'un large comparatisme, qui en valorise les conclusions (voir ici l'*Introduction historique*, p. 1-68).

Les mémoires ici réunis ne sont pas tous inédits : deux seront lus pour la première fois : tout d'abord l'étude sur les *Annales* de Mursilis II (p. 65-141). M. G. Furlani montre l'originalité de cette sorte d'écrits. Depuis l'édition allemande de F. Sommer et A. Falkenstein, 1938, pour le testament politique d'Hattusilis Ier (*Die hethitisch-akkadische Bilingue des H. I.* (Labarna II), on peut mesurer l'apport historique d'une production nettement distinguée des écrits palaéo-mésopotamiens, babyloniens, ou assyriens. Les *Annales* de Mursilis II appartiennent à la même veine politique que ces écrits, avec l'*Apologie* d'Hattusilis III, sur laquelle reparaît ici (p. 141-186) la pénétrante enquête de l'auteur, publiée dans *Aegyptus*, XVII, 1937, p. 65-97. M. G. Furlani compare enfin les *Annales décennales* de Mursilis II et les *Annales* complètes : leur texte n'est pas un simple mémorial chronologique, mais, de la part du prince, un essai justificatif, donnant partout les motifs de ses actes : écrit d'un riche intérêt psychologique, à ce titre. D'autant que des discours y prennent place çà et là, et ses rapports, nous préparant ainsi en Orient même, à

l'histoire telle qu'en Grèce, Thucydide l'a un jour conçue. A ces discours, que M. G. Furlani classe et analyse, l'auteur des *Annales* a joint la citation de documents diplomatiques (p. 103 sqq.), non moins précieuse. Est mentionné un traité avec l'Égypte, p. ex.; les déclarations de guerre font partie aussi des « pièces annexes », avec les instructions aux généraux. Sous ces aspects, les *Annales* devançaient de beaucoup, on le voit, les livres blancs — ou jaunes — des chancelleries modernes. Mais quand Mursilis II fait état de ce qu'il a reçu comme aide des dieux (cf. ici p. 119 sqq.), mentionnant tour à tour les fêtes célébrées par lui (p. 126 sqq.), les manifestations divines, il nous introduit d'avance dans la connaissance préparatoire de ces *Arétalogies*, dont les Grecs, un jour, ont usé, à travers les *Chroniques* de Lindos ou d'ailleurs. Le livre financier est fort intéressant pour la religion hittite, notamment sur la mantique et les usages funéraires.

Un autre chapitre inédit, plus court, le 3e, est consacré, p. 187-201, à ce que l'auteur appelle « un concept fondamental de la religion hittite ». Ce « concept » fut celui des rapports de l'homme avec son dieu, dont il est l'esclave, le serviteur né ; celui-ci, en retour, le patronne. Les Hittites nous ont laissé un vrai traité de droit sacré réglant toutes ces obligations et sanctions, notamment pour les ministres des temples (E. H. Sturtevant et G. Bechtel, *A Hittite Crestomathy*, 1935, p. 148-174). M. G. Furlani commente en détail le document.

A la suite sont reprises diverses études déjà parues : celle sur le « jugement de Dieu » dans la doctrine religieuse hittite (p. 203-224) = *Rev. hittite et asianique*, 18, 1935, p. 30-44 ; puis des notes sur le droit sacré hittite (p. 225-286), déjà publiées dans les *Studi e materiali di Storia delle religioni*, 14, 1938, p. 82-130 (sous le titre : Au sujet du texte hittite concernant les devoirs du personnel des temples). Le chapitre étendu concernant les scènes sacrificielles hittites (p. 287-364) avait été donné à *Aegyptus*, XI, 1931, p. 307-362, ainsi que le chapitre final concernant l'unique sceau hittite conservé au Musée archéologique de Florence, trouvé à Vicenza (*Aegyptus*, 12, 1932, p. 217-229, ici, p. 365-382 : document reproduit à la p. 368).

On voit comment se répartissent les nouveautés et les reprises. Le lecteur trouvera, grâce à la réunion d'articles de première main, anciens et neufs, la matière d'un livre, où les archéologues, notamment, apprendront beaucoup. Le commentaire des reliefs sacrificiels ne pouvait être mieux réalisé que par un savant au courant de la lecture des textes, qui, pour la religion et l'art à la fois, ait pu mettre en œuvre, avec un sens personnel très fin de l'esprit hittite, toute la documentation antique et moderne. Chemin faisant, G. Furlani ne cache pas, d'ailleurs, combien nous sommes encore loin de pouvoir restituer autant qu'il serait nécessaire le panthéon des Hittites, et les mythes de ces peuples. Ch. P.

Dr. Carl Clemen, *Die phönikische Religion nach Philo von Byblos.* Leipzig, J. C. Hinrichs Verlag 1939 ; in-8° de 77 p. (*Mitteil. der vorderas. aegypt. Gesellschaft*, 42, 3). — Revision minutieuse de la

question de Philon de Byblos. On sait que les découvertes de Ras Shamra et l'interprétation des tablettes mythologiques d'Ugarit ont ébranlé la théorie de ceux qui considéraient Philon de Byblos comme un fantaisiste ou un faussaire[1]. Le malheur a voulu que l'œuvre de cet écrivain, né dans la seconde moitié du règne de Claude, ne nous fût parvenue que par les citations d'Eusèbe dans la *Præparatio evangelica* et de Porphyre dans le *De abstinentia*. Ces deux auteurs s'accordent à donner à l'ouvrage de Philon le titre de Φοινικικὴ ἱστορία (huit livres d'après Porphyre, neuf d'après Eusèbe), tandis que, selon Étienne de Byzance, le titre aurait été Φοινικικά. Une longue introduction critique où défilent, à tour de rôle, les érudits qui se sont intéressés aux extraits de Philon et de sa source, Sanchoniathon, cherche à démêler le fond de la tradition phénicienne dont nous avons ici les échos. Renan avait vu juste lorsqu'il publiait, en 1858, son *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon*. Il réfutait à l'avance les assertions qui englobaient dans la même réprobation Philon et Sanchoniathon. Clemen cite longuement, en opposition aux jugements de Baudissin, Gruppe, Lagrange, l'opinion modérée exprimée dans le mémoire de Renan : « Grammairien habile et bibliophile érudit, Herennius Philon n'est pas de la famille des faussaires. Son caractère, autant qu'on peut en juger d'après ses propres écrits, fut celui d'un polygraphe consciencieux. Une histoire d'Adrien ; une Παράδοξος Ἱστορία, véritable ouvrage de critique et de discussion de textes ; un Περὶ πόλεων, souvent cité et presque classique dans l'antiquité, où l'auteur cherchait surtout à faire la liste des grands hommes qui étaient nés dans chaque ville ; un vaste ouvrage de bibliographie en douze livres : Περὶ κτήσεως καὶ ἐκλογῆς βιβλίων ; un Περὶ χρηστομαθείας peut-être identique à l'ouvrage précédent ; un traité sur la langue latine ; divers autres ouvrages de rhétorique et de grammaire : telle est l'œuvre de Philon. Cette œuvre nous montre en lui une sorte de Denys d'Halicarnasse ou de Polyhistor, et le place parmi les érudits curieux, sans pénétration ni idées, mais aussi sans charlatanisme. » C'est encore Renan qui insiste sur le fait que Philon a déjoué avec habileté « les fraudes commises par les Juifs sous le nom d'Hécatée », pour poser la question : « Comment l'homme qui, à une époque où la critique était si rare, démêle avec cette sincérité et ce sérieux les fraudes des compositions apocryphes, eût-il commis lui-même le délit qu'il poursuivait chez les autres avec tant de sagacité? » On était excusable de suspecter les renseignements de Philon quand il était la source unique pour la mythologie phénicienne. Mais dès que cette mythologie est sortie du sol même de la Phénicie et qu'elle s'est livrée à notre connaissance dans les textes de Ras Shamra-Ugarit, on eut

1. Le P. LAGRANGE, partisan de cette théorie dans *Etudes sur les religions sémitiques*, 2e éd., p. 402, écrivait, en 1931, dans *Le judaïsme avant J.-C.*, p. 43, n. 2 : « L'histoire de la religion phénicienne est entrée dans une phase nouvelle par les découvertes de Ras-Shamra... » Mais c'est aussi la critique de Philon de Byblos qui est entrée dans une phase nouvelle.

vite fait de constater, comme le faisait R. Dussaud (*RHR.*, nov.-déc. 1931, *La mythologie phénicienne d'après les tablettes de Ras Shamra*), que les fragments de Philon reproduisaient de vieux écrits autochtones. Il ne s'agit pas sans doute d'une traduction littérale, mais d'un remaniement, puisque Philon explique lui-même en grec certains termes phéniciens.

Comme il l'avait tenté pour le *De dea syria* de Lucien (cf. *RHR.*, sept.-déc. 1939, p. 209), Clemen fournit une interprétation suivie de ce qui nous reste de Philon. Étant donné le peu d'ampleur de ces *membra disjecta*, il fait figurer le texte grec critique au-dessus de la traduction. Viennent ensuite les explications sous trois rubriques : l'origine du monde, l'origine de la culture, l'origine de la croyance aux dieux. C'est une exégèse renouvelée des dires de Sanchoniathon. Les plus récentes études sur le sujet sont mises à profit, les auteurs sont rangés en différents camps, et c'est l'opinion la plus probable qui est choisie par Clemen. Cette brochure dispensera le lecteur de dépouiller toute une série d'ouvrages, car bien souvent les citations sont entre guillemets. La crédibilité de Sanchoniathon et de son interprète sort en pleine lumiere de ce commentaire perpétuel. La dernière phrase résume la thèse qui s'impose : « En tout cas, Philon a non seulement utilisé un écrit de lui (Sanchoniathon), mais encore cet écrit contenait sur la religion phénicienne des renseignements plus dignes de foi qu'on ne l'admettait encore il y a peu de temps. »

E. Dhorme.

Joseph Bidez et Franz Cumont, *Les mages hellénisés : Zoroastre, Ostanès et Hystaspe, d'après la tradition grecque ;* t. I : *Introd.* ; t. II : *Les textes.* Paris, Les Belles-Lettres, 1938 ; 2 vol. in-8° : XII+298 ; 241 p. ; 1 pl. hors-texte. — Dans une préface, dont nous dirons tout aussitôt qu'il en est peu de plus émouvantes, les deux auteurs se sont déclarés unis par une « intimité confiante ». Ceux qui les connaissent et les admirent l'un et l'autre — le signataire de ce compte rendu, par exemple — imaginent sans peine ce qu'a dû être une semblable collaboration, dont on nous dit modestement et comme en passant qu'elle a duré de longues années. — MM. Bidez et Cumont, avant de définir, à l'occasion, leur part (M. Bidez s'est occupé surtout d'Ostanès, M. Fr. Cumont d'Hystaspe), ont tenu à présenter eux-mêmes l'explication d'un commun livre où, comme ils avouent, « on a rempli des pages multiples de textes dont pas une ligne n'est authentique ». Pourquoi cette apparence de dilettantisme ? Dès la préface, le lecteur est fixé ; il découvre qu'il ne perdra pas plus son temps que les auteurs n'ont fait eux-mêmes. Il s'agit « de faciliter la solution d'un des grands problèmes de l'histoire de la pensée antique », *celui des rapports de l'hellénisme avec la pensée iranienne :* pensée si haute, que, sinon seule, du moins plus que tout autre, elle a survécu à l'ancien paganisme et a pu se conserver à travers tout le Moyen Age. — Le sort des fondateurs de religions est, hélas ! partout le même ; la nuée de la légende vient les envelopper ; elle a caché comme d'autres, Zoroastre, le fondateur du dualisme iranien, de la lutte célèbre d'Ahura-Mazda contre Ahriman.

Puis les auteurs grecs l'ont roulé dans la pourpre mythique, dont précisément on nous restitue ici les lambeaux épars. En même temps, les Grecs ont fait de Zoroastre, avec Ostanès, le patron des mages et de la magie, et l'ont ainsi rendu suspect. Il fallait mettre en marge de l'*Avesta* les sources helléniques, intéressées — maléfiques, peut-être, mais si instructives! — pour expliquer la métamorphose de la doctrine zoroastrienne.

Et voici maintenant la clé du problème : les mages que les Grecs ont fréquentés n'étaient pas des Zoroastriens orthodoxes : s'ils nous disent mal ce que nous ignorerons à jamais — où, quand, comment Zoroastre vécut — c'est qu'ils ne le savaient guère. Ils ont connu Zoroastre par personnes interposées : les maguséens, prêtres des colonies mazdéennes qui s'établirent parmi des allogènes à l'Ouest de l'Iran dès le temps des Achéménides : émigrés qui travestissaient la doctrine théologique, consciemment ou non, et d'ailleurs en une langue sémitique, l'araméen, si bien qu'on se demande s'ils pouvaient lire les textes avestiques. Après les conquêtes de Cyrus, ces prêtres entrèrent, au vrai, en contact avec les Chaldéens de Babylone ; ils apprirent alors, avec l'astronomie, l'astrologie ; mais, aux temps d'Alexandre, ils subirent l'influence aussi des philosophes, des stoïciens, notamment. — Leur doctrine est étrangement mêlée. Entre le mazdéisme de l'époque séleucide ou parthe, disent les auteurs, et l'orthodoxie sassanide, autant de distance qu'« entre le judaïsme alexandrin et celui du Talmud ». Et toutes les conquêtes furent reportées à Zoroastre, de même qu'on imputait ailleurs à Pythagore les acquêts de la communauté de ses disciples. D'où un Zoroastre magicien et astrologue, son successeur Ostanès ayant passé, en outre, pour alchimiste.

On voit donc bien l'intérêt des apocryphes livrés à notre étude : ils éclairent obliquement la pensée présocratique ou platonicienne. D'ailleurs, à suivre le livre, nous comprenons combien il s'en faut que ce puisse être là, même aux yeux des hellénistes, le seul mérite des textes réunis. Tous les historiens des religions prendront ici leur butin, presque à toutes les pages.

Il est impossible de donner le détail du livre, encore moins celui des textes magistralement édités, et qui, grecs, latins ou syriaques, représentent plus de vingt siècles d'exégèse : du Lydien Xanthos, prédécesseur d'Hérodote, jusqu'à Gémiste Pléthon, en ajoutant les Arméniens comme Eznik, et les Arabes comme Abenragel, à l'occasion. Ce n'est point ici le lieu de louer le travail purement philologique, si complexe, qui nous met en possession de cette moisson littéraire ; d'autres diront les mérites de l'établissement des citations (non traduites) et des commentaires, partout sobres et adéquats, d'une richesse émouvante pour nos esprits trop habitués aux horizons classiques. Rien n'a été oublié, de ce qui pouvait nourrir le premier volume, et nous en faire estimer la trame serrée.

Notons brièvement le dispositif de l'*Introduction*. D'abord la vie de Zoroastre : énumération des sources, et critique de ces témoignages, assez maigres et sporadiques. On analyse ensuite le merveilleux légendaire qui s'est greffé sur la personnalité du prophète, ses pré-

tendues guerres, ses miracles à la cour d'Hystaspe (qui serait le satrape de Parthie père de Darius Ier). Viennent alors analysées, les riches combinaisons réalisées entre la doctrine de Zoroastre et les systèmes religieux ou philosophiques de l'Orient grec. On restitue de façon critique ce que nous connaissons — ou croyons connaître — des doctrines de Zoroastre, et de ses œuvres, même de ses oracles (p. 85-163).

La deuxième partie, intitulée *Ostanès* (p. 167-212), est plus courte, comme on attendait. Ce mage, contemporain de Xerxès, l'aurait accompagné en Grèce, instruisant au passage par Abdère le jeune Démocrite, et propageant en Grèce la démonologie, la nécromancie, la médecine et l'alchimie déjà ; quelques textes, dont sa lettre à Pétasios (synonyme d'Isidore), sont donnés en appendice. Sur Hystaspe (p. 215-223), nous savons moins encore ; l'*Apocalypse* grecque qui se réclame de lui lui serait postérieure de cinq siècles. — En appendice, quelques notices savoureuses, ou d'utiles discussions. L'étude « mages juifs et étrusques » — si elle doit apporter une temporaire déception aux curieux, à propos de la Nymphe Begoé — n'en est pas moins précieuse, quant au commentaire des vers IV, 515 sqq. de la *Thébaïde* de Stace. — Quelle était la « vieille peinture » dont le scoliaste Lactantius Placidus (qui vécut au ve ou vie s. de notre ère) a évoqué, à propos de ces vers, le souvenir confus ? MM. Bidez et Cumont ont pensé à la *Nekyia* de Delphes (Lesché des Cnidiens), que Pausanias put déchiffrer et encore décrire, au milieu du IIe s. ap. J.-C. Mais il est douteux qu'elle eût survécut bien plus longtemps. Rappelons ici que les peintures du monde de l'*Orcus* (*Tomba del Orco*, etc.) étaient fréquentes dans les tombeaux *étrusques*, au pays même de la Nymphe Begoé, auquel Lactantius Placidus s'intéresse particulièrement dans le passage. Et c'était là encore, *et surtout*, qu'on pouvait être tenté de voir à côté des *tormenta descripta*, l'*ascensio ad deum* : généralement les Rois des ombres siègent en gloire à côté des démons les plus cruels et monstrueux. Il serait légitime de regarder de ce côté, donc plus près du pays du scoliaste, qui n'avait peut-être pas visité la Grèce ; d'autant que les auteurs ont bien raison de dire que « l'ascension vers dieu » était une idée étrangère à Polygnote et à son époque (p. 227). Au contraire, on a pu se demander — à tort, d'ailleurs — s'il n'y avait pas eu des traces d'une doctrine orphique dans l'enfer des hypogées tyrrhéniens.

Voici une autre remarque : p. 6, n. 2, MM. Bidez et Cumont ont rappelé la note de Birt, *Phil. Woch.* 1932 *(Festschrift Poland)* col. 259-266, d'après qui le grand Autel de Pergame aurait été un autel du feu semblable aux πυραιθεῖα des Perses. De même, selon Birt, à Magnésie du Méandre, il y aurait eu une *pyra* d'Anaitis (Artémis Leucophryéné). Je le crois volontiers, et j'ajouterais encore aux exemples donnés pour la région. En effet, à Sardes, l'Αρτέμιδος βωμός où Orontas vint déjà prêter à Cyrus le Jeune le serment de réconciliation (*Anabase*, I, 6, 7) était sûrement, comme je l'ai suggéré dès 1922, l'autel-*stoa* quadrangulaire (cf. Pergame), ouvert à l'Ouest, avec un escalier de six marches, que les fouilles américaines ont fait retrouver ; car il rappelle par son plan, le

grand Autel de Pergame (cf. Ch. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 613-614). C'était un pyrée. Le caractère et la date de la ruine correspondent (cf. H. Crosby Butler, *Sardis*, I, plan). — Si l'on eût retrouvé à Éphèse l'Autel d'Artémis Protothronia, *décoré de statues* (par Praxitèle notamment), et qui remplaçait au IVe s. un Bômos archaïque, il eût été, je gage, comparable pour le dispositif. Toute la région a donc eu, depuis les temps des Achéménides, successivement, de ces *pyrées*, de type iranien ; les « Attalides stoïcisants » dont parlent MM. Bidez et Cumont, n'innovaient pas. Pour les pyrées en Syrie, persistants jusqu'à l'époque romaine impériale, cf. p. ex. Kalat-Fakra (peut-être), et surtout Baalbek (*Rev. arch.*, 1942-3, I, p. 90 sqq.). Ch. P.

R. C. Carrington, *Pompéi.* Traduit de l'anglais par **R. Bouvier.** Paris, Payot, 1937 ; in-8°, 238 p., 21 fig., 1 plan et 25 pl. hors-texte. — Cette traduction d'un ouvrage sommaire, mais utile et apprécié, rendra des services en France, aux lecteurs de la *Bibliothèque historique*. Il constitue un guide pratique en même temps qu'un vivant traité d'étude. Notons qu'à la fin, deux itinéraires sont proposés pour les visites de Pompéi et d'Herculanum.

L'auteur a révisé lui-même la version en français, ce qui a pu le garantir en général des dangers habituels de ces sortes de transcriptions[1]. Son travail donne d'abord des renseignements historiques détaillés sur la catastrophe subie par les « villes du Vésuve » ; puis nous bénéficions de renseignements classés selon un plan logique, sur la ville et la population, la vie municipale et les commodités publiques ; l'agriculture et la campagne, le commerce et l'industrie ; enfin la religion et l'art. Il y a, p. 231-233, une bibliographie par chapitres, qui aurait pu être augmentée, ce semble, surtout pour l'histoire générale, l'urbanisme, les arts. On est surpris, à ce point de vue, de ne trouver aucune mention, pour les recherches sur la peinture, des ouvrages de Beyen, de Rizzo, etc. — La publication générale d'E. Pernice a continué à s'enrichir : il y a maintenant une nouvelle étude sur les sculptures, dont le traducteur aurait pu ajouter la mention. Il n'est rien dit non plus des travaux de feu F. Noack, repris et complétés par K. Lehmann-Hartleben (confort local, plan des maisons). Il n'était pas question, ici, bien entendu — compte tenu de la règle signalée dans la préface — de mentionner le détail de nombreux articles, où le lecteur aurait eu à s'instruire aussi. — Si l'on s'en tient à ce qui nous est donné, on rendra volontiers hommage à la science de M. R. C. Carrington, qui s'est longuement familiarisé avec les ruines des villes mortes de Campanie. Il s'est efforcé, çà et là, de relier le passé au présent, d'éclairer l'un par l'autre (cf. p. 66, p. 168, p. ex.). Ses opinions sont saines ; il n'hésite pas à dire par exemple, que « l'amphithéâtre a été une invention italienne typique, de même que l'enthousiasme pour les spectacles de gladiateurs était une carac-

1. Il est fâcheux, pourtant, qu'il nous soit parlé, p. 168, p. ex., de « l'Horrea Epagathiana » *(sic)* à Ostie.

téristique de l'Italie »[1]. L'étude sur la maison (p. 84 sqq.) dégage suffisamment les originalités locales, mais il n'est pas sûr qu'elle ne minimise pas un peu trop les influences grecques. On regrette, là aussi, qu'il n'ait pas été tiré parti de la documentation comparative fournie par les villes grecques hellénistiques, Priène, Délos, et autres. — Écrire, à propos de la Villa des Mystères, que l'interprétation générale des peintures y est « aisée » (p. 177), paraît trop optimiste, surtout lorsque la suite du texte n'appelle que trop clairement l'attention sur les difficultés de l'exégèse[2]. Les indications concernant les sculptures sont par trop brèves (p. 190). Ch. P.

Albert Grenier, *La Gaule romaine. An Economic Survey of ancient Rome,* edited by Tenney Frank, vol. VII, p. 379-664. Baltimore, The John Hopkins Press, 1937, in-8°. — L'*Histoire de la Gaule,* de Camille Jullian, si elle avait fait une large place à la vie économique du pays, ne l'avait toutefois envisagée que dans ses rapports avec le développement moral et politique du pays. Dispersée à travers les huit volumes, une abondante documentation se dissimule dans les notes. Ce sont ces documents qu'Albert Grenier a réunis « sous une forme brute, à peine élaborée, afin que chaque lecteur en puisse chercher l'interprétation qui lui semblera la plus convenable ». Gardons-nous cependant de prendre au pied de la lettre cet exposé trop modeste d'un programme heureusement beaucoup plus vaste. Si l'auteur s'efface volontairement devant les faits, les monuments et les textes, son ouvrage n'en reste pas moins original : il dresse le bilan des activités économiques de la Gaule romaine, et on ne saurait, désormais, se passer de cette remarquable étude.

Les deux premiers chapitres décrivent l'état de la Gaule avant la conquête. Ce serait une erreur de se représenter le pays comme une contrée encore sauvage, couverte de forêts, encombrée de marécages. De nombreuses générations, industrieuses à faire de la terre, avaient déjà en majeure partie aménagé son sol pour l'agriculture. On serait plus près de la vérité en se représentant un climat, un état du sol et un paysage assez semblables à ceux du début du XIX^e^ siècle, avant les chemins de fer et la grande industrie. Les premiers défrichements sont l'œuvre des Néolithiques, six millénaires avant notre ère.

Strabon a déjà signalé l'heureuse disposition des bassins fluviaux, favorisant l'usage alternatif des voies de terre et des voies d'eau, et l'harmonie générale qui en résulte. Dès le V^e^ siècle avant J.-C., la Gaule est un pays bien organisé, riche en céréales et en minerais : ferrières des Bituriges et des Cadurques, mines d'argent des Gabales du Gévaudan, orpaillage depuis le Rhin jusqu'à l'Aquitaine. Malgré la crise provoquée par l'invasion des Cimbres et des Teutons, la Gaule, au I^er^ siècle avant J.-C., est encore l'un des pays les plus riches du continent. Elle comprend, au moment de la conquête,

1. Le récent livre, si tendancieux, de M. L. Robert, ne change rien à ce fait.
2. Cf. aussi, p. 206 : il n'était guère sûr qu'il fallût là parler de « flagellation ituelle » ; ni appeler « Artémis » la figure ailée qui participe à la scène.

quinze à vingt millions d'habitants, et non de vingt à trente millions, comme l'écrivait Camille Jullian.

A la variété du terroir, des ressources naturelles et de la mise en valeur de chacune de ses provinces correspond la diversité des groupements humains et des civilisations. Dans ses provinces, la Narbonnaise, qui vient d'être conquise par les Romains, a joué, dès le VIII^e^ siècle avant l'ère, un rôle civilisateur. Ouverte sur la mer par les ports de Marseille, d'Agde, de Narbonne, c'était la partie essentiellement méditerranéenne de la Gaule et elle se trouvait depuis longtemps en contact avec les civilisations grecques et romaines. Entre le Var et la Garonne, les Pyrénées et les Cévennes, s'étendait ce qu'on a pu appeler la *Gallia græca*. Quelle qu'ait été l'action exercée sur la Provence et le Languedoc par les comptoirs rhodiens, puis phocéens, celle-ci n'a pas dépassé le Nord de la Durance. Le Rhône n'a pas été, quoi qu'on en ait écrit, la grande voie de pénétration vers l'intérieur de la Gaule. A. Grenier (p. 423) prend nettement parti dans le débat en faveur de la thèse soutenue par J. Déchelette. Et il a raison. Le grand chemin qui, au Nord des Alpes, facilita l'introduction dans le domaine celtique des objets manufacturés de l'Europe orientale passe par le Danube et le Rhin.

Au delà de la Garonne, entre ce fleuve, l'Océan et les monts, s'étendait un pays tout différent, l'Aquitaine. Les influences grecques ne l'ont pas atteint, et le contraste est puissamment marqué par le caractère même de la civilisation. Tandis qu'à l'Est règne la culture classique du second âge du Fer, à l'Ouest, en Aquitaine c'est le domaine de la culture posthallstattienne, sensiblement moins riche, et étroitement apparentée à celle des groupes du Nord de la Péninsule ibérique.

Une fois la Gaule réduite en province romaine, ce que le conquérant lui a demandé, c'était de vivre en paix et de contribuer par son travail à la prospérité générale (p. 466). Rome s'est efforcée d'équiper économiquement le pays (chap. III). Nous avons vu que ce n'était pas un territoire démuni que le sort des armes venait de lui donner ; aussi César, autant qu'Auguste, profiteront-ils d'un long passé de travail et de richesses. Commencé par César, créateur des ports fluvio-maritimes de Narbonne et d'Arles (voir *Rev. arch.*, 1941, 2, p. 282), l'équipement économique du pays a été poursuivi sous les triumvirs, par la fondation, au confluent de la Saône et du Rhône, de Lyon qui sera le centre, non seulement politique et religieux, mais aussi économique de toute la Gaule. Par la navigation fluviale, Lyon est en rapport avec tout le pays et les grandes routes de terre y ont leur centre. En deux générations, à partir d'Actium jusqu'à la fin du règne d'Auguste, la Gaule a réalisé son équipement économique dans la paix, grâce à la sécurité que lui assure sa frontière germanique. La multiplication des villes et la facilité des communications témoignent d'un essor qui ne se ralentit pas. Par l'établissement du cadastre et la modération de la fiscalité, les campagnes connaissent une grande prospérité. La vie économique est surtout importante dans les grandes exploitations agricoles qui profitent encore des productions industrielles dépendant étroitement de l'agriculture, comme la laine et les salai-

sons, de l'extraction et du travail des métaux. C'est la campagne qui assure en majeure partie la richesse des cités, véritables petites capitales des régions agricoles. La Gaule méridionale conserve et développe encore l'avance qu'elle avait déjà sur les pays de l'Ouest et du Nord, à l'exception de la Rhénanie.

C'est un pays dont l'agriculture constitue la première des richesses. Les vieux *oppida* sont abandonnés, non pas comme on avait tendance à l'expliquer pour des raisons politiques, mais bien pour des motifs de commodité : les nouvelles cités se rapprochent de la nouvelle route qui établit l'union avec la campagne et lui permet de se ravitailler et de répandre les produits industriels qu'elle fabrique, ou ceux que lui apporte son commerce, dans les villas, les villages et les fermes isolées dans les cultures. Le tableau que présente alors la campagne gauloise fait connaître une organisation qui tend plutôt à la dispersion de la population rurale qu'à son agglomération. La plupart des *vici* retrouvés sont des bourgades d'artisans et de commerçants, des marchés et des gîtes d'étape, et non des villages de cultivateurs. Le cadre de l'activité agricole est le *fundus*, sur lequel vivent groupés ou dispersés, suivant les habitudes régionales, les colons du propriétaire. Le *fundus* — il ne faut pas l'oublier — se suffit à lui-même. Il a ses bois, ses champs, ses cultures diverses, ses arbres fruitiers, ses prairies pour le bétail, ses vignes, ses ateliers, sa forge, quelquefois sa poterie, sa brasserie, et même ses exploitations industrielles. Sur la route voisine qui en constitue l'une des limites, il a son marché, associé à quelque modeste sanctuaire où se rencontrent les colons des domaines voisins. Cette organisation survivra aux invasions et facilitera, aux IVe et Ve siècles, le retour à la terre de l'aristocratie gallo-romaine (voir p. 493-499). Elle explique également qu'on ne trouve pas dans la Gaule de grandes industries à proprement parler, à l'exception de celles de la céramique et de la verrerie.

L'industrie de la poterie est de beaucoup la mieux connue. Elle remonte aux temps de l'indépendance : les Gaulois ont toujours eu le goût des beaux vaisseaux d'argile. Ce que l'on peut savoir de l'organisation de ces fabrications laisse entrevoir, non pas des cartels, mais une juxtaposition de médiocres officines, souvent même fort éloignées les unes des autres. Mais celles-ci laissent à leurs membres une complète indépendance. Ces méthodes d'une organisation assouplie sont probablement une survivance du passé celtique, les fabriques de terre sigillée n'auraient fait que continuer la coutume ouvrière (cf. *Rev. arch.*, 1939 I, p. 158-159) des innombrables poteries de la Gaule préromaine. Et là encore, dans le domaine économique, se manifeste, avec autant de puissance que dans les arts, la persistance, sous le manteau plus ou moins troué de la romanisation, la vitalité de traditions très anciennes, nettement gauloises.

Concurrente longtemps obscure et finalement victorieuse de la poterie sigillée, l'industrie de la verrerie a survécu aux désastres du Bas-Empire. De même que pour la céramique, les manufactures indigènes s'essaient à la fabrication des produits importés par le commerce étranger. A l'origine, on peut se demander si quelques-unes des

officines n'étaient pas simplement des filiales de fabriques étrangères, et si le terrain n'avait pas été préparé par l'existence, dans les Gaules, d'une classe d'artisans, celle des émailleurs du second âge du Fer, qui ont pu devenir peut-être les ouvriers du verre (p. 625-626). Cette vaisselle cependant ne commencera à se répandre qu'à partir du milieu du IIe siècle. La région de Cologne sera le centre de production le plus important. Au début du IVe siècle, les mesures de protection de Constantin lui donneront une impulsion nouvelle ; alors, on constate, près des grandes villes, l'existence d'ateliers, spécialisés chacun dans la fabrication d'un type de vase.

Il ne faudrait cependant pas restreindre à la céramique et à la verrerie l'activité industrielle des Gaules sous l'Empire. Le commerce du bois, du vin et de l'huile fait pressentir des fabrications. Avant la création des meuneries d'État, telle celle de Barbegal près d'Arles (cf. *Rev. arch.*, 1940, I, p. 19 sqq.), des ateliers impériaux pour la préparation des étoffes de luxe, les peuples de la Gaule, principalement dans le Nord et l'Est, tissaient la laine et fabriquaient le drap. Il en est de même pour l'extraction des minerais, principalement du fer, et l'industrie du métal qui constitue pour le pays une source importante de ressources publiques ou privées. Une question importante reste encore assez obscure : celle de la main-d'œuvre ; servile ou libre ? A. Grenier se rallie à l'opinion de Camille Jullian qui estimait que l'ouvrier est, en règle générale, un esclave. Mais, au moins sous le Haut-Empire, on assiste à la formation d'une petite bourgeoisie industrielle, et même d'une plèbe de tout petits producteurs. En réalité, il y a peu de traces d'une main-d'œuvre servile.

Quels sont les résultats de cette politique économique ? D'Auguste à Marc-Aurèle, le pays connaîtra une prospérité incontestable. Cependant, l'auteur décèle, pour la première fois, au temps de Tibère, une crise, crise de croissance il est vrai, suivant l'essor trop rapide d'un pays neuf, mais qui ne sera enrayée que sous Claude. L'ère des Césars et des Flaviens est celle de la vieille aristocratie propriétaire du sol ; l'ère des Antonins amène l'avènement de la bourgeoisie commerçante des villes. Mais cette bourgeoisie n'est pas uniquement citadine : elle a acquis des domaines ruraux et séjourne sur ses terres. Tels sont les *Secundinii* d'Igel, près de Trèves. La campagne bénéficie des richesses de la bourgeoisie. La fin du Ier siècle et la première moitié du IIe sont la période de grande prospérité des campagnes gauloises. Au IIIe siècle, deux invasions successives, un brigandage endémique qui en est la conséquence, vont ruiner cette économie. L'administration impériale échouera dans ses multiples tentatives de maintenir un grand commerce interprovincial. Dans l'émiettement de la puissance centrale, chaque province tend à se suffire à elle-même : la disparition de la monnaie et des moyens de communication interdisent les grandes affaires. On en revient au troc. Ce n'est que dans son agriculture et les ressources de son sol que la Gaule retrouve la possibilité de vivre encore. Étroitement liée à la politique, l'économie gauloise en suit les vicissitudes, la décadence du pouvoir impérial a précipité sa ruine. R. L.

Siegfried J. de Laet, *De Samenstelling van den romeinschen Senaat gedurende de eerste Eeuw van het Principaat (28 vóór Chr. — 68 na Chr.) Rijksuniversiteit te Gent, Werken uitgegeven door de Faculteit van de Wijsbegeerte en Letteren,* 92e *Aflevering.* Anvers, De Sikkel ; La Haye, Martinus Nijhoff, 1941 ; in-8°, 338 p. — La composition du Sénat romain a été étudiée, entre l'avènement de Vespasien et celui de Dioclétien, dans plusieurs ouvrages qui ont été accueillis avec faveur. M. Siegfried J. de Laet a entrepris le même travail pour la période qui va de la réorganisation du Sénat par Auguste en 28 av. J.-C. à la mort de Néron en 68 de notre ère. Son livre, bien fait, rendra d'aussi grands services que celui de B. Stech et ceux de P. Lambrechts. Il est écrit en flamand, mais un résumé de 17 pages en français en présente l'économie générale et les conclusions essentielles.

La première partie donne, groupés par ordre alphabétique des gentilices et des surnoms suivant les règnes, sauf celui de Caligula, les *cursus honorum* des membres du Sénat durant la dynastie julio-claudienne : 483 noms sous Auguste, 445 sous Tibère, 353 sous Claude, 429 sous Néron. La deuxième partie essaie de reconstituer les listes officielles du Sénat à six dates différentes : 20 av. J.-C. ; 14, 37, 42, 54 et 68 ap. J.-C. ; dresse la liste des sénateurs patriciens au nombre de 141, 107, 81, 54 pour chacun des règnes considérés ; recherche l'origine des sénateurs, à propos de laquelle on voit diminuer le nombre des Italiens tandis que celui des provinciaux augmente ; enfin présente les fastes provinciaux de 27 à 68-69 ap. J.-C.

La troisième partie, mettant à profit les matériaux ainsi rassemblés, dégage certains aspects de la politique suivie par les empereurs julio-claudiens à l'égard du Sénat. Auguste cherche à lui redonner la physionomie qu'il avait au beau temps de la République, pure apparence d'ailleurs, puisque maintenant le prince est là, tout puissant. Pour remédier à la décadence du patriciat, il admet au patriciat les principales familles plébeiennes ; il le favorise systématiquement, notamment pour l'accession au consulat ; les représentants de la noblesse des municipes italiens qui reçoivent le laticlave ne jouent qu'un rôle secondaire et les provinciaux appelés à siéger parmi les *patres conscripti* ne sont qu'une infime minorité, dans laquelle on distingue cinq Orientaux, en relations personnelles avec l'empereur. Tibère prend le contre-pied de cette politique : il n'introduit aucun élément nouveau dans le patriciat, élève très souvent des *homines novi* au consulat, même au consulat ordinaire, fait entrer au Sénat quelques provinciaux des provinces les plus prospères et les plus romanisées : Espagne et Gaule Narbonnaise ; dans le gouvernement des provinces, deux mesures surtout montrent bien, ainsi que la rigueur dont il fait preuve à l'égard des mauvais gouverneurs, son hostilité à l'aristocratie : dans les provinces sénatoriales, les mandats, dont la durée constitutionnelle était d'un an, furent souvent prorogés de façon notable : cette extension d'une disposition légale, appliquée avec de bons résultats, pour les provinces impériales, minait le pouvoir administratif du Sénat ; d'autre part, Tibère obligea deux légats propréteurs à diriger de Rome pendant de nombreuses années leur province ;

il aurait voulu, pense M. de Laet, « transformer les légats propréteurs en secrétaires d'État pour les provinces, dont les services auraient été centralisés à Rome » : il y a là « un essai prématuré de centralisation étatiste, de transformation du Principat augustéen en monarchie centralisée et absolue ».

Claude revient aux conceptions d'Auguste : avec lui l'influence du patriciat progresse ; il fait place à beaucoup d'Espagnols et de Gaulois de la Narbonnaise ; il cherche même à octroyer aux principaux habitants de la Lugdunaise le droit d'accéder aux honneurs, promesse qui reste sans résultat pratique parce qu'elle anticipe sur les faits. Sous Néron se multiplient les adlections de plébeiens et de provinciaux d'Occident ; le nombre et l'influence des sénateurs patriciens se remettent à décliner. L'action de Sénèque, lui-même d'origine provinciale, a probablement contribué à précipiter les événements ; mais la crise économique et sociale de l'empire, la disparition très rapide des anciennes familles, l'épuisement de l'Italie, l'appauvrissement des classes dirigeantes, le désintéressement pour la chose publique que prêchait le stoïcisme, les avaient rendus inéluctables.

Bien d'autres indications sont utilement fournies par M. de Laet ; son livre est précieux autant par le détail que par les clartés qu'il jette sur l'histoire générale des empereurs julio-claudiens.

A. Merlin.

Gregorio Marañon, *Tibère*, traduit de l'espagnol par **Louis Parrot.** Paris, Gallimard, 1941 ; in-8°, IX-269 p. — L'énigmatique figure de Tibère ne cesse de préoccuper les historiens. Les uns se sont employés à innocenter la mémoire de l'empereur pour lequel les auteurs anciens s'étaient montrés particulièrement sévères. Les autres, par opposition, ont esquissé des apologies. Le livre du Dr Gregorio Marañon est fort éloigné de ces points de vue. Son intérêt et son originalité résident dans une étude clinique du « cas Tibère », interprété du strict point de vue du naturaliste (p. 5).

Pour le Dr Marañon, Tibère fut un « homme de ressentiment », un aigri (p. 8), et c'est l'histoire de sa rancune, de son ressentiment qui forme la trame de cette étude ; la première partie traite justement des racines du ressentiment tibérien : l'auteur les recherche dans les tragédies domestiques qui assombrirent l'enfance du prince et sa jeunesse. L'histoire du règne est entièrement conduite d'après ce point de vue pathologique et sert, comme de préambule, à la dernière partie dans laquelle est brossé le portrait de Tibère. Malgré toutes ses incertitudes, l'iconographie de l'empereur laisse cependant deviner quelques-unes de ses tares physiques et morales : front bombé du rachitique, menton aigu du débile. Excellent bureaucrate, doué d'une réelle valeur militaire, il ne fut cependant jamais un grand politique. Sa conception de la République traditionnaliste ne correspond plus à ce qu'exigeait son époque. C'est un timide et un sceptique, et de là les crises d'une volonté vacillante qui provoquèrent ses fugues à Rhodes, pendant sa jeunesse, à Capri, durant sa vieillesse. Son athéisme explique les persécutions religieuses du règne.

Mais, en contre-partie, Tibère croyait aux présages et aux miracles ; il cherchait un soulagement à son scepticisme dans l'astrologie.

Toutefois, le succès ou l'échec des hommes dépend beaucoup plus de la subtile, mais décisive raison de la sympathie ou de l'antipathie qu'ils éveillent que de leurs véritables défauts. Tibère, suivant le Dr Marañon, appartient à la catégorie de « l'antipathique universel », et il faut peut-être reconnaître, dans ce caractère, une des raisons profondes de son impopularité. Personnage double, il apparaît à l'auteur (p. 225) comme « un technicien, doué d'une âme perverse ». Cette perversité serait la conséquence de ce fameux *ressentiment*, à la théorie duquel étaient consacrées les premières pages du volume. L'usage qu'il fit de la délation pour arriver à ses fins est un trait caractéristique de l'homme de ressentiment. Celui-ci, lorsqu'il est parvenu au pouvoir, recourt aux bas offices de ses frères en ressentiment, les délateurs. C'est encore par le ressentiment que le Dr Marañon tente d'expliquer les rapports de Tibère avec ses contemporains. Entre eux et lui, il y a une fissure qui grandit toujours. Ses fugues à Rhodes et à Capri sont des manifestations de la même passion de son ressentiment.

L'homme du ressentiment, tel est pour l'auteur Tibère. C'est là un essai d'explication intéressant, au moins autant que les tentatives de réhabilitation proposées ailleurs. Mais ce n'est là qu'une explication, et pour brillante que soit la consultation du Dr Marañon, on ne peut oublier qu'elle s'applique à un homme disparu depuis dix-neuf cents ans. R. L.

R. Lantier, *Celtas e Iberos, contribucion al estudio de la relacion de sus culturas*, del *Archivo Español de Arqueologia*, num. 42. Madrid, 1941 (Instituto Diego Velasquez), p. 141-151, 2 pl. — Les historiens anciens ont été avares de renseignements sur le régime de l'occupation territoriale de la Gaule méridionale pendant l'âge du Fer. Au temps d'Hécatée de Milet, les territoires de Narbonne, Béziers et Montpellier sont aux mains des Élisyques. Quelque cent ans après, le périple marseillais, source d'Avienus, ne signale plus dans ces mêmes régions que les ruines laissées par l'invasion ibérique. Au delà de Toulouse, la toponymie montre ces peuples fortement installés entre la Garonne et les Pyrénées. Vers 350 av. J.-C., s'ils ont maintenu leurs positions sur ces emplacements, ils ont dû abandonner le Languedoc. De nouvelles découvertes archéologiques viennent heureusement apporter des confirmations et des précisions au laconisme des textes. Il se confirme que le cours du Rhône marque une limite que ne dépassèrent pas les Ibères. Entre l'Océan et le Rhône, un contraste violent oppose l'Aquitaine à la *Gallia græca*, cette partie de la Gaule qui sera plus tard la Narbonnaise. La frontière entre ces deux aires de civilisation se place en pays toulousain : à l'Est les Ibéro-Celtes, dont la culture s'encadre normalement dans les phases classiques de la civilisation de La Tène ; à l'Ouest, des populations qui, sur l'un et l'autre versant des Pyrénées, appartiennent aux groupes de la culture posthallstattienne. Il y a rupture d'équilibre entre les deux

régions et, dans la partie occidentale, les rapports ne doivent plus être recherchés avec la civilisation classique du second âge du Fer, mais avec celle du Nord et du centre de l'Espagne. Une autre conséquence des découvertes archéologiques est de prouver que l'invasion ibérique est loin d'avoir modifié la vie matérielle des populations de la Gaule du Sud-Est. On reste frappé du peu de documents spécifiquement ibériques recueillis dans les fouilles, à l'exception de la poterie ; et encore son abondance peut-elle s'expliquer autrement que par l'invasion. Quant aux peuples que les Ibères ont trouvés installés dans le Midi de la Gaule, ce ne sont pas des Ligures, mais les Celtes de la civilisation des champs d'urnes *(Urnenfelder)*. Ceux-ci ont introduit, du Rhône à l'Océan, une culture de caractère nettement celtique qui se prolonge, après 500 avant J.-C., sous la forme post-hallstattienne dans le secteur occidental, alors que dans la zone côtière méditerranéenne, cette évolution est interrompue par l'invasion ibérique. La conquête des Volques, plus tard, achèvera cette rupture. Un examen attentif des mobiliers recueillis dans les *oppida* d'Ensérune, du Cayla et de Montfo fait connaître une civilisation qui, aux Ve et IVe siècles, n'a rien de particulièrement ibérique, mais dont les manifestations appartiennent aux exemples classiques de la culture celtique de La Tène. A la même époque, l'introduction des céramiques ibériques dans ces régions est la conséquence des relations d'échanges entre la Catalogne et le Languedoc méditerranéen : ces relations ont eu leur origine dans la communauté de civilisation qui régnait entre les deux pays aux temps où la culture des champs d'urnes a pénétré et s'est installée en Languedoc et en Catalogne. Ch. P.

Margarete Gütschow, *Das Museum der Praetextat-Katakombe : Atti della Pontificia Accademia romana di archeologia,* série III, *Memorie,* vol. IV, II. Rome, Città del Vaticano, 1938 ; in-4°, 244 p. et 45 pl. ; résumé en italien, p. [212]-[218][1]. — Le petit Musée installé au-dessus des galeries de la Catacombe de Prétextat, Via Appia Pignatelli à Rome, a été constitué sur le vœu de la *Commissione di archeologia sacra*[2].

Mlle Gütschow, qui s'en est occupée à partir d'octobre 1929, en publie fort diligemment un catalogue raisonné ; celui-ci accompagné de planches luxueuses, mettra en lumière, tout d'abord, les efforts miraculeux qu'elle a su faire — et mener à bien — pour l'organisation de cette collection. — Dévouée tout entière à une tâche qui eût pu paraître désespérée, celle qu'on appelait à Rome — non sans vénération familière — « Fräulein Sarkophag », n'avait trouvé à sa disposition au début, dans les galeries sombres du lieu, qu'un amoncelle-

1. Le volume a deux numérotations pour les pages : celle des *Atti*, où la publication a débuté p. 29 — et une autre, propre au catalogue tiré à part ; celle-ci a été insérée entre crochets [ ]. Il pourra résulter de là, pour les citations de l'ouvrage, quelque embarras. Il y a eu aussi un décalage dans les numéros des planches, çà et là.

2. Cf. sur sa fondation, *Arch. Jahrb.*, 1930, *Anz.*, p. 371-373, fig. 26-31 sur ses développements, *ibid.*, 52, 1937, *Anz.*, col. 481-496, fig. 1-10.

ment de débris en apparence informe. En juin 1929, fut construit l'atrium ; le dépôt des marbres reportés là n'était pas encore très encourageant (on en jugera par la fig. 1 de l'ouvrage)[1]. Ce sont les recensements et les restaurations de Mlle M. Gütschow ou de ses collaborateurs qui nous ont rendu, au prix d'une peine infinie, une série de documents, sinon très artistiques, du moins précieux pour l'étude. La collection de la Catacombe de Prétextat a cet avantage de ne posséder que des œuvres trouvées sur place, et qui ont échappé — plus ou moins ! — aux dévastations des chercheurs de trésors et des chaufourniers, dont la Catacombe elle-même a pâti. Son intérêt, exclusivement *local* et *temporaire*, vient de cette particularité, et de cette unité, inconnue ailleurs. Les douze sarcophages et les nombreux fragments intéressants pour la stylistique qu'on rencontre là viennent tous de la fouille faite *in situ*, et ils représentent aussi, de la sorte, un développement de l'art qui se classe *à peu près*[2] sur huit décades du IIIe s. de notre ère : entre 215 et 295 environ ap. J.-C., affirme Mlle Gütschow.

Après une introduction, et l'étude — curieuse — de la Catacombe de Prétextat, comme lieu de trouvaille de sarcophages païens[3], Mlle M. Gütschow examine les sculptures de la collection, tour à tour. Tout d'abord le seul document, qui — avec quelques fragments mythologiques — soit déjà du IIe s. : le sarcophage dit des Argonautes (pl. I-III), reconstitué en 1932. Il avait été dessiné dans un état plus complet, et le Codex Coburgensis nous conserve cette image, pour la scène principale qui est proprement celle de la conquête de la Toison d'or, avec Jason et Médée se faisant vis-à-vis autour de l'arbre. — Sur les faces latérales le vieux Pelias (appuyé sur un bâton) avec ses filles, près du « chaudron de l'apothéose », et un départ de guerrier. L'œuvre est un travail élégant du milieu du IIe s., témoin du goût érudit des Antonins, fort intéressant à comparer aux documents du IIIe s.

Parmi les pièces appartenant à la première moitié du IIIe s., on compte ensuite un haut sarcophage en forme de baignoire, décoré de Néréides musiciennes et de monstres marins (« Centaures », dit Mlle M. G., à tort) ; richement polychromé, il a de petits côtés ovales ; il a conservé en partie son couvercle (pl. IV-V). L'œuvre appartient à la série recensée récemment par A. Rumpf[4] dans le Corpus continué dû à G. Rodenwaldt, *Die antiken Sarkophag-reliefs, Die Meerwesen ;* un document du Palais Alfiéri permet de reconstituer les parties perdues, pour la face principale, où les bustes des défunts étaient présentés sur un *clipeus* en coquille ; les petits côtés ovales sont décorés de scènes paysagistes, mer et terre, dans le goût alexandrin.

---

1. Comparer l'état actuel du rangement, fig. à la p. [219].
2. Cf. ci-après pour le sarcophage des Argonautes.
3. Peu de reliefs ont été utilisés par les chrétiens eux-mêmes : le principal est venu là par les effondrements ou les glissements de terrain.
4. Cf. aussi, pour les rapports avec la culture antique, H. Marrou, Μουσικὸς ἀνήρ : sarcophage de Naples, pl. 5 ; Fr. Cumont, *CRAI.*, 1941, p. 103 sqq.

De la première moitié du IIIe s. est aussi un sarcophage colossal (pl. VI-IX) avec une représentation animée de chasse, unissant de façon insolite (cf. fig. 14, la chasse du Palais Mattei) l'attaque d'un lion et celle d'un sanglier. Sur ce sarcophage (entre 220 et 230)[1] comme sur celui des Néréides, il n'y a que peu de personnages en relief ; tous de taille élancée et bien dégagés sur le fond ; d'autre part, ici et là, les figures d'accompagnement, qu'il s'agisse soit des petits Éros folâtrant sur les vagues près des Néréides, soit de la représentation du sanglier et de la meute, sont des accessoires qui semblent faits pour donner aux figures principales, *en mouvement*, comme un socle ; elles fixent et arrêtent ainsi l'action. D'anciens types ont été repris, mais réduits à leurs éléments essentiels. — On ne « raconte » plus largement ici, dit Mlle M. G., mais succinctement déjà, et comme en profondeur.

Il en va tout autrement sur le deuxième sarcophage colossal (pl. X-XV)[2] qui ressemble au premier seulement pour sa matière et la forme de la cuve. Le couvercle est en forme de *klinè* avec, au centre[3], un couple de défunts couchés, en ronde-bosse, dont les visages sont des portraits. Par comparaison avec les monnaies (pl. XI-XII), on peut reconnaître, dans le bénéficiaire mâle, l'empereur Balbinus, mort en 238, et son extérieur coïncide avec la description d'Hérodien (VIII), nous donnant ainsi une date ferme. Le couple impérial reparaît trois fois. Le long côté du sarcophage montrait, avec un accent cérémonieux et un pathos assez froid, disons-le, la célébration du mariage du couple princier *(dextrarum junctio)*, et un sacrifice d'actions de grâces offert par l'empereur (été 238). — Monument précieux, qui servira de témoin pour l'étude de l'iconographie de l'impérial personnage : gras bourgeois italien élu des sénateurs, connu aussi, semble-t-il, par un buste de l'Ermitage de Léningrad, un bronze du Vatican, et une statue du Musée du Pirée (fig. 16-18)[4]. Sur la face principale, dans la *dextrarum junctio*, Balbinus est représenté en empereur ; une Victoire le couronne (défaite de Maximin ?) ; il porte la cuirasse d'un chef de guerre, décorée d'un aigle en vol ; il tient le sceptre à l'aigle. — Le nom de sa noble compagne (pl. XIII) nous reste malheureusement inconnu : cf. l'*excursus* des p. [79] à [81]. Ce sont des divinités qui accompagnent le couple impérial : à droite, un Mars nu et juvénile, réplique de celui qui, au XVIe s. encore, ornait le toit du temple de Jupiter Capitolin ; à gauche, du côté de l'impératrice, une Rome, suivie de l'Abondance. — La seconde moitié du siècle ne nous a pas livré d'aussi beaux exemplaires, mais ils sont plus abon-

1. Il y a une petite frise de couvercle, avec masques aux extrémités (cf. pl. VII pour le détail de certaines têtes : les Dioscures, un mourant et Virtus). Petit côté, pl. XV, 1.
2. Petits côtés, pl. XV, 2-3.
3. Ornements accessoires, pl. XVI (Éros avec un lièvre).
4. On voit là le commencement d'un rendu conventionnel de la chevelure et de la barbe, par petits coups de ciseau parallèles, ce qui dénonce le premier abandon de l'usage classique.

dants : proportion en elle-même historiquement instructive. Le quatrième document étudié est un sarcophage à strigiles avec représentations bachiques et un portrait d'homme : au centre (pl. XVII), un Bacchus nu qui s'appuie sur un Faune, selon une formule hellénistique : mais la tête du dieu attendue a été remplacée ici par un portrait barbu et comique, celui du défunt ; aux extrémités, deux Ménades. Certains autres fragments montrent la place donnée au lion dans la symbolique funéraire (pl. XX) ; d'autres aux griffons, d'autres aux Éros et à Psyché (pl. XVIII, 2)[1]. C'est le fragment de couvercle n° 8 (pl. XXIX, 2 et XXXII, 3) qui a provoqué certaines des réflexions ingénieuses de M. H. Marrou (*Rev. archéol.*, 1939, II, p. 200-202) : un portrait de femme est sculpté là sur un buste en toge, interchangeable, mais destiné à un homme ! Pratique bien ancienne, au vrai, dans l'art funéraire.

Très précieux est le sarcophage en forme de maison qui a pu être reconstitué (pl. XXI-XXII), avec une porte, et des colonnes corinthiennes aux angles ; un toit à double pente le surmonte, orné d'un fronton qui s'élève de façon insolite au-dessus du long côté : dans le tympan, des instruments épars d'architecte ou de sculpteur, signes de la profession, comme on en trouve plus ordinairement (p. [108] sqq.) sur les sépultures provinciales ; mais ici, l'arrière non décoré du sarcophage prouve assez sa provenance de l'Urbs. — Ce document n'en constitue pas moins une exception.

Un magnifique sarcophage attique est orné de représentations où les Éros ont le rôle principal, leurs jeux musicaux ou hippiques symbolisant les plaisirs de l'autre vie des Bienheureux (pl. XXIV-XXVIII) ; le couvercle est en forme de *kliné ;* on peut faire la différence avec un sarcophage trouvé à Ostie, en 1931 (G. Calza, *Not. scav.*, 1931, pl. XX) et qui répondait au goût plus académique du IIe s. ; il y a là, d'autre part, l'annonce des frises d'Amourets de la Renaissance italienne.

Après l'étude de ces monuments — que nous lui devons ! — Mlle M. Gütschow s'est occupée (p. [121] sqq.) des sarcophages de la Catacombe de Prétextat qui ont été anciennement transférés au Musée du Latran. Les chasseurs, les philosophes, les Saisons, Éros et Psyché y reparaissent ; non moins, les représentations paysagistes. On nous présente à cette occasion, une étude sur les portraits, à travers cette série de sarcophages de la décadence (p. [132] sqq.).

La coutume d'évoquer les défunts, en pied ou en buste, était devenue de plus en plus fréquente, à partir du dernier tiers du second siècle. Elle donne son prix à la série des sarcophages du IIIe, où les représentations mythologiques n'ont plus tant d'intérêt. Assez souvent, le ou les morts occupent la place centrale sur la principale face, soit dans un médaillon *(clipeus)*, soit autrement ; on les « répète »

1. Couvercle à scènes pastorales. — Pour la symbolique des Saisons, répondant à l'idée de la mort et de la reviviscence, cf. certaines pièces étudiées là; et M. Gütschow, *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, col. 481 sqq. (cf. p. ex. 485).

parfois en buste dans un édicule (fig. 37, p. [140]). On les transfigure à l'occasion en dieux ou en héros (jeune fille en *Virtus* sur le sarcophage de la Chasse ; Romain au front étroit sous l'aspect d'un Dionysos ivre).

Ce n'est pas seulement à ce point de vue que la galerie d'effigies de la Catacombe de Prétextat paraîtra instructive. Grâce aux sarcophages datés, ces images de défunts ont aussi une valeur chronologique pour les historiens de l'art. Le traitement des chevelures, des yeux, de la bouche, la technique (usage du foret) ont fourni les éléments d'un classement stylistique. Certes, tous les portraits n'ont pas, même à ce point de vue, la qualité des quatre effigies princières du sarcophage de Balbinus ; mais le portrait de celui-ci, majestueux, résigné, un peu affaissé sous le poids du pouvoir, est un rare chef-d'œuvre ; son épouse est aussi caractérisée comme grande dame du petit monde. Çà et là, certaines effigies sont même restées inachevées, pour des raisons à la fois prophylactiques et de négligence (*sic*, H. Marrou, *Rev. archéol., l. l.*, au sujet de la théorie de Mlle Gütschow qui supposait, *Rivista di archeol. cristiana*, 1932, p. 124, et *Museum P.-K.*, p. [140]-[142], un enduit en stuc (?), sculpté complémentairement). On trouve néanmoins — là où les traits ne sont pas, en quelque sorte, « standardisés », là où l'individualité a été marquée — bien des observations intéressantes à relever : sur la répartition des ombres et des lumières, sur le rendu du regard. Mlle M. Gütschow y a insisté avec complaisance[1], mais non en vain. Il faut user avec discrétion de cette documentation. Mais elle nous offre des représentations de visages de femmes, de jeunes filles et d'enfants, qui trahissent toutes les nuances — de la mollesse à l'empâtement — à l'époque des impératrices syriennes.

Il est plus difficile de tirer certaines conséquences des documents du petit Musée pour la seconde partie du IIIe s. ; les enchaînements paraissent moins établis. Quatre portraits de femmes âgées se dateraient entre 260 et 270, une décade après le Dionysos ivre, une décade avant certain portrait d'enfant maladivement bouffi[2]. Époque d'insécurité, de décadence avouée, pour l'art comme dans l'histoire : les empereurs se multiplient, presque inconnus ; il n'y a plus guère de style du portrait, malgré quelques visages plus expressifs (tête de femme âgée, effigie d'un provincial africain (?), portrait d'un *togatus*). Tout se gâte ensuite de plus en plus : entre 265 et 285 — s'il est possible d'arriver à une chronologie aussi détaillée et précise, ce à quoi l'auteur s'efforce, selon la tendance régnante en Allemagne[3]. — Il y aurait trois aspects différents du rendu des formes, mais les mêmes usages, p. ex. l'emploi — excessif — des petits forets, qui trouent les chevelures, les yeux, les bouches. Aux entours de 270-280, le rendu

1. Cf. aussi *Arch. Jahrb.*, 52, 1937, *Anz.*, *l. l.*, col. 486 sqq.
2. C'est celui qui est reproduit, *Arch. Jahrb.*, *l. l.*, fig. 7, col. 492.
3. Comparer l'effort de M. Süsserott, pour classer tout l'art du IVe s. grec av. J.-C.), par décade, *Rev. arch.*, 1941, I, p. 216 sqq.

de la vie va disparaître de plus en plus : on essayera d'arrêter cette décadence à la fin du siècle, au moment de la réaction réformatrice de Dioclétien.

Après l'étude des pièces du Latran, Mlle M. Gütschow a réuni et commenté les fragments[1], p. [142] sqq. ; elle n'a point négligé les plaques de clôture des *loculi*, p. [153] sqq. L'ouvrage donne, à ce propos, en annexe une longue étude de M. H. Fuhrmann sur la représentation énigmatique (pl. 43-44) d'un curieux relief (sépulture d'Elia Afanasia) ; on y voit parmi de nombreux spectateurs, une scène (rituelle ?) de flagellation d'une femme[2]. Il pourrait s'agir d'un couvercle de sarcophage du milieu du IIIe s., ainsi que l'a indiqué déjà M. H. Marrou. — Viennent enfin des considérations très minutieuses sur les marbres et les ateliers[3], sur la polychromie des sarcophages[4]. Les pages [195]-[199] résument et totalisent les résultats obtenus à travers l'étude. On a ajouté diverses remarques sur les sarcophages et couvercles du IVe s., dont il y a quelques exemples à la Catacombe de Prétextat, l'un avec inscription de l'an 353. Un bref résumé en italien clôt l'ouvrage, avant les tables[5].

Ce n'était pas peu que nous avoir rendu, d'octobre 1929 à la fin de 1932, un Musée parfaitement classé, et d'abord *refait* en quelque sorte, miette par miette, des mille débris d'une dévastation décourageante. Ajouter, tout aussitôt, l'étude — si variée, si consciencieuse, décisive en tant de points — que représente l'ouvrage ci-dessus analysé, était bien fait pour doubler notre reconnaissance. Les descriptions sont méticuleuses, les analyses stylistiques ne souffriraient que d'un excès de précision ; chacun reconnaît l'esprit de l'entreprise allemande, qui, sous les auspices de M. G. Rodenwaldt, assume la continuation et l'achèvement du Corpus des *Sarcophag-reliefs* de C. Robert. — On ne verrait à ajouter que du point de vue de la symbolique : à ce titre, le recueil de Mlle M. Gütschow ne fournira pas moins aux historiens des religions qu'à ceux de l'art latin décadent. Les nouvelles études, si attachantes, de M. Fr. Cumont, ne manqueront pas d'orienter la recherche en ce sens. Ch. P.

---

1. Deux portraits, des fragments, portent sur le cadre, au-dessus de la tête, les noms au génitif du défunt.

2. Cf. déjà M. Gütschow, *Rivista arch. cristiana*, 1932, p. 120-145, et *Museum* (bibliogr.) ; ajouter Delahaye, *Anal. bolland.*, 1936, p. 269-270 ; H. Marrou, *Rev. ét. lat.*, 1939, II, p. 423-427 (qui doute, contre H. Fuhrmann, du caractère chrétien de la fustigation). Le bas-relief mutilé a servi pour fermer un *loculus* dans la catacombe.

3. L'arrière des plaques a été regardé de près, et on cherche à déterminer, p. [187]-[188], même le « style » de l'épannelage des faces brutes !

4. On a assez souvent cerné, d'un trait de cinabre ou de jaune de chrome, les contours des figures. Le carmin avivait certains détails (lèvres, yeux). Les cheveux, sur fond bleu ou rouge, recevaient de la dorure, ainsi que certaines ganses ou bordures de vêtements. Le sarcophage des Néréides était tout particulièrement enluminé ; dans une mer azurée, aux vagues *dorées*, nageaient des cyprins carminés : polychromie à la mesure d'un paradis maritime de Bienheureux !

5. Il n'y a que quelques fautes d'impression, çà et là : p. [89], n. 5 : lire Stockstadt ; p. [107], n. 2 : Piganiol ; p. [172], dans la citation de Libanius : διδασκαλείοις.

Evelyn Reuter, *Les représentations de la musique dans la sculpture romane en France.* Collection *Forme et Style, essais et mémoires d'art et d'archéologie.* Paris, Leroux, 1938 ; 18,5 × 24, 108 p., 32 pl. — L'ouvrage fait partie d'une collection dont le manifeste a été la « *Vie des formes* », de H. Focillon, en 1934, et où avait paru aussi l'étude de M. J. Baltrušaitis, *Art sumérien, art roman,* recensée à sa date (1934), ici-même.

Le travail n'est pas une étude de musicographie ; sans procéder à un examen minutieux des variétés d'instruments figurés par l'art roman, l'auteur a plutôt tendu à faire œuvre d'archéologie.

Malheureusement, il s'agit là d'un essai un peu scolaire, qui eût beaucoup gagné, peut-on croire, à être différé pour révision. Fond et méthode, tout y porte la marque d'un état provisoire, d'une hâte d'exécution dont il semble que l'éditeur lui-même n'ait pas pu douter. Une note de publicité qui accompagne un autre volume de la collection, ne disait-elle pas ingénument de celui-ci : « Les problèmes posés... restent parfois irrésolus ; ce livre est une ébauche ; il en a la simplicité et les incertitudes ; nouveau, non pas définitif, il pourra inciter et guider des recherches à venir. » — Cruel aveu !

Au vrai, le plan suivi est hésitant : sous prétexte de divisions entre « iconographie », classement géographique et chronologique, et « stylistique », etc., il fait reparaître *trois et quatre fois* devant le lecteur, d'abord attentif, puis un peu excédé — qu'il s'agisse des thèmes dits bibliques ou des représentations de la vie familière — la même documentation et les mêmes discussions. — Qui ne verra, dès l'abord, que l'ordre à adopter, s'il eût été simplement historique, eût évité de tels inconvénients, et d'autres ? — Un ouvrage de cette sorte ne pouvait être mené à bien, d'autre part, qu'avec une connaissance plus sûre de la musique sacrée du Moyen Age[1], et de l'évolution du goût public des fidèles, quant à cet art ; en tenant compte partout des influences diverses subies du dehors par les artistes romans, en réservant à l'occasion la part de leur originalité, dans le traitement des divers thèmes.

Voici — en attendant que l'ouvrage puisse être refait, et ainsi composé — quelques observations. Une, d'abord, d'ordre matériel, est relative à l'interversion de la Table des matières et de celle des planches, la table des matières étant ici reportée isolément là où on ne l'attendait plus guère. — P. 17 sqq. : le thème de David sans ses musiciens eût exigé plus d'attention. Le fait qu'il doit figurer jusque dans la Synagogue de Doura-Europos (245-256 ap. J.-C.), où David aurait été représenté en *Orphée* charmant les animaux, eût pu attirer l'attention sur l'influence de la musique profane, païenne et antique, dans l'Église médiévale d'Occident. A Saint-Gilles-du-Gard, à Saint-Ambroise de Milan, pl. II (cf. p. 75), avec ou sans l'ange,

1. Les quelques indications reléguées dans l'*Introduction* donnée en tête sont tirées de l'*Histoire de la musique,* de H. Prunières. Les travaux de Charles Van den Borren, *Ac. royale Belgique, Classe Beaux-Arts,* 1er juillet 1937, n'ont été ni utilisés, ni cités.

c'est le souvenir d'Orphée qui revit[1], comme à Doura, expliquant la « lyre » antique, qui n'est ni instrument pastoral (p. 17), ni l'instrument même du jeune David *(kinnôr)*, expliquant surtout le troupeau de brebis. L'art français du Moyen âge a été beaucoup plus pénétré qu'on ne croit d'influences méditerranéennes et païennes, et il ne faut pas chercher tout et toujours dans l'Orient palestinien. Il est difficile de penser que le relief du portail de Ripoll (Catalogne) représente David dansant devant l'arche, au son du *cor*. Pour le chapiteau du Cloître de Moissac (pl. I), n'eût-il pas convenu de donner la description et les inscriptions plus en détail ? Près de David assis, vêtu solennellement avec l'*éphod* et le *rational* — ornement hébraïque que l'Église d'Occident emprunta seulement au XIII[e] s.[2] — on voit Asaph jouant d'une lyre à trois cordes (*lira*, dit l'inscription, qui distingue la « *citara* » davidienne). Face Est, est Eman (assis) avec une *rota*, instrument triangulaire à cordes verticales ; le nom est écrit ici à rebours *(Name)*, ce qui a son intérêt ; Ethan (face Nord) joue du tympanon ; c'est sur la face Ouest — la seule que montre ici la pl. I — qu'on voit Iditun (« et Iditun cum cimbalis », dit le texte). — P. 31 : les quatre musiciens *du portail* de l'église de Ferrières-en-Gâtinais, jouant de la vielle, sont dits, p. 56, n. 2, et p. 88, appartenir à des *chapiteaux :* ce qui est exact, mais il eût fallu préciser, car ils forment aussi frise (chapiteaux accolés). — P. 31 sqq. : il semble qu'on ait parfois confondu danse et acrobatie. Si le chapiteau de Boscherville (Saint-Georges, Mus. Rouen) ne nous montre pas ici (pl. XVI, A) la femme « dressée sur la tête », et dont l'acrobatie est mise en musique par onze exécutants, il semble bien qu'il s'agisse non d'une danse, mais seulement d'un exercice de bateleurs. Acrobatie aussi, l'exercice de la « *Kybistétère* » de Foussais, pl. XVII, dont l'exemple est à rapprocher de celui de la danseuse d'Avallon (cf. p. 89, et sur ces divertissements, *Rev. arch.*, 1939, I, p. 262-263). Il eût fallu, toutefois, distinguer entre l'acrobatie de la « chandelle » (marche sur la tête) et l'autre exercice dit de « faire le pont »[3], en reconnaissant qu'à travers tout cela, — comme à Saint-Parise-le-Châtel, comme sur le chapiteau de Huesca, ou ailleurs, — la musique (aussi bien que la danse) tient un rôle fort secondaire ! Ce qui a trait à l'ange musicien eût pu, au contraire, bénéficier ici de bien d'autres développements, et d'un regain d'attention : la question est trop négligée.

P. 66 : il n'est pas sûr que les clochettes soient « instruments d'origine asiatique » (il y en avait eu aussi, en tout cas, de plus près, en Étrurie ; cf. H. Möbius, *Eurasia septent. antiqua*, 1930, p. 120 sqq. : *tintinnabula* de Populonia, cloche de Marsiliana d'Albegna ; sans oublier les *tintinnabula* de Vaudrevanges (Alsace) à l'âge du Bronze). Il y en

1. A Milan (pl. II, *b*), le personnage assis parmi les animaux a le costume phrygien (anaxyrides).

2. Figuré ici aussi et non pas seulement sur le chapiteau de la Daurade, Musée de Toulouse (pl. III).

3. C'est proprement l'exercice des *Kybistétères* qui a existé à travers tout l'art antique, et auquel on donnait probablement une valeur prophylactique.

avait même en Grèce. Il n'est pas sûr non plus que les clochettes aient de si loin précédé la cloche, voire le clocher (à Saint-Martin de Tours, tour du ve s., à cloche, signalée par Grégoire de Tours ; cf. J. Hubert, *L'art pré-roman*, 1938 ; un clocher du ve s. aussi a été signalé à l'église Saint-Julien de Brioude). Ce qu'il eût fallu relever, c'est qu' « aucune autre province du monde chrétien n'a, autant que la France, aimé les cloches » (J. Hubert).

P. 83 : sur les représentations de l'ange musicien, assimilé parfois au type des Vents, on se reportera aux études de M. Fr. Cumont, parues ici même, concernant les terres cuites d'une tombe de Soings (*Rev. archéol.*, 1939, 1, p. 26 sqq.). — En conclusion, pouvait-on bien dire que l'étude a *établi*, dans le domaine étudié, « la permanence des sources d'inspiration et des règles stylistiques » ? Peut-on même espérer qu'elle guidera des recherches à venir ?

Ainsi, bien des choses inutiles; et l'essentiel est-il dit ?

Il vaudrait peut-être mieux reconstruire sur d'autres plans, en laissant de côté ce qui n'est guère *musique*, p. ex. les jeux de foire, ou la guerre ou la chasse (!), voire l'Appel de trompe, cor, ou olifant, de l'Ange du Jugement dernier. Certes, les tendances esthétiques de la musique du Moyen âge ne sont plus tant ignorées, même en France, qu'on n'ait pu relever, au sein même de ce qui eût été le sujet, l'esprit donné à la décoration des églises. Il y a des instruments préférés : la viole, le rebec, qu'il eût fallu mettre à l'honneur. Tinctoris ne nous livrait-il pas cette émouvante confession : « La viole et le rebec sont mes instruments, parce qu'ils incitent mon âme à la piété et l'enflamment d'un feu ardent qui lui ouvre les portes du ciel. » Texte à méditer, pour qui veut expliquer certaines tendances de l'art roman déjà ; s'il est encore primitif, il n'a du moins ni insensibilité, ni ignorance ; il s'efforçait au mysticisme, sous la discipline antique, chère à Boèce[1]. Même Guillaume de Machaut, μουσικὸς ἀνήρ, opine que le cœur doit être de la partie, pour qu'il y ait véritablement musique et art.

Ce principe eût pu guider l'étude, et aider à classer les inspirations[2]. Ch. P.

Manuel de la technique des fouilles archéologiques. Paris, Office international des Musées, 1939 ; in-4°, 232 p., 7 fig. — Ce n'est pas sans

1. Son influence a été grande, bien qu'il ne soit même pas nommé dans le livre : il a tenté d'accommoder les idées des Anciens sur les effets de la musique, à la culture musicale des écoles, où l'on s'est longtemps préoccupé surtout d'assurer pratiquement la qualité du chant liturgique.

2. Le style est souvent inexpert. Qu'est-ce, p. 44, qu'un sculpteur qui « ne semble s'être livré à aucune abstraction intellectuelle », etc. ? P. 57, n. 1 : la construction de phrase est incorrecte. *Id.*, p. 60, l. 9. P. 61, les deux seuls mots grecs cités comptent chacun une faute d'accent : rétablir : ἀγραυλοῦντες et αὐλοῦντες. P. 77 : il est question, à tort, de données « *incomparables* avec d'autres ». P. 78, peut-on écrire que le chapiteau de Jaca « affirme, avec complexité, un principe structural, qui », etc. ? Incorrecte est la note 1 de la p. 87, dans toute sa forme. Il est encore question, p. 89, de « volonté structurale ». Or, à côté de telles inexpériences, trop peu rares, certains passages sont brillamment écrits, notamment des fins de chapitres (p. 70) ; cf. aussi la poétique conclusion, p. 96 ; mais qu'est-ce là, au juste, qu'un « silence immobile » ?

quelque inquiétude qu'on ouvre un pareil *Manuel*, tant il paraît, dès l'abord, peu aisé de codifier les règles d'une telle technique, qui vaut surtout par celui qui l'applique, et dont la mise en œuvre demande une souplesse et une diversité susceptibles de s'appliquer à des situations infiniment variées. C'est plutôt un *memento* qu'un véritable manuel qui nous est proposé, les auteurs ayant voulu donner « un guide pratique où se trouveraient réunies les expériences les plus récentes effectuées dans les recherches sur le terrain » (p. 13). L'introduction d'E. Foundoukidis résume la doctrine qui sera développée dans le volume. On relève quelques principes généraux qu'il semble paradoxal d'être encore obligé de rappeler à une certaine catégorie de fouilleurs : le respect des vestiges du passé qu'ils sont appelés à mettre au jour. Des exemples, qui ne sont pas si lointains (cf. *Rev. arch.*, 1934, 1, p. 116), fournissent de lamentables exemples des ravages occasionnés dans des gisements archéologiques importants. Certaine sotte chasse au bibelot les a rendus définitivement inutilisables pour des recherches ultérieures. Une fouille n'est pas seulement une récolte d'objets en vue de former une collection ; elle est appelée encore à renseigner sur la civilisation morale des groupes humains qui ont laissé dans le sol les vestiges de leur culture matérielle. On ne devra pas oublier non plus, et les auteurs de ce *Manuel* n'ont pas manqué de nous en avertir, que quels que soient les enseignements contenus dans ces pages, la perfection de l'outillage, c'est avant tout l'esprit d'initiative du fouilleur, son expérience, son savoir faire, sa facilité d'adaptation aux circonstances particulières qui assureront le succès de son entreprise.

On ne saurait résumer toutes les indications, les renseignements de diverse nature présentés ici, depuis la documentation préliminaire, les méthodes de prospection au sol et aériennes, l'organisation matérielle des chantiers, les méthodes techniques de la fouille, la documentation pendant les recherches, jusqu'à la surveillance et l'entretien des terrains fouillés, les conseils pour le traitement des objets recueillis, la conservation des ensembles archéologiques, la publication des résultats et la formation scientifique et technique des archéologues.

Il ne serait pas inutile à certains fouilleurs de méditer les conseils donnés par les auteurs sur la méthode stratigraphique. Que de monuments en Gaule ont été déblayés, il y a encore peu d'années, sans que ceux qui étaient chargés de ce travail aient pris le soin élémentaire de noter la disposition des éléments architecturaux et des objets dans les horizons archéologiques! Maintenant sont à jamais perdus les renseignements autenthiques permettant de restituer l'histoire du site et des ruines. Pour nous consoler il nous reste, il est vrai, de « belles » restaurations.

On s'étonnera de ne rencontrer, dans ces chapitres, aucun paragraphe traitant des fouilles dans les gisements paléolithiques. Il y a bien aux pages 63-64, quelques lignes sur les recherches dans les grottes, mais elles sont notoirement insuffisantes, pour ne pas dire plus. Les auteurs entendent par préhistoire le Néolithique et les âges des

métaux. Ce n'est pas exactement ce qui correspond à la Préhistoire. Ils parlent de civilisations qui ne sont pas antérieures à l'an 6000 avant l'ère ; mais alors la Préhistoire est finie, c'est la Protohistoire qui est commencée. R. L.

Bulletin de la Société française des fouilles archéologiques. T. VII, 2e fasc. Paris, Musée Guimet, 1832-1940 ; in-8°, p. 105-107. — Il n'est guère de grand chantier de fouilles qui n'ait reçu une subvention de la Société française des fouilles archéologiques, au cours de ces huit dernières années. A La Salpétrière, l'abbé Bayol a pu établir la stratigraphie du gisement occupé sans interruption depuis le Paléolithique jusqu'au Néolithique ; à Saint-Blaise, près de Martigues (Bouches-du-Rhône), M. H. Rolland poursuit le déblaiement d'un oppidum, situé dans le massif de l'Avarage, entre la limite occidentale de la Basse-Crau et l'étang de Berre, dominant des étangs où l'on se livre, depuis l'antiquité, à l'exploitation du sel. Au milieu des lagunes, se dresse une ligne de hauteurs, orientées Nord-Sud. A son extrémité septentrionale — délimité par les hautes falaises des étangs de Cétis et de Lavalduc — l'oppidum de Saint-Blaise, entouré au Sud-Ouest d'une enceinte sur la seule face accessible, était occupé dès l'Eénéolithique (stèles du type d'Orgon et de Trets). A cette période, appartiennent les sépultures creusées dans le roc, découvertes en avant du rempart. Saint-Blaise représente un type d'architecture militaire, nettement différent des autres forteresses découvertes en Gaule. L'assaillant rencontrait d'abord un fossé sec, ou un glacis fortement incliné. Les rares entrées pratiquées dans le rempart ne peuvent être abordées que par le côté droit. La combinaison de tracés angulaires avec des tours saillantes, carrées ou trapézoïdales, la disposition en crémaillère des poternes suggère des comparaisons avec les remparts helléniques. Ces ressemblances sont encore renforcées par la présence de merlons à sommet arrondi, taillés en quart de rond aux angles des tours, semblables à ceux du Monument des Néréides de Xanthos (ve siècle). La stratigraphie ne permet pas de dater la construction de la muraille avant le ive siècle. L'oppidum fut définitivement abandonné en 49 avant notre ère, lors de la campagne de César contre Marseille. — Au Mont-Lassois (Côte-d'Or), c'est un immense *testaccio* de la fin de la période hallstattienne que J. Lagorgette a fouillé (*Rev. arch.*, 1935, I, p. 265 ; 1939, 2, p. 196). — Dans le Midi de la Gaule, la Société a subventionné les recherches du Dr Donnadieu dans le *prætorium* de Fréjus (Var) (*Rev. arch.*, 1935, 2, p. 195), de H. de Gérin-Ricard en Camargue (*ibid.*, 1935, 1, p. 131), et les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges (*ibid.*, 1934, 1, p. 76 ; 1941, 2, p. 164). En Bourgogne, elle a aidé au dégagement du théâtre d'Alise-Sainte-Reine (*ibid.*, 1941, 2, p. 167-168) et du temple des Sources de la Seine (*ibid.*, 1940, 1, p. 110) ; en Normandie et dans le Vexin, à celles du Vieil-Evreux (*ibid.*, 1935, 2, p. 180 ; 1938, 2, p. 254 ; 1939, 2, p. 206) et de Genainville (*ibid.*, 1939, 1, p. 157). Dans la Charente-Inférieure, la Corrèze et la Haute-Vienne, au Moulin du Fâ, à Murat et à Chassenon, elle a participé aux travaux de recherches : aussi à *Tamnum*, où l'on voit les

restes d'une grande villa et des puits à offrandes. Des subventions ont été accordées à René Louis pour ses fouilles dans les grands thermes des Fontaines-Salées, près de Vézelay (Yonne) (*Rev. arch.*, 1938, 1, p. 233-318). L'action bienfaisante de la Société s'est encore manifestée dans le domaine de l'archéologie du Moyen âge : fouilles de l'église abbatiale de Savigny-le-Vieux (Manche) et de l'église de Saint-Michel-de-Cuxa (Pyrénées-Orientales). R. L.

Catalogue des moulages édités par les ateliers des Musées Nationaux. T. II : *Antiquités grecques et romaines.* Paris, Musées Nationaux, 1939 ; petit in-4° carré, 239 p. avec fig. — Publié à la veille de cette guerre par Jacques Lefèvre, ce petit catalogue ne contient pas seulement la liste des moulages des œuvres conservées dans le département des Antiques du Louvre. On y trouvera encore mention des reproductions des grands ensembles décoratifs de l'art grec (Trésors de Siphnos et des Athéniens à Delphes, sculptures dites de l'Héphaisteion, du temple d'Athéna Nikè, du Parthénon, du Monument choragique de Lysicrate à Athènes), les pièces les plus remarquables des collections du Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, et des Musées des départements. De nombreuses tables de noms d'artistes et de personnes, de musées, monuments et collections, de lieux de provenance, de collectionneurs et de donateurs, de fouilles et de missions, facilitent grandement la consultation du catalogue, suffisamment illustré et qui donne d'utiles indications sur les emplacements de conservation de l'original et des moulages, la découverte et les collections auxquelles l'objet a successivement appartenu. R. L.

Musées royaux d'art et d'histoire à Bruxelles. Belgique ancienne. Catalogue descriptif et raisonné, par le **Baron de Loé.** III : *La période romaine ;* IV : *La période franque.* Bruxelles, Vromant & C^ie^, 1937 et 1939 ; 2 vol. in-4°, 371 et 218 p. ; 160 et 168 fig. — Les antiquités nationales sont favorisées en Belgique. Après le remarquable ouvrage dans lequel, à la veille de la précédente guerre, Franz Cumont nous avait exposé *Comment la Belgique fut romanisée,* la section de la Belgique ancienne, aux Musées royaux d'art et d'histoire, vient d'être dotée, par l'achèvement de ce *Catalogue,* d'un instrument de travail des plus utiles. Ces quatre volumes, dont le premier, *Les âges de la pierre,* avait paru en 1927 ; le second, *Les âges du métal,* en 1931, constituent une sorte de manuel des antiquités pré et protohistoriques, gallo-romaines et mérovingiennes de la Belgique. Ce n'est pas seulement une description de cet *instrumentum* antérieur au Moyen Age qui est donnée dans ces pages. On y trouve encore une ample documentation (sites, circonstances de la découverte, bibliographie) sur les cimetières, sépultures et habitats dans lesquels les objets ont été recueillis. Des index pour chacun de ces volumes, et une *Table générale des figures illustrant les quatre volumes,* placée à la fin du tome IV, permettent de consulter facilement les répertoires.

Il est difficile d'analyser le contenu de ces deux derniers catalogues, tant est abondant et varié le matériel présenté. Ce qui frappe

tout d'abord, c'est l'impression de richesse de ces territoires de la Gaule septentrionale aux temps gallo-romains. Les tumulus du Brabant et principalement ceux de La Hesbaye, situés, ceux-ci, le long de la grand'route romaine de Bavai à Tongres, ont livré de riches mobiliers funéraires où apparaissent les armes de luxe (*parazonium* d'Omale), les pierres dures sculptées (lézard en cristal de roche de Cortil-Noirmont) et les vases de bronze historiés (vase aux Amours vendangeurs de Bois-et-Borsu). On ne peut s'empêcher de remarquer l'abondance et la grande variété des bronzes, vases, pièces de harnachement (mors de Celles-lez-Waremme), d'ornement ou d'applique, fibules et statuettes, recueillis aussi bien dans les sépultures que dans les villas de la Gaule septentrionale. Si certaines de ces pièces (vase de Bois-et-Borsu) peuvent être considérées comme des importations de la Gaule centrale, on admettra, avec l'auteur, que la plupart des autres objets proviennent de fabrications locales. *Bagacum* (Bavai), le chef-lieu des Nerviens, avec ses ateliers de bronziers, de potiers, ses fabriques de mosaïques, apparaît, au cours du I^er^ siècle et pendant la première moitié du second, comme un centre industriel régional d'une importance particulière. En Belgique même, de grands propriétaires avaient installé sur leurs domaines (villa d'Anthée) des ateliers de mouleurs en bronze et d'émailleurs dans lesquels étaient façonnés ces bijoux émaillés multicolores, qui, à l'époque franque, vont céder la place aux orfèvreries cloisonnées. L'or n'est pas rare dans ces mobiliers : bagues découpées à jour d'Herstal et de Tirlemont ; pendentif et bracelet à grosses nodosités de Beaurains-lès-Arras (Pas-de-Calais). Les potiers de Bavai ont répandu leurs fabrications à travers la Belgique qui a peut-être imité leurs curieuses poteries à représentations planétaires (vases de Jupille et tessons d'Élouges), à moins qu'elle ne les ait reçues directement. Des vases à figures, comme celui d'Haulchin sur la route de Bavai à Cologne, rappellent les productions similaires de la région rhénane et, vers le III^e^ siècle, apparaissent sur la ligne du Rhin inférieur et en Belgique, des céramiques à couverte noire ou brune, décorées à la barbotine de scènes de chasse, probablement importées de l'île de Bretagne. La proximité des grands centres de production de la verrerie, sur le Rhin et au Nord de la Seine, explique la faveur dont leurs productions ont joui auprès des riches propriétaires des villas qui se faisaient inhumer dans les tumulus de la Hesbaye. On sait que les Celtes étaient des charrons et des charpentiers réputés ; mais les travaux de bois sont rarement conservés ; de là l'intérêt présenté par le tronçon de cuvelage du puits romain de Thierolde (Flandre occidentale). Parmi les sculptures récemment entrées dans les collections de la Belgique ancienne, on signalera la Déesse mère et les fragments de mausolées découverts dans les fondations du *castellum* de Brunehaut, à Liberchies (Hainaut), sur la voie de Bavai à Cologne.

L'introduction au quatrième volume (p. 3-46), sous le titre de *Notions préliminaires*, traite des rites funéraires, de la disposition des tombes et du mobilier, armes, boucles de ceinturon, bijoux, objets de toilette et instruments divers. Presque tous les objets de

l'époque franque proviennent en effet des sépultures. Aussi les quelques pièces recueillies dans le *terp* de Vlisseghem, en Flandre occidentale, offrent-elles un intérêt particulier. Sous ce nom de *terp*, on désigne, en Frise, des collines artificielles élevées pour servir soit de demeures permanentes, soit de refuges temporaires, lors des invasions fréquentes de la mer aux fortes marées d'équinoxe ou lorsque le vent souffle en tempête dans la direction de la côte. Ces levées ont été surtout occupées vers les IXe et Xe siècles. Ces mobiliers sont assez misérables, mais ils ont été trouvés dans des habitats. Ce sont des tessons de poteries, débris de cuisine, os de Bœuf, de Cheval, de Mouton, de Porc et de Chèvre, fendus pour en extraire la moelle. Un métacarpien droit de Bœuf a été taillé en biseau à ses extrémités et présente à la face externe deux surfaces polies s'étendant dans le sens de la longueur. Plutôt qu'un patin d'enfant, on reconnaîtrait dans cet instrument, un lissoir de tisserand pour donner à la toile un aspect de cylindrage. De semblables accessoires accompagnent encore, dans les Flandres, les métiers à tisser.

Les mobiliers funéraires présentent la même richesse en objets de métaux précieux qu'à l'époque gallo-romaine. A l'époque carolingienne appartient le curieux petit trésor de Muyssen-lez-Malines (Brabant), enfoui en 891, au moment de la bataille de Louvain contre les Normands. Mais ces documents n'ont pas été exclusivement recueillis sur le territoire de la Belgique. Notre archéologie mérovingienne du Nord aura à tenir compte des objets découverts par L. Cottel dans les cimetières du Pas-de-Calais (Marœuil, Wanquetin, Warlus, Wingles), de la Somme (Irles) et de l'Aisne (Sissy, Monceau-le-Neuf) et conservés aux Musées de Bruxelles. R. L.

Ch. André Julien, *Histoire de l'Afrique. Collection « Que sais-je? »* Paris, Presses Universitaires de France, 1941 ; in-12, 125 p., 2 cartes. — Sous une forme un peu trop didactique, l'auteur a résumé dans une partie de ce petit manuel le gros volume qu'il avait publié en 1931, sur l'*Histoire de l'Afrique du Nord (Tunisie, Algérie, Maroc)* ; cf. *Rev. arch.*, 1932, I, p. 342. Généralement bien informé, cette fois même pour la préhistoire, il s'inspire pour l'histoire ancienne des travaux de Stéphane Gsell. Pour ce qui est de l'histoire de l'Afrique noire et de la pénétration européenne, le livre fait preuve de plus d'originalité. R. L.

René Vielliard, *Recherches sur les origines de la Rome chrétienne.* Préface d'**Émile Mâle ;** un vol. grand in-8°, 163 p., 10 plans hors-texte. Mâcon, Protat, 1941. — Le beau livre qu'a publié sous ce titre M. l'abbé Vielliard, et qui lui a mérité le diplôme de l'École pratique des Hautes-Études (Section des sciences historiques et philologiques), porte le double sous-titre : *Les églises romaines et leur rôle dans l'histoire et la topographie de la ville depuis la fin du monde antique jusqu'à la formation de l'Etat pontifical. Essai d'urbanisme chrétien.* C'est, en effet, l'histoire de la prise de possession progressive de Rome par le culte chrétien, suivie dans ses rapports avec les dépla-

cements de la population de la ville à l'intérieur des murailles, du temps de Constantin jusqu'à celui de Charlemagne, qui est présentée ici. Étude très neuve, et faite de main de maître.

L'auteur a commencé par rappeler que, contrairement à une opinion longtemps accréditée, dont la mise à l'écart est, elle aussi, assez nouvelle, il y a eu à Rome, comme il était d'ailleurs facile de le lire dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, de véritables églises antérieures à la paix constantinienne ; et que la célébration des mystères chrétiens n'avait été confinée durant deux siècles et demi, ni dans des maisons privées, ni encore moins aux catacombes. Là où s'élèvent aujourd'hui les sanctuaires de Saint-Martin-aux-Monts, auquel M. Vielliard consacrait il y a déjà dix ans un travail de première valeur, de Saint-Clément, de Sainte-Anastasie, des Saints-Jean-et-Paul, d'autres encore, il y avait eu avant le IVe siècle des salles liturgiques appartenant à la communauté chrétienne de Rome. Mais elles n'étaient point dispersées à travers les quatorze régions de la ville. « Elles s'échelonnaient, dit M. Mâle dans la préface que lui a demandée M. Vielliard, sur les collines dans le voisinage de la vieille muraille de Servius Tullius, que bordaient les quartiers les plus peuplés. » Situation frappante, parce qu'on la retrouve en maint autre endroit, en de nombreuses cités italiennes, gallo-romaines ou africaines ou encore en Illyricum, à Salone, où les plus anciennes basiliques urbaines semblent blotties contre les murs, comme si elles avaient redouté de s'aventurer au cœur de la cité, au milieu des temples des anciens dieux et des monuments officiels, sièges de la vie profane, qui occupaient aussi les lieux où la population était le moins dense, ainsi qu'il en est dans le centre de beaucoup de villes d'aujourd'hui.

Mais, pour Rome, la fin du règne de Constantin, qui vit la fondation de Constantinople, marque le principe d'une décadence, d'abord insensible et qui ne se manifesta que lentement. Au Ve siècle encore, la capitale occidentale avait peu changé, les quartiers des collines continuaient d'être habités ; des églises s'y élevèrent encore alors. Mais au siècle suivant, l'aspect de choses se transforma : dépeuplement des collines, rassemblement d'une population diminuée, mais tout entière chrétienne, dans les parties basses et centrales de la ville ; les églises, si l'on peut ainsi parler, suivirent le mouvement. Elles commencèrent à s'élever en bien plus grand nombre dans cette zone, où les Papes, qui avaient, pour ainsi dire, remplacé les Empereurs désormais attachés à Byzance et qui, comme tels, assument la charge de nourrir le peuple, créèrent à cet effet les diaconies, organismes d'assistance à la fois matérielle et morale, imités de l'Orient : où les églises avoisinaient les greniers à blé. Ces diaconies se trouvaient pour la plupart placées soit au voisinage du Tibre, où abordaient les bateaux chargés de grains, soit au long de quelques rares rues encore entretenues par le service de la voirie urbaine, permettant le passage des véhicules.

Cependant le culte chrétien ne fut pas exilé des collines qui avaient vu s'ériger les vieux « titres » presbytéraux. D'abord des

monastères étaient venus s'y établir, et la prière liturgique continuait donc de s'y faire entendre ; d'autre part, les anciens sanctuaires y conservaient le souvenir des martyrs, demeuré vivant, souvent d'ailleurs déformé, par la légende, parmi les fidèles romains ; on aimait à venir les y vénérer, au moins au jour annuel de la « station » liturgique, où les pèlerins se rendaient en foule et ramenaient un instant la vie en des lieux qu'elle avait à peu près désertés. Les vieilles églises ne disparurent donc pas, tandis que de nouvelles surgissaient, nombreuses en d'autres endroits. Les débuts du IVe s. n'en avaient connu qu'une vingtaine ; quand, à Noël de l'an 800, Charlemagne fut couronné Empereur d'Occident, Rome en comptait une centaine de plus.

C'est à cette date que M. Vielliard a arrêté son étude. Dans le cadre où il l'a maintenue, elle apparaît pour le moment exhaustive. L'enquête de M. Vielliard, qui est actuellement l'un de nos meilleurs connaisseurs de la vieille Rome, ne laisse autant dire rien à désirer pour l'étendue, l'exactitude et la précision. Ajoutons que son livre, dont, comme l'a dit M. Mâle dans sa très heureuse préface, « la nouveauté est d'associer à l'histoire des églises l'histoire de Rome », se lit avec le plus constant agrément.

On s'attristera seulement à la pensée que celui qui a eu le mérite de l'écrire, qui y avait mis la dernière main durant les premiers mois de la guerre, dans ses abris du front, n'a pas eu, prisonnier en Allemagne, la satisfaction d'assister à la publication et de recueillir les propos élogieux partout suscités. Le dévouement et la science d'une sœur, elle-même familière avec Rome, où elle a fait partie de l'École française, ont réussi à assurer cette publication — dont la belle présentation extérieure, avec sa typographie soignée, ses dix plans et sa couverture artistique, est un mérite supplémentaire, nullement à dédaigner. Tous les lecteurs s'associeront donc aux remerciements décernés par M. Mâle, comme à ses félicitations. J. Zeiller.

Hans Zeiss, *Studien zur den Grabfunden aus dem Burgundenreich an der Rhône.* Extr. des *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften,* 1938, Heft 7. Munich, 1938 ; in-8°, 120 p., 8 pl., 2 fig. — Si l'on dispose de bons ouvrages pour l'archéologie des grandes invasions : H. Baudot, *Mémoire sur les sépultures des Barbares de l'époque mérovingienne découvertes en Bourgogne* (1860) ; C. Barrière-Flavy, *Les arts industriels des peuples barbares* (1901) ; Boulanger, *Mobilier funéraire de Picardie ;* J. Pilloy, *Lieux de sépultures dans l'Aisne* (1886-1912), ces travaux ont plutôt les caractères de répertoires. Pour l'Allemagne, la Commission romano-germanique de Francfort a entrepris la publication, sous le titre général de « Germanische Denkmäler der Völkerwanderungszeit », d'une série d'études critiques dont trois volumes ont déjà paru : Walter Weeck, *Die Alamannen in Würtemberg* (voir *Rev. arch.,* 1933, I, p. 139) ; Hans Zeiss, *Die Grabfunde aus dem spanischen Westgotenreich* (*ibid.,* 1938, I, p. 144) ; Joachim Werner, *Munzdatierte austrasische Grabfunde* (*ibid.,* 1938, I, p. 372). Dans ces publi-

cations, les auteurs se sont attachés non seulement à donner un répertoire, mais surtout à relier, dans le temps et dans l'espace, les mobiliers funéraires à un groupe ethnique, alaman, wisigoth, austrasien. La série des *Studien* qu'entreprend M. Hans Zeiss répond à de semblables préoccupations pour les pays de l'Europe occidentale, aux temps des grandes invasions.

La première de ces études est consacrée à l'archéologie des Burgondes de France et de Suisse. Les découvertes appartenant aux temps antérieurs à 534, c'est-à-dire au royaume burgonde indépendant, sont peu nombreuses. On ne connaît, pour la Bourgogne, que huit cimetières (Bretenières, Brochon, Charnay, Izernore, Neuilly, Rouvres, Saint-Euphrône, Sainte-Sabine), et deux pour la Suisse (Aclens, Yverdon, dans le canton de Vaud). Pour les époques postérieures à cette date, les nécropoles caractéristiques sont situées dans la Suisse occidentale (Bel-Air, Saint-Sulpice) ; en Bourgogne, ce sont celles de Charnay, Brochon et Sainte-Sabine. Mais ces tombes appartinrent aux successeurs des Burgondes dans ces territoires. Les fibules à arc de ces mêmes régions ne présentent, en effet, aucune marque d'évolution spécifiquement burgonde, et les plaques de boucles à représentations figurées, n'ayant été qu'une mode relativement courte, ne peuvent entrer en ligne de compte pour caractériser la civilisation des Burgondes. Bien autrement important est le groupe des boucles à décor plaqué ou incrusté que l'on peut répartir en deux grandes catégories. Les boucles bourguignonnes et suisses représentent les modèles des très nombreuses imitations répandues à travers les régions septentrionales et occidentales du domaine mérovingien. Les cimetières suisses de Fétigny (canton de Fribourg) et d'Elisried (canton de Berne), qui appartiennent au VII^e^ siècle, fournissent la base de la chronologie de ces fabrications, pour laquelle les découvertes rhénanes et wurtembergeoises apportent de nouvelles confirmations. — Mais ces boucles, si richement ornementées, sont-elles vraiment l'œuvre des Burgondes ? Ce n'est pas l'avis de l'auteur qui propose de reconnaître dans ces bijouteries la main des orfèvres romans, dont l'existence est connue par la *Lex romana* du royaume de Bourgogne. Il est donc impossible d'établir un rapport entre la dispersion de ces boucles et celle d'un groupe ethnique déterminé. Les cimetières situés dans l'Ouest des cantons de Berne et de Soleure, qui ont donné ces pièces, sont contemporains, au plus tôt, de la fin du VI^e^ siècle et par conséquent ne sont pas burgondes, mais alamans. Or, les textes, pas plus que la toponymie ne signalent, à cette époque, un déplacement, vers l'Ouest, des Burgondes, mais bien des Alamans. Une catégorie de plaques, recueillies dans la partie occidentale du canton de Berne est ornée de représentations animales, montrant d'indéniables influences germaniques. Quant à la série trois, elle serait toute germanique et, par là, alamane.

Dans le reste du monde mérovingien, les prototypes à décor, dit burgonde, ont été imités très loin de leurs centres d'origine. Mais on ne peut oublier le nombre fort réduit des découvertes proprement burgondes. On n'est donc pas autorisé à faire état de la dispersion de

ces pièces pour conclure à une extension de la puissance des Burgondes à travers la Gaule mérovingienne. R. L.

L. Dubertet, J. Weulersse, *Manuel de géographie. Syrie, Liban et Proche-Orient.* Première partie : *La Péninsule arabique.* Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1940 ; in-4°, IV-193 p., 192 fig. — Ce *Manuel* est conçu sous une forme nouvelle. Pour la première fois, les pays du Proche-Orient qui se présentent (Syrie et Liban) comme des individualités géographiques très fortes, sont traités au titre d'entités vivantes, qu'il s'agit non pas seulement de décrire, mais surtout d'expliquer. Le sort des hommes et des civilisations est, en effet, ici plus qu'ailleurs encore, fonction de la nature du sol et du climat.

Le volume porte sur l'ensemble du Proche-Orient. Sept chapitres traitent des généralités physiques : relief et structure, climat, régime des eaux, faune et flore. La vie, dans ces pays, est intimement liée aux conditions hydrographiques. Aussi le principal centre de peuplement est-il situé sur la façade méditerranéenne. De l'Euphrate au Tigre s'étend, en bordure des montagnes, une zone fertile de piedmont. Jadis, très fortement occupée, c'était la seule région de vie sédentaire unissant la Méditerranée aux pays du golfe Persique, la grand'route entre les montagnes et le désert. Sur toute l'étendue de la Péninsule arabique règne le nomadisme. Mais ces déserts, sauf exceptions, ne sont pas des déserts absolus : il y pleut normalement chaque hiver, et assez abondamment pour y entretenir des pâturages à chameaux ; de plus, ces déserts sont ceinturés de vastes zones de steppes, plus ou moins cultivées. Enfin, ils étaient paradoxalement placés au cœur du monde ancien et bordés de villes riches et commerçantes qui ont survécu aux Empires (Damas, Alep). Ce sont là des conditions de vie exceptionnelles qui expliquent le développement passé du nomadisme, les nomades ayant eu leur part des richesses qui les entourent. Cette primauté des villes a eu pour conséquence une grande inégalité sociale entre citadins et paysans, et aussi un déséquilibre économique que traduit l'archaïsme dans lequel persistent encore de nos jours les classes rurales.

Bien que spécialement rédigé pour les étudiants syriens et libanais, ce *Manuel* sera consulté avec profit par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à l'archéologie du Proche-Orient. R. L.

Fernand Grenard, *Grandeur et décadence de l'Asie. L'avènement de l'Europe.* Collection Armand Colin, Section d'Histoire et Sciences économiques, n° 227. Paris, A. Colin, 1939 ; in-16, 224 p. — On oublie souvent qu'aux temps de Charles-Quint et de Louis XIV, florissaient en Asie nombre de grands Empires, étendant leur domination sur d'immenses et riches territoires. De ces puissances, la plus dangereuse pour l'Europe fut celle des Ottomans. Après avoir résumé l'histoire de ses conquêtes, l'auteur recherche les raisons d'une suprématie qu'il attribue à la continuité du gouvernement et de la politique, à une religion mise au service du pouvoir et à l'absence de féodalité. Il n'y a guère plus de deux cent cinquante ans que les

Turcs ont été refoulés ; ce n'est pas sans une longue préparation que l'Europe a réussi à se libérer de la menace asiatique. Dans sa lutte contre un ennemi puissant, elle fut grandement aidée par son esprit d'initiative, autant que par les progrès réalisés dans le domaine des sciences expérimentales. Généralement bien informé, ce petit livre, d'une lecture facile, n'est pas dépourvu d'actualité. R. L.

William Henri Guiton, *Le Cri des pierres. Le témoignage de l'archéologie à la Bible* (avec illustrations). Deuxième édition revue et augmentée. Paris, Éditions « Les Bons Semeurs », 1939 ; petit in-4° carré, 334 p. — Contentons-nous, pour donner le « climat » de ce livre, de citer quelques passages de la préface à la seconde édition et de l'introduction. P. 7 : « Il nous suffira de dire que depuis 1928 (date de la parution de la première édition de ce livre), toutes les découvertes archéologiques ont confirmé, sans la moindre exception, et de la manière la plus précise, les récits sacrés. Tous les archéologues modernes sont d'accord pour proclamer avec Sir Marston que « la Bible a dit vrai. » — P. 11 : « Notre but, dans cet ouvrage qui aurait pu être beaucoup plus étendu, est de faire connaître quelques-unes de ces confirmations incontestables apportées par l'archéologie à la Bible. Sans doute nous ne faisons pas dépendre notre foi des coups de pioche des terrassiers, ni des inscriptions des bas-reliefs... Nous croyons qu'il est légitime d'écouter ce cri des pierres que Dieu nous a fait entendre, et qu'il est nécessaire de montrer que les théories attentatoires, à des degrés divers, à la véracité du texte sacré, sont toujours contredites par la science historique. »

Sous deux rubriques, *Ouvrages consultés* et *Bibliographie générale* — cette seconde catégorie serait-elle seulement mise à la fin du volume pour la forme ? — l'auteur a eu l'intention d'indiquer ses sources d'information. On s'étonne de ne pas trouver là, p. ex., mention du *Manuel d'archéologie orientale* du Dr G. Contenau ; si M. Guiton nous fait l'honneur de citer la *Revue archéologique* (Paris 1910-1927), il paraît étrange, dans la liste des revues (p. 332), de ne pas rencontrer, même à titre de simple indication, le nom de *Syria*. R. L.

TABLES
DU TOME XIX DE LA SIXIÈME SÉRIE

PAGES

Le socle marathonien de Delphes, par Pierre DE LA COSTE-MESSELIÈRE 5

Les images du galop « ramassé » dans l'antiquité, par Robert LEFORT DES YLOUSES 18

Agrippa et le Champ de Mars, par Pierre GRIMAL 24

Variété : Mythe et légende chez les Grecs, par R. TRIOMPHE 31

Nouvelles archéologiques et correspondance : Georges Radet (1859-1941). — Hans Dragendorff (1870-1941). — Figurations humaines du Maglemosien danois. — Sur les premiers cultes d'Eleusis. — La « Stoa de Zeus » et la Stoa Royale à l'Agora d'Athènes. — De Délos à Pompéi. — Sur deux petits bronzes syriens hellénistiques. — Opinion téméraire 37

Bibliographie : Félix SARTIAUX. — *Archäologisches Institut des Deutschen Reiches.* — Peter THOMSEN. — Arthur ALLGEIER. — Pál VON PATAY. — Sándor GALLUS et Tibor HORVATH. — Fr. POULSEN. — A. ADRIANI. — KAROLY PINK. — Alexander GAHEIS. — Rudolf NOLL. — Daniel KRENCKER u. Willy ZSCHIETZSCHMANN. — Alfons Maria SCHNEIDER 53

Illustrations : Le socle marathonien de Delphes, fig. 1 et 2 (p. 6-8) ; les images du galop « ramassé », fig. 1 à 15 (p. 19-23) ; région des créations d'Agrippa au Champ de Mars (p. 26) ; figurations humaines du Maglemosien danois, fig. 1 (p. 41) ; le sanctuaire archaïque à abside de l'esplanade, à Eleusis (p. 43) ; les fouilles de l'Agora d'Athènes (p. 46) ; statuette de Pompéi, fig. 1 (p. 48) ; statuette de Délos, fig. 2 (p. 49) ; bronze de Beyrouth (p. 50) ; bronze de Byblos (p. 51).

Les hôtes du tombeau de Psousennès, par P. MONTET 97

Agamemnon, Télèphe, Dionysos Sphaleôtas et les Attalides, par Georges DAUX et Jean BOUSQUET 113

Variété : L'histoire et la légende de la colonisation grecque en Occident, par Paul-Marie DUVAL 126

Nouvelles archéologiques et correspondance : Félix Mouret (1862-1938). — Georg Wilke (1858-1938) — Eugen Tatarinoff (1868-1938). — Paul Faider (1886-1940). — Werner Buttler (1907-1940). — Josef Schranil (1894-1941). — Walter Weeck (1886-1941). — Préhistoire et cartographie. — L'ancienneté de l'Homme en Afrique du Nord. — Tourbières et archéologie. — Parties ouvertes ou réservées des temples en Egypte. — La collection Giustiniani, à New-York. — La collection Vollmer, à New-York. — Le Couros de l'Ilissos. — La Chimère Warsberg. — Guerriers spartiates d'Olympie. — Léonidas ou Pausanias ? — Sur la statue voilée d'Hama. — Connaissons-nous Myron ? — La pseudo-« Thusnelda ». — La colonisation grecque du Bas-Rhône. — Un fantôme qui a la vie dure : le prétendu sculpteur « Mélanos. » — Le vocabulaire militaire de César. — Le risque de l'écriture. — Les travaux de Drusus sur le Rhin Inférieur. — Hercule et les théâtres gallo-romains. — A la Fontaine de Nîmes. — Les « Niebelungen » et la défaite des Burgondes. — Sur un stuc sassanide. — Opinions téméraires 133

Bibliographie : Norbert CASTERET. — W. SOERGEL. — Giuseppe FURLANI. — D. Dr. Carl CLEMEN. — Joseph BIDEZ et Franz CUMONT. — R. C. CARRINGTON. — Albert GRENIER. — Siegfried J. DE LAET. — Gregorio MARAÑON. — R. LANTIER. — Margarete GÜTSCHOW. — Evelyn REUTER. — *Manuel de la technique des fouilles archéologiques.* — *Bulletin de la Société française des fouilles archéologiques.* — *Catalogue des moulages édités par les ateliers des*

PAGES

Musées Nationaux. — Musées royaux d'art et d'histoire, à Bruxelles. — Ch. André JULIEN. — René VIELLIARD. — Hans ZEISS. — L. DUBERTET, J. WEULERSSE. — Fernand GRENARD. — William Henri GUITON 157

Illustrations : Le tombeau de Psousennès vu de l'Ouest (p 98) ; plan du tombeau de Psousennès (p. 100) ; bas-reliefs de l'antichambre masquant l'entrée du caveau de Psousennès à droite et d'Amonemapit à gauche (p. 102) ; faucon debout, reconstitué (p. 105) ; statuette funéraire (p. 107) ; décor gravé sur la paroi Sud dans l'antichambre du tombeau de Psousennès (p. 109) — Oracle delphique rendu à Agamemnon (p. 120).

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

BOUSQUET (J.). — Agamemnon, Télèphe, Dionysos Sphaleôtas et les Attalides. 113
DAUX (G.) : cf. ci-dessus J. BOUSQUET.
DUVAL (P.-M.). — L'histoire et la légende de la colonisation grecque en Occident. 126
GRIMAL (P.). — Agrippa et le Champ de Mars..... 24
LA COSTE-MESSELIÈRE (P. DE). — Le socle marathonien de Delphes..... 5
LEFORT DES YLOUSES (R.). — Les images du galop « ramassé » dans l'antiquité. 18
MONTET (P.). — Les hôtes du tombeau de Psousennès..... 97
TRIOMPHE (R.) — Mythe et légende chez les Grecs..... 31

Le gérant : P.-J. ANGOULVENT.

1943. — Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)
C.O.L. 31.0455
AUTORISATION S. 183